



LE PÈRE JOQUES CHEZ LES INDIENS

J. VON EINBECK

LE
PIONNIER DE LA CROIX

RÉCIT HISTORIQUE

DES PREMIERS ÉTABLISSEMENTS EN AMÉRIQUE

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR

L'Abbé GOBAT



BIBLIOTHÈQUE
SANT-SULPICE

TOURS

ALFRED CATTIER, ÉDITEUR

1888



REPRODUCTION INTERDITE

Tous droits réservés.

AVANT-PROPOS
BIBLIOTHÈQUE

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

Nos jeunes lecteurs ont accueilli avec une si grande satisfaction les volumes de notre *nouvelle Bibliothèque illustrée* in-4° publiés l'année dernière, que c'est pour nous un encouragement à l'augmenter encore par de nouvelles publications intéressantes et instructives à la fois.

Aujourd'hui nous mettons en vente le *Pionnier de la Croix*, récit historique des premiers temps du christianisme en Amérique, traduit de l'allemand de J. von Einbeck.

Mais, avant d'entrer dans la partie purement historique, nous faisons précéder ce récit d'une description topographique de l'Amérique du Nord, à l'époque où débarquait dans le pays des Hurons le P. Isaac Jogues, un des premiers pionniers de l'Évangile dans ces contrées sauvages ; le lecteur aura ainsi une idée de la configuration extérieure de l'immense région où se sont accomplis les faits que l'auteur doit raconter.

« L'Amérique du Nord, dit un de nos grands écrivains (1)

(1) M. de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, tome 1^{er}, page 27.

présente dans sa configuration extérieure des traits généraux qu'il est facile de discerner au premier coup d'œil.

« Une sorte d'ordre méthodique y a présidé à la séparation des terres et des eaux, des montagnes et des vallées. Un arrangement simple et majestueux s'y révèle au milieu même de la confusion des objets et parmi l'extrême variété des tableaux.

« Deux vastes régions la divisent d'une manière presque égale.

« L'une a pour limites, au septentrion, le pôle arctique; à l'est et à l'ouest, les deux grands océans. Elle s'avance ensuite vers le midi, et forme un triangle dont les côtés, irrégulièrement tracés, se rencontrent enfin au-dessous des grands lacs du Canada.

« La seconde commence où finit la première, et s'étend sur tout le reste du continent.

« L'une est légèrement inclinée vers le pôle, l'autre vers l'équateur.

« Les terres comprises dans la première région descendent au nord par une pente si sensible qu'on pourrait presque dire qu'elles forment un plateau. Dans l'intérieur de cet immense terre-plein on ne rencontre ni hautes montagnes ni profondes vallées.

« Les eaux y serpentent comme au hasard; les fleuves s'y entremêlent, se joignent, se quittent, se retrouvent encore, se perdent dans mille marais, s'égarent à chaque instant au milieu d'un labyrinthe humide qu'ils ont créé, et ne gagnent enfin qu'après d'innombrables circuits les mers polaires. Les grands lacs, qui terminent cette première région, ne sont pas encaissés, comme la plupart de ceux de l'ancien monde, dans

des collines et des rochers. Leurs rives sont plates et ne s'élèvent que de quelques pieds au-dessus du niveau de l'eau. Chacun d'eux forme donc comme une vaste coupe remplie jusqu'aux bords ; les plus légers changements dans la structure du globe précipiteraient leurs ondes du côté du pôle ou vers la mer des tropiques.

« La seconde région est plus accidentée et mieux préparée pour devenir la demeure de l'homme ; deux longues chaînes de montagnes la partagent dans toute sa longueur : l'une, sous le nom d'Alléghanys, suit les bords de l'Océan Atlantique ; l'autre court parallèlement à la mer du Sud. L'espace renfermé entre les deux chaînes de montagnes comprend deux cent vingt-huit mille huit cent quarante-trois lieues carrées. Sa superficie est donc encore six fois plus grande que celle de la France.

« Ce vaste territoire ne forme cependant qu'une seule vallée, qui, descendant du sommet arrondi des Alléghanys, remonte, sans rencontrer d'obstacles, jusqu'aux cimes des montagnes rocheuses.

« Au fond de la vallée coule un fleuve immense. C'est vers lui qu'on voit accourir de toutes parts les eaux qui descendent des montagnes. Jadis les Français l'avaient appelé le fleuve Saint-Louis, en mémoire de la patrie absente ; et les Indiens, dans leur pompeux langage, l'ont nommé le père des eaux, le Meschassébé ou Mississipi. »

Le Mississipi prend sa source sur les limites des deux grandes régions dont nous avons parlé plus haut, vers le sommet du plateau qui les sépare. Près de lui naît un autre fleuve, la Rivière-Rouge, qui va se décharger dans les mers polaires. Le Mississipi lui-même semble qu'un temps incertain du

chemin qu'il doit prendre : plusieurs fois il revient sur ses pas, et ce n'est qu'après avoir ralenti son cours au sein des lacs et des marécages qu'il se décide enfin et trace lentement sa route vers le midi.

Tantôt tranquille au fond du lit argileux que lui a creusé la nature, tantôt gonflé par les orages, le Mississipi arrose plus de deux mille lieues dans son cours. A six lieues au-dessus de son embouchure, le fleuve a déjà une profondeur moyenne de quinze pieds, et des bâtiments de trois cents tonneaux le remontent pendant un espace de près de deux cents lieues.

Cinquante-sept grandes rivières navigables viennent lui apporter leurs eaux. On compte parmi les tributaires du Mississipi, le Missouri, de treize cents lieues de cours ; l'Arkansas, de neuf cents lieues ; l'Ohio, de cinq à six cents ; l'Illinois, le Wisconsin, le Saint-Pierre, le Saint-François, de deux cents lieues chacun, sans parler d'une multitude innombrable de rivières moins considérables et de ruisseaux qui accourent de toutes parts se perdre dans son sein.

La vallée du Mississipi est, à tout prendre, la plus magnifique demeure que Dieu ait jamais préparée pour l'habitation de l'homme, et pourtant on peut dire qu'elle ne forme encore qu'un vaste désert.

Sur le versant oriental des Alléghanys, entre le pied de ces montagnes et l'Océan Atlantique, s'étend une longue bande de roches et de sable que la mer semble avoir oubliée en se retirant. Ce territoire n'a que quarante-huit lieues de largeur moyenne ; mais il compte trois cent quatre-vingt-dix lieues de longueur.

Le sol, dans cette partie du continent américain, ne se prête qu'avec peine aux travaux du cultivateur. La végétation

y est maigre et uniforme. C'est cependant sur cette côte inhospitalière que se sont d'abord concentrés les efforts de l'industrie humaine. Sur cette langue de terre aride sont nées et ont grandi les colonies anglaises qui devaient devenir un jour les États-Unis d'Amérique. C'est encore là que se trouve aujourd'hui le foyer de leur puissance, tandis que sur les derrières, dans cette vallée du Mississipi que nous venons de décrire, s'assemblent presque en secret les véritables éléments du grand peuple auquel appartient sans doute l'avenir du continent américain.

Quand les Européens abordèrent les rivages des Antilles, et plus tard les côtes de l'Amérique du Sud, ils se crurent transportés dans les régions fabuleuses qu'avaient célébrées les poètes, tant la nature étalait de richesses et de luxe à leurs yeux émerveillés.

L'Amérique du Nord parut sous un tout autre aspect ; tout y était grave, sérieux, solennel. Un océan turbulent et brumeux enveloppait ses rivages. Des roches granitiques ou des grèves de sable lui servaient de ceinture ; les bois qui couvraient ses rives étalaient un feuillage sombre et mélancolique ; on n'y voyait guère croître que le pin, le mélèze, le chêne vert, l'olivier sauvage et le laurier.

Après avoir pénétré à travers cette première enceinte, on entra sous les ombrages de la forêt centrale ; là se trouvaient confondus les plus grands arbres qui croissent sur les deux hémisphères. Le platane, le catalpa, l'érable à sucre et le peuplier de Virginie entrelaçaient leurs branches avec celles du chêne, du hêtre et du tilleul. Ces forêts recélaient une obscurité profonde ; mille ruisseaux dont l'industrie humaine n'avait point encore dirigé le cours y entretenaient une éternelle

humidité. A peine y voyait-on quelques fleurs, quelques fruits sauvages, quelques oiseaux. La chute d'un arbre renversé par l'âge, la cataracte d'un fleuve, le mugissement des buffles et le sifflement des vents y troublaient seuls le silence de la nature.

A l'est du grand fleuve, les bois disparaissaient en partie ; à leur place s'étendaient des prairies sans bornes. La nature, dans son infinie variété, avait-elle refusé la semence des arbres à ces fertiles campagnes, ou bien la forêt qui les couvrait avait-elle été détruite jadis par quelque incendie allumé par la main de l'homme ou par le feu du ciel ? C'est ce que ni les traditions, ni les recherches de la science n'ont pu découvrir.

Ces immenses déserts n'étaient pas cependant entièrement privés de la présence de l'homme : quelques peuplades erraient depuis des siècles sous les ombrages de la forêt ou parmi les pâturages de la prairie. A partir de l'embouchure du Saint-Laurent jusqu'au delta du Mississipi, depuis l'Océan Atlantique jusqu'à la mer du Sud, ces sauvages avaient entre eux des points de ressemblance qui attestaient leur commune origine. Mais au premier aspect ils parurent différer de toutes les races connues : ils n'étaient ni blancs comme les Européens, ni jaunes comme la plupart des Asiatiques, ni noirs comme les nègres. Leur peau était rougeâtre, leurs cheveux longs et luisants, leurs lèvres minces et les pommettes très saillantes. Plus tard on a découvert des ressemblances très frappantes entre la conformation physique, la langue et les habitudes des Indiens de l'Amérique et celles des Tongouses, des Mantchoux, des Mongols, des Tatars et autres tribus nomades de l'Asie. Ces derniers occupent une position rapprochée du détroit de Behring, ce qui permet de supposer qu'à une époque ancienne

ils ont pu venir peupler le continent désert de l'Amérique.

Lors de l'arrivée des Européens, l'indigène de l'Amérique du Nord ignorait encore le prix des richesses, et se montrait indifférent au bien-être que l'homme civilisé acquiert avec elles. Cependant on n'apercevait en lui rien de grossier ; il régnaît, au contraire, dans ses façons d'agir une réserve habituelle et une sorte de politesse grave et, pour ainsi dire, aristocratique. Doux et hospitalier dans la paix, impitoyable dans la guerre, au delà même des bornes connues de la férocity humaine, l'Indien s'exposait à mourir de faim pour secourir l'étranger qui frappait le soir à la porte de sa cabane, et il déchirait de ses propres mains les membres palpitants de son prisonnier. Les plus fameuses républiques antiques n'avaient jamais admiré de courage plus ferme, d'âmes plus orgueilleuses, de plus intraitable amour d'indépendance, que n'en cachaient alors les bois sauvages du Nouveau-Monde. Les Européens ne produisirent que peu d'impression sur ces peuples en abordant sur les rivages de l'Amérique du Nord. Leur présence ne fit naître ni envie ni peur. Quelle prise pouvaient avoir ces nouveaux venus sur de pareils hommes ? l'Indien savait vivre sans besoins, souffrir sans se plaindre et mourir en chantant.

Quoique le vaste pays qu'on vient de décrire fut habité par de nombreuses tribus de ces indigènes, on peut dire avec justice qu'à l'époque de la découverte il ne formait encore qu'un désert. Les Indiens l'occupaient, mais ne le possédaient pas. C'est par l'agriculture que l'homme s'approprie le sol, et les premiers habitants de l'Amérique du Nord vivaient du produit de la chasse ou de la pêche. Leurs implacables préjugés, leurs passions indomptées, leurs vices et peut-être aussi

leurs sauvages vertus, les livraient à une destruction inévitable. La ruine de ces peuples a commencé le jour où les Européens ont abordé sur leurs rivages ; elle a toujours continué depuis, et l'on pourrait calculer dès aujourd'hui à quelle époque les restes de ces tribus sauvages auront entièrement disparu. La Providence, en les plaçant au milieu des richesses du Nouveau Monde, semblait ne leur en avoir donné qu'un court usufruit ; ils n'étaient là en quelque sorte qu'en attendant. Ces côtes si bien préparées pour le commerce et l'industrie, ces fleuves si profonds, cette inépuisable vallée du Mississipi, ce continent tout entier, apparaissaient alors comme le berceau encore vide d'une grande nation.

La partie la plus méridionale du territoire occupé par les États-Unis, la Floride, fut découverte en 1512 par Ponce de Léon qui avait été le compagnon de Christophe Colomb, lors de son second voyage.

LE
PIONNIER DE LA CROIX
RÉCIT HISTORIQUE

DES PREMIERS ÉTABLISSEMENTS EN AMÉRIQUE ⁽¹⁾

CHAPITRE PREMIER

LA FLOTTILLE DES HURONS

Près du torrent supérieur du Saint-Laurent, qui sert de moyen de transport pour le Canada, à l'endroit où deux grands deltas partagent en trois branches l'embouchure du fleuve Saint-Maurice se trouve une ville florissante par son commerce, que les Français nomment Trois-Rivières et les Anglais Three-Rivers. C'est un des plus anciens établissements de l'Amérique septentrionale, car il y a deux cent cinquante ans qu'elle est fondée. Le 4 juillet 1634, Monsieur de la Violette y était arrivé de Québec, capitale de la Nouvelle-France (c'est ainsi que l'on nommait alors le Canada) avec une petite troupe de colons artisans ; il y avait établi une station commerciale qui depuis lors servit d'entrepôt aux différentes tribus des Hurons, devenues amies des Français. Vers le même temps, vivaient au sud du Saint-Laurent les cinq tribus de la puissante République des Iroquois ; ceux-ci ennemis acharnés des Hurons et des tribus d'Athapaska, suscitèrent mille embarras aux Français ; ils haïssaient particulière-

¹ Ce récit est traduit de l'excellente revue allemande « Alte und Neue Welt » éditée par MM. Benziger frères, à Einsiedeln (Suisse).

ment les zélés missionnaires catholiques, qui étaient pour la plupart des Jésuites de France. Sans doute, les colons hollandais établis près de l'Hudson (actuellement New-York) et qui fournissaient des armes aux tribus indiennes, contribuèrent puissamment à irriter contre eux les Iroquois et surtout les Mohawks qui étaient les plus sauvages ; peut-être aussi la haine des protestants hollandais contre l'Église catholique avait-elle pu rallumer le flambeau de la guerre. Mais la protection que plusieurs Jésuites, maltraités par les Mohawks, trouvèrent à Renselaerswyk (Albany) et dans le fort d'Orange, justifia l'opinion que la haine des catholiques n'était pas le motif principal qui engageait les Hollandais à soulever les Mohawks : le développement des établissements français, préparé par les missionnaires, avait mécontenté les Pays-Bas qui voyaient dans cette extension un danger pour leurs propres colonies.

Bientôt après la fondation de l'entrepôt commercial de Trois-Rivières, les Jésuites, comme pionniers du christianisme, y bâtirent une maison de mission, et de cet avant-poste de la civilisation, ils portèrent la croix vers l'ouest dans les déserts américains qui n'avaient pas encore été explorés. Ils se dirigèrent vers le fleuve Ottawa et au delà du lac Huron, où les vaillants Pères Récollets avaient dû abandonner leur œuvre de mission (commencée déjà en 1615). Les religieux français avaient fondé de nombreux établissements sur les bords des grands bassins d'eau douce et conclu des traités d'amitié avec les populations indigènes indiennes, bien avant les Puritains de la Nouvelle-Angleterre et les protestants hollandais. Ceux-ci faisaient parade de leur piété et de leur zèle, mais ils n'avaient encore rien entrepris pour la conversion des payens qui étaient en relation avec eux.

Le 1^{er} août 1642, on remarquait à Trois-Rivières un mouvement inaccoutumé. On était occupé du départ d'une flottille de douze canots d'écorce montés par trente-six guerriers Hurons qui accompagnaient

le père Jésuite, Isaac Jogues, aux établissements de la mission entre le lac Nipissing et le lac Huron. Il y avait encore beaucoup à faire pour pourvoir les voyageurs de tout ce qui leur était nécessaire. Six ans auparavant le P. Jogues était venu dans le pays des Hurons et chez les Pitiens, ou Indiens du tabac, avec cinq frères de son ordre, et il y avait fait beaucoup de bien. Se rendant au vœu de son supérieur, le P. Jérôme Lallement, il était arrivé à Québec sous la protection d'Ahatsistari, célèbre chef des Hurons catholiques, pour chercher plusieurs choses indispensables aux missionnaires : des vêtements, des ornements d'autel et des livres, et pour venir en aide aux Hurons persécutés par les Iroquois en leur faisant conclure avec le gouvernement colonial français un traité de commerce et de protection.

Le prêtre s'était acquitté heureusement de toutes ces commissions et soupirait après son retour vers ses enfants rouges et vers ses confrères du lointain désert, car il savait que tous l'attendaient avec impatience. Le voyage était long et difficile, et même périlleux dans les circonstances présentes. L'année précédente, en effet, le jésuite Jean de Brébœuf avait failli être fait prisonnier par les Iroquois et ceux-ci ayant, peu de temps auparavant essuyé une défaite, étaient tellement surexcités qu'ils vouaient à la mort les Français qui tombaient entre leurs mains. Bien plus, les Mohawks venaient d'amener à Trois-Rivières deux soldats français qu'ils avaient faits prisonniers et ils avaient exigé la conclusion de la paix à des conditions inacceptables. Lorsqu'on leur avait fait comprendre qu'ils ne devaient pas songer à un traité semblable, les sauvages s'étaient laissés emporter à une fureur telle qu'on avait dû les repousser à coups de canon.

Les bons pères de Trois-Rivières mirent tout en œuvre pour décider le missionnaire à rester plus longtemps au milieu d'eux. Ils lui représentaient les dangers qui menaçaient la flottille de la part des Iroquois, errant sur les deux rives du Saint-Laurent; ils le suppliaient

de retarder son voyage encore huit ou quinze jours, car, on attendait un officier supérieur avec un détachement de troupes pour construire en amont du fleuve un fort qui devait tenir en respect les Mohawks toujours plus hardis.

« A quoi bon, disait le supérieur de la mission, courir un danger que vous pouvez éviter? Il n'y a aucun avantage ni pour notre sainte cause, ni pour nos frères de Nipissing, à vous exposer ainsi que vos compagnons, à être prisonniers des Mohawks qui ne respirent que la haine. Réfléchissez et soyez convaincu que le P. Lalieu, votre supérieur au pays des Hurons, ne vous approuvera pas, si vous n'écoutez pas nos conseils. Le voyage est déjà suffisamment périlleux en dehors des hostilités des Mohawks. Vous avez à traverser sur de faibles barques des rapides, des torrents, des gouffres; vous devez contourner avec vos pesants fardeaux et avec vos nacelles, soixante à soixante-dix cataractes; vous rencontrerez des abîmes profonds, et quand vous aurez surmonté ces dangers, vous aurez la marche à travers le désert pour arriver dans un mois, à votre mission, si tout va bien. Il me semble qu'ainsi vous aurez assez de fatigues. Du reste, vous savez vous-même tout ce qui vous attend. C'est donc à vous de décider si vous voulez partir ou si vous voulez rester.

— J'apprécie le conseil que vous me donnez en n'écoulant que votre cœur, répondit le P. Jogues; mais vous pouvez croire aussi que ce n'est pas par une coupable légèreté que je méprise les dangers qui nous menacent de la part des sauvages Iroquois : non, les motifs qui m'engagent à précipiter mon retour sont très importants. Je sais avec quelle impatience je suis attendu à Sainte-Marie, car on y manque de tout depuis plusieurs mois. Si le Seigneur des armées célestes ne veut pas nous livrer aux mains de nos ennemis, il nous protégera sans soldats : et si sa sainte volonté décide que les sauvages Iroquois triomphent de nous, et nous fassent prisonniers, si même il

lui plaît d'accorder à son humble serviteur la couronne du martyr, que sa miséricorde soit louée dans l'éternité!... Ah! Voilà l'excellent Eustache. Je vais l'appeler et lui demander ce qu'il pense du retard du voyage. Il nous voit, il arrive. »

Ahatsistari, qui avait reçu au baptême le nom d'Eustache, cherchait précisément le P. Jogues, et lorsqu'il l'aperçut à la fenêtre de la mission, il se dirigea vers lui et s'approcha respectueusement des deux prêtres.

« Tu arrives fort à propos, vaillant Eustache, lui dit le supérieur. nous parlions des dangers du voyage, et je m'efforçais de décider notre bon Isaac d'attendre l'arrivée des soldats qui d'un jour à l'autre doivent venir de Québec et qui pourraient au moins vous accompagner jusqu'à l'embouchure du fleuve Ottawa. Tu es un guerrier expérimenté et tu sais que l'on se livre à l'ennemi en s'exposant au danger d'une manière imprudente. Dis-nous donc franchement ce que tu penses : faut-il rester ou partir? »

Le chef adressa au P. Jogues un regard interrogateur, et lorsque celui-ci lui dit en riant : « Exprime ta pensée, mon fils, » le Huron lui répondit en mauvais français :

« Mon père Ondesonk ¹ sait mieux s'il faut rester ou partir. Ahatsistari rester avec lui et partir avec lui, pas craindre Mohawks. Bonnes robes noires au Nipissing attendre beaucoup Ondesonk. Tout prêt, Ondesonk, seulement dire quand partir.

— Oui, cher Eustache, nous partirons demain. Fais seulement tes préparatifs, dit le missionnaire! »

Après que le chef des Hurons se fut retiré en approuvant du regard, les deux prêtres se rendirent dans la cellule du supérieur pour s'entretenir encore et pour tout organiser. On eût dit qu'un malheur imminent étendait son ombre obscure sur la mission de Trois-Rivières;

¹ C'était le nom que les Hurons donnaient au missionnaire.

car depuis que le missionnaire avait déclaré positivement qu'il ne pouvait attendre l'arrivée des troupes, la gaieté avait abandonné les habitants de la maison et ils regardaient l'avenir avec anxiété.

Le matin du 2 août parut, et le P. Jogues offrit pour la dernière fois peut-être le saint sacrifice dans la petite chapelle. Il fit ensuite porter dans les canots d'écorce son léger bagage si précieux. Après un adieu cordial, le courageux pionnier de la croix monta avec ses compagnons dans les fragiles nacelles qui devaient le porter à travers le désert au milieu d'innombrables dangers.

Les Hurons plongèrent leurs doubles rames dans les flots et les barques s'élancèrent au bruit des salves d'artillerie. Les amis qui restaient se retirèrent dans la chapelle en silence et pleins de tristesse, afin d'implorer encore la protection du Dieu tout-puissant sur les voyageurs qui s'engageaient dans le désert pour prêcher l'Évangile.

Le père emmenait avec lui deux Français : Guillaume Couture et René Goupil. C'étaient deux oblats, c'est-à-dire deux hommes qui, sans faire partie d'un ordre religieux, s'étaient consacrés entièrement au service des missionnaires. Couture était arrivé de Sainte-Marie avec le P. Jogues, où déjà pendant quelque temps il avait su se rendre utile aux prêtres dans différents travaux et surtout en qualité d'infirmier. Goupil, très habile médecin, avait instamment prié le P. Nimont de Québec de lui permettre d'accompagner le missionnaire, parce que les Hurons avaient besoin d'un chirurgien. Il avait passé plusieurs mois à Paris dans un noviciat de Jésuites; mais comme la maladie et la faiblesse de son tempérament rendaient impossible son admission dans la compagnie de Jésus, il s'était rendu au Canada dès que sa santé le lui avait permis. Il se mit à la disposition du supérieur de la mission et depuis deux ans il remplissait dans la résidence de Québec et, dans l'hôpital, les fonctions qu'on lui avait assignées. Aujourd'hui il partait avec joie pour le lointain pays des Indiens. Le P. Jogues et les deux oblats occupaient le plus grand

canot avec deux Hurons qu'ils aidaient dans leurs manœuvres.

Dès que la flottille eut atteint le milieu du fleuve qui, près de Trois-Rivières a un mille de largeur, elle se forma sur une longue ligne. Le chef se plaça en tête avec son canot de guerre; au milieu se trouvait la barque portant les Blancs, et bientôt l'établissement colonial disparut aux yeux des voyageurs. Ils regardaient l'avenir avec une joyeuse espérance, et le magnifique panorama qui se déployait devant eux les transportait d'enthousiasme.

Entouré des deux côtés par une forêt vierge, le fleuve envoyait à la mer ses flots verts d'émeraude. De gigantesques sycomores, dont les troncs énormes se détachaient sur les buissons élevés du paw-paw et sur les puissants érables, projetaient leurs grandes ombres sur les eaux, tandis que les groupes de cèdres, de sapins, de chênes et d'ormeaux et tous les produits de cette riche flore couvraient les collines environnantes. De temps à autre un héron, troublé dans sa pêche, poussait un cri et s'élevait au moyen de ses grandes ailes bruyantes, ou bien une troupe de canards sauvages épouvantés tournoyaient au-dessus du fleuve, tandis que sur l'azur du ciel se dessinaient des vautours guettant leur proie dans le désert.

Le voyage s'accomplissait lentement, car le courant du Saint-Laurent fatiguait les rameurs et l'on était obligé de s'arrêter souvent dans les petites îles qui sont nombreuses dans ce fleuve. Il fallait en outre observer plusieurs mesures de prudence, en sorte que nos voyageurs n'atteignirent qu'au matin du troisième jour le point nommé Lac Saint-Pierre. Les rives sont à neuf milles de distance l'une de l'autre; on voit de nombreux îlots séparés par un étroit bras de mer et qui peuvent servir d'abri à un ennemi. C'était donc ici que se trouvait le plus grand danger, et Ahatsistari qui, quelques années auparavant y avait eu une rencontre sanglante avec les Mohawks, fit faire halte sur une langue de terre de la rive gauche près de l'embouchure de Saint-François.

De là il envoya vers le nord et vers l'est des explorateurs pour examiner soigneusement les îlots, tandis que lui-même surveillait le sud avec quatre guerriers éprouvés, parmi lesquels se trouvait son ami intime Teondechoren qui avait reçu au baptême le nom de Joseph. Le reste de la troupe fut placé sous le commandement d'Annastaka, nommé Etienne, pour protéger les Français et les bagages.

Les figures cuivrées se glissaient comme des ombres d'un arbre à l'autre dans l'obscurité de la forêt vierge; ils ressemblaient à une meute qui dépiste un gibier. Chaque buisson, chaque pousse de terrain fut examiné, mais ils ne découvrirent nulle part de trace humaine. On ne rencontrait que la piste des animaux qui étaient venus à l'abreuvoir, et Ahatsistari, après avoir porté ses investigations à plusieurs milles le long de la rive, allait donner le signal du retour, quand ses espions envoyés du côté de Saint-François poussèrent un cri de faucon. Ahatsistari répondit par un cri de geai. Déjà il s'élançait pour se rendre à l'appel de ses guerriers, lorsque Théondechoren jeta du rivage l'exclamation qui exprime l'étonnement chez les Indiens : « Uah ! »

Aussitôt le chef se trouva auprès de son ami; celui-ci lui montra sans dire un mot trois empreintes larges de deux pieds sur le sable du rivage. Elles provenaient sans aucun doute de canots sans quille que l'on avait mis à l'eau; près de ces vestiges, on voyait distinctement des pas qui ne pouvaient provenir que de mocassins.

Ahatsistari regarda attentivement et dit :

« Trois barques avec dix guerriers. Mais le Loup-Rouge ne laisse pas de traces pareilles quand il va piller : ce sont sans doute les Mohicains¹ que leur chef, la Panthère-Rampante, conduit sur le sentier de la guerre. Les visages pâles d'Atontarège (Québec) ont dit que les

¹ Les Mohicains, peuple qui habitait sur les deux rives du fleuve Hudson et qui était toujours en querelle avec les Mohawks.

Mohicans se trouvaient dans cette ville pour aller plus loin.

— La Panthère-Rampante ne va pas sur le sentier de la guerre avec dix guerriers. Il a beaucoup de jeunes hommes qui ne restent pas dans les villages comme des squaws, quand il se pare des couleurs de la guerre et qu'il déterre le tomahawk, » répondit Teondechoren en exprimant un doute.

On entendit une seconde fois à gauche le cri du faucon et il fut répété une troisième fois plus vif et plus strident, comme si l'éclairer était impatient ou pressentait un danger. Ahatsistari répondit au cri d'alarme, fit signe à Teondechoren et à un autre guerrier qui avait déjà exploré la rive orientale, et se dirigea en toute hâte avec ses deux compagnons vers l'endroit d'où était parti le signal.

Il trouva ses deux espions dans un buisson presque impénétrable, entouré de plantes grimpantes, et il y aperçut les restes d'un petit feu, où l'on avait rôti de la viande à peine vingt-quatre heures auparavant. On voyait encore deux baguettes d'hickory en forme de fourchettes, noircies par la fumée, fichées en terre près du monceau de cendres; la mousse était foulée comme si des hommes s'y fussent assis, et des os avec quelques restes de viandes rôties jonchaient le sol.

Le chef examina soigneusement toute la place et demanda à l'un des espions :

« La Dent-Forte a-t-elle vu d'où venaient les guerriers et où ils allaient ?

— L'eau écumante est tortueuse et ne coule pas loin d'ici. La Dent-Forte a vu là des huttes de chasseurs de castors. Dix guerriers et un Visage-Pâle sont venus ici avec trois canots.

En disant ces mots, le guerrier ouvrit le buisson et montra la place où trois barques d'écorce avaient laissé leurs empreintes.

Ahatsistari fit en souriant un signe d'assentiment. Il voyait dans

ces traces la confirmation de sa pensée et il était convaincu que des Mohiciens avaient traversé le Saint-François et transporté les canots. Il chercha ensuite à découvrir vers quel endroit le Blanc qui se trouvait avec eux avait dirigé ses pas, car il n'apercevait pas de vestiges de bottes à côté des mocassins. Il ordonna à ses guerriers de chercher, et l'on découvrit que le Blanc avait dû retourner au Saint-François pour continuer son voyage dans un canot. Mais les flots discrets ne disaient pas si c'était en amont ou en aval du fleuve, puisqu'ils ne gardent aucun vestige.

Il était presque midi, et le chef retourna avec ses espions au campement sur la langue de terre, car les autres explorateurs devaient s'y retrouver tous à cette heure.

Lorsque les Hurons eurent renoncé à chercher le Visage-Pâle dont ils avaient perdu les traces au Saint-François, et qu'Ahatsistari eut rappelé ses guerriers pour retourner aux canots, ils ne se doutaient guère que le Blanc était tout près d'eux, qu'il les observait attentivement et qu'il n'avait pas perdu une seule de leurs paroles. L'épaisse verdure d'un vieil orme le cachait à leurs regards. Les branches de cet arbre plongeaient dans l'eau mugissante, et c'était là qu'Ahatsistari avait attendu ses espions en les appelant par le cri du geai. Le Blanc était couché immobile sur une branche épaisse recouverte de feuilles nombreuses, et il écoutait.

Il portait l'habillement de cuir comme les coureurs des bois qui rôdaient solitaires dans le pays des Indiens, et il était armé du fusil, du couteau et du tomahawk. Ses petits yeux gris étincelaient sous ses sourcils bruns en broussailles et un ricanement dédaigneux entrouvrait ses lèvres, qui laissaient voir des dents blanches semblables à celles d'une bête fauve.

Aussitôt que les Hurons furent hors de la portée de le voir, le coureur des bois glissa à terre au moyen d'une vigne qui enlaçait l'orme tout entier de ses nombreux rameaux ; il étendit ses membres massifs,

qui avaient dû rester dans l'immobilité pendant un long espace de temps et se dirigea vers le sud en longeant la rive et en remontant le fleuve jusqu'à ce qu'il rencontra un enfoncement où poussaient d'épais roseaux. Là, il monta dans son canot qu'il y avait caché et rama vers l'autre rivage aussi rapidement qu'il le put. Il disparut ensuite dans la forêt sans se donner la peine d'effacer ses traces.

CHAPITRE DEUXIÈME

L'ATTAQUE

Lorsque tous les espions eurent été rassemblés sur la langue de terre, Ahatsistari tint conseil, ou plutôt communiqua à ses guerriers ce qu'il avait vu et ce qu'indiquaient les vestiges remarqués. Il en conclut qu'aucun danger n'était imminent, puisque personne n'avait découvert de traces suspectes.

Cependant le vieux Onduterraon, un des plus zélés disciples du missionnaire, très estimé dans tout son peuple, secoua la tête en signe de doute; Etienne Annastaha et le jeune Paul Ononhoraton, renommés par leur prudence et leur courage, ne partageaient pas non plus l'opinion du chef.

« Ahatsistari ne veut-il pas rester jusqu'à la disparition de la grande lumière? Car alors les îles jetteraient des ombres noires sur l'eau et cacheraient les canots à ses ennemis. Les petites lumières éclairent suffisamment pour pouvoir naviguer, » dit Onduterraon.

Un nuage de mécontentement passa sur le front du chef, et sa voix retentit pour le commandement :

« L'œil d'Ahatsistari est perçant. Il compte les plumes des ailes du faucon qui tournoie; les Loups-Rouges ne laissent pas les traces

qu'il a aperçues. Les Iles ont déjà bu beaucoup de sang des Mohawks et le Loup-Rouge tremble quand il entend le cri de guerre des Hurons, car il ne peut pas courir bien loin. Pourquoi Ahatsistari attendrait-il qu'il fasse nuit? que dit mon frère Annastaba?

— Qu'Ondésonk parle, dit celui-ci en évitant de répondre, car il connaissait la volonté inflexible du chef qui haïssait trop les Mohawks pour refuser un combat, dès qu'il pouvait compter sur la victoire.

— Mon fils Eustache a promis de ne verser le sang qu'à la dernière extrémité et il ne violera pas sa parole. S'il est convaincu que les traces observées par ses guerriers et qu'il a vues lui-même ne sont pas celles des Mohawks, nous pouvons partir sans attendre le coucher du soleil; mais s'il n'en est pas certain, il doit suivre le conseil d'Onduterraon. »

Ahatsistari baissa les yeux devant le regard interrogateur du missionnaire et répondit avec une colère contenue :

« Les Loups appellent Ahatsistari le Chat-Grimpant. Ils ont peur de ses dents et de ses griffes. Il n'a rencontré aucun de leurs vestiges. La grande lumière va du côté des pays des Hurons et nous devons la suivre. Ondésonk a dit lui-même que les robes noires du Nipissing attendaient son retour. »

Puis il se leva et donna l'ordre de recharger les canots et de se préparer au départ. La nature indienne s'était réveillée en lui, et son désir de combattre l'emportait sur la prudence. Il n'était pas absolument convaincu que les traces découvertes provenaient d'une tribu amie, mais sa fierté se révoltait de fuir dix ou onze ennemis auxquels sa troupe était quatre fois supérieure en nombre. En outre, tout indiquait que les hommes des trois canots étaient partis pour la chasse; ils ne pouvaient donc pas avoir suivi les Hurons à la piste. Sans doute, les vestiges du Blanc, qui revenaient au Saint-François et qui disparaissaient ensuite, éveillaient ses soupçons; mais il ne le laissa pas deviner.

La petite flotille glissa donc sur les vagues à la première heure de l'après-midi, et au lieu de prendre la pleine eau, elle se dirigea par un canal large à peine de deux cents pas. Le courant était relativement faible, mais le danger d'une attaque dans une route si étroite était d'autant plus grand.

Vers quatre heures, on avait atteint le milieu du chemin qui était rétréci par deux îlots couverts de forêts. Ces terres étaient silencieuses et tranquilles et l'on n'entendait que le murmure du courant qui se mêlait au bruit des doubles rames que les Indiens plongeaient alternativement dans l'eau à droite et à gauche pour faire avancer leurs légers canots. Ahatsistari fit subitement arrêter la première barque et interrogea attentivement le rivage de l'île située à gauche où il avait remarqué un mouvement dans les saules, mais il ne put rien découvrir de suspect et la flotille continua sa course.

Onduterraon, qui se trouvait dans le dernier canot, avait aussi aperçu l'agitation des buissons, et de sa main gauche il saisit son arc qui était toujours une arme meurtrière. Il se pencha pour bien explorer : chaque muscle de son corps était tendu, et ses yeux brillaient d'un éclat particulier.

La flotille avança encore de la portée d'une flèche. Tout à coup l'on entendit la détonation d'un fusil ; Ahatsistari trembla un instant et porta la main à sa poitrine qui avait été effleurée par la balle. Le silence se rétablit, mais bientôt un hurlement épouvantable ébranla les échos, et la fumée de la poudre sortit de tous les buissons. Les coups des assaillants cachés faisaient pleuvoir une grêle de balles qui perçaient de grands trous dans les minces parois des canots.

Les Hurons se dispersèrent. Beaucoup se précipitèrent dans l'eau et cherchèrent à échapper en nageant selon le courant ; d'autres ramèrent précipitamment vers l'îlot septentrional qui ne paraissait pas occupé ; une petite troupe seulement suivit le chef qui ne respirait que la vengeance. Il avait poussé son perçant cri de guerre, et

ramait directement vers l'ilôt du sud pour combattre avec le to mahawk et le couteau son ennemi qui lui était supérieur par les armes à feu. Il savait que les Mohawks ne pouvaient être vaincus que s'il les combattait homme à homme.

Et il ne se trompait pas. L'ennemi ne résista pas à l'attaque de la petite troupe qui ne craignait pas la mort, mais il se retira en toute hâte dans l'intérieur de l'île, pour recharger ses armes en sécurité, protégé qu'il était par la haute futaie.

Mais, pendant ce temps les Mohawks recevaient continuellement du renfort; plusieurs, restés en embuscade, se mirent à ramer vers l'est, prirent les canots que les Hurons avaient abandonnés et poursuivirent les fuyards.

Ahatsistari, entouré d'ennemis sans pitié, se jeta dans un massif de cèdres avec les seize guerriers qui lui restaient et les deux oblates qui combattaient vaillamment. Ce massif qui se dressait comme une île au milieu des géants de la forêt, offrait une place avantageuse pour se défendre.

Ce mouvement des Hurons fut accompli si rapidement qu'ils atteignirent le buisson protecteur sans perdre un seul homme, et lorsque leurs ennemis les attaquèrent en poussant des hurlements féroces et, pensant que par leur nombre ils pourraient écraser la petite troupe, ils furent accueillis par une grêle de traits qui les obligea à se retirer précipitamment vers les abris qu'ils venaient à peine de quitter.

Les fusils restèrent silencieux et les Mohawks tinrent conseil de guerre. On n'entendait plus aucune détonation ni sur l'eau, ni dans l'ilôt septentrional. Les hurlements étaient terminés et un silence de mort régnait sur le champ de bataille.

On dut erraon rampa alors vers Ahatsistari et lui fit remarquer un énorme tronc d'arbre dépouillé de ses branches. Il avait été sans doute roulé lentement hors de la forêt par les Mohawks pour s'approcher du massif de cèdres sans être vus. Presqu'au même moment

Teondechoren et Annataha rapportèrent que l'ennemi cherchait à attaquer par deux autres côtés de la même manière. Le chef résolut de laisser approcher les Mohawks le plus possible, de sortir du massif à la tête de ses guerriers et de traverser vers l'est, ou de vendre chèrement sa vie en se servant de la hache de combat.

Peu de mots lui suffirent pour faire connaître à ses compagnons cette décision désespérée. Les ennemis approchaient de plus en plus. De temps en temps l'on entendait une détonation, et une balle passait au-dessus de la tête des assiégés. La petite troupe ne fit cependant aucun mouvement jusqu'à ce que les troncs d'arbres ne furent plus qu'à une portée de flèche. Alors le cri de guerre retentit et les Hurons sortirent de leur forteresse naturelle avec impétuosité. Malgré la pluie de balles qui arrivait de la forêt, les hardis guerriers taillèrent en pièces ceux qui avaient voulu les surprendre, et s'emparèrent de la colline dont le poste ne put leur résister et se dispersa après quelques décharges sans effets.

Pendant quelques minutes, les Mohawks furent tellement déconcertés par cette attaque qu'ils laissèrent passer ceux qui leurs échappaient et ne cherchèrent pas à leur barrer le chemin ; mais à peine les Hurons eurent-ils atteint la colline que leurs ennemis se mirent à leur poursuite et jetèrent un cri de rage comme si tous les démons étaient sortis de l'enfer.

Quelques guerriers qui n'avaient pas pris part à la poursuite se dirigèrent vers les canots des Hurons, qu'ils croyaient chargés d'une riche cargaison et surtout de fusils et de munitions. Mais ils virent là un spectacle étrange. Un homme de haute taille, revêtu d'une robe noire était à genoux auprès d'un guerrier dont la poitrine était transpercée. Il tenait une croix élevée devant les yeux du mourant. A côté de lui se trouvait son chapeau encore rempli de l'eau qui lui avait servi à baptiser le Huron. Il ne fit aucune attention à l'arrivée des Mohawks jusqu'au moment où le blessé eut rendu l'âme. Alors

il se releva, regarda les ennemis sans crainte et leur dit dans la langue des Hurons :

« Je ne suis pas un guerrier, mais les Mohawks peuvent me prendre, je ne fuirai pas ; je ne leur demande qu'une faveur, c'est de me laisser la liberté de secourir les blessés et d'adoucir leurs souffrances. »

L'extérieur singulier de cet homme et son sang-froid inébranlable firent impression sur eux. Les sauvages considérèrent un instant en silence le missionnaire qu'ils parurent regarder comme un magicien, puis un guerrier se précipita sur lui, en poussant un cri perçant et et en brandissant son tomahawk meurtrier. La hache aurait fendu la tête du prêtre, si un jeune chef n'avait pas saisi le bras du furieux et empêché l'assassinat.

« Le Serpent-Noir ne mord pas, dit-il, en protégeant le P. Jogues. Pourquoi Wappatanoda veut-il l'écraser ? Il doit se tordre et siffler au poteau et mes jeunes hommes le brûleront lentement. Pourquoi... »

Une détonation qui retentit à la partie occidentale de l'île interrompit le Mohawk, et comme aussitôt l'on entendit le cri de combat et l'appel d'un Indien, Takuctété — ainsi se nommait le sauveur du missionnaire — entra en fureur et se précipita avec sa petite troupe vers le champ de bataille.

Le père jésuite aurait pu s'échapper, et un Huron dont une balle avait traversé la jambe, l'engageait à prendre la fuite.

« Il est resté deux canots, et aucun Loup-Rouge n'est ici. Viens, Ondésonk. La Main-Forte l'aidera et ramera, dit le vaillant guerrier qui se traîna vers le rivage. »

Mais le prêtre le retint et dit en lui montrant le ciel :

« Ondésonk doit faire ce que son Grand-Esprit lui a ordonné. Il doit rester près de ses frères rouges et leur venir en aide. La Main-Forte peut fuir. Peut-être pourra-t-elle atteindre le village des Visages-

Pâles d'où nous venons. Mais Ondesonk veut rester et assister ceux qu'il pourra!

— La Main-Forte ne veut pas fuir. Le Grand-Esprit l'Ondesonk dit aussi à la Main-Forte : reste, et la Main-Forte ne veut pas abandonner son frère blanc. S'il ne peut lui aider, il mourra avec lui, » répondit le Huron qui s'enveloppa d'une couverture que le missionnaire lui avait donnée, parceque la fièvre traumatique commençait à se déclarer.

Le P. Jogues alla vers un Mohawk qui se tordait muet dans d'affreuses douleurs. Le couteau d'un Huron lui avait ouvert le ventre qui laissait échapper les entrailles. Lorsque celui-ci vit le prêtre s'approcher, il rassembla toutes ses forces et regarda avec mépris son sauveur qu'il prit pour un ennemi mortel, parce que lui-même haïssait les Visages-Pâles. Il croyait même que le Blanc voulait s'emparer de son scalp, car il commença d'une voix faible le chant de mort ¹; et ce ne fut que malgré lui que le prêtre lui fit avaler quelques gouttes de vin généreux renfermé dans sa gourde. Mais lorsque le prêtre brisa quelques branches d'un buisson voisin et qu'il les plaça sous sa tête, comme un oreiller, l'étonnement se peignit sur les traits du sauvage et il essaya de tendre la main à son bienfaiteur. Le P. Jogues le prévint, et quand cette main brune, qui venait de lancer la hache du combat dans un engagement meurtrier, fut dans la main blanche du courageux missionnaire, le mourant soupira : « Le grand Manitou envoie un Honochenoke ². »

Le jésuite se détourna plein d'émotion, car il ne pouvait plus rien faire pour cet homme et il se dirigea vers un autre buisson pour prodiguer ses secours à d'autres victimes de la bataille.

Pendant ce temps les Mohawks vainqueurs revinrent triomphants

¹ C'est l'éloge de ses propres actions et de la grandeur de la race, en même temps qu'une injure contre les ennemis.

² Un esprit bon, protecteur et apportant du secours.

vers l'endroit où les Hurons surpris avaient abordé. Le prêtre infatigable venait de terminer son œuvre de charité, et il avait rafraîchi avec un peu d'eau l'horrible blessure d'un guerrier scalpé. Il s'appuyait épuisé au tronc d'un orme gigantesque et il considérait d'un œil tranquille les bandes de ses ennemis mortels qui le fixaient avec des yeux avides de sang. Mais aucun Mohawk n'osa lever la main contre le missionnaire et personne ne l'injuria. Ces sauvages avaient remarqué avec étonnement que ce Blanc, au milieu du combat, soulageait avec le même soin amis et ennemis et qu'il se livrait à eux sans chercher à s'enfuir. Ils ne pouvaient soupçonner les motifs qui le faisaient agir ainsi.

De tous côtés, l'on amenait des prisonniers et ceux-ci virent avec effroi que leur cher Ondésonk était tombé entre les mains des Mohawks.

René Goupil se trouvait aussi parmi les captifs. L'oblat avait vaillamment combattu, mais enfin il avait été vaincu et enchaîné.

« Mon Père, mon Père, vous aussi vous êtes au pouvoir de l'ennemi, » s'écria-t-il en s'élançant vers le prêtre. Un coup de poing de son vainqueur le jeta par terre, parce que celui-ci croyait que l'oblat allait s'enfuir.

« Pensez à la passion de Jésus-Christ et supportez ce que Dieu vous envoie avec une grande résignation à sa sainte volonté, » dit le P. Jogues en consolant le jeune homme qui se relevait le visage couvert de sang.

Deux guerriers apportaient alors le vieux Onduterraon. Son bras avait été fracassé par une balle et pendait sanglant. Le vieillard n'était pas attaché et on ne l'empêcha pas d'aller vers le prêtre auquel il dit :

« Onduterraon veut partir au delà des nuages vers son bon Père céleste. Il demande à Ondésonk de faire couler l'eau sur sa tête et de le rendre enfant du seul vrai Grand-Esprit. Son fils est mort pour

tous ses enfants et aussi pour les enfants rouges. Onduterraon a apporté de l'eau. »

Le prêtre saisit la gourde que le vieux catéchumène blessé lui présentait et il le baptisa. Les Mohawks le regardaient avec des yeux pleins de méfiance et quelques guerriers murmuraient que la Robe-Noire avait prononcé des paroles magiques ; mais Takuetété qui avait déjà protégé le missionnaire contre le tomahawk, les calma en disant qu'Aireskoï¹ était assez puissant pour détruire la sorcellerie de ses adversaires.

Lorsque la cérémonie sainte eut été accomplie, le baptisé regarda le prêtre avec des yeux pleins de joie et raconta en peu de mots ce qu'il savait du combat. A la sortie du buisson, le plomb avait brisé son bras et il n'avait pu suivre plus loin Ahatsistari qui se précipitait sur l'ennemi à la tête de ses guerriers.

Quand il eut fini de parler, le vieillard retourna librement vers ses compagnons d'infortune qui étaient couchés à quelques pas du prêtre et gardés par plusieurs guerriers, tandis que les chefs des Mohawks tenaient conseil. Il manquait l'Aigle : c'était le chef supérieur, et l'on ne pouvait rien décider sur le sort des captifs avant son arrivée. Personne ne s'occupait plus du missionnaire et celui-ci s'appêtait à faire encore une tournée parmi les blessés, lorsqu'arriva une troupe de Mohawks traînant un Blanc enchaîné et dont le visage était couvert de sang.

Le P. Jogues frissonna lorsque le prisonnier, que l'on jeta devant lui, leva ses yeux affreusement mutilés par plusieurs blessures :

« Guillaume ! toi aussi, mon fils ! Je te croyais en sûreté, s'écria le missionnaire. Parle, Guillaume, es-tu dangereusement blessé ?

— Ne vous préoccupez pas trop de moi, mon Père, » dit-il en lui tendant la main pour se lever.

¹ Le dieu de la guerre chez les Mohawks.

Dans ce moment il aperçut René.

« Ainsi nous sommes tous prisonniers. Que la sainte volonté de Dieu soit faite !

— Il semble qu'Eustache a pu s'échapper avec quelques guerriers, ajouta le missionnaire. Dieu veuille que cet espoir ne soit pas trompé !

— J'ai vu le chef se frayer un chemin avec quelques braves, reprit l'oblat. L'attaque inopinée que nous avons faite sous la conduite d'Ahatsistari a pleinement réussi, et avant que les Mohawks fussent revenus de leur étonnement, nous avions déjà percé leurs lignes. De là, nous nous dirigeâmes vers une petite île que l'on pouvait facilement défendre et que les Hurons connaissaient. J'avais enlevé à un Mohawk, massacré par Étienne Annaotaha, son fusil, sa cartouchière et un peu de poudre, et je résolus de défendre la retraite de mes amis, parce que je savais me servir des armes à feu. Je pensai aussi immédiatement à vous, car je vous avais vu aborder à l'île, mais depuis j'ignorais ce que vous étiez devenu. Je me souvins à temps que j'avais fait vœu de supporter avec vous sans hésitation ce qu'il plairait à Dieu de nous envoyer. Je revins sur mes pas pour chercher la place du débarquement, mais je rencontrai trois Mohawks qui tirèrent sur moi. Naturellement, je me défendis. Je transperçai d'une balle la tête de l'un, je renversai un autre d'un coup de crosse, et je serais devenu maître du troisième, si deux autres Peaux-Rouges, attirés par les hurlements de leur compagnon, n'étaient arrivés à son secours. Avant que je ne m'en fusse aperçu j'étais par terre. Je m'étonne qu'ils ne m'aient pas scalpé de suite, car celui que j'avais tué devait être un de leurs chefs. Voyez, ils apportent son cadavre. »

Le P. Jogues avait écouté en silence le récit de l'oblat. La succession rapide des événements empêchait le missionnaire de voir clairement chaque action et d'attribuer à chacun ce qu'il méritait. Il reconnut néan-

moins et admira l'attachement fidèle de cet homme qui s'était livré librement à ses ennemis pour accomplir son vœu, mais il ne devait connaître que plus tard la grandeur et la sublimité de ce sacrifice.

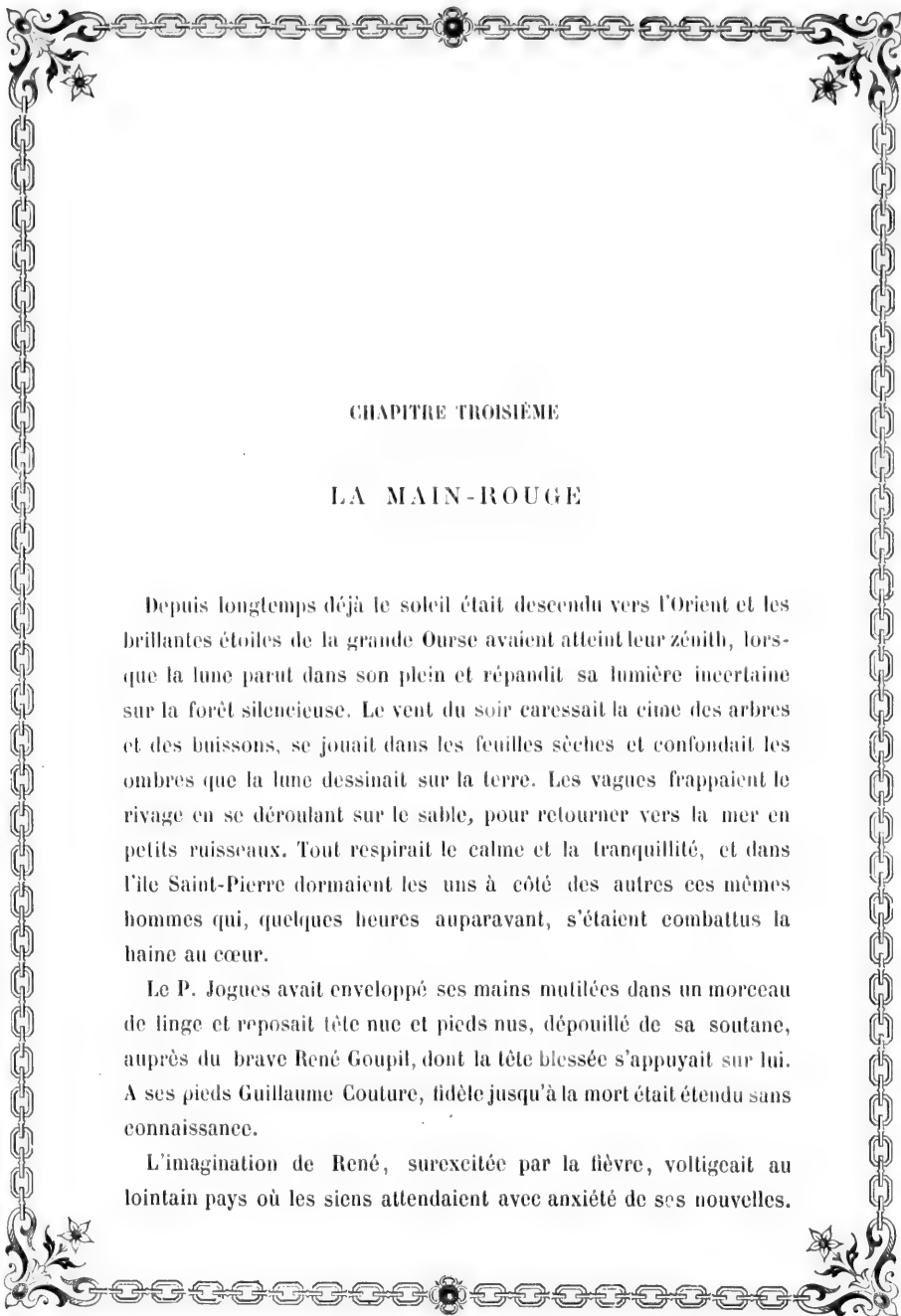
Les sauvages entrèrent dans une véritable fureur lorsque leurs camarades arrivèrent avec le cadavre, et si l'Aigle n'était survenu presque en même temps avec le reste de ses guerriers, Couture aurait certainement été déchiré sur-le-champ. Mais l'Aigle le protégea et fit comprendre à ses gens qu'ils auraient un bien plus grand triomphe en promenant dans leurs villages les Français vivants, qu'en leur enlevant actuellement leurs scalps.

« Mes jeunes hommes, leur dit-il, ont battu beaucoup d'ennemis et Pied-de-Cerf, notre vaillant frère, ne partira pas sans serviteurs pour les chasses éternelles. Le Visage-Blanc qui l'a tué sera brûlé à petit feu quand nous arriverons dans les villages; le puissant Aireskoï pourra se réjouir de ses sanglots. Mes jeunes hommes peuvent faire chanter le Visage-Pâle, mais non le tuer. »

Ainsi parla l'Aigle et les Mohawks profitèrent de la permission avec des hurlements diaboliques. Ils se précipitèrent sur le malheureux Couture, lui déchirèrent ses vêtements, lui arrachèrent les ongles plongèrent une lame de couteau dans sa main mutilée et le traînèrent demi-mort sous un buisson où ils le laissèrent.

Lorsque le P. Jogues voulut porter secours au fidèle oblat, il eut le même sort : on lui arracha les ongles avec les dents et on le foula aux pieds jusqu'à ce qu'il fut sans mouvement. On fit subir le même traitement à Goupil, mais on épargna les Hurons.

La nuit était arrivée, et les Iroquois, fatigués de leur œuvre sanguinaire, accordèrent du repos aux vingt-trois prisonniers, après avoir pillé les canots et porté dans le camp leur butin qu'ils recouvrirent de branches.



CHAPITRE TROISIÈME

LA MAIN-ROUGE

Depuis longtemps déjà le soleil était descendu vers l'Orient et les brillantes étoiles de la grande Ourse avaient atteint leur zénith, lorsque la lune parut dans son plein et répandit sa lumière incertaine sur la forêt silencieuse. Le vent du soir caressait la cime des arbres et des buissons, se jouait dans les feuilles sèches et confondait les ombres que la lune dessinait sur la terre. Les vagues frappaient le rivage en se déroulant sur le sable, pour retourner vers la mer en petits ruisseaux. Tout respirait le calme et la tranquillité, et dans l'île Saint-Pierre dormaient les uns à côté des autres ces mêmes hommes qui, quelques heures auparavant, s'étaient combattus la haine au cœur.

Le P. Jogues avait enveloppé ses mains mutilées dans un morceau de linge et reposait tête nue et pieds nus, dépouillé de sa soutane, auprès du brave René Goupil, dont la tête blessée s'appuyait sur lui. A ses pieds Guillaume Couture, fidèle jusqu'à la mort était étendu sans connaissance.

L'imagination de René, surexcitée par la fièvre, voltigeait au lointain pays où les siens attendaient avec anxiété de ses nouvelles.

Il se croyait au milieu d'eux et ses lèvres livides murmuraient : « Ma mère ! me voici pour toujours près de vous ! » Puis, se réveillant en sursaut, il chercha à soulever sa tête blessée et demanda de l'eau d'une voix éteinte.

Le jeune guerrier mohawk, chargé de garder les prisonniers, entendit sa prière et s'approcha, parce qu'il ne comprenait pas une langue étrangère. Le missionnaire avait aussi entendu la demande de son ami et il faisait comprendre par signe à la sentinelle le désir de René. Celle-ci saisit une gourde suspendue à une branche, donna au Blanc altéré une boisson rafraîchissante et en offrit même au missionnaire. L'oblat but avec avidité et le P. Jogues humecta ses lèvres. Le guerrier remit la gourde à sa place, recommanda le silence en mettant un doigt sur sa bouche, et montrant avec un geste significatif ses compagnons endormis, le tomahawk et son crâne, il retourna à son poste comme il était venu, sans prononcer une parole. Mais les anges de Dieu écrivirent avec des lettres d'or dans le livre de vie la charitable action de ce samaritain.

Les étoiles commençaient à pâlir, la lune retirait sa lumière et le vent du matin, soufflant en brise, se jouait dans la forêt et ridait le miroir argenté du lac. On entendit alors le glapissement du renard sur la rive d'un flot et deux corbeaux s'élevèrent dans l'air en criant comme s'ils avaient été troublés dans leur repos. Puis tout rentra dans le silence. Mais malgré cette tranquillité, le Mohawk préposé à la garde des canots conquis devait avoir remarqué quelque chose qui excitait vivement sa curiosité, car il se glissa rapidement derrière le tronc d'un arbre et regarda avec attention : il vit se détacher du milieu des saules un objet qui ressemblait à un tronc d'arbre et descendait lentement le courant. Plus la masse noire approchait de la cachette du Mohawk, mieux on distinguait un de ces morceaux de bois comme il en passe des milliers sur le Saint-Laurent. Ce bloc suivit d'abord la direction sud jusqu'à quatre-vingts pas de l'île, s'arrêta tout à coup,

tourna lentement et reprit sa course vers l'endroit où étaient les canots : il semblait être dirigé par une force invisible.

Le cri du martin-pêcheur se fit entendre, le guerrier mohawk laissa retomber son fusil dont il pressait la détente, et l'on aperçut une figure humaine nageant avec dextérité derrière la pièce de bois qu'elle dirigeait. Le Mohawk sortit de son abri, posa à terre la crosse de sa carabine et agita sa main gauche au-dessus de sa tête pour indiquer au nageur qu'il avait entendu et compris son signal. Mais il ne chercha pas à lui venir en aide, malgré la facilité qu'il en avait. Il ne devait pas y avoir grande amitié entre ces deux hommes, car le sauvage n'aurait pas laissé le nageur lutter contre le courant ; mais, d'un autre côté, le Mohawk, en ne faisant pas usage de son arme, montrait qu'il ne le considérait pas comme un ennemi.

Du reste, le mystérieux étranger prouva qu'il était à la hauteur de sa tâche. Il profitait avec adresse et avec une grande connaissance des lieux de tous les avantages, et conduisait avec beaucoup de précaution le tronc d'arbre sur lequel étaient placées une longue et pesante carabine et une grande poire à poudre grossièrement travaillée. On voyait bien qu'il avait déjà fait cette traversée plusieurs fois et qu'il en connaissait toutes les profondeurs très exactement, car dès qu'il ne fut plus qu'à vingt pas du rivage, il changea de nouveau de direction, poussa l'arbre en travers du fleuve et se tint debout derrière lui. Ses pieds avaient touché terre, et l'eau montait jusqu'à sa large poitrine. Il s'approcha du bord avec prudence et saisit son arme et ses munitions qu'il visita avec attention. Le résultat de son examen sembla le contenter, car un sourire épanouit son affreuse figure ; puis il fit découler l'eau de ses cheveux bruns et de sa barbe inculte.

Après avoir terminé sa toilette, il remarqua le Mohawk qui s'était assis sur le bloc d'ébène et le regardait sans préoccupation. Il s'avança vers le guerrier rouge, s'assit à côté de lui et lui dit dans

la langue des Mohawks, qu'il parlait assez couramment : « Les Hurons sont tombés dans le piège. Qu'est-il arrivé de la Robe-Noire ? elle n'a pu sans doute échapper ? » Il fixait l'Indien avec ses yeux jaunâtres ; celui-ci, sans prononcer une parole, lui montra le buisson sous lequel les prisonniers étaient couchés.

« Bien, très bien, dit le coureur des bois avec satisfaction. L'Aigle est rusé et vaillant, continua-t-il, voyant que le Mohawk ne disait rien : quand il guette une proie, elle ne lui échappe pas. Il y aura une grande allégresse dans les villages, quand l'Aigle y arrivera avec les prisonniers. »

Comme cette flatterie restait sans réponse et que l'Indien continuait à regarder toujours devant lui, l'œil du coureur des bois s'enflamma de colère, et sa main se crispa : « Ces vauriens cuivrés ne sont pas meilleurs l'un que l'autre, » murmura-t-il dans le jargon du Hainaut qui était alors sous la domination espagnole. Si je ne haïssais pas autant les Français et leurs Robes-Noires, et si les Mynheers de Renselaerswyk ne me payaient pas convenablement, je ne remuerais certainement ni le pied ni la main pour ces Peaux-Rouges.

« Que dit Main-Rouge, » demanda tout à coup le Mohawk qui n'avait perdu aucun geste ni aucune parole de son compagnon malgré son silence et son immobilité. Il ne comprenait pas ce mélange d'espagnol, de flamand et de français que le Blanc avait marmotté dans sa barbe ; mais il y avait sur le Visage-Pâle une telle expression de colère que le rusé sauvage soupçonnait bien le sens de ces étranges paroles.

Il laissa glisser comme par hasard sa main droite dans sa ceinture où étaient fixés le couteau et le tomahawk et il répéta sa question à demi-voix.

« Que dit Main-Rouge ? »

— Les vaillants Mohawks ont fait une bonne prise. Aïreskoï les a aidés en leur livrant un méchant enchanteur. Ils doivent bien veiller



GANDAWAGA, VILLAGE INDIEN.



sur la Robe-noire et ne pas se fier à ses paroles, car il a une langue fourchue. La Robe-noire est un puissant magicien ; mais si les Mohawks lui font pousser des cris qui réjouissent Aireskoï, il ne pourra plus leur nuire, dit le coureur des bois en jetant sur la sentinelle un regard qui ressemblait plus à celui d'un tigre qu'à celui d'un homme.

— Uah ! »

Le Mohawk fixa d'un air d'étonnement et de doute le Blanc qui contemplait avec une joie féroce l'effet de ses paroles sur le visage de l'Indien ; car celui-ci, comme tous les sauvages, était très superstitieux et ne craignait rien tant que les sorciers et les mauvais esprits.

Ce uah ! était pour le chasseur un signe certain que son plan diabolique avait réussi par la description qu'il avait faite du missionnaire, et, après une courte pause, il continua :

« Mon frère rouge ne savait-il pas que la Robe-Noire est un enfant du méchant esprit ? Aireskoï le hait et se réjouira si vous le faites souffrir. Pour chaque cri qu'il poussera, vous gagnerez un nouveau scalp. La Robe Noire doit mourir au poteau dans des tourments qui feront rire vos femmes et vos enfants quand elle poussera ses gémissements. »

Après avoir dit ces mots, le Blanc se leva et voulut se diriger vers le campement, mais le Mohawk lui barra le chemin et lui dit d'un ton décidé :

« La Main-Rouge ne peut pas parler maintenant avec l'Aigle : l'Aigle dort ; quand la grande lumière brillera au ciel, l'Aigle viendra trouver la Main-Rouge. La Main-Rouge peut l'attendre ici. »

Le coureur des bois se rassit sur le tronc d'arbre en murmurant et garda un morne silence que l'Indien accroupi à ses pieds n'interrompit pas.

L'aube fut bientôt dissipée et à peine les premiers rayons du soleil

effleuraient-ils l'eau, que les dormeurs se réveillèrent. Les Hurons avaient goûté le repos avec l'indifférence stoïque de l'Indien qui se soumet sans résistance à la nécessité : ils savaient du reste qu'ils auraient à supporter des fatigues pour lesquelles ils avaient besoin de tout leur courage.

Le P. Jogues avait pu dormir pendant quelques heures ; malgré plusieurs interruptions dans son repos, il se sentait fortifié. Après une courte prière, il se leva pour porter des consolations à ses compagnons, pour nettoyer leurs plaies, les rafraîchir et les bander.

Les vainqueurs le laissèrent faire, et lorsque l'Aigle vit que le prêtre traitait les Mohawks avec autant de soin que les Hurons, il regarda avec étonnement cette Robe-Noire à qui, malgré sa haine, il ne pouvait refuser son admiration. Il ne pouvait comprendre ce qui engageait ce Blanc à soigner les compagnons de ses bourreaux ; et il cherchait vainement à deviner cette énigme, lorsque le chasseur des bois écarta tout à coup le buisson et entra dans le cercle.

Une joie diabolique se peignait sur son visage qui parut encore plus repoussant qu'il ne l'était réellement. Il s'avança vers le chef des Mohawks et lui dit dans la langue des sauvages en montrant le prêtre.

« L'Aigle a fait une bonne prise. Aireskoï a livré aux mains de ses enfants un des plus puissants et des plus méchants magiciens pour qu'ils le lui sacrifient. Plus les Mohawks tourmenteront la Robe-Noire, plus la Robe-Noire gémera au poteau, plus aussi la joie d'Aireskoï sera grande. »

L'œil du chef scintilla, et l'Aigle demanda :

« La Main-Rouge croit-elle que la Robe-Noire puisse faire du mal à mes braves guerriers blessés ?

— Il n'en a pas le pouvoir maintenant parce qu'Aireskoï les protège, mais il a une autre intention ; il veut faire croire à l'Aigle et à ses guerriers qu'il est leur ami ; si ceux-ci se laissent tromper et ont

confiance en lui, sa puissance magique sera de nouveau très grande et les Mohawks reconnaîtront trop tard qu'ils ont laissé échapper un serviteur du mauvais esprit. Alors la colère du puissant Aireskoï tombera sur eux.

— La Main-Rouge a-t-elle déjà vu la Robe-Noire auparavant ?

— Non seulement je connais la Robe-Noire, mais encore les deux autres Visages-Pâles qui sont là. Ce sont les aides du sorcier. Les vaillants Mohawks doivent bien les surveiller, car ils sont prudents et souples comme des serpents.

— Quand l'Aigle tient un serpent dans ses serres, il peut se tordre tant qu'il veut : il ne lui échappe pas. La Main-Rouge a tenu sa parole, et il doit en recevoir la récompense. »

Le chef mohawk dit ces mots d'un ton de mépris et fit un signe si impérieux de la main que le coureur des bois trouva prudent de ne pas exciter plus longtemps la colère de l'Aigle contre les Français. Il avait sans doute reçu déjà souvent un pareil traitement, car il accepta avec tranquillité cette réponse et se retira dans le buisson où il se jeta sur des feuilles sèches en murmurant dans son idiome :

« Fais seulement l'orgueilleux, vieux coquin rouge. Tu me le paieras, quand le temps sera venu. Tu ne peux pas m'irriter aujourd'hui, quoique tu sois si insolent. Attends un peu, nous compterons plus tard. »

Les deux oblats dormaient encore : ils se reveillèrent lorsque le P. Jogues s'approcha d'eux pour panser leurs blessures. Ils prièrent avec ferveur en compagnie du confesseur de la foi, et sur son conseil ils se recouchèrent pour prendre du repos aussi longtemps que leurs cruels vainqueurs le permettraient. Ils n'avaient vu ni venir ni partir le coureur des bois, et le missionnaire, au milieu de ses occupations, ne l'avait pas aperçu.

Aussitôt qu'il eut disparu, l'Aigle appela les chefs qui étaient placés

sous ses ordres et ils eurent ensemble une délibération à voix basse. Il était sans doute question du coureur des bois, car le chef désigna à plusieurs reprises le buisson dans lequel l'espion blanc s'était retiré : il ne semblait pas se fier à ce Visage-Pâle.

Le conseil durait depuis une heure lorsque l'Aigle se leva et se fit amener les prisonniers pour les entendre. Il voulait les interroger surtout pour connaître les plans des Français établis sur le Saint-Laurent. Il espérait aussi savoir si les tribus des Hurons n'étaient pas décidées à établir, par une attaque générale contre les Iroquois, des communications assurées entre les établissements du lac Huron et du lac Nipissing et les Français.

Plusieurs prisonniers avaient reçu de graves blessures et les vainqueurs durent les apporter aux pieds du chef. Parmi eux était Fittig, jeune guerrier que le missionnaire aimait particulièrement. Il avait reçu une balle dans la poitrine et lorsque deux Indiens l'eurent traîné dans le cercle, il tourna les yeux vers le prêtre qui voyait, le cœur déchiré, les traitements barbares infligés à ses amis et à ses enfants. Fittig, lui demanda d'une voix éteinte le saint baptême.

« Fais-moi enfant de ton Grand-Esprit, qui a livré son Fils unique à la mort pour tous les hommes, afin qu'ils soient heureux et que le mauvais Esprit ne les subjuge pas. Dépêche-toi, Ondésonk, la mort arrive ! »

Le missionnaire tenait encore en main la gourde pleine d'eau, dont il avait étanché la soif de ses malheureux compagnons, et lorsque les deux Mohawks eurent déposé le jeune guerrier devant l'Aigle, le P. Jogues marcha sans crainte vers ce tribunal de sang et s'adressant au chef dans la langue des Hurons, il lui dit : « Tu ne me défendras pas de donner du secours à ceux qui souffrent : j'ai soigné aussi les guerriers. »

Le chef fit un signe muet d'assentiment. Le prêtre se mettait à genoux, lorsqu'on entendit un froissement de feuilles et un craque-

ment de branches, comme si un cerf poursuivi cherchait un refuge. Les Indiens et les Blancs regardaient étonnés ; le bruit se rapprochait de plus en plus, et avant que l'on eût pu se rendre compte de ce qu'était, les broussailles se séparaient, et au milieu du cercle paraissait un personnage de haute stature devant lequel les Mohawks reculèrent comme devant un fantôme.

« Uah ! Ahatsistari ! Eustache ! » s'écrièrent tous les assistants étonnés.

Si Théo, le dieu du tonnerre, avait lancé ses foudres d'un ciel sans nuage sur les Peaux-Rouges, leur étonnement n'aurait pas été plus grand qu'en voyant au milieu d'eux le chef des Hurons, qu'ils redoutaient et qui, jusqu'alors, n'avait pu être vaincu.

Tous avaient cru qu'il avait échappé à ses ennemis et son apparition subite était inexplicable pour tous.

Sans daigner arrêter ses regards sur les guerriers, Ahatsistari se dirigea vers le missionnaire, se mit à genoux devant lui, lui prit les deux mains et balbutia dans sa langue :

« Eustache a oublié son devoir, il n'a pas tenu la parole donnée à Ondésonk au village du lac Nipissing. Mais le voici qui vient pour l'exécuter. Qu'Ondésonk daigne lui pardonner ! Eustache avait promis au maître du Ciel, qu'il invoque avec les Visages-Pâles, que le bon Père Ondésonk n'irait pas seul aussi longtemps qu'Eustache pourrait le suivre ; il avait promis qu'il protégerait Ondésonk et qu'il partagerait avec lui tout ce qu'enverrait le Grand-Esprit. Eustache a oublié sa promesse et s'est enfui pour raconter à ses frères du pays des Atigenongaks la lâcheté des Loups-Rouges dans leur attaque et pour engager les jeunes guerriers à la vengeance ; mais, avant que la grande lumière ne fût revenue du pays des Visages-Pâles, le Grand-Esprit lui a crié : « Tu ne tiens pas ta parole ! » et Eustache est revenu. Il restera maintenant près d'Ondésonk ; il veut vivre et mourir avec lui. »

Dès que le premier étonnement fut passé, plusieurs Mohawks voulurent se jeter sur Ahatsistari, mais un signe de l'Aigle les retint, et celui-ci, saisissant son tomahawk, marcha contre son ancien ennemi. Le Huron se leva lentement, et prenant une attitude fière, il dit à l'Aigle :

« Voici, Mohawk, le Chat-Grimpant : il se remet en ta puissance. Prends ses armes ; il ne marchera plus dans le sentier de la guerre, ses jours sont comptés, car il est prêt à mourir. »

En disant ces mots, le fidèle Huron jeta toutes ses armes aux pieds de son ennemi, croisa les bras sur sa poitrine et fixa l'Aigle avec tant de vivacité que celui-ci baissa les yeux. Il avait bien compris ce qu'Ahatsistari avait dit au prêtre et dans son cœur s'éleva un sentiment d'humanité, car l'Indien sait estimer la fidélité. Mais ce sentiment fut bientôt étouffé par la soif de la vengeance. La terreur précédait depuis des années le nom d'Ahatsistari, et maint Iroquois était tombé sous son tomahawk et sous ses flèches. Et maintenant, celui que l'on redoutait était là désarmé, et se livrait lui-même à ses ennemis.

L'Aigle fut cependant bientôt maître de lui-même et fit signe à quelques guerriers.

« Que mes jeunes hommes se saisissent du Chat-Grimpant : il ne boira plus de sang. Que mes guerriers arrachent ses griffes, afin qu'il ne déchire plus. Le Grand-Esprit s'est détourné des Hurons, parce qu'ils se sont mis du parti des Visages-Pâles qu'Aireskoï veut détruire. Le Grand-Esprit ne parle plus aux Hurons, et ils ne savent plus ce qu'ils font. Ahatsistari prie avec les Robes-Noires ; qu'il montre maintenant s'il a encore le cœur d'un guerrier, ou s'il est devenu une femme. »

En un clin d'œil le chef des Hurons fut attaché avec des courroies et des liens d'écorce, et le P. Jogues était à peine revenu de sa terreur que son fidèle compagnon était jeté au milieu des autres prisonniers.

Le missionnaire poussa un profond soupir ; puis il se tourna vers Fittig pour lui donner le saint baptême.

Les Mohawks le regardaient avec plus d'inquiétude que de respect. Mais lorsque le missionnaire eut achevé son saint ministère et qu'il se pencha sur le nouveau baptisé pour laver ses blessures et les panser avec un morceau de sa soutane, l'Aigle, s'adressant à Ahatsistari, lui dit :

« Le Chat-Grimpant est un guerrier : c'est pourquoi l'Aigle lui parle plutôt qu'à la Robe-Noire. Le Chat-Grimpant doit dire à la Robe-Noire de prononcer les paroles magiques sur mes guerriers et exercer sur eux sa puissance pour les guérir et les fortifier. »

Le chrétien huron se souleva sur son coude, car ses bras étaient attachés sur sa poitrine, et dit avec un regard de profond mépris :

« Ondésouk n'est pas un wakon, comme le croient les Loups-Rouges, dont les yeux sont aveuglés et en qui habite le Mauvais-Esprit. Mais Ondésouk a reçu une grande puissance du grand et bon Esprit que les Mohawks ne connaissent pas ; quand il étend les mains vers les nuages, la foudre en sort et écrase ses ennemis. Le Grand-Esprit d'Ondésouk est plus puissant qu'Aireskoï qu'invoquent les Loups-Rouges et à qui ils offrent des victimes sanglantes. La Robe-Noire n'a pas prononcé de paroles magiques sur Fittig, mon vaillant frère ; il a préparé ce brave guerrier à trouver le chemin des pays des âmes bienheureuses. L'Aigle et ses Loups-Hurleurs sont aveugles.

— Le Chat-Grimpant ment ! l'Aigle va le faire miauler au poteau et à côté de lui sifflera le Serpent-Noir des Visages-Pâles. Si la puissance de la Robe-Noire est si grande et si son Grand-Esprit est plus puissant qu'Aireskoï, la Robe-Noire peut vous rendre libres et éteindre le feu. Le Chat-Grimpant parle à de vaillants guerriers qu'il ne saurait effrayer. L'Aigle et ses braves se moquent de la Robe-Noire. Théo

ne lui obéira pas et ne lancera pas sa foudre sur son ordre. »

Après avoir prononcé ces mots, le chef se détourna d'Ahatsistari avec un geste de mépris et se mit à interroger les autres prisonniers.

Mais il ne put apprendre d'aucun la force et les intentions des Français et de leurs alliés. Les Hurons n'avaient qu'un sourire moqueur comme réponse à toutes les questions, et les deux oblates ne firent aucune attention au Mohawk; le prêtre seul déclara qu'il était un homme de paix et ne connaissait rien des plans de guerre, qu'il avait toujours conseillé la concorde et qu'il était persuadé que ni les Français ni les Hurons n'entreraient en campagne contre les Iroquois si ceux-ci ne violaient point les traités comme ils venaient de le faire.

L'Aigle bouillant de colère lui ordonna de se taire et échangea à voix basse quelques paroles avec les chefs qui se trouvaient près de lui. Alors le coureur des bois qui était aux aguets dans le buisson voisin se présenta au milieu de l'assemblée sans avoir été appelé.

L'Aigle regarda avec fureur l'intrus qui ne se laissa pas intimider et dit dans son idiome indien :

« Puisque les chiens de Hurons et les Visages-Pâles ne veulent pas parler, je vais le faire pour eux. Les Français n'envrerront pas de soldats au secours de la Tête-Chauve, mais les Hurons qui se sont échappés pousseront de grands cris dans leurs villages et mettront sur pied tout ce qui peut bander un arc et lancer le tomahawk. Avant que la lune ne soit ronde, l'Aigle n'a rien à craindre d'eux, car il y a très loin d'ici au pays des Hurons.

— Combien de traces de Hurons la Main-Rouge a-t-elle comptées ? demanda l'Aigle de mauvaise humeur.

— Quatre : l'une était très courte, car, lorsque je la découvris, j'étais sur les talons de celui dont elle provenait et, bientôt après, il était étendu mort sur place. Le frère blanc du vaillant Aigle a un

tube de feu qui ne manque jamais. Que le grand chef des braves Mohawks suspende ce scalp à la fumée de son wigwam. »

A ces mots, le coureur des bois tira de sa cartouchière une chevelure sanglante qu'il offrit au chef. Mais celui-ci repoussa ce trophée avec mépris et répondit fièrement :

« L'Aigle ne fait sécher aucun scalp qu'il n'a pas pris lui-même. Les morts appartiennent aux vautours. »

Le coureur des bois se mordit les lèvres, reprit le scalp et murmura dans son jargon français flamand :

« J'aurais pu m'éviter cette peine. J'y penserai à l'avenir ! Maudit mendiant ! Ne pas même recevoir un remerciement pour le morceau de peau que j'ai arraché au crâne d'un Huron ! Attends, vaurien ! ceci entrera en ligne de compte ! »

Le rusé Flamand, après avoir ainsi satisfait intérieurement sa colère se tourna vers l'Aigle et lui dit avec un malin sourire :

« L'Aigle a dit la vérité, la Robe-Noire a une langue fourchue et ce Huron ment également ! »

Ahatsistari, à qui s'adressait les paroles du coureur des bois, se leva avec la rapidité de l'éclair. Il semblait ne pas sentir ses liens. Se penchant vers le Blanc, il le regarda fixement et lui dit d'une voix sourde et tremblante de colère : « Main-Rouge ! »

— Me connais-tu encore, Chat trompeur ? Tu n'as donc pas encore oublié que tu m'as chassé comme un chien de ton village, quand je voulais vous faire du bien, à vous vauriens, en vous mettant en garde contre les Robes-Noires ?

« Les Loups-Rouges ne connaissent pas encore la Main-Rouge.

— L'Aigle chasse avec une corneille, répondit le chef des Hurons avec mépris.

— Menace toujours, Chat-Grimpant : je suis en sûreté contre tes griffes, ricana le coureur des bois.

— Jean Bouffet ! »

A ce nom, le Flamand se retourna épouvanté et regarda le visage enflammé de René qui s'était dressé devant lui, appuyé sur le bras du prêtre.

« Goupil murmura le Blanc en pâlisant.

— Oui, Goupil qui te sait digne de la potence partout où il te rencontre, s'écria le jeune Français! comment l'es-tu arrangé avec les tribunaux de Québec, meurtrier?

— Ah! je suis donc tombé dans un nid complet de serpents noirs! Sifflez! on a pris ses précautions pour que vous ne mordiez plus, rugit le criminel démasqué. Et sa main nerveuse se crispa sur son couteau de chasse, tandis qu'un sourire diabolique contractait son visage.

— Frappe, Jean Bouffet, frappe! il ne faut pas regarder à un meurtre de plus, lâche bandit!

L'oblat se dressa fièrement, s'avança vers le coureur des bois et regarda avec un sourire de mépris ses yeux qui lançaient la fureur.

Mais le Flamand abandonna le manche du couteau :

« Non, mon garçon, dit-il, Jean le sauvage n'est pas encore si bête. Mes amis les Mohawks me sauraient mauvais gré si je gâtais leur joie en te tuant. Non, je ne veux pas te faire un pareil plaisir. Tu rôteras lentement au poteau avec la Robe-Noire, avec le Chat-Grimpant et toute la canaille qui se trouve ici : ce sera plus amusant!

— La Main-Rouge n'est même pas une corneille : ce n'est qu'un chien blanc galeux. Que l'Aigle prenne garde! la Main-Rouge a plusieurs langues et trahira un jour les Mohawks, comme il nous a trahis, répartit Ahatsistari.

— Es-tu bien sûr de cela, tête rouge de jésuite? Continue à m'insulter, Chat-Grimpant. Tu pourras bientôt faire voir ce que les Têtes-Chauves t'ont appris. Tu auras au poteau une superbe occasion de chanter tout ce que la Robe-Noire t'a enseigné. Je n'oublierai

jamais comment tu m'as fait descendre lorsque j'écorchais un renard sur la planche que la Tête-Chauve nommait un autel.

« Je donnai alors à la Robe-Noire un soufflet qui lui fit pousser les hauts cris, et tu me chassas du sanctuaire. La Main-Rouge n'a pas encore oublié cela, rouge coquin !

— Jean Bouffet, dit le missionnaire, tu n'as sans doute pas encore oublié non plus les châtimens réservés aux impies.

— Laissez-moi tranquille avec vos sornettes, prêtre ! il n'y a ni Dieu, ni diable, ni ciel, ni enfer. Quand j'étais encore enfant, on pouvait me raconter de semblables sottises : mais il y a longtemps que je n'y crois plus. Ne débite plus de choses pareilles ou je te ferme la bouche pour toujours, » repartit le Flamand que les paroles du missionnaire avaient transporté d'une véritable fureur et qui avait déjà saisi son couteau.

L'Aigle était resté jusque-là le muet témoin de cette scène : mais soudain il saisit le bras du furieux et lui dit froidement : « La Main-Rouge n'a aucun droit sur les prisonniers. La Main-Rouge peut venir chercher sa récompense dans le village de l'Aigle ; il y trouvera le compte des peaux de castor. »

C'en était trop pour le traître qui avait effectivement livré pour quelques fourrures le missionnaire et ses compagnons aux mains de leurs impitoyables ennemis. Il frappa la terre avec la crosse massive de son long fusil en lançant une imprécation et s'écria : « La Main-Rouge règlera son compte avec toi, Aigle, tu peux y compter. »

Mais la raison lui revint bien vite. Il jeta comme une plume son fusil sur son épaule, tendit à l'Aigle sa main nerveuse et lui dit, en s'imposant contrainte :

« L'Aigle est un chef prudent et il dit la vérité ; il peut faire des prisonniers ce que bon lui semble. La Main-Rouge n'a aucun droit sur eux. »

Le Mohawk saisit cette main en hésitant et avec une contrariété

mal dissimulée, car il craignait l'arme terrible de Jean le sauvage qui ne le cédait en ruse à aucun Indien. Le coureur des bois jeta encore un regard de haine sur les prisonniers, puis il rentra dans l'intérieur de l'île pour disparaître dans la forêt.

CHAPITRE QUATRIÈME

ONDUTERRAON

Lorsque l'Aigle vit qu'il ne tirerait de ses prisonniers aucun renseignement ni sur les établissements français, ni sur les Hurons, il résolut de faire immédiatement ses préparatifs pour retourner dans les villages de sa tribu et se disposa à partager le butin. Se conformant à la coutume de son peuple, il ne prit rien des bagages qui étaient tombés entre ses mains; mais il se contenta des armes d'Ahatsistari qui consistaient en un arc, un carquois, quelques flèches, un tomahawk et un couteau. Les vêtements sacerdotaux que le prêtre avait avec lui furent, après un court examen, remis avec ses livres dans la petite malle en cuir; car les Mohawks regardaient tout cela comme l'appareil d'un magicien; le reste du butin fut tiré au sort.

Ensuite on partagea les prisonniers qui, d'après l'usage, auraient dû être la propriété de ceux qui les avaient pris et désarmés. Mais cette fois on s'écarta un peu de cette règle, parce que le grand conseil des Mohawks devait statuer sur le sort des Français. Ahatsistari ne fut donné à personne; il devait être sacrifié à l'idole Aireskoï. Le prêtre fut remis, en attendant, comme esclave au même sauvage qui

l'avait le plus tourmenté la veille, et les oblats tombèrent en partage à leurs bourreaux. On ne pouvait guère transporter les deux guerriers hurons qui étaient gravement blessés, la Main-Forte dont le pied était déjà envahi par la gangrène et Fittig qui respirait à peine. Sur un geste significatif de l'Aigle, on les traîna dans le buisson et quelques minutes plus tard leurs scalps sanglants étaient suspendus à la ceinture des guerriers qui avaient, avec leur tomahawk, mis fin aux souffrances des fidèles compagnons du missionnaire.

Saisis d'horreur, les deux Oblats détournèrent leurs visages lorsqu'ils aperçurent ces trophées hideux ; mais le P. Jogues resta inébranlable et récita quelques prières pour le repos des pauvres victimes. Ahatsistari, sentant sa colère impuissante, regarda fixement devant lui, puis, apercevant le missionnaire qui priait, il joignit les mains, et ses traits perdirent alors leur expression farouche : sa colère s'était dissipée.

Il restait à décider du sort d'Onduterraon : l'on conduisit ce vieillard devant ses juges. La perte de sang l'avait beaucoup fatigué ; il chercha à cacher sa faiblesse, dévora la souffrance que lui causait son bras écrasé et s'avanca fièrement devant l'Aigle. Celui-ci le considéra un instant avec compassion ; puis il lui demanda :

« Le guerrier des Atigenongaks, sur la tête duquel repose la neige de plusieurs hivers, pourra-t-il suivre l'Aigle dans ses villages ?

Le vieillard secoua la tête en silence, puis il répondit : « Onduterraon ne peut plus être utile à ses amis ; il désire aller vers le Grand-Esprit des Visages-Pâles qui habite au-dessus des nuages et que les Mohawks ne connaissent point !

— Onduterraon veut-il me dire si la Robe-Noire est réellement un magicien ?

— Ondésonk n'est pas un magicien ; mais il a reçu une grande puissance du Grand-Esprit véritable, et quand il se met en prières le



MEURTRE D'ONDUTERRAON

Grand-Esprit écrase ses ennemis. Que l'Aigle ne l'oublie pas et qu'il laisse Onduterraon libre.

— Onduterraon pense donc qu'un chef mohawk craint la Robe-Noire et son Grand-Esprit? L'Aigle va lui montrer qu'il se rit des Français. »

En disant ces mots, le chef se leva et frappa d'un coup de poing si violent le visage du prêtre que celui-ci, pris à l'improviste, chancela et serait tombé si le vieillard blessé ne l'avait retenu de son bras gauche qui était encore intact.

L'œil d'Onduterraon étincela, et d'une voix qui résonnait comme un tonnerre lointain, il s'écria :

« Aigle, tu n'es pas de la nation dont tu portes le nom : tu es sorti de l'œuf d'un geai criard. Ta langue est bavarde quand aucun danger ne te menace! Les Atiguenongaks n'ont entendu ton cri de guerre que lorsque tu les as surpris comme un loup poltron, ayant auprès de toi une troupe de tes guerriers. Onduterraon n'a jamais vu ton visage dans le combat, mais il t'a vu fuir devant Ahatsistar comme une biche devant le chasseur. Il a entendu ton cri lorsqu'aucun tomahawk ne pouvait t'atteindre. Ta voix sonne comme celle du crapaud beuglant, mais tes bras sont faibles comme ceux d'une squaw et ton cœur est si petit qu'aucune flèche ne peut le trouver! — Aigle, tu n'es pas ce que ton nom indique : tu es le plus lâche de tous les Loups-Rouges! »

En voyant ce vieillard debout, soutenant le prêtre de son bras, et parlant ainsi à son vainqueur, on se serait cru en présence des martyrs de Rome que Néron lui-même ne pouvait intimider. Son visage brillait d'un éclat étrange, et sa longue chevelure blanche descendait majestueusement en tresses épaisses sur son cou musculeux.

L'Aigle ne répliqua pas un mot aux paroles vibrantes d'Onduterraon, et lorsque celui-ci vit qu'il ne recevait pas de réponse, il leva sa

main gauche vers le ciel et continua à haute voix et avec une admirable éloquence :

« Aigle, le Grand-Esprit voit et entend tout. Il sait aussi ce que nous pensons. Il a vu ce que vous avez fait, toi et les guerriers. C'est vers lui que sont allées les âmes des braves que l'on vient de massacrer dans les buissons. C'est vers lui qu'ira ton âme ainsi que la mienne. C'est de lui que nous apprendrons un jour si nous avons mérité pendant notre vie la récompense ou la punition, si nous sommes dignes d'entrer dans le pays des bienheureux ou s'il nous précipitera pour toujours dans le lieu des tourments.

« Aigle, voici devant toi le vieil Onduterraon, sans crainte et sans peur : son cœur n'a jamais tremblé et n'a pas battu plus vite, quand sa vie était menacée. Mais aujourd'hui il est arrivé au terme de ses années ; le premier pas qu'il fera désormais le transportera du pays des corps au pays des âmes. Quoique tu ne puisses comprendre d'où Onduterraon sait tout ce qu'il te dit, tu dois cependant ajouter foi à ses paroles, car il dit la vérité. Le seul Grand-Esprit véritable devant qui les Atigenongaks plient le genou avec les Robes-Noires, ce Grand-Esprit se détournera des Mohawks, et sa colère éclatera sur eux si leurs cœurs restent fermés aux paroles qu'il leur adresse par la bouche des Robes-Noires. Le Grand-Esprit est partout : il est aussi ici, au milieu de nous. Onduterraon sent sa présence, il courbe sa tête devant l'Invisible et le Tout-Puissant, et tout s'éclaireit autour de lui : l'œil d'Onduterraon pénètre dans l'avenir et est rempli d'effroi.

« Écoute, Aigle ! car chaque parole que ma langue prononce reçoit son accomplissement. La forêt disparaît autour d'Onduterraon : il voit d'immenses prairies et de grands villages dans lesquels habitent les Visages-Pâles qui s'avancent sur la Grande-Eau. Il voit les Visages-Pâles se multiplier, comme l'herbe de la prairie et les arbres de la forêt. Leurs armes de tonnerre portent la mort au milieu des Mohawks : ils répandent l'incendie dans leurs villages. Ils em-

poisonnent de leur souffle les hommes rouges et les conduisent à leur ruine par l'eau de feu. Onduterraon voit les Loups-Rouges sortir effrayés de leurs forêts, suivre la grande lumière que le jour leur apporte et se disperser, pauvres et misérables, dans un pays lointain. Ils n'ont plus de territoire de chasse et sont obligés de mendier auprès des Visages-Pâles qui leur ont apporté la mort et la ruine. Aigle, tu as fait la guerre à des hommes pacifiques, tu les a surpris et massacrés, tu as répandu leur sang : tu es la honte de ta tribu. Onduterraon ne te suivra pas dans les villages comme prisonnier, il mourra là où a retenti son dernier cri de guerre, là où les Loups-Rouges ont été altérés de son sang. Les armes de tonnerre de tes guerriers ont brisé le bras d'Onduterraon et sa vie s'écoule lentement de sa blessure. Le Grand-Esprit l'a voulu ainsi et Onduterraon lui en est reconnaissant. Les Mohawks n'ont aucun pouvoir sur Onduterraon, car le maître de la vie l'appelle et bientôt ; oui, bientôt, il ira dans un pays lointain où ne retentit aucun cri de guerre et où habite la paix.

« Ne crois pas, Aigle, qu'Onduterraon ressente de la colère contre toi. Oh ! non, il a compassion de toi, car tu es aveugle et le Grand-Esprit a troublé tes sens, parce que tu poursuis ses enfants qui le connaissent et l'implorant. Onduterraon priera le Maître de la vie de ne plus être irrité contre toi. Épargne les hommes de paix et ne menace plus leur vie. Onduterraon a parlé. »

Le vieillard octogénaire laissa retomber son bras et couvrit son visage de sa main sèche et nerveuse. Les guerriers gardaient un morne silence : le Huron était debout comme pour leur annoncer leur condamnation et non comme leur prisonnier. Son regard de prophète les avait remplis de terreur, ses paroles prophétiques avaient fait sur eux une puissante impression et l'Aigle était couvert de confusion.

Le chef des Mohawks avait écouté immobile le discours d'Ondu-

terraon, mais peu à peu son visage s'anima : sa vieille haine sauvage se réveilla. Ses yeux étincelèrent comme ceux d'une panthère altérée du sang de sa victime, et sa large poitrine se dilata. Il se leva lentement, et saisit machinalement sa hache de combat fixée à sa ceinture.

Onduterraon découvrit son visage, jeta vers le ciel un regard brillant, fixa un instant son vainqueur avec calme et baissa ensuite la tête pour recevoir le coup fatal. Mais le tomahawk du Mohawk ne retomba pas sur lui : le chef sauvage réprima sa colère, remit son arme à sa ceinture, étendit la main vers son adversaire et dit dans la langue gutturale de son peuple, que la colère rendait criarde :

« La vieille corneille des Hurons ne peut épouvanter aucun guerrier. Elle assourdirait de ses cris les squaws des Mohawks si elle devait mourir au poteau. Elle a vainement remué sa langue, l'Aigle a fermé ses oreilles. Qu'Onduterraon aille dans le pays des âmes promis par la Robe-Noire, mais il ne le trouvera pas. Les heureuses prairies lui sont fermées, car il s'est détourné du Grand-Esprit des Mohawks et il n'est plus son enfant. Ses actions et ses discours sont mauvais; l'œil du vieil Huron est devenu aveugle et la lumière s'est éteinte dans sa tête. Lequel de mes guerriers a brisé l'aile de la Corneille grisonnante? qui l'a prise? qu'il s'avance et la rende muette. Qu'il prenne le scalp d'Onduterraon et qu'il donne sa chair pour nourriture aux poissons! »

L'un des Mohawks s'avança en ricanant et tira son couteau. Une joie féroce brillait dans ses yeux et déjà il se précipitait vers sa victime, lorsque le P. Jogues marcha contre lui et couvrit de son corps son catéchumène.

« Le Grand-Esprit te redemandera chaque goutte de sang que tu répandas! Tremble devant la colère du Dieu vivant, » s'écria-t-il en menaçant le Mohawk qui recula plein de terreur.

« Mes guerriers se cachent-ils devant un serpent noir qui ne peut que siffler, » rugit l'Aigle transporté par la fureur ; et, de son bras nerveux, il repoussa le prêtre épuisé qui dut s'appuyer à un arbre pour ne pas tomber.

Mais aussitôt le P. Jogues éleva les mains au ciel en pleurant, et dit :

« O mon Dieu, laissez-vous un tel crime s'accomplir devant votre face ? Ayez pitié de nous, et s'il se peut, faites passer ce calice loin de vos serviteurs. »

Le guerrier que le chef avait choisi comme bourreau profita de cette occasion et enfonça son couteau dans la poitrine du vieillard. Celui-ci resta d'abord immobile, puis un mouvement convulsif secoua son corps, et il tomba comme une masse inerte.

Le meurtrier poussa un affreux rugissement de triomphe et il se jeta sur la victime pour la scalper. A cette vue, le missionnaire poussa un cri d'horreur ; il se tordait les mains en implorant le secours du ciel. Et comme si Dieu avait voulu donner à son serviteur un signe que sa prière était exaucée, un éclair brillant jaillit de la nuée, accompagné d'un tonnerre épouvantable. Un craquement sinistre se fit entendre ; le firmament semblait s'être écroulé, et, à quelques pas de là, un chêne gigantesque était déchiré jusque dans ses racines.

Les Mohawks se dispersèrent en poussant des hurlements et les Hurons regardèrent avec étonnement le père jésuite qui, suivant leur croyance, avait fait tomber la foudre sur leurs ennemis. Vainqueurs et vaincus étaient dans l'épouvante. René Goupil et Guillaume Couture priaient à genoux, et le P. Jogues debout et profondément ému, remerciait le Tout-Puissant du fond de son cœur.

La pluie tombait à torrents, apportant du soulagement aux blessés. L'orage, arrivé subitement, semblait s'être déchargé dans cet unique et terrible coup. Il y eut bien encore quelques éclairs, mais

bientôt le nuage se déchira, la pluie cessa et le soleil resplendit de nouveau dans le ciel azuré.

La terreur des Mohawks disparut dès que ceux-ci virent la Robe-Noire s'occuper des prisonniers. Le soleil commençait à descendre et l'Aigle pressait le départ. Le chef poussa la prudence jusqu'à faire disparaître les traces du combat, et fit jeter dans la rivière les cadavres des victimes, travail qui demanda plusieurs heures. Les canots ne purent être équipés et mis à flot que vers le soir. Toutes les barques avariées des Hurons furent détruites, et les Mohawks cachèrent celles dont ils n'avaient pas besoin, dans un fourré, à l'embouchure du fleuve des Iroquois (aujourd'hui le fleuve Richelieu ou Sorel).

Au crépuscule, les vainqueurs avaient quitté le lac Saint-Pierre avec leur butin et leurs prisonniers, et quelques vautours tournoyant au-dessus du lieu du carnage étaient les seuls êtres vivants restés dans cette solitude. L'Aigle savait qu'une autre troupe de guerriers de sa tribu battait le pays, et pour lui faire connaître sa victoire, il l'écrivit sur l'écorce d'arbres gigantesques, en se servant des signes hiéroglyphiques des Indiens. Cet indice fut retrouvé bien des années plus tard par des chasseurs blancs, et les autorités françaises, en mémoire des tourments que l'héroïque martyr avait endurés avec ses compagnons, firent élever sur ce lieu une croix de bois que le temps n'a point respectée. Depuis lors, les géants des forêts sont tombés ; la charrue a tracé des sillons dans ce terrain arrosé de sang, et les habitants pacifiques qui s'y trouvent ne se doutent pas des événements qui se sont passés sur ces champs fertiles.

CHAPITRE CINQUIÈME

A RENSELAERSWYK

A la place où s'élève aujourd'hui Albany, la capitale de l'État de New-York, un riche marchand d'Amsterdam, nommé Renselaer, avait fondé, vers 1615, un établissement qui, de son nom, s'appela Renselaerswyk. Un ouvrage en terre, entouré de palissades, armé de cinq canons, décoré du nom pompeux de Fort-Orange et qui renfermait une garnison de quelques compagnies d'infanterie, défendait le petit comptoir composé d'une centaine de colons. Quelques années auparavant les Mohicans, qui habitaient les deux bords de l'Hudson, au-dessous de Renselaerswyk, avaient livré un combat sanglant aux Iroquois. Les Hollandais, ayant pris part à la lutte, avaient causé de si grandes pertes aux Mohawks, tribu voisine de l'Union des Iroquois, que ceux-ci perdirent l'envie d'attaquer les Visages-Pâles établis au sud.

Les colons hollandais étaient partisans de Calvin, et conséquemment ennemis déclarés de l'Eglise catholique. Ils haïssaient les missionnaires, parce que ceux-ci parcouraient, comme pionniers de la civilisation, le territoire indien qui s'étendait le long du Saint-Laurent et des grands lacs, et y fondaient de nombreux établissements que les Hollandais regardaient avec raison comme le commencement des

colonies françaises. Mais entre les établissements français et hollandais, il y avait encore un grand territoire sans chemin, possédé par les Iroquois, et quand cette Union indienne, qui comprenait cinq tribus puissantes, attaquait les Français, ce territoire formait un boulevard pour les Hollandais et leur donnait l'assurance que leurs rivaux, établis en Acadie (Nouvelle-Ecosse) et le long du Saint-Laurent ne deviendraient pas dangereux.

Quoiqu'ils n'eussent pas conclu un traité public avec les Mohawks indisciplinés ni avec leurs alliés indiens, cependant ils prêtaient à ceux-ci une assistance secrète et leur fournissaient des armes à feu qui leur donnaient un grand avantage sur les arcs et les flèches des Hurons. C'est ainsi qu'ils cherchaient indirectement à mettre un terme à l'extension des colonies françaises, et l'opinion de plusieurs historiens prétendant que les pasteurs protestants ne manquèrent pas d'exciter l'ardeur guerrière des Mohawks, n'est malheureusement pas sans fondement.

Le coureur des bois, originaire du Hainaut, savait tout cela, et pensait mettre un poids dans la balance en allant annoncer à Renselaerswyk la nouvelle de la capture du P. Jogues et de ses compagnons et en dévoilant la part qu'il avait prise à la défaite de l'expédition du missionnaire français.

Après le dur congé que l'Aigle lui avait donné à l'île Saint-Pierre, il se rendit donc immédiatement dans cette ville, et comme il connaissait très bien le chemin le plus court, il y arriva avant le retour des Mohawks dans leurs villages.

Son apparition dans la colonie ne causa aucune surprise, car il y était bien connu et les habitants le regardaient comme un chasseur et un trappeur, parce qu'il venait souvent leur offrir des fourrures. Il fréquentait Renselaerswyk depuis bien des années, et, pendant la guerre des Iroquois, il avait servi comme espion au gouvernement colonial hollandais. On n'avait cependant pas grande confiance en

lui, et l'on chuchotait sur son compte. Un des colons lui avait même dit un jour sans détour qu'il était un traître et qu'il travaillait tantôt pour les Blancs et les Mohicans, tantôt pour les Mohawks, selon qu'il y voyait son avantage. Bientôt après l'on avait trouvé le cadavre de cet accusateur percé d'une balle et le Flamand n'avait plus paru à Hudson pendant un certain temps. Les Mohicans le regardaient comme leur ennemi déclaré et ils avaient juré sa mort.

Aujourd'hui, il ne s'arrêta pas à causer selon son habitude avec les colons qu'il rencontra, mais il se rendit immédiatement au fort et demanda le commandant Arendt van Curler pour lequel, disait-il, il avait d'importantes communications. Il fut introduit immédiatement.

L'habitation de l'officier supérieur se trouvait dans le seul bâtiment en pierres de l'établissement. Elle était entourée de fossés, et garnie de quelques canons; comme elle était située en dehors du fort, elle en protégeait ainsi l'unique entrée. Un caporal y conduisit le coureur des bois, et après quelques instants, une ordonnance l'avertit qu'on l'attendait.

Arendt van Curler, homme de guerre distingué et dans toute la vigueur de l'âge, était assis devant sa table de travail, plongé dans la lecture d'un document qu'un matelot de la Nouvelle-Amsterdam (aujourd'hui New-York) venait de lui apporter. Cette lettre portait le sceau et la signature du gouverneur Guillaume Kieft, et avait pour objet une plainte du gouvernement français qui priait instamment les autorités hollandaises de ne plus laisser parvenir désormais aucune arme aux Indiens. Le gouverneur faisait spécialement remarquer que les États-Généraux avaient reconnu le danger qui pouvait en résulter dans l'avenir pour leurs colonies américaines, et il ordonnait au commandant du Fort-Orange de prendre de suite des mesures énergiques et d'interdire sévèrement les livraisons de poudre, de plomb et de fusils à une tribu quelconque d'Indiens.

Cet ordre causait beaucoup d'inquiétude au commandant. Sans doute, il lui importait peu de prohiber la vente des armes à feu et des munitions aux colons qui, de temps en temps, allaient dans les villages indiens pour faire le trafic des fourrures, mais que répondrait-il aux Peaux-Rouges qui, jusqu'à présent, avaient eu coutume de venir à Renselaerswyck pour y échanger le produit de leur chasse contre les objets qu'ils désiraient? Van Curler connaissait le caractère indomptable des Mohawks et craignait, non sans raison, qu'une stricte observation de l'ordre qu'il avait reçu n'amenât, sinon une guerre, du moins de grandes difficultés avec les Iroquois encore très puissants : ce qui pouvait mettre la colonie en grand danger.

Il était donc plongé dans ces réflexions, et c'est à peine s'il remarqua l'entrée du coureur des bois qui s'assit tranquillement sur le banc placé près de la porte et attendit patiemment que le commandant daignât lui donner audience. Soudain celui-ci se retourna et demanda d'une voix rude ce que voulait le Flamand dont l'arrivée ne paraissait pas désirée.

« Bien des choses, Excellence, répondit le chasseur des bois d'un ton plein de soumission; mais avant tout, je vous apporte une nouvelle importante qui doit vous faire plaisir.

— Parlez et faites vite. »

Le coureur des bois n'avait jamais été reçu par le commandant d'une manière si brusque, et il le regarda tout décontenancé.

« Eh bien ! parlerez-vous ? j'ai beaucoup à faire, et, si vous n'avez rien d'important à me dire, vous pouvez vous retirer, répondit van Curler.

— C'est assez important, mais si Votre Excellence...

— Pourquoi tant de détours ? parlez librement, comme je le fais moi-même.

— Eh bien, commandant, les Mohawks ont surpris près du Saint-

Laurent un jésuite et deux autres frères blancs et toute une troupe de Hurons.

— Tonnerre !

— C'est ainsi, commandant. Ahatsistari, le chef des Hurons qui est devenu catholique et que les Iroquois appellent le Chat-Grimpant est au nombre des prisonniers. C'est là une prise importante, car ce cerveau brûlé vaut plus que trois douzaines de guerriers ordinaires. Cet individu a beaucoup d'influence sur son peuple et a conduit à l'Eglise catholique presque tous ceux de sa tribu. Cet événement va causer une grande émotion à Québec ?

— Hum ! Hum ! comment se nomme ce jésuite ?

— Isaac Jogues. Son nom doit être connu de Votre Excellence, car depuis bien des années il joue un rôle important dans les missions françaises du lac Nipissing. S'il m'est permis d'exprimer mon opinion, je le regarde comme un jésuite des plus rusés, et j'espère que j'aurai mérité de la part des maîtres de Renselaerswyk et de la Nouvelle-Amsterdam une bonne récompense, puisque c'est moi qui ai livré aux mains des Mohawks toute cette engeance de jésuites. C'est un rude coup pour les Français.

— Ah ! ainsi c'est vous qui avez trahi ce missionnaire et ses compagnons, et qui les avez sans doute vendus ? » En disant ces mots, van Curler jeta un regard perçant sur le Flamand, et la colère parut sur son front.

« Je ne les ai pas vendus, commandant et je ne les ai pas trahis, à proprement parler ; mais Votre Excellence sait bien que je n'ai jamais été l'ami des Français et que j'ai toujours pris le parti des Hollandais. Ce n'est donc pas une trahison, si j'ai dit aux Mohawks où et comment ils pouvaient s'emparer de l'expédition. Le jésuite a contribué à faire conclure entre les Hurons et les Français un traité que les Hollandais ne doivent pas voir de bon œil. En attendant, le traité a reçu pour quelque temps une grande entrave : du moins il

s'écoulera des mois jusqu'à ce que les riverains du lac Nipissing en reçoivent une copie : il faut attendre le printemps. »

Le coureur des bois s'arrêta et chercha à lire sur le visage du commandant l'impression produite par ses paroles, car celui-ci paraissait plus surexcité qu'il ne voulait le laisser voir.

Van Curler regarda devant lui pendant quelques minutes sans dire un mot, puis fixant l'espion avec sévérité :

« Qu'est-il advenu des prisonniers? demanda-t-il.

— Les Mohawks les conduisent dans leurs villages où ils arriveront sans doute dans deux ou trois jours.

— Les Français sont-ils blessés ?

— Pas beaucoup, cependant Votre Excellence connaît les mœurs des Peaux-Rouge.

— Vous voulez dire que les Français ont déjà souffert des supplices.

— Eh oui ! Les sauvages les ont un peu tourmentés, leur ont cassé quelques dents et arraché les ongles des doigts et des orteils. Votre Excellence sait quels amusements les Peaux-Rouges se procurent avec leurs prisonniers ?

— Mais comment tout cela s'est-il passé? Racontez toute l'affaire, Jean.

— Je croyais que je devais être court, commandant.

— C'est bien : je le veux encore, mais je désirerais avoir des détails sur ce brigandage, je veux dire, sur cette surprise, racontez, Jean.

— Eh bien ! voici toute l'histoire. Comme je l'ai dit, je ne suis pas bien avec les Français et je ne vais pas volontiers dans leurs établissements. Il y a quelque temps cependant je me trouvais aux environs de Trois-Rivières, et comme la poudre et le plomb commençaient à me manquer, je me hasardai dans le guépier pour me procurer, par un échange de peaux de cerfs, les munitions qui me manquaient. A cette occasion je pris naturellement des informations ; sans trop faire de questions,

j'appris que ce P. Jogues était descendu du Nipissing avec Ahatsistari et quelques Hurons et qu'il avait conclu à Québec un traité par lequel on donnait aux Français un grand territoire près du lac des Hurons. Halte-là ! pensai-je ; en attendant, ce traité doit être sans résultat. Je savais que plusieurs troupes de Mohawks chassaient sur la rive droite du Saint-Laurent. Je m'informai très exactement de l'époque où le jésuite allait partir avec ses hommes, et je me hâtai de rechercher les Mohawks pour les jeter sur les traces des catholiques. Je n'ai pas cherché longtemps, le lendemain je rencontrai l'Aigle et sa bande et je les dirigeai vers l'embouchure du fleuve des Iroquois où je leur promis d'apporter bientôt d'autres nouvelles. Mon léger canot me transporta rapidement en aval du fleuve vers l'Eau-Écumante (le fleuve Saint-François) et après avoir caché ma barque, je me mis à l'affût. J'avais calculé qu'en raison du faible courant, Ahatsistari prendrait la direction sud à travers les îles du lac Saint-Pierre et je ne me trompais pas. L'expédition s'arrêta à l'embouchure de l'Eau-Écumante et envoya de là ses éclaireurs. Ahatsistari lui-même partit avec eux, et les espions eurent bien vite trouvé ma trace de même que les pas de quelques Mohawks qui faisaient partie de la bande de l'Aigle et que l'on avait vus chasser aux castors. Je les rencontrai quelques heures avant l'arrivée des Hurons et je les envoyai vers le chef à qui ils apprirent en même temps que l'ennemi était en vue. C'est vraiment extraordinaire que le rusé renard des Hurons ne m'ait pas découvert, car j'étais caché dans l'épais feuillage d'un arbre au pied duquel il tenait conseil avec ses guerriers. Il ne semblait cependant pas prévoir de danger et résolut de prendre le passage sud. Aussitôt que je fus assuré de cette décision, je me levai et j'aperçus bientôt les signaux des éclaireurs de l'Aigle. Ceux-ci me dirent que le chef mohawk m'attendait sur une certaine île auprès de laquelle les Hurons devaient passer. Dès que je fus près de l'Aigle, nous eûmes à peine le temps de dresser l'embuscade, tellement les Hurons voguaient avec

rapidité. Je ne voulais pas être présent à l'attaque, car il ne me convenait cependant pas de tirer sur des Blancs, quoiqu'ils fussent Français et surtout jésuites ; je savais d'ailleurs que les Mohawks seuls en viendraient parfaitement à bout.

— Vous avez encore autant de sensibilité que cela, Jean ?

— Appelez cela sensibilité ou faiblesse, commandant. Les Robes-Noires sont une race dangereuse, et dans ma jeunesse elles m'ont assez souvent menacé de l'enfer au confessionnal pour que je n'aie aucun motif de les épargner. Mais l'homme a ses heures de faiblesse, et j'étais sans doute dans un pareil moment : bref, je laissai les Mohawks aux prises avec les catholiques et leurs amis les Peaux-Rouges et je cherchai seulement à empêcher les fuyards de revenir vers le Nipissing. J'ai tué un Huron qui se sauvait : voici son scalp que j'ai pris en souvenir, mais plusieurs m'ont échappé et ils vont répandre l'alarme dans leurs villages. »

En disant ces mots, le coureur des bois tira son sanglant trophée de sa cartouchière pour la montrer au commandant : celui-ci se leva, lança au Blanc un regard de profonde horreur et lui dit :

« Non, Jean, vous avez mal agi, il n'y a aucun sentiment d'humanité dans votre cœur ! J'ai déjà eu bien des luttes avec les Indiens, et je ne les ai pas traités délicatement, mais jamais je n'ai souffert qu'un de mes soldats prit un scalp. Cachez cet horrible objet.

— Quand on vit avec les loups, on apprend à hurler avec eux, commandant.

— Quand on a des dispositions, autrement non. Avez-vous vu les prisonniers ?

— Oui, je leur ai parlé et la Robe-Noire m'a menacé de la colère de Dieu : c'est son métier.

— N'avez-vous pas parlé aux Mohawks en faveur des malheureux Français ?

— Plutôt perdre la tête ! Non, Excellence, j'ai gardé le silence. L'Aigle n'aurait d'ailleurs tenu aucun compte de mes paroles.

— Hum, hum ! Eh bien, mettez-vous de suite en route et dites aux Mohawks que je les rends responsables de la sécurité de leurs prisonniers blancs. Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

— Ce sont nos ennemis ! Et d'ailleurs ce sont des Français et des jésuites.

— Ce sont nos adversaires et non pas nos ennemis. La Hollande ne fait pas la guerre à des hommes sans armes. Allez et promettez aux Mohawks une bonne rançon. Prenez soin que les trois Français ne périssent pas et qu'ils ne soient plus maltraités, je vous en serai reconnaissant. »

Le coureur des bois tournait d'une manière embarrassée son bonnet de fourrure dans ses doigts, et il regardait sournoisement le commandant qui aujourd'hui lui paraissait une énigme.

Van Curler s'était remis à sa table de travail et dardait son regard sur le Flamand qui pendant quelque temps ne sut quelle résolution prendre. Enfin il demanda :

« N'ai-je pas mérité une récompense pour les services que j'ai rendus auprès du fleuve Saint-Laurent ?

— Faites ce que je vous dis et vous serez grandement récompensé. Ramenez les trois Français et je vous payerai cent florins pour chacun.

— A la bonne heure. Mais, Excellence, quel motif dois-je donner à l'Aigle pour justifier ma demande, et réclamer la mise en liberté des hommes que je lui ai livrés ?

— C'est votre affaire ! Dites-lui que vous avez agi sans mon autorisation et que vous voulez réparer votre acte de brig., votre acte inconsidéré.

— Hum ! je veux bien le tenter, quoiqu'il puisse m'en coûter mon scalp. Mais ne recevrai-je rien d'avance, commandant ?

— Pas un liard.

— Votre Excellence est dure envers un pauvre homme. Enfin ! je vais me rendre auprès des Mohawks et faire de mon mieux.

— Puis-je me fier à vous, Jean ?

— Comme toujours, commandant.

— Eh bien, allez ! et tenez consciencieusement votre promesse, ou bien je compterai avec vous à ma manière et cela pourrait ne pas vous convenir. Allez ! »

Le mouvement impératif qui accompagna ces paroles de l'officier engagea le Flamand à quitter sa demeure et à se rendre dans la bourgade. Il entra dans une guinguette qu'un troqueur avait à côté de sa boutique, et là derrière un verre de genièvre, il se livra à ses réflexions.

Le troqueur reçut son hôte comme une ancienne connaissance, lui apporta lui-même ce qu'il désirait et s'assit auprès de lui pour bavarder.

« Eh bien ! Jean, qu'y a-t-il de nouveau ? commença-t-il.

— Peu et beaucoup, Pierre Vleeten ; le plus nouveau, du moins pour moi, c'est que le commandant est devenu pendant la nuit l'ami des Français.

— Bah ! vous plaisantez, Jean.

— C'est cependant vrai et très vrai, malgré l'étonnement que cela peut vous causer. Vous pouvez m'en croire sur parole, Pierre : notre commandant est devenu, le diable sait comment, un ami déclaré des Français. »

Le troqueur n'en croyait pas ses oreilles, il pensait que le coureur des bois se moquait de lui.

« Racontez cela à un autre, qui connaîtra van Curler moins que moi. Buvez votre genièvre, Jean, et laissez-moi remplir encore votre verre, dit-il en riant.

— Faites, Pierre, et asseyez-vous près de moi : je vais vous raconter une curieuse histoire.

— A la bonne heure ! à votre santé ! Dévidez votre peloton : je suis tout oreille. »

Et le coureur des bois commença à raconter. Mais il passa bien des choses sous silence, et altéra beaucoup la vérité. Ainsi il prétendait n'avoir rencontré les Mohawks qu'à la fin du combat, s'être réjoui de leur succès, mais n'y avoir eu aucune part. Dès qu'il avait appris les détails, il s'était hâté de prendre un sentier bien connu de lui pour accourir à Renselaerswyk et annoncer immédiatement cette nouvelle au commandant van Curler, car l'idée d'un traité avec les Hurons était de grande importance pour les Hollandais. Il raconta ensuite que l'officier avait pris cette nouvelle d'une toute autre manière qu'il ne s'y était attendu, et lui avait donné l'ordre d'aller de suite auprès des Mohawks pour mettre en sûreté les Français prisonniers, et employer tous les moyens afin d'obtenir leur liberté contre une bonne rançon.

« Naturellement, ajouta-t-il, je vais exécuter ponctuellement l'ordre du commandant et je serai content si je puis délivrer les trois captifs. Il est vrai que ce sont des Français et des catholiques, mais ce sont cependant des Blancs, et si je ne le fais point par amitié, je le fais du moins par compassion.

— C'est bien parler, Jean. Notre commandant a le cœur bien placé, et vous aussi. Des hommes sont des hommes, qu'ils soient catholiques ou non. C'est assez triste déjà pour les Français d'être les esclaves du pape : oui, c'est assez triste. Pour les Hurons, c'est autre chose : ils peuvent être rôtis, peu m'importe, et quand leurs amis auront, en représailles, fait brûler au poteau quelques Mohawks, cela ne me touchera guère. Les Peaux-Rouges peuvent se dévorer entre eux, je ne m'en mêlerai pas. Je veux même remercier l'Eternel, s'il le permet, car tous ces Indiens ne sont que des bêtes sauvages, qui ne ressemblent à l'homme qu'extérieurement.

— Vous avez bien raison, Pierre Vleeten ! Entre une bête féroce et

un Peau-Rouge, il n'y a pas beaucoup de différence. Aussi je suis bien de votre avis, qu'il est du devoir d'un chrétien de faire son possible pour arracher les Blancs qui sont tombés sous les griffes de ces diables rouges. Mais aujourd'hui je ne puis réussir par la force. Je dois employer la ruse pour tromper les sauvages et mettre les Blancs en sûreté.

— Ce serait vraiment une bonne action. Touchez là ! Vous êtes un brave homme et vous pouvez m'appeler votre ami. »

Le coureur des bois saisit en riant sournoisement la main que lui offrait le brave Hollandais ; il la pressa cordialement :

« Encore un mot, Pierre, concernant nos affaires, dit-il. Il me reste une partie de peaux de castor ; c'est une fine marchandise et je voudrais la vendre. Avez-vous envie de l'acheter ?

— Certainement, Jean, apportez-les-moi, je vous en donnerai le plus haut prix, et argent comptant, à moins que vous ne préfériez des marchandises. Aidez seulement les pauvres Blancs à sortir de leur mauvaise position, et je ne regarderai pas à un florin.

— Merci bien, Jean Vleeten, vous ne vous repentirez pas du marché. Maintenant je dois me remettre en route.

— Prenez encore un verre pour le voyage, Jean.

— Pas aujourd'hui, car je dois conserver ma tête libre. Donnez-moi un lingot de plomb et un peu de poudre ainsi qu'une pierre à fusil. Vous noterez le tout et nous réglerons quand j'apporterai les fourrures.

— Tout est en ordre. Avez-vous encore besoin de quelque chose ? Dois-je remplir votre gourde ?

— Ce n'est pas à dédaigner, mais mon compte sera bien élevé.

— Ne vous en préoccupez pas, Jean. Faites votre possible pour réussir auprès des Mohawks. Nous nous entendrons déjà. Donnez-moi votre bouteille !... Bien ! Le genièvre vous fera du bien. Ainsi, vous voulez déjà repartir ? Acceptez mes meilleurs souhaits pour votre voyage. A la garde de Dieu, Jean.

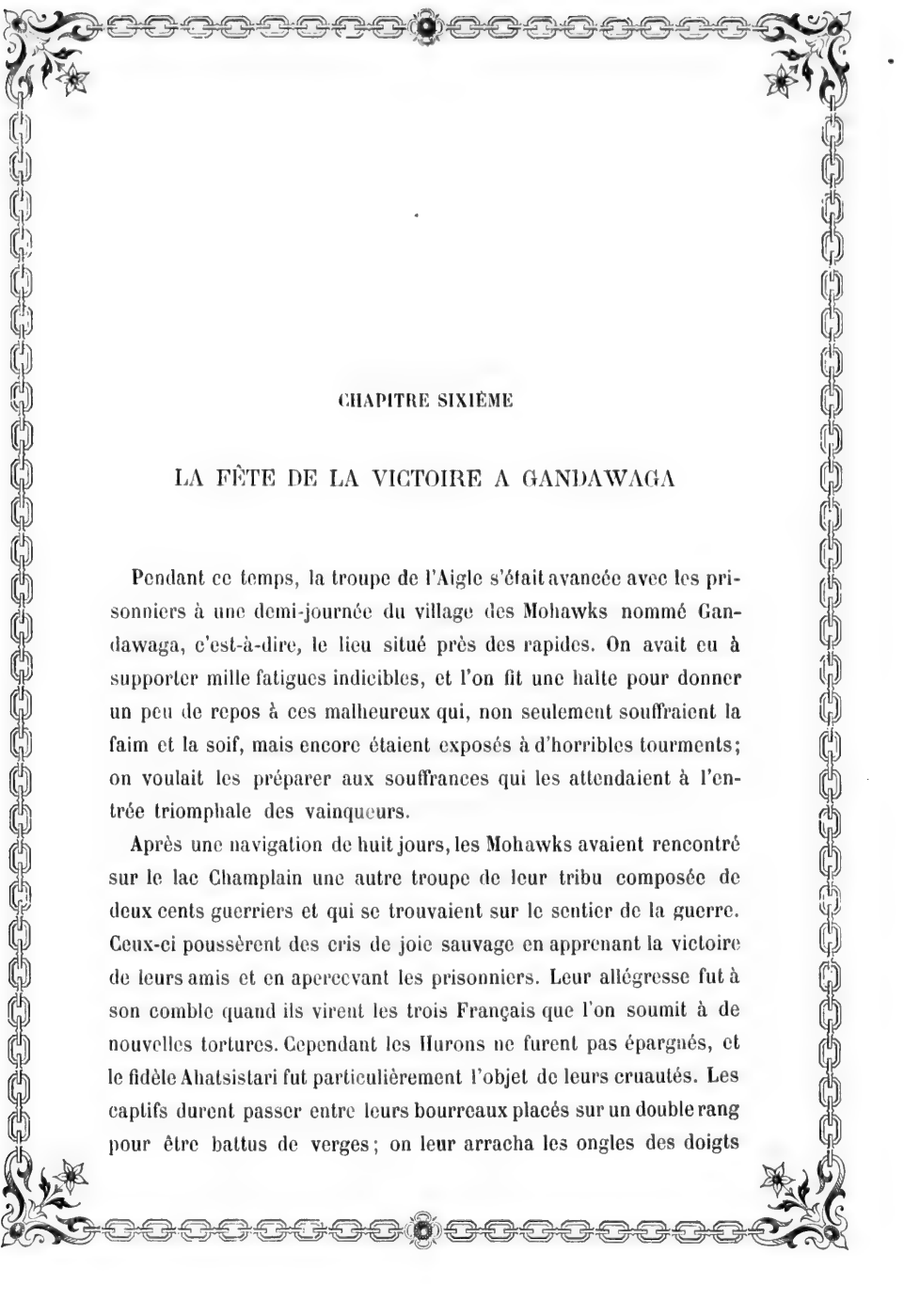
— Adieu, Pierre. »

Le coureur des bois se dirigea en riant sous cape, par la ruelle tortueuse du côté du fleuve et se fit conduire sur la rive gauche. Il prit ensuite un sentier à travers la forêt et hâta sa marche.

« Imbéciles que vous êtes ! Vous imaginez-vous que Jean le sauvage soit devenu assez sensible pour délivrer cette engeance française de jésuites des mains des Mohawks ! Pauvre Pierre Vleeten ! que tu es donc simple et crédule ! Ah ! ah ! Oui, je t'apporterai les peaux de castor, mais tu les payeras le double en raison de mon humanité ! Le vieux à tête chauve et ses deux acolytes ont une autre opinion de moi. Bah ! les morts ne parlent plus, et plus tôt les trois Français seront près de Dieu, mieux cela vaudra pour eux et pour moi. L'Aigle les fera déjà chanter en l'honneur de son idole Aireskoï jusqu'à extinction de voix. Alors je m'en laverai les mains : je peindrai au vieux Curler la cruauté des Mohawks sous les plus noires couleurs, et je lui dirai mes tentatives inutiles pour délivrer les Français. J'attraperai bien ainsi une récompense des Hollandais, et ce qui vaut mieux je les exciterai contre l'Aigle orgueilleux qui me traite toujours comme un chien. Ce sera une fameuse plaisanterie. Ah ! Ah ! Ah ! Les Mohawks me payeront parce que je leur ai livré la bande catholique entre les mains, et les Hollandais me payeront parce que je ne leur dirai que des mensonges, et j'aurai le plaisir de voir rôtir les jésuites au poteau. Merci, Pierre Vleeten ! Ton genièvre est excellent et bon marché, car je ne te le payerai jamais ! — Mais comment m'expliquer l'attitude du commandant ? On a dû me calomnier auprès de lui. Il n'a jamais été si dur pour moi. Je voudrais savoir comment il est devenu si subitement infatué des Français ; il n'a cependant pas le cœur tendre. Mais, patience ! j'arriverai bien à débrouiller cette affaire. »

En marmottant ainsi dans sa barbe ses plus secrètes pensées, le sournois Flamand avait atteint une source fraîche et limpide. Il s'y

arrêta un moment, pour étancher sa soif et remettre une nouvelle
amorce à son fusil, puis il continua sa marche en se dirigeant vers
le nord.



CHAPITRE SIXIÈME

LA FÊTE DE LA VICTOIRE A GANDAWAGA

Pendant ce temps, la troupe de l'Aigle s'était avancée avec les prisonniers à une demi-journée du village des Mohawks nommé Gandawaga, c'est-à-dire, le lieu situé près des rapides. On avait eu à supporter mille fatigues indicibles, et l'on fit une halte pour donner un peu de repos à ces malheureux qui, non seulement souffraient la faim et la soif, mais encore étaient exposés à d'horribles tourments; on voulait les préparer aux souffrances qui les attendaient à l'entrée triomphale des vainqueurs.

Après une navigation de huit jours, les Mohawks avaient rencontré sur le lac Champlain une autre troupe de leur tribu composée de deux cents guerriers et qui se trouvaient sur le sentier de la guerre. Ceux-ci poussèrent des cris de joie sauvage en apprenant la victoire de leurs amis et en apercevant les prisonniers. Leur allégresse fut à son comble quand ils virent les trois Français que l'on soumit à de nouvelles tortures. Cependant les Hurons ne furent pas épargnés, et le fidèle Ahatsistari fut particulièrement l'objet de leurs cruautés. Les captifs durent passer entre leurs bourreaux placés sur un double rang pour être battus de verges; on leur arracha les ongles des doigts

et des orteils ainsi que la barbe et les cheveux, et quand ils succombaient sous la douleur, on les remettait sur pied en promenant sur leurs corps des baguettes enflammées.

Alors se passa un incident extraordinaire que le P. Jogues raconta dans sa lettre à son provincial en France. Il avait été le dernier à courir au milieu des sauvages et on l'avait porté sur la place du supplice, puis on lui avait posé des charbons ardents sur la poitrine pour le forcer à se relever. En rassemblant toutes ses forces, il se tint debout et il reprenait courage en pensant à la Passion et à la mort du divin Sauveur. Ce héros de la foi offrait à Dieu ses souffrances par une prière fervente, et il était plongé dans sa dévotion lorsqu'un guerrier s'approcha de lui en tirant son couteau. Le missionnaire crut que le sauvage allait le massacrer de sang-froid ; déjà celui-ci avait saisi le nez du prêtre et se préparait à le mutiler. Le P. Jogues vit la lame passer devant ses yeux et il implorait du Ciel le courage de supporter cette souffrance. Au même instant son bourreau se retira comme repoussé par une main invisible. Un quart d'heure après, en proie à la plus grande fureur, il revint à la charge, mais sans plus de succès. Il abandonna alors son projet et s'éloigna rapidement du missionnaire qu'il regardait comme un puissant magicien.

Le lendemain, l'Aigle se remit en route avec ses guerriers et ses prisonniers et se dirigea vers le lac Georges que le P. Jogues nomme plus tard lac du Saint-Sacrement. On rencontra une seconde troupe de Mohawks qui à son tour s'exerça contre les prisonniers. En voyant ses fidèles Hurons chrétiens soumis à tant de tortures, le missionnaire ne put retenir ses larmes et l'un de ses bourreaux s'écria : « Voyez la Robe-Noire qui est devenue une squaw. »

Mais Ahatsistari qui avait entendu cette injure lui dit : « Tu mens, Loup-Rouge ! Ondésonk a plus de courage et plus d'énergie que tous les Mohawks ; mais notre Père pleure, parce qu'il voit souffrir ses enfants rouges. »

Le brave chef, en prenant ainsi la défense du missionnaire, ne rendit pas service à celui-ci; il ne fit qu'exciter les sauvages qui s'acharnèrent sur leur victime et la couvrirent de sang.

Le neuvième jour, guerriers et prisonniers abandonnèrent les canots et se dirigèrent à pied vers le sud.

Cette marche dura trois jours : les prisonniers chargés de tout le butin durent suivre leurs vainqueurs à travers d'épaisses forêts, sur des hauteurs escarpées et dans des torrents impétueux. Le missionnaire seul, presque complètement épuisé, n'eut pas de fardeau à porter. Les souffrances que les malheureux eurent à endurer défient toute description. Leur seule nourriture, pendant cette marche, se composait de quelques baies cueillies en chemin. Leurs blessures n'étant pas bandées, furent bientôt en suppuration.

C'est ainsi que le cortège arriva vers midi, la veille de l'Assomption, à une demi-journée de marche de Gandawaga, et l'Aigle commanda la halte. On donna de la nourriture aux prisonniers qui se précipitèrent avidement sur le maïs et la viande. Le P. Jogues cependant ne mangea pas beaucoup et répondit à Ahatsistari qui lui en faisait l'observation, que plus le corps était faible, moins on ressentait les souffrances, et que du reste il ne fallait pas avoir tant de tendresse pour un corps qui allait bientôt tomber en cendres.

Après un repos de quelques heures, on reprit la marche, et avant le coucher du soleil on atteignit la rive gauche du fleuve. On voyait, sur l'autre rive Gandawaga à la distance d'un quart d'heure et placé sur une colline. Les habitants déjà prévenus s'étaient portés en foule au-devant des vainqueurs pour les saluer. Ils exprimèrent leur allégresse en insultant les prisonniers, en les frappant de leurs bâtons et en les maltraitant de différentes manières. Ils avaient surtout pour objectif le P. Jogues dont la tête chauve les mettait en fureur. Ces cannibales, — car les Mohawks l'étaient dans toute la force du terme — lui arrachèrent avec les dents ses deux derniers ongles,

déchirèrent cruellement les parties molles de son corps et le frappèrent jusqu'à ce qu'il tombât épuisé sur le sol. Mais le héros supporta tous ces supplices avec une constance admirable, et avec une entière résignation à la volonté de Dieu ; il pria pour ses bourreaux et ses lèvres ne firent entendre aucun murmure.

Parmi les Mohawks de Gandawaga, se trouvaient plusieurs Hurons, qui avaient été faits prisonniers dans des combats antérieurs et que l'on gardait comme esclaves. Ils apprirent à leurs compatriotes les préparatifs dont l'on s'occupait pour les faire mourir au poteau à petit feu. C'était sans doute une terrible nouvelle et cependant elle ne put ébranler le courage des condamnés. Les Français et les Hurons baptisés se préparèrent dignement à la mort ; ils prièrent, se confessèrent et reçurent l'absolution, tandis que ceux qui n'étaient pas chrétiens attendaient avec une stoïque indifférence le sort qui leur était réservé.

Le P. Jésuite considérait ses enfants rouges, le cœur rempli de tristesse. Il s'en trouvait plusieurs parmi eux qui passaient à bon droit pour les plus fermes appuis de la mission du Nipissing. Leur mort était un coup porté à la cause sacrée : le prêtre le reconnaissait avec douleur et il craignait que l'œuvre des Missions n'en fût entravée pendant de longues années parmi les Indiens. Il ne put cependant pas s'arrêter longtemps à ces tristes pensées, car les sauvages, écumant de colère, demandaient qu'on leur livrât sans retard les prisonniers, et la fête cruelle de la victoire fut ouverte le même soir.

En toute hâte, l'on plaça dans les canots et sur des radeaux les victimes mutilées et réduites à l'état de squelette ; à leur arrivée sur l'autre bord du fleuve, les enfants et les femmes leur arrachèrent leurs vêtements. Guillaume Couture, entièrement dépouillé, fut placé à la tête du cortège. René Goupil et le P. Jogues purent conserver leur chemise, le premier fut placé au milieu de la troupe et le missionnaire fermait la marche.

Pendant ce temps, tous les sauvages, — hommes, femmes et enfants — s'étaient armés de bâtons et de morceaux de fer attachés à des courroies et s'étaient mis sur deux rangs jusqu'au lieu du supplice qui avait été promptement préparé sur une colline devant le village. Les prisonniers devaient passer au milieu de cette longue file qui avait un mille anglais de longueur. Devant le P. Jogues était un tout jeune homme qui avait reçu le saint baptême avant son départ de Québec. Celui-ci était bâti en athlète, et joignait à sa vigueur corporelle l'agilité du chat et la souplesse de l'anguille. Dévoué depuis longtemps à Ondésouk, il s'était préoccupé de l'idée d'adoucir son sort épouvantable. Il croyait en avoir trouvé le moyen et dès que l'occasion s'en présenta, il s'approcha du missionnaire et murmura à son oreille :

« Ondésouk voit-il le poteau en haut du village ? Les Loups-Rouges l'ont peint des couleurs de la guerre et y ont suspendu des scalps. Celui qui atteint le poteau n'est plus frappé. La Patte-d'Ours va courir quelques pas droit devant lui, puis traverser les rangs des Loups-Rouges. Pendant ce temps-là Ondésouk, peut arriver au poteau sans être touché par les verges ; mais Ondésouk doit se hâter et ne pas s'inquiéter de la Patte-d'Ours.

— Il n'en sera pas ainsi, répondit le prêtre. Ils te tueront sans doute sur-le-champ. Ou plutôt ils te tortureront avec la plus grande cruauté, si tu accomplis ton projet. Suis-je donc plus mauvais que l'un de vous, pour que tu ne veuilles pas que je souffre le même sort ?

— Ondésouk ne doit pas parler ainsi. Il est notre bon Père blanc, et c'est pour cela que ses enfants rouges doivent le protéger. Que peuvent les Loups-Rouges contre la Patte-d'Ours ? le tuer, le brûler, le déchirer ? ils ne peuvent que le faire mourir et son âme ira vers le bon Père du Ciel dont Ondésouk a raconté de si belles choses. La Patte-d'Ours ira bientôt au Ciel, et voilà pourquoi il va exécuter ce qu'il a dit à Ondésouk. »

Le prêtre ne put accepter ce sacrifice et voulut presser de nouveau son cher catéchumène d'abandonner son projet. Mais quelques squaws les ayant vus parler ensemble se précipitèrent sur eux et les repoussèrent à leur place en jetant des hurlements.

Les premiers Hurons, et parmi eux Ahatsistari, entrèrent dans le chemin des douleurs et se dirigèrent vers la colline en faisant de grands bonds, tandis que les coups pleuvaient sur leurs épaules nues. Couture déploya une agilité qui étonna tous les assistants, et Goupil se montra plus lesté et plus vigoureux qu'on ne l'aurait supposé.

Le missionnaire considérait cet horrible spectacle avec des yeux mouillés de larmes, et le sort de ses amis le préoccupait tellement, qu'il ne pensait pas que son tour allait bientôt venir.

C'est alors que la Patte-d'Ours poussa un cri aigu, fit un signe au prêtre, et se précipita dans cette rue vivante, puis tout à coup, renversant un Mohawk qui ne s'attendait pas à cette attaque, il gagna le large par cette brèche faite dans les rangs de ses bourreaux.

Les Mohawks tout décontenancés regardèrent un instant le fugitif; puis ils rompirent leurs rangs et se mirent à sa poursuite en faisant entendre des hurlements épouvantables. Mais le Huron ne se réfugia ni dans la forêt qui lui offrait un refuge, ni vers la colline, il courait tantôt ci, tantôt là, et semblait mépriser ses ennemis. Les deux meilleurs coureurs de la tribu furent bientôt sur ses talons, un autre Mohawk se précipita au-devant de lui, et le P. Jogues voyait déjà avec terreur les sauvages brandir leurs tomahawks, lorsque le Huron culbuta un de ses ennemis et échappa ainsi au danger qui le menaçait.

Personne ne songea à prendre un des fusils que les guerriers dès leur retour avaient appuyés contre les arbres, non loin du rivage où l'on avait débarqué. La Patte-d'Ours se dirigea de ce côté, mais un Mohawk ayant pris la même direction, le Huron changea son plan à l'étonnement général, et courut vers le poteau qui lui offrait un abri.

Alors les Mohawks poussèrent un cri de joie, car ils supposaient que le Huron avait abandonné l'espoir de s'échapper, et ne cherchait qu'à atteindre le lieu de refuge. Ils ne pouvaient être dans une plus grande erreur. En effet, ils n'avaient pas remarqué que dès le commencement de sa course, le jeune guerrier avait cherché quelque chose des yeux, et que ses regards lançaient des éclairs sur un groupe de Mohawks qui se tenaient au pied de la colline. Ils ne remarquèrent pas non plus le sourire triomphant qui se jouait sur ses lèvres, lorsqu'il découvrit l'Aigle, son mortel ennemi.

Le Huron se détourna encore une fois du chemin qu'il avait pris, revint subitement sur ses pas, arracha au premier Indien venu son tomahawk qu'il se préparait à lancer, lui brisa le crâne d'un coup furieux, puis s'élança en poussant son cri de combat, vers le groupe qu'il avait aperçu, et brandit son arme sanglante sur la tête du chef qui était comme pétrifié. Tous les yeux suivaient ce tomahawk meurtrier, lorsqu'on entendit dans le bois le craquement d'un fusil : le Huron chancela, la hache s'échappa de sa main, et il roula par terre en râlant : une balle lui avait traversé le crâne.

Un cri d'étonnement mille fois répété interrompit le silence qui s'était fait au moment du danger, et tous regardaient du côté du buisson d'où la balle était partie avec une sûreté si étonnante. Les branches se séparèrent, le coureur des bois parut, agitant en l'air son bonnet de fourrure, et lentement, tranquillement, il rechargea son fusil.

Ce que nous venons de raconter exigea moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. Pendant la chasse au fugitif, personne ne s'était préoccupé des prisonniers. Le missionnaire semblait cloué au sol et n'avait pas songé à profiter du désarroi général. Maintenant il était trop tard ; car les Mohawks furieux se précipitèrent en foule sur lui ; et sous une grêle de coups, il tomba sans connaissance et couvert de sang ; puis les sauvages le traînèrent en hurlant sur la place du

supplée où ses compagnons d'infortune, affreusement maltraités, étaient déjà rassemblés.

De leur côté tous les guerriers, ainsi que les femmes et leurs enfants, s'étaient réunis sur la colline et formaient autour des prisonniers un cercle dans lequel les sachems et les chefs entrèrent pour délibérer. Personne ne s'inquiéta du coureur des bois, car toute l'attention était concentrée sur les captifs.

Ce dédain blessa profondément le Flamand, mais il trouva prudent de cacher son mécontentement et se dirigea vers la place, le fusil chargé sur l'épaule. Il salua comme des connaissances les sauvages qui lui faisaient place, et, s'approchant des chefs, il leur dit :

« Cette fois, je suis arrivé à temps. Si la balle de mon fusil était partie un instant plus tard, l'esprit de l'Aigle vaillant aurait déjà commencé son voyage vers les chasses éternelles. Et si les squaws ne s'étaient pas trouvées sur mon chemin, le brave guerrier tué par le Huron vivrait encore.

— La Main-Rouge est le bienvenu chez les Mohawks, lui répondit le premier des sachems, un vieil Indien nommé le Serpent-Bigarré. La Main-Rouge est l'ami des Mohawks, que la Main-Rouge prenne place auprès des chefs et participe à la fête de la victoire. Le brave Visage-Blanc est le bienvenu. Les guerriers le conduiront dans le wigwam et l'appelleront leur frère. Les Mohawks n'oublient pas ce qu'il a fait pour eux. »

L'Aigle s'avança à son tour, pressa la main du coureur des bois et lui adressa quelques paroles de remerciement. Son sauveur ne répondit que par un signe de tête, et s'assit sur l'herbe en regardant les prisonniers avec un rire moqueur.

Le conseil fut bientôt terminé, et l'Aigle que l'on avait choisi comme maître de cérémonies, fit un signe à quelques jeunes gens qui attendaient ses ordres. Ceux-ci coururent aussitôt vers le village et rapportèrent de la hutte du conseil quelques bûches de bois allu-

mées au feu qui ne doit jamais s'éteindre. Ils en approchèrent plusieurs tas de fagots qui furent bientôt en flammes, éclairant d'une lueur sinistre la place du supplice déjà obscurcie par le crépuscule. Un silence de mort régnait dans toute l'assemblée, et il n'était interrompu que par le pétilllement du feu, qui recevait à chaque instant de nouveaux fagots à dévorer.

L'Aigle donna un second signal, et Takuetété, armé d'une massue s'avança vers les prisonniers qu'il frappa trois fois sur les épaules : c'était le signal du commencement des supplices. Lorsqu'il arriva près du prêtre, de la tête duquel il avait écarté le coup mortel à l'île Saint-Pierre, il hésita un instant; cependant il repoussa le sentiment de commisération qui s'élevait dans son cœur, et se remettant rapidement, il accomplit sur lui la consécration du martyr, et se retira ensuite parmi ses compagnons.

Deux Mohawks s'approchèrent d'un prisonnier qu'ils conduisirent au poteau qui lui était destiné, et commencèrent avec une satisfaction visible leur office de bourreaux. Les poteaux formaient un demi-cercle : à l'ouverture étaient ceux destinés aux Français, le visage tourné vers leurs compagnons d'infortune, afin qu'ils pussent voir leurs tortures.

Le supplice commença. On brûla avec des baguettes allumées différentes parties du corps du Huron et des deux oblates, mais on agit autrement à l'égard du missionnaire. Un vieux Mohawk conduisit vers lui une femme Algonquin, faite prisonnière quelques mois auparavant: elle était catholique et avait reçu au baptême le nom de Jeanne. On lui ordonna de couper le ponce du prêtre avec un couteau émoussé. C'est en vain que les yeux de cette fidèle chrétienne implorèrent miséricorde. Elle dut accomplir la volonté de son maître, et saisit en tremblant la main mutilée du missionnaire, qu'elle regarda en pleurant pour lui demander pardon.

La vue de cette pauvre femme qui, par un signe de croix furtif,

avait fait connaître au prêtre sa conversion, émut profondément celui-ci, et en tendant sa main gauche, il éleva sa droite vers le Ciel et s'écria tout inspiré :

« O céleste Père de miséricordes, je vous remercie de ce que vous jugez votre pauvre serviteur digne de souffrir pour vous ! je vois combien la semence sacrée s'est développée dans ce désert selon votre promesse. Oh ! envoyez vos saints Anges pour qu'ils adoucissent les tourments des malheureux qui sont autour de moi, et qu'ils leur donnent la force et le courage de les supporter. Mais n'épargnez pas votre humble serviteur ; faites-lui sentir tout le fardeau de la croix que votre sagesse et votre bonté lui ont destinée de toute éternité. Pardonnez leur cruauté à ces hommes aveuglés, et ne leur redemandez pas le sang qu'ils répandent, car ils ne savent pas ce qu'ils font. Ayez pitié de nos bourreaux, Père miséricordieux, et allumez dans leur cœur le flambeau de la foi par le feu du Saint-Esprit. Je vous demande ces grâces par Notre divin Sauveur et Rédempteur. Ainsi soit-il. »

La femme Algonquin l'entendit prier, et quoiqu'elle n'eût point compris ses paroles, elle sembla soupçonner que la Robe-Noire avait demandé pour lui la force, et pour ses ennemis le pardon. Elle hésitait cependant toujours, et le vieux barbare, debout derrière elle, la frappait pour qu'elle accomplît son œuvre. Elle ne fit cependant pas un mouvement, jusqu'à ce que le missionnaire ayant laissé retomber sa main droite, lui eût dit avec un regard plein de compassion, dans la langue des Algonquins que la plupart des Hurons comprenaient :

« Ne crains pas, pauvre femme, et fais ce que ton maître t'ordonne. Tu n'offenses pas le Grand-Esprit que tu as appris à connaître. Voici ma main, coupe et fais vite !

— Je sais qui vous êtes, répondit-elle à voix basse, et quoique vous ne portiez pas un habit long, je sais que vous êtes une Robe-



LE P. JOQUES CONVERTISSANT LES INDIENS

Noire, et que le Grand-Esprit punit sévèrement ceux qui vous font du mal. »

Le vieux Mohawk saisit par les épaules la femme hésitante, lui donna un coup de pied et lui dit en fureur :

« La misérable squaw va-t-elle faire ce qu'un guerrier lui commande ?

— Fais sa volonté, dit le missionnaire, ou il prendra lui-même le couteau et me fera plus de mal que toi. »

L'Indienne prit enfin courage ; elle saisit de nouveau la main gauche du prêtre et coupa le pouce ; mais elle laissa tomber ce membre et le couteau, et s'enfuit en gémissant au milieu des insultes de la multitude.

Aucun cri de douleur n'ouvrit les lèvres du P. Jogues, aucun muscle de son visage ne tressaillit. Mais sa figure était rayonnante comme s'il avait éprouvé le plus grand bonheur. Il se pencha en souriant, releva le doigt coupé et l'offrit à Dieu en souvenir de toutes les messes qu'il avait offertes pendant les sept années de son sacerdoce.

Dans son enthousiasme, il aurait encore donné longtemps expansion à son allégresse, si, à ses côtés, Annaotaha ne l'avait averti que les Mohawks pouvaient lui enfoncer ce pouce dans la bouche et le forcer à le manger. Le missionnaire suivit le conseil du Huron, son ami, et lança au loin le membre sanglant, afin que les barbares ne le retrouvassent point et que le danger signalé par Annaotaha fut écarté. Il regarda ensuite autour de lui et aperçut le visage altéré de René, auquel un Mohawk seiait la première phalange du pouce droit avec une coquille cassée. Il se détourna avec horreur et vit que l'on avait coupé un doigt à Guillaume. Chaque Huron subit un supplice semblable.

Le prêtre sentit son cœur se briser de douleur, et cependant ce n'était que le commencement des tortures.

Un cri aigu poussé par l'Aigle éloigna les bourreaux de leurs

victimes, et un second signal appela au milieu du groupe une troupe de jeunes guerriers, qui portaient dans les mains un petit paquet de baguettes. Les prisonniers furent d'abord attachés aux poteaux avec de fortes courroies : on piqua dans leur chair frémissante ces baguettes allumées, et de petits garçons vinrent enfoncer dans leurs doigts et dans leurs pieds des pointes qu'ils retiraient ensuite avec violence.

Jusqu'alors les suppliciés avaient tout enduré sans se plaindre. Mais tout à coup le pauvre Couture poussa un cri de douleur, et le P. Jogues ne put retenir un gémissement. Ahatsistari lui-même n'eut plus la force de garder le silence, et dans son admiration il s'écria :

« Regardez, mes braves, le bon Père blanc Ondésonk ! Regardez tous nos frères qui souffrent à nos côtés ! C'est à peine si les Loups-Rouges peuvent arracher une plainte à ces hommes de paix. Ils ont obtenu du Grand-Esprit tout-puissant, plus d'énergie que n'en possède le plus vaillant des Loups-Rouges. Ce vrai Dieu envoie aussi de la force à ses enfants rouges par les bons esprits. Il place ses bons esprits auprès d'eux, afin qu'ils soutiennent les faibles. Mais il anéantira les ennemis de la Robe-Noire et des Hurons. Arrivez, Loups hurleurs ! Venez et taillez nos corps en morceaux ! Venez et faites de nous ce que vous voudrez, car nous sommes des guerriers et nous avons envoyé déjà bien des Hurons chez le Mauvais-Esprit qui habite Hawengir, le lieu de la terreur. Venez tourmenter Ahatsistari et ses braves, afin qu'ils puissent se moquer de vous ; mais ne portez pas la main sur la Robe-Noire et sur ses deux jeunes frères blancs. Ce sont des hommes de paix ! La main d'Ondésonk ne sait que guérir les blessures ; elle ne peut en faire aucune. Ne touchez pas Ondésonk, car il n'a qu'à prononcer une parole, et Héno lancera son tonnerre enflammé pour vous anéantir. »

Un murmure de colère accueillit les paroles du chef des Hurons. Déjà les bourreaux s'apprétaient à se jeter sur leurs victimes avec une nouvelle fureur, lorsque l'Aigle les rappela. Il se souvenait de

l'orage qui avait brisé le chêne lors du meurtre du vieil Onduterraou, quand le missionnaire avait levé les mains au Ciel en priant. Les guerriers qui avaient été témoins du prodige que leur rappelaient les paroles d'Abatsistari, n'eurent rien de plus pressé que de raconter l'histoire à leurs amis et à leurs connaissances en y ajoutant beaucoup de détails. L'Aigle parla aussi d'une manière animée aux autres chefs de la tribu, et il leur représenta qu'il n'était cependant pas sage de brûler au poteau un magicien aussi puissant que la Robe-Noire.

Le Serpent-Bigarré avait aussi ses craintes et il alla plus loin que l'Aigle. Il conclut que le missionnaire était très attaché à ses compagnons, et que, s'il n'était pas prudent de le livrer au supplice du feu, on ferait très mal de condamner à la mort les autres captifs. Il était donc d'avis que les Blancs et les Hurons fussent menés pendant la fête de la victoire, à travers Gandawaga et les autres villages de la peuplade, qu'on les soumit aux tortures, suivant la coutume, mais qu'il ne fallait pas les faire mourir, et qu'il valait mieux les garder comme esclaves. Il serait toujours temps de les sacrifier, si Aireskoï l'exigeait.

Cette proposition rencontra cependant beaucoup de contradicteurs chez les différents chefs et chez les sachems. Plusieurs exigeaient la mort immédiate des prisonniers, ils voulaient voir les Français disparaître, parce qu'ils sentaient instinctivement que ceux-ci, sous la direction du prêtre, pourraient avoir une grande influence sur le peuple, s'ils restaient longtemps au milieu d'eux, et que leur propre puissance pourrait en être diminuée. Ils ne croyaient cependant pas au pouvoir magique du missionnaire, et probablement qu'ils regardaient en général la magie comme un vain prestige.

D'autres voulaient que les prisonniers fussent conduits en cortège à travers les villages, et qu'on les tourmentât jusqu'à la mort, ou qu'on les brûlât au poteau à leur retour. Un petit nombre d'entre eux, et surtout l'Aigle, étaient d'avis qu'on laissât la vie aux prison-

niers, et qu'on les livrât contre une bonne rançon ou pour un bon traité. Le massacre des prisonniers, disait-il, ne serait qu'une vengeance bien vite oubliée, et qui pourrait porter de grands préjudices aux Mohawks et à toute la confédération des Iroquois, car on ne devait pas craindre seulement la puissance mystérieuse de la Robe-Noire, qui avait fait descendre à leurs yeux, la foudre du haut du ciel, mais il fallait craindre aussi les Français, et sans doute que les Hurons feraient tous leurs efforts pour tirer vengeance des Mohawks.

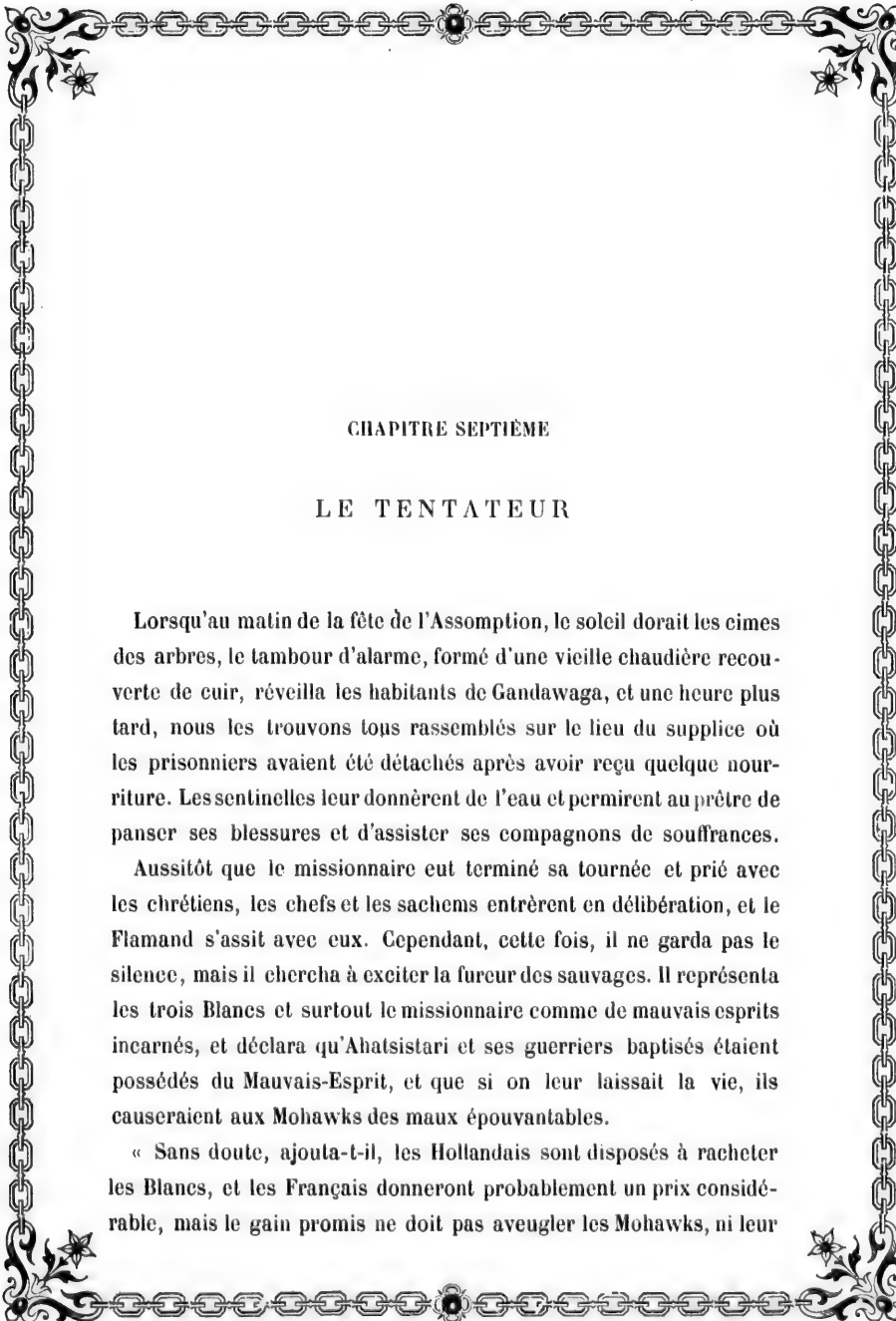
L'Aigle, qui tout à coup avait changé d'avis après avoir conféré à voix basse avec le Flamand, ajouta qu'il avait des motifs pour supposer que les Hollandais voisins vengeraient la mort des Blancs, ce qui leur serait d'autant plus facile que leurs alliés indiens, les Mohicans étaient les ennemis jurés des Mohawks.

C'est ainsi que la soif du sang, l'ambition, la cruauté, l'avidité et un froid calcul, s'unissaient pour discuter le sort des prisonniers. Mais l'on n'arriva encore à aucune décision, et ce n'est qu'après un long échange de paroles, que Koetsaëton, le chef influent de la tribu des Tortues, proposa d'attacher les prisonniers pendant la nuit, et de reprendre la délibération le lendemain matin ; de cette façon, les chefs et les sachems auraient le temps de réfléchir à tout ce qu'ils avaient entendu.

Cette proposition fut généralement applaudie, et les malheureux captifs, après avoir étanché leur soif, furent étendus sur la place, les pieds et les mains écartés, et attachés aux poteaux. Et cependant leurs tortures n'étaient pas finies. Une troupe d'enfants s'amusa encore longtemps à placer des charbons ardents sur leurs poitrines et leurs membres. Vers minuit seulement la fatigue vint mettre un terme au plaisir cruel de ces jeunes bourreaux.

Le coureur des bois avait assisté du commencement à la fin, au conseil des chefs et des sachems, mais sans y prendre part directement. Lorsque les Mohawks eurent placé des sentinelles à côté des

prisonniers et regagné leurs huttes pour prendre du repos, le Flamand fut conduit dans un wigwam auprès de celui de l'Aigle. Il oublia bientôt les scènes horribles dont il avait été témoin, et s'endormit tranquillement, car il surpassait en cruauté les Indiens les plus sauvages.



CHAPITRE SEPTIÈME

LE TENTATEUR

Lorsqu'au matin de la fête de l'Assomption, le soleil dorait les cimes des arbres, le tambour d'alarme, formé d'une vieille chaudière recouverte de cuir, réveilla les habitants de Gandawaga, et une heure plus tard, nous les trouvons tous rassemblés sur le lieu du supplice où les prisonniers avaient été détachés après avoir reçu quelque nourriture. Les sentinelles leur donnèrent de l'eau et permirent au prêtre de panser ses blessures et d'assister ses compagnons de souffrances.

Aussitôt que le missionnaire eut terminé sa tournée et prié avec les chrétiens, les chefs et les sachems entrèrent en délibération, et le Flamand s'assit avec eux. Cependant, cette fois, il ne garda pas le silence, mais il chercha à exciter la fureur des sauvages. Il représenta les trois Blancs et surtout le missionnaire comme de mauvais esprits incarnés, et déclara qu'Ahatsistari et ses guerriers baptisés étaient possédés du Mauvais-Esprit, et que si on leur laissait la vie, ils causeraient aux Mohawks des maux épouvantables.

« Sans doute, ajouta-t-il, les Hollandais sont disposés à racheter les Blancs, et les Français donneront probablement un prix considérable, mais le gain promis ne doit pas aveugler les Mohawks, ni leur

faire prendre une décision dont ils auraient plus tard à se repentir. »

Cette déclaration du Blanc redevenu sauvage, qui voyait sa propre sécurité menacée par la délivrance des Français, était en complète contradiction avec ce qu'il avait murmuré la veille à l'oreille de l'Aigle, et le rusé chef se méfiait du coureur des bois encore plus qu'auparavant.

» Pourquoi la Main-Rouge disait-elle que les Visages-Blancs du Cohotatea¹ donneraient de belles choses aux Mohawks s'ils ne brûlaient pas les trois Français au poteau et s'ils ne les tourmentaient plus ? demanda-t-il en l'épiant. La Main-Rouge est très prudente et l'Aigle est insensé. L'Aigle ne peut pas comprendre pourquoi les Mohawks ne pourraient pas accepter de beaux présents en échange de la Robe-Noire, et rester les amis des Visages-Blancs du Cohotatea. La Main-Rouge disait auparavant que ce serait prudent et sage, et maintenant il dit que ce serait insensé et mauvais. L'Aigle a donc perdu l'esprit, car il ne comprend plus la Main-Rouge. »

Le coureur des bois remarqua que la méfiance se réveillait contre lui, et il se trouva dans le plus grand embarras lorsqu'il fallut donner les raisons pour lesquelles il avait si subitement changé d'avis. Il eut cependant bien vite trouvé un prétexte et répondit avec un malin sourire :

« L'Aigle est très prudent et très prévoyant, mais il ne peut néanmoins ni tout voir ni tout entendre. La Main-Rouge devait parler comme elle l'a fait d'abord, parce qu'elle doit rester l'ami des Visages-Pâles du Cohotatea, afin de travailler auprès d'eux pour le bien de ses amis rouges du peuple puissant des Mohawks. Elle n'a dit à l'Aigle que ce que le chef des Visages-Pâles l'avait chargée de dire, mais elle n'a pas dit ce que les Mohawks devaient ou ne devaient pas faire. Les grands chefs et les prudents sachems n'avaient pas encore

¹ Les Hollandais du fleuve Hudson.

parlé : c'est pourquoi la Main-Rouge n'a pas ouvert la bouche dans le conseil précédent. Mais maintenant, il peut parler et il dit aux vaillants Mohawks : les Visages-Pâles doivent mourir. »

Cette soumission du Blanc hypocrite flatta l'assemblée, et le coureur des bois remarqua avec une joie contenue que ses paroles avaient été acceptées favorablement.

Cependant l'Aigle et le Serpent-Bigarré s'opposaient encore seuls à la mort, et l'on pouvait craindre qu'ils ne l'emportassent, lorsque le vieux Koetsaëton prit la parole et dépeignit avec une éloquence entraînant l'honneur qui reviendrait aux Mohawks s'ils conduisaient les prisonniers non seulement à travers leurs propres villages, mais aussi à travers les différentes tribus de la république iroquoise. Tous les assistants se rangèrent à l'opinion du chef de la famille des Tortues, et il fut décidé que l'on ferait encore souffrir les prisonniers, mais qu'on ne les ferait pas mourir, avant qu'Aireskoï ne l'exigeât.

Jean écuma de rage en voyant que sa proposition de tuer les Français n'avait aucun succès ; cependant il réussit à feindre le calme, et avant que la délibération ne fût terminée, il avait déjà conçu un autre plan pour nuire aux trois Européens.

Tandis que les chefs des sauvages décidaient du sort des Français, le peuple se contentait d'injurier ceux-ci, sans oser porter la main sur eux. Lorsqu'un erieur eut annoncé que les chefs et les sachems avaient rendu le jugement, il se fit un silence de mort. Le Serpent-Bigarré s'avança alors et ordonna d'attacher les mains des prisonniers et de hisser ces infortunés sur les poteaux de manière que leurs pieds ne touchassent plus terre.

Cette sentence provoqua un long cri de joie chez les Mohawks. Tous les jeunes guerriers se jetèrent sur les malheureux et bientôt tous furent suspendus à un pied au-dessus du terrain. On appela les squaws. Celles-ci prirent des verges d'Hiskory, et au milieu d'affreux hurlements, elles passèrent devant leurs victimes en les frappant

sans pitié. Mais aucune plainte ne sortit des lèvres des martyrs, ce qui courrouça davantage les mégères, car elles s'imaginaient que leur idole prenait un plaisir particulier aux cris de douleur et aux sanglots des ennemis prisonniers ¹.

La tête de René était penchée sur sa poitrine et son corps s'agitait dans d'affreuses convulsions. Guillaume, entièrement épuisé, remuait à peine. Le missionnaire regardait le ciel, implorant pour lui-même et pour ses compagnons la force et la grâce nécessaires dans cette heure pénible, en pensant que cette nouvelle torture était un avant-coureur de leur mort.

Ahatsistari partageait cette opinion. Après avoir recommandé son âme au ciel dans une prière silencieuse, il leva fièrement la tête et se prépara à mourir comme un vaillant guerrier, car sa foi nouvelle n'avait pas entièrement changé sa nature indienne. Son chant de mort retentit hautement et avec dignité : il célébrait son peuple et méprisait ses ennemis.

L'Aigle s'approcha, lui cracha au visage en l'insultant avec dédain :

« L'Oiseau de la mort, dit-il, n'a pas appelé le Chat-Grimpant qui doit encore faire preuve de constance devant les squaws et les enfants des Mohawks vainqueurs. Qu'Ahatsistari ménage ses poumons, afin qu'il puisse bien crier lorsque les squaws le rôti-ront. »

Un frisson parcourut les membres du prêtre qui avait compris chaque parole.

« Nous ne sommes donc pas encore dignes de donner notre vie comme martyrs, pour notre sainte foi, dit-il en soupirant. »

¹ C'est dans cette fausse opinion qu'il faut chercher le motif pour lequel les Indiens, dans leur enfance, s'habituent à mépriser la douleur et à souffrir en silence ; car s'ils ne laissent échapper aucune plainte, lorsqu'ils sont pris pour être tourmentés en l'honneur du dieu, le but des vainqueurs n'est pas atteint. Le guerrier attaché au poteau a au contraire l'habitude de raconter ses prouesses, de vanter la grandeur et le courage de sa tribu, et d'insulter ses bourreaux. Ceux-ci entrent dans une colère toujours plus grande et terminent les souffrances du condamné avec le tomahawk ou le couteau.

Couture parut avoir compris aussi ce que disait le chef; car il se tourna péniblement du côté du missionnaire et lui dit en français :

« On ne veut donc pas encore nous donner la mort, mon Père ? Mes forces disparaissent, et il me tarde de mourir. »

Des larmes coulèrent à ces paroles sur les joues du jésuite, et jetant sur le martyr un regard plein de tendresse et de compassion, il chercha à le consoler.

« Sois fort, mon pauvre enfant ! Pense aux promesses du divin Sauveur, et appuie-toi sur la certitude qu'il donnera la couronne de la vie éternelle à celui qui aura persévéré jusqu'à la fin. L'épreuve est courte, mais la récompense est éternelle. Prie, mon bon Guillaume, prie. »

Ahatsistari, sans avoir égard aux paroles du chef, avait continué son chant monotone : il croyait que l'Aigle avait seulement voulu lui imposer silence, et que les prisonniers seraient brûlés au poteau. Il termina donc par un grand cri de triomphe et attendit, dans l'espoir que ses guerriers imitèrent son exemple et entonneraient l'un après l'autre leur chant de mort.

Mais sur un signe de l'Aigle, les squaws s'arrêtèrent dans leurs tortures et au grand étonnement du chef des Hurons, les prisonniers furent mis sur pied et délivrés de leurs liens. Ahatsistari ne pouvait s'expliquer cette conduite. Il pensa donc que le chef avait dit la vérité et que l'exécution n'aurait pas encore lieu. Les autres Hurons parurent également croire que leur trépas était retardé, et ils gardèrent le silence.

L'Aigle avait fait un signe à deux de ses guerriers auxquels il parla à voix basse. Puis il frappa dans ses mains, ceux-ci tirèrent leurs couteaux et s'avancèrent avec un rire de démon vers Ahatsistari dont ils prirent les mains que celui-ci leur tendit sans hésitation.

« Le Chat-Grimpant a des griffes aiguës, dit l'un des bourreaux en se tournant vers les chefs et les sachems.

— Le Chat-Grimpant a trop de griffes. Mes jeunes hommes peuvent les couper, dit le Serpent-Bigarré. »

Et pour augmenter la douleur de leur victime, les guerriers commencèrent à tailler une phalange de chaque pouce. Aucun muscle ne tressaillit sur la figure du chef des Hurons.

« Le Chat-Grimpant est-il devenu muet, dit le sachem en se moquant ? Il sait si bien miauler ! pourquoi les Mohawks n'entendent-ils plus sa voix ? que nos jeunes hommes lui percent un trou dans la main gauche, afin qu'elle ne puisse plus faire de mal. »

Le fier Huron entendit sans sourciller l'annonce de cette nouvelle torture : il regarda avec mépris un troisième guerrier qui, s'approchant avec un morceau de bois pointu, saisit sa main sanglante pour y enfoncer son instrument de supplice.

Le missionnaire contempla avec horreur cette cruelle souffrance, et il éclata en sanglots, comme s'il ressentait lui-même ce tourment.

Alors Ahatsistari tourna la tête, le regarda avec des yeux brillants et lui dit en souriant :

« Ondésonk voit-il combien le Dieu miséricordieux protège son enfant rouge ? Ahatsistari ne sent aucune douleur.

— Oh ! tu es digne d'envie, répondit le prêtre tout transporté ! Tu jouis d'une grande grâce ! Remercie le Père des Cieux qui t'a trouvé digne de porter un des stigmates de son divin Fils. Des bourreaux impies ont percé ta main et tu as supporté cette douleur sans murmure et sans plainte. Persévère, Eustache, et une récompense immense t'attend dans le Ciel où nous cherchons tous à arriver. René ! Guillaume ! regardez ce jeune martyr et fortifiez-vous par son exemple !

— J'admire, mon Père, notre frère si fidèle, répondit Goupil en joignant les mains pour prier.

— Je regarde cette constance inébranlable avec étonnement et j'y puise un grand sujet d'édification. Que Dieu daigne m'accorder une force semblable, dit Couture. »

Les Français avaient conversé dans leur langue, et Ahatsistari, qui les avait compris, ajouta fièrement :

« Ahatsistari être un homme, mais être encore plus. Ahatsistari être un guerrier et un chef vaillant, et encore plus. Ahatsistari être chrétien. »

Le Serpent-Bigarré écoutait très attentivement et exprimait la méfiance.

« Que disent les langues des Visages-Pâles, et que ronronne le Chat-Grimpant ? Pourquoi ne parlent-ils pas la langue des Mohawks ou des Hurons ? »

— Ce que nous disons, répondit le jésuite en soupirant, ne doit point être un mystère pour toi, chef. Je vais te le dire dans ta langue aussi bien que je le puis. Je ne ferai que répéter nos paroles, mais tu n'en comprendras pas entièrement le sens. Tu sauras de quoi nous avons parlé, mais cela ne t'apportera aucun avantage, aussi longtemps que le seul vrai Dieu ne t'aura pas fait la grâce d'ouvrir tes yeux et tes oreilles.

— Pour qui prends-tu donc le sage et grand sachem, qui t'honore en te parlant, misérable serpent noir ? s'écria l'Aigle en colère. Les chefs et les sachems des Mohawks n'ont entendu et vu que du bien jusqu'à l'arrivée d'un Visage-Pâle qui est venu comme un chien rampant et affamé pour enfoncer ses dents dans leur corps. Ils n'entendent que trop, voient que les Visages-Pâles les trompent et entendent leur langue fourchue dire des mensonges. Parle, Robe-Noire, et les hommes du grand peuple des Mohawks sauront ce que tu dis. »

Le coureur des bois se leva en souriant, s'approcha du chef irrité et dit par flatterie : « L'Aigle est prudent et sage. La Main-Rouge s'incline devant le grand chef. »

Le missionnaire regarda le malheureux avec des yeux pleins de compassion ; puis il dirigea ses regards sur l'Aigle et sur le Serpent-Bigarré et continua :

« Sachez-le donc, nous parlions de Dieu, du Père céleste tout-puissant, tout miséricordieux et qui connaît tout. C'est Lui qui protège et fortifie ses fidèles enfants au milieu de leurs ennemis. Nous parlions de son Fils qui s'est fait homme pour nous et est mort sur la croix pour notre salut, et nous lui demandions de combler de biens les Mohawks. Vous savez maintenant, chef, quels étaient nos entretiens. Mes jeunes frères blancs ne connaissent que le langage de leurs pères et mères : nous parlions et tu ne comprenais pas nos paroles, sachem. »

Les auditeurs regardaient anxieux tantôt le missionnaire et tantôt le coureur des bois : celui-ci s'avancant insolemment au milieu du cercle et montrant le P. Jogues s'écria :

« La Robe-Noire a menti, chef. Ne crois pas à ses paroles, sachem.

— Répète-nous donc, Main-Rouge, ce que disaient les Français et le Chat-Grim pant. Main-Rouge comprend le langage des Visages-Pâles, qui ressemble au croassement de la grenouille, » répartit le Serpent-Bigarré.

L'œil du coureur des bois étincela de rage et de vengeance, et cet homme dénaturé, se tournant vers les sauvages leur dit :

« Sachems, chefs et guerriers des vaillants Mohawks ! ces Visages-Pâles sont de méchants sorciers. Mais la Robe-Noire est le plus puissant et le plus méchant de tous. Ces Visages-Pâles vous causeront beaucoup de maux si vous ne les sacrifiez pas au puissant Aïreskoï. Ils ne connaissent pas le Grand-Esprit, le Père des hommes rouges, car ils ont été créés par le Mauvais-Génie. La Main-Rouge le sait, et il vous l'a dit souvent. Les hommes sages des Visages-Blancs de Cohotatéa vous ont dit que les Français avaient été con-

duits par le Mauvais-Esprit à travers la grande eau pour corrompre et anéantir les hommes rouges. Les Visages-Pâles de Cohotataea donnent aux Mohawks les armes du tonnerre et beaucoup de choses précieuses. Ils sont les amis des hommes rouges et ils ne mentent pas. Écoutez-les et croyez ce que la Main-Rouge vous dit. De mauvais esprits habitent dans la Robe-Noire et dans ses deux jeunes hommes. Croyez-moi, Mohawks, arrachez-leur la langue, pour qu'ils ne murmurent plus de paroles enchantées ; rendez-les aveugles, afin qu'ils ne nous nuisent plus par leur regard. Ils n'ont en vue que votre perte, ils invoquent pour cela le Mauvais-Esprit. Faites donc ce que la Main-Rouge vous conseille. La Main-Rouge a parlé.

— Oui, tu as parlé et menti, tu as blasphémé et calomnié, Dieu le sait, s'écria le prêtre quand le coureur des bois eut fini. Homme blanc, je ne te connais pas, et je ne sais pas qui tu es ; mais je sais que tu as chargé sciemment ta conscience d'un péché grave. Je sais aussi que tu n'as pu encore oublier les leçons de ton enfance. C'est en vain que tu t'efforces d'étouffer l'affreux remords qui se réveille dans ta poitrine ; tu peux étourdir ta conscience, mais tu ne la rendras pas toujours muette : elle t'avertira continuellement de tes noirs forfaits, et dans les heures les plus pénibles de ton existence, elle te criera : Pense aux fins dernières ! pense au jugement qui t'attend, quand l'Éternel te demandera compte de tes actions ! Quel mal l'avons-nous fait ? Pourquoi blasphèmes-tu Dieu ? Pourquoi calomnies-tu ses fidèles enfants et ses humbles serviteurs ? »

Le missionnaire, emporté par son émotion, avait parlé en français, et le coureur des bois tira immédiatement parti de cette imprudence.

« Les sachems et les chefs entendent-ils ce que dit la Robe-Noire, s'écria-t-il triomphant ? La Robe-Noire voudrait fermer la bouche de la Main-Rouge en lui promettant de beaux présents. Il veut engager l'ami blanc des Mohawks à se taire. Mais la Main-Rouge n'é-

coute pas le serpent noir : la Main-Rouge est l'ami et le frère des vaillants Mohawks !

— Jean Bouffet, s'écria René Goupil dont la faiblesse avait disparu, tu es un meurtrier et ta mort sera terrible, même si tu échappes au bourreau de Québec.

— Ne dis pas de sottises, mon garçon, répondit Jean en blémisant. Le sauvage coureur des bois ne craint ni diable, ni enfer, et il se moque de la populace de Québec.

— Pense à ce que je vais te dire, Jean Bouffet, reprit l'oblat avec un accent prophétique ; tu mourras d'une mort misérable, et l'enfer sera ton partage pendant toute l'éternité. Convertis-toi, Jean Bouffet, pendant qu'il en est temps encore. »

L'impie criminel poussa un éclat de rire qui fit presque peur aux Indiens et s'écria :

« Voudrais-tu me maudire ! visage de lait ? épargne tes malédictions, elles ne m'effraient pas. Mais je te dis : Toi, et la tête chauve ainsi que l'autre Blanc hypocrite, et toute la populace des Hurons, vous monterez dans votre ciel sur des chevaux de feu, et le diable pourra vous y chercher.

— Pourquoi la Main-Rouge parle-t-elle le langage des Visages-Pâles, que ses amis ne comprennent pas ? demanda le Serpent-Bigarré plein de défiance ?

— Parce que deux des Visages-Pâles ne comprennent pas la langue des Mohawks, répartit le chasseur qui, s'approchant du sachem, lui dit à voix basse : « la Robe-Noire est un grand magicien, je te mets encore en garde contre elle. »

— Eh bien ! qu'il tâche d'échapper au poteau, répondit le Mohawk.

— La Main-Rouge parle la vérité, Sachem, dit un guerrier en intervenant : la Robe-Noire, dans l'île de Saint Pierre, a étendu la main vers les nuages, lorsqu'un Huron de ses amis tombait sous le couteau de Pied-Bot, et une flèche de feu lancée par la main d'Héno

arriva du ciel en sifflant et brisa un arbre. Pied-Bot l'a vu de ses propres yeux. Pied-Bot a dit la vérité et la Main-Rouge ne ment pas. La Robe-Noire est un magicien. Lorsque la flèche de feu eut touché l'arbre, la Robe-Noire a laissé tomber sa main ; alors la pluie commença à tomber parce qu'il l'avait voulu ainsi. Il ne tomba pas une seconde flèche de feu. Ce que dit Pied-Bot, il l'a vu. »

Un profond silence suivit les paroles du guerrier, qui rentra modestement dans les rangs de ses compagnons pour s'accroupir à côté d'eux. Le Serpent-Bigarré regardait devant lui en réfléchissant ; puis soudain il fit un signe aux chefs et les conduisit un peu à l'écart pour délibérer sur les mesures à prendre à l'égard du prêtre et de ses compagnons. Les guerriers qui ne faisaient pas partie du conseil, ainsi que les femmes et les enfants, abandonnèrent la colline pour aller se délasser dans le village pendant ce temps-là. Dans l'intervalle on avait attaché de nouveau les prisonniers aux poteaux et le coureur des bois resta pour les surveiller.

Aussitôt que les Mohawks se furent éloignés, il s'approcha des Blancs, s'arrêta devant Goupil et lui dit :

« Si tu veux, je te rendrai la liberté. Tu n'as qu'à parler en ma faveur, pour que je puisse retourner à Québec sans être emprisonné ; à cette condition, je vais couper ces liens et te mettre en sûreté. Mon canot est sous les buissons du rivage et il nous conduira bientôt hors de la portée des fusils. Je te conduirai chez les Hollandais de Renselaerswyk, à qui tu pourras raconter comment je t'ai sauvé. Mais tu dois t'abstenir devant eux de faire le signe de la croix et oublier les autres marques des catholiques, car les Mynheers ne les aiment pas. Si, au contraire, tu mets de côté toutes ces mômeries, ils feront tout pour toi. Jure-moi que tu acceptes ces conditions faciles et je te donne la liberté. Décide-toi vite ; car Jean le sauvage est maintenant de bonne humeur, et cela n'arrive pas souvent. »

Le jeune Français, regardant le tentateur avec étonnement et mépris, lui répondit à haute voix :

« Tu trompes donc tout le monde, Jean Bouffet ? Je ne veux pas savoir ce qui te pousse à me faire une semblable proposition, car je n'ai rien de commun avec les bandits. Si tu nous as vendus aux Mohawks, que Dieu te pardonne ! Notre vie est entre les mains du Tout-Puissant. S'il veut la reprendre, que sa sainte volonté soit faite. Je souffrirai et je mourrai avec joie pour ma foi. Va-t-en, Jean Bouffet ; je ne veux plus entendre tes paroles, car c'est le démon qui parle par ta bouche.

Comme tu voudras, mon garçon, ricana le criminel démasqué ; » et il essaya de réussir auprès de Couture, qui détourna son visage avec horreur, repoussa le tentateur avec ses deux mains et s'écria :

« Va-t-en, blasphémateur ! Tu voudrais briser nos liens et nous engager à fuir, pour rendre les sauvages encore plus furieux et les exciter à nous faire mourir plus vite. Crois-tu que je me fie à toi pour nous mettre en sûreté. Va et adresse-toi à ceux qui te connaissent moins que moi.

— Tu piailles comme un moineau, enfant. C'est la foi qui sauve, tu le sais bien. Mais ton soupçon que Jean Bouffet ne veut pas venir réellement à ton aide te conduira au bûcher, fais-y attention, » gringa le tentateur

Il s'approcha ensuite du missionnaire :

« Qu'en dis-tu, tête chauve ? Tu n'es plus jeune et ton cerveau n'est pas aussi brûlé que celui de ces deux jeunes blancs-bees. J'attends donc de toi une réponse plus sage. On délibère à votre égard, et si vous êtes encore ici dans une demi-heure, on vous brûlera. Tu as entendu, jésuite, les conditions que j'ai faites à tes deux compagnons ; elles sont aussi pour toi : accepte-les et je te mettrai en sûreté avant la nuit.

— Épargne tes paroles, répondit le missionnaire. Aucun de nous ne trahira sa foi. Nous voulons vivre et mourir dans notre croyance. Laisse-nous et rentre en toi-même. »

— A chacun son goût : si vos têtes de jésuites n'ont plus de raison, vous en supporterez les conséquences.

En passant près d'Ahatsistari, il lui donna un coup de crosse en lui disant : « Eh ! bien ! orgueilleux Huron, comment trouves-tu la plaisanterie ? »

Le chef ne daigna pas répondre au grossier personnage et regarda dans le lointain.

La délibération des chefs et des sachems était terminée, et ils revinrent en marchant l'un derrière l'autre, selon leur âge et leur rang, à la suite du Serpent-Bigarré, sur la colline où ils reprirent leurs places. Sur un signe de l'Aigle, le coureur des bois s'assit auprès d'eux, et un jeune guerrier frappa le tambour de toutes ses forces pour annoncer la proclamation du jugement.

Les sauvages accoururent du village en poussant des hurlements ; un crieur publia que le Serpent-Bigarré allait parler aux Mohawks pour leur dire ce que l'on avait décidé à l'égard des prisonniers. Quand le silence fut rétabli, le vieux sachem fit quelques pas en avant :

« Les sachems et les chefs de Mohawks, dit-il, ont tenu conseil, et décidé que la Robe-Noire et les deux jeunes Visages-Pâles devaient mourir au poteau. Ce ne sont pas des guerriers. C'est pourquoi les sqaws exécuteront leur jugement aussitôt que les guerriers les auront conduits à travers les villages des Ongwehow¹. »

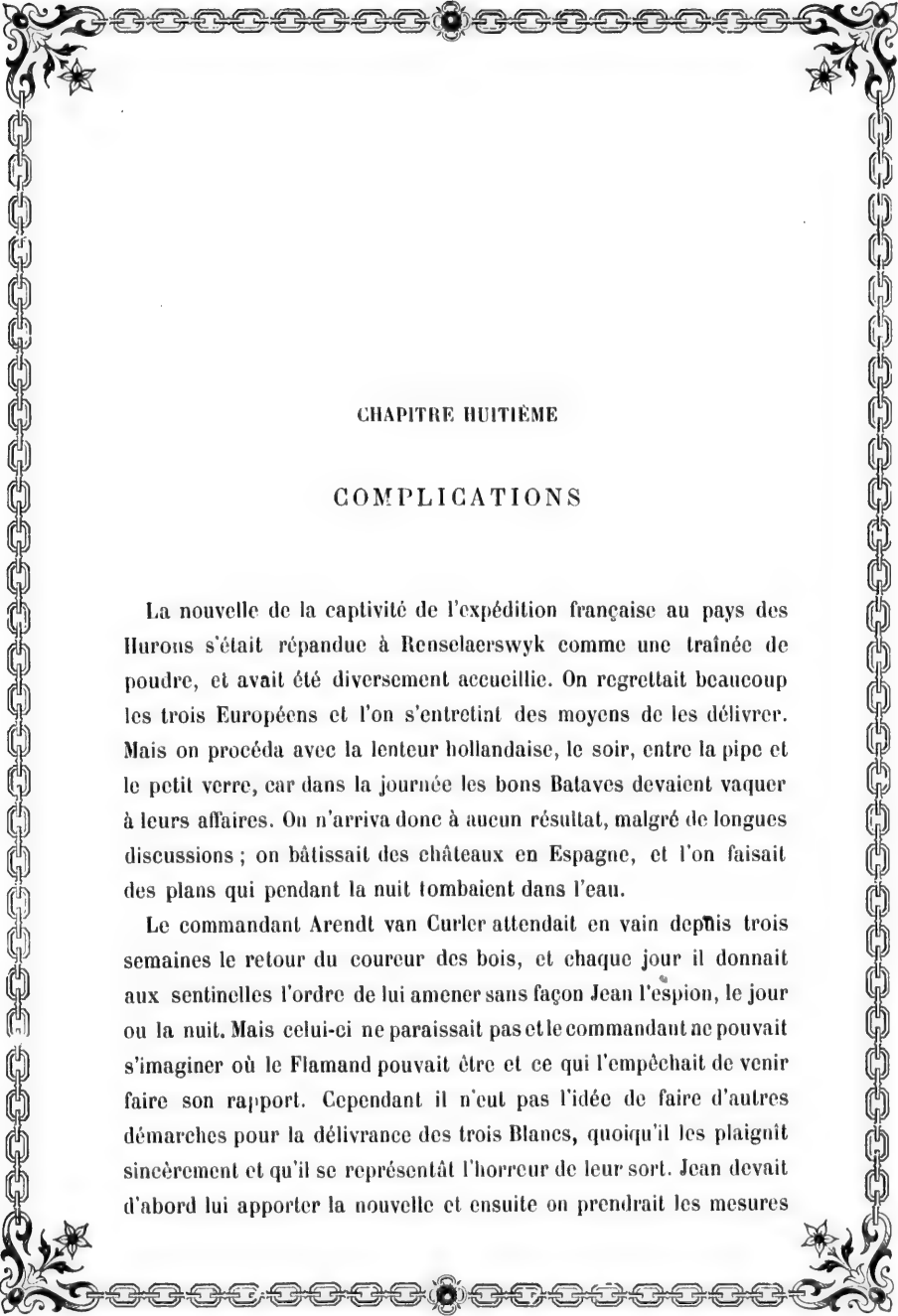
« Le Chat-Grimpant chantera au poteau en l'honneur d'Aireskoï, quand les guerriers le demanderont. Les autres Hurons suivront leurs mères et travailleront pour eux, aussitôt que nos frères auront montré dans nos villages les preuves de leur vaillance. Mais si

¹ C'est-à-dire « les meilleurs hommes ». C'était le nom des tribus iroquoises.

Aireskoï exige que l'un des prisonniers soit sacrifié par les Wakons, les guerriers élèveront un poteau et les femmes apporteront du bois pour faire ce qu'Aireskoï demande des Mohawks. Avant que la grande lumière ne disparaisse, nous conduirons les prisonniers à Candagaro.»

Ce discours du sachem excita une joie tumultueuse, et les hommes et les femmes firent leurs préparatifs pour prendre part à la marche triomphale à travers les villages. Il ne resta que les vieillards et les guerriers empêchés par leurs blessures, et dans l'après-midi, Gandawaga était désert.

Le coureur des bois s'était refusé à suivre les sauvages. Après avoir reçu de l'Aigle vingt peaux de castor comme denier de Judas, il remonta dans son canot la rivière des Mohawks. Il était de mauvaise humeur, parce que ses efforts n'avaient pas obtenu la mort des Français. Assurément les propositions qu'il avait faites à ceux-ci pour leur liberté n'avaient pas été sérieuses.



CHAPITRE HUITIÈME

COMPLICATIONS

La nouvelle de la captivité de l'expédition française au pays des Hurons s'était répandue à Renselaerswyk comme une trainée de poudre, et avait été diversement accueillie. On regrettait beaucoup les trois Européens et l'on s'entretint des moyens de les délivrer. Mais on procéda avec la lenteur hollandaise, le soir, entre la pipe et le petit verre, car dans la journée les bons Bataves devaient vaquer à leurs affaires. On n'arriva donc à aucun résultat, malgré de longues discussions ; on bâtissait des châteaux en Espagne, et l'on faisait des plans qui pendant la nuit tombaient dans l'eau.

Le commandant Arendt van Curler attendait en vain depuis trois semaines le retour du coureur des bois, et chaque jour il donnait aux sentinelles l'ordre de lui amener sans façon Jean l'espion, le jour ou la nuit. Mais celui-ci ne paraissait pas et le commandant ne pouvait s'imaginer où le Flamand pouvait être et ce qui l'empêchait de venir faire son rapport. Cependant il n'eut pas l'idée de faire d'autres démarches pour la délivrance des trois Blancs, quoiqu'il les plaignît sincèrement et qu'il se représentât l'horreur de leur sort. Jean devait d'abord lui apporter la nouvelle et ensuite on prendrait les mesures

nécessaires. Van Curler s'était dit cela et l'avait répété si souvent aux autres qu'il s'était persuadé qu'il en était ainsi. Son principe était qu'il fallait accomplir strictement son devoir, et il n'en eût dévié sous aucun prétexte. Il fit donc son rapport au ministère des colonies d'Amsterdam et il demanda des instructions ultérieures.

Ce message du commandant ne parvint que vers la mi-septembre dans les mains du gouverneur Kieft, qui de son côté s'adressa à la chambre des États-Généraux pour demander ce qu'il fallait faire. Il envoya aussi une relation au gouvernement des colonies françaises à Québec, en offrant d'agir de concert pour la délivrance des prisonniers, aussitôt qu'il aurait reçu de la Haye les pouvoirs nécessaires.

Dans la maison de la mission de Trois-Rivières on attendait anxieusement une lettre que le P. Jogues devait écrire en latin et déposer à l'embouchure de l'Ottawa dans le cœur d'un chêne qui avait déjà servi souvent de boîte aux lettres. Un espion algonquin, au service des Français, s'y était rendu une semaine après le départ du missionnaire, mais il n'avait rien trouvé et il lui avait été impossible de découvrir sur les bords de l'Ottawa les traces des voyageurs. Après avoir exploré la contrée pendant plusieurs jours, il était revenu sans succès dans la colonie. Son rapport éveilla de vives craintes chez les catholiques de Trois-Rivières, et le supérieur de la Mission s'adressa immédiatement au gouvernement pour hâter l'expédition militaire vers le Saint-Laurent supérieur. Mais c'était les Huguenots qui tenaient le gouvernail à Québec, et l'on répondit à la pétition du P. recteur que les préparatifs demandaient beaucoup de temps et de travail, que l'on regrettait amèrement la disparition du prêtre et de ses compagnons, mais que l'on ne pouvait pas, sans autorisation, envoyer des troupes à leurs recherches.

Cette décision venait d'arriver à Trois-Rivières où elle avait causé une grande tristesse aux missionnaires, lorsque le coureur des bois,

qui avait pris par les Montagnes-Vertes un sentier direct vers le village des Français frappa à la porte du couvent, et demanda à parler au recteur pour une affaire pressante. Il apportait, disait-il, des nouvelles du P. Jogues, et il fut introduit au parloir sans retard.

« Ah ! mon Père, commença l'hypocrite, après avoir répondu au salut catholique du religieux, ah ! mon Père, j'ai à vous annoncer un bien triste message. Le vénérable missionnaire, qui est parti dernièrement avec deux frères et une petite troupe de guerriers rouges pour le pays des Hurons, est tombé dans les mains des Mohawks.

— Nos craintes se sont donc réalisées, soupira le recteur, qui pendant quelque temps garda le silence. Pouvez-vous nous dire quelque chose de plus, ajouta-t-il ? Le P. Jogues vit-il encore ? ou a-t-il déjà succombé comme victime des sauvages ? Que savez-vous des Hurons et des braves oblats qui accompagnaient le père ?

— Je puis vous renseigner exactement sur tout, mon Père. Mais apprenez d'abord qu'aucun des trois Blancs n'a été massacré, répondit le coureur des bois, qui, pressé par le recteur, raconta ce qu'il voulut. Il passa naturellement sa trahison sous silence, et prétendit n'être arrivé que par hasard le jour de l'attaque ; il était allé de suite à Renselaerswyk informer les Hollandais voisins des Mohawks et les engager à protéger les prisonniers. Il rapporta sa conversation avec Arendt van Curler, disant que par ses instantes prières il avait décidé le commandant à s'occuper du missionnaire et des Blancs en offrant une rançon aux Mohawks. Lui-même s'était proposé comme négociateur, mais les Mohawks n'avaient pas voulu accepter les présents ; et, comme une tentative de fuite avait échoué par suite de la vigilance des sauvages, il s'était empressé de partir pour apporter aux religieux de Trois-Rivières la terrible nouvelle. Ensuite il raconta en détail les affreuses souffrances des trois Européens et termina son rapport en assurant que les Mohawks ne massacreraient pas les Blancs jusqu'à son retour. Si les Français offraient une grande somme, tous les

prisonniers seraient rendus, sinon, ils seraient cruellement tourmentés et brûlés au poteau. »

Le coureur des bois joua son rôle très adroitement ; la description des tortures souffertes par le missionnaire et ses compagnons et la perspective qui les attendait brisèrent le cœur du P. recteur.

« Ainsi les Hollandais s'intéressent au sort du père et des oblates ? cela m'étonne, car ils ne paraissent pas bien disposés pour nous. Que Dieu les récompense pour ce qu'ils font en faveur de ces malheureux, dit le recteur. »

Le coureur des bois ne sachant pas jusqu'où il pouvait pousser l'éloge des Hollandais de Renselaerswyk garda le silence en faisant un signe de tête approbatif, et le jésuite continua :

« J'ignore encore ce que nous pourrions faire pour venir en aide à nos frères. Il nous serait impossible de trouver de suite une grosse rançon : nous donnerons avec joie ce que nous avons, mais cela suffira-t-il ? On ne doit pas attendre un grand secours de notre gouvernement de Québec, et avant que la France puisse nous aider ces héros pourraient n'avoir plus besoin de secours humain.

— Il ne serait pas absolument nécessaire, mon Père, d'offrir des présents si considérables, objecta Jean. On pourrait acheter à Renselaerswyk, pour quelques centaines de florins, bien des bagatelles qui feraient plaisir aux Mohawks. Sans doute il faudrait en avoir aussi quelques cent autres pour les Hollandais, car ils ne font rien pour rien, je veux dire, pour l'amour de Dieu. Au pis-aller, c'est-à-dire, si les Mohawks ne voulaient pas accepter de rançon, on pourrait tenter un coup de main. J'y ai déjà pensé et je calcule qu'avec une bonne prime on réunirait quelques hommes décidés à risquer leur vie. Mais il ne faudrait faire cette tentative qu'à la dernière extrémité.

— Le P. Jogues n'approuverait pas des actes de violence et nous-mêmes nous ne pourrions y consentir, mon ami. Mais dites-moi donc votre nom, pour que je puisse vous le donner.

— Jem'appelle Henri... Henri Simon », balbutia le coureur des bois avec effort, et afin de cacher son embarras, il se pencha pour ramasser une feuille sèche que le vent venait d'apporter dans la chambre.

Le religieux était bien trop occupé des martyrs pour remarquer la terreur de celui dont il avait demandé le nom. Il réfléchit pendant quelques instants :

« Combien d'argent comptant, demanda-t-il, vous serait nécessaire pour commencer les négociations, mon cher Henri Simon ? Je pourrais vous donner quelque chose et le reste se trouverait plus tard. Ce serait déjà beaucoup si vous pouviez gagner quelques Mohawks influents et obtenir que les pauvres prisonniers soient traités avec humanité.

— Eh bien ! pour commencer, c'est-à-dire pour les gagner, je pense qu'il suffirait — je parle d'après notre monnaie — qu'il suffirait de deux cents florins. On ne pourrait certainement pas racheter les prisonniers avec cette somme ; mais, pour le début, ce serait suffisant, répartit le coureur des bois.

— Mais comment se ferait le rachat ? Les Mohawks viendraient-ils chercher à Trois-Rivières l'argent de la rançon ou plutôt les armes et les marchandises qu'ils exigeraient ?

— Oh ! non, mon Père, ils ne le feraient pas, car ils se défient trop des Français.

— Mais ils viendraient bien près du Saint-Laurent où nous conduirions les marchandises ?

— C'est encore une question. Ils iraient plus volontiers à Rensselaerswyk, car ils sont en bonnes relations avec les Hollandais. Sur le Saint-Laurent, ils craindraient une embuscade. C'est à Rensselaerswyk que la livraison se ferait le plus facilement et le P. Jogues pourrait aussi s'y embarquer immédiatement.

— Il faut y réfléchir, mon bon Henri Simon. Mais comment pourrions-nous vous envoyer une réponse ?

— C'est ici qu'est la difficulté, mon Père. Vous pouvez à peine m'envoyer un messenger, car il arriverait difficilement jusqu'à moi à travers le pays des Mohawks. Il faudra bien que je fasse le voyage une seconde fois. Je le ferai très volontiers, mon Père, très volontiers. Ah ! si je pouvais soulager les souffrances de ces malheureux ! Vous ne vous imaginez pas ce qu'ils ont à souffrir !

— Quand pensez-vous retourner auprès d'eux ?

— Aussitôt que possible. Il y a déjà un mois que le Révérend Père gémit en captivité. Je me mettrai en route... eh bien ! aussitôt que vous aurez pris une décision.

— Restez chez nous aujourd'hui, mon bon Henri. J'espère pouvoir réunir l'argent nécessaire jusqu'à demain. Il faut réfléchir en outre à ce qui nous reste à faire, et déterminer l'endroit où la remise des prisonniers aura lieu. Acceptez ce que nous pouvons vous offrir ici, brave homme ; Dieu récompensera votre bonne action. Attendez un instant, je vais vous faire préparer une chambre.

— Que Dieu vous le rende, mon Père. Je suis exténué comme un chien de chasse, et je puis difficilement repartir avant demain ; mais dès le point du jour je me mettrai en route.

— Je ferai mes efforts pour trouver l'argent jusque-là. Je vous en parlerai de nouveau cet après-midi. En attendant, je vais m'occuper de tout ce qui vous est nécessaire. »

Lorsque le recteur eut quitté le parloir, le coureur des bois se frotta joyeusement les mains et murmura :

« Jamais je n'ai surpris d'argent aussi facilement que ces deux cents florins ! Et les Hollandais devront encore ouvrir leur bourse : Hihhi ! Si tout va bien, j'empocherai huit cents florins, sans grand effort, et les jésuites rôtiront tout de même. Hum ! si cependant le diable me jouait un tour, je n'aurais plus qu'à me retirer chez les Anglais par la Virginie ou à me faire admettre comme chef chez les Mohawks. Mais pourquoi me casser la tête pour des choses qui n'arriveront pas ?

La tête chauve et ses deux jeunes auxiliaires doivent s'y attendre aussi vrai que je suis Jean le sauvage, et Ahatsistari ne courra plus longtemps sur cette terre. Quand ces personnages auront disparu, je serai en sûreté et je pourrai mentir à mon aise aux Français et aux Hollandais. Mais jusqu'à demain il faut jouer le rôle d'un homme pieux. Ce sera difficile, mais cela ne durera pas longtemps. Hahaha ! La Main-Rouge chez les Jésuites ! Si l'Aigle et le Serpent-Bigarré le voyaient ! Pah ! et si les Hollandais l'apprenaient !... Mais il ne faut pas y penser. »

Un bruit soudain fit cesser son monologue. Il s'assit sur un escabeau et fixa hypocritement les yeux sur le crucifix suspendu en face de la porte. En même temps parut un frère qui invita le misérable à le suivre dans le bâtiment où un lit lui avait été préparé. Il le pria d'y déposer son bagage et de venir prendre quelque nourriture avant de se livrer au repos.

Le coureur des bois ne se le fit pas dire deux fois, car il était aussi fatigué qu'affamé ; cependant il n'eut pas d'appétit et son sommeil fut agité. La paix qui habitait dans cette maison de Dieu ne convenait pas à ce pécheur endurci. Le remords s'élevait en lui, faiblement il est vrai, mais sans relâche, et il se retournait sur sa couche comme sur un gril brûlant. Son repos était un tourment et il attendait impatiemment l'heure du départ. Il ne voulait pas rester dans cette maison plus longtemps qu'il n'était nécessaire, et dès qu'il aurait l'argent, il quitterait le couvent, tournerait le dos à la colonie et reprendrait le chemin de la forêt où la vue d'un habit religieux ne lui rappellerait pas son forfait. « Si je ne sors pas bientôt d'ici, ces jésuites me rendront de nouveau catholique et ce n'est pas mon affaire, » murmura-t-il lorsque le recteur le fit venir chez lui après midi. Ce n'était certainement pas des paroles en l'air, car ce sauvage-compagnon commençait à sentir et à craindre l'influence de la vie religieuse qui l'entourait.

Quand il quitta, une heure plus tard, la cellule du père jésuite, ses yeux brillaient et il se prépara immédiatement à partir. Toutes les exhortations des bons pères pour l'engager à se reposer encore furent inutiles : il prétexta la situation malheureuse des prisonniers auxquels il fallait porter secours au plus vite pour ne pas arriver trop tard. Le recteur donna les plus grands éloges à sa magnanimité, à son courage héroïque et chrétien, et le coquin quitta la station de la mission de Trois-Rivières avec les bénédictions des habitants.

Il se dirigea vers la forêt, emportant dans une ceinture de cuir une forte somme en pièces d'or qu'il avait promis d'employer en faveur des prisonniers, et il avait l'espoir d'en recevoir dans trois semaines une plus considérable. Le but de son voyage à la colonie française était donc complètement atteint.

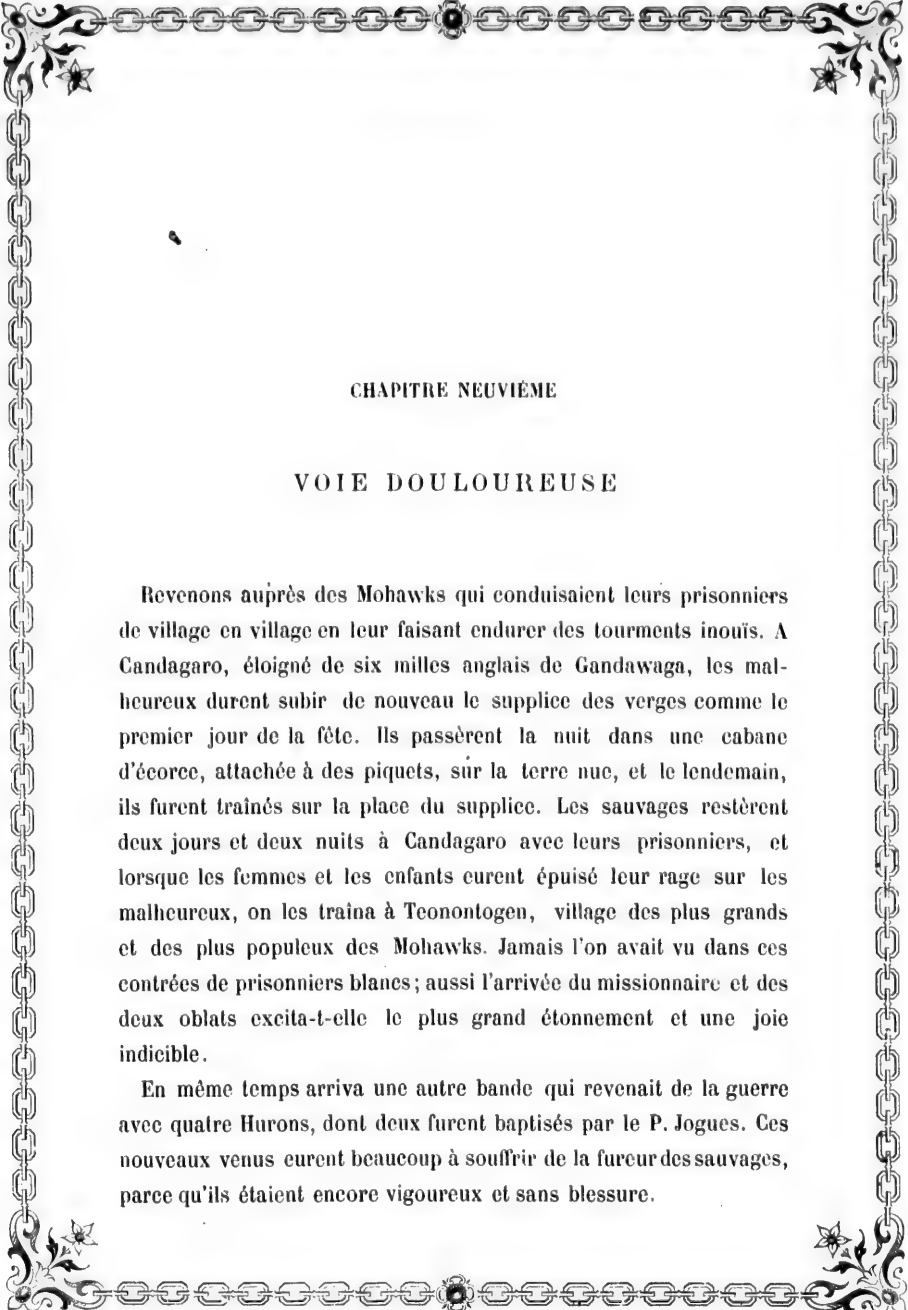
Le jour suivant, le recteur du couvent envoya à son supérieur de France un rapport détaillé. Il écrivit aussi aux pères de Québec une relation sur le sort du bien-aimé missionnaire, en les priant de mettre tout en œuvre pour décider le gouvernement à intervenir. Mais leurs efforts ne furent pas couronnés de succès avant l'arrivée du message du gouverneur Kieft ; les employés de Québec se contentèrent d'écrire à Paris et de remercier le gouvernement colonial de la Nouvelle-Amsterdam de ses communications en l'assurant que l'on allait prendre des mesures énergiques.

Dans la tribu des Hurons, la terrible nouvelle qu'apportèrent les guerriers échappés aux Mohawks causa une surexcitation indicible. Ahatsistari, Annaotata, Anonhataron, Tondichoren, Ondetarraon et d'autres qui étaient prisonniers, comptaient parmi les plus estimés de toute la peuplade, et leur capture, provenant d'une trahison, enflamma l'esprit de vengeance des Hurons. Le P. Jogues n'était pas moins aimé et honoré et sa perte fut cruellement ressentie par ses enfants rouges. Les missionnaires du Nipissing le comptaient déjà parmi les morts ainsi que ses compagnons, et ils priaient chaque jour pour le repos

de leurs âmes. Les chefs des Hurons voulaient de suite préparer une forte armée pour attaquer les Mohawks dans leur propre pays ; mais les prêtres de la mission n'approuvèrent pas ce projet, car ils craignaient qu'une guerre avec les Mohawks n'attirât en même temps les quatre tribus des Iroquois, qui étaient d'anciens ennemis. Les Hurons n'auraient pu affronter cette coalition avant d'être certains du concours des Français, et dans ce moment on n'avait aucun espoir. Les colonies françaises d'Amérique n'avaient pas été des mines d'or, comme on l'avait cru d'abord à Paris ; elles ne rapportaient rien à la mère patrie, et celle-ci se montrait une marâtre. En outre les protestants avaient la haute main dans les établissements du Saint-Laurent et entravaient de toute manière les catholiques. Tel était l'état des choses et le P. Lallemant, Supérieur des missions chez les Hurons, employa tous les moyens en son pouvoir pour calmer le désir de vengeance des Indiens, mais ce fut sans succès : il fallait venger la défaite et reconquérir l'honneur guerrier dans une guerre de représailles.

« Les Atignenongek font volontiers ce que disent les Robes-Noires, répondirent les chefs aux objections des missionnaires ; mais les Robes-Noires ne sont pas des guerriers, et elles ne peuvent pas dire ce que les Atignenongek doivent faire ou ne pas faire quand les Loups-Rouges déterrèrent le tomahawk. Les Robes-Noires doivent prier leur vrai Grand-Esprit pour leurs frères rouges, afin qu'il les aide à anéantir les coups insolents. Le poteau de guerre est déjà dressé dans les villages des Atignenongek, le tomahawk est déterré et les carquois des guerriers sont remplis de flèches : ils doivent marcher dans le sentier de la guerre ! »

Ils s'en tinrent à cette décision et se préparèrent sans relâche à une attaque générale. Mais il pouvait se passer encore quelque temps jusqu'à l'action décisive, car les différentes tribus étaient très éloignées les unes des autres.



CHAPITRE NEUVIEME

VOIE DOULOUREUSE

Revenons auprès des Mohawks qui conduisaient leurs prisonniers de village en village en leur faisant endurer des tourments inouïs. A Candagaro, éloigné de six milles anglais de Gandawaga, les malheureux durent subir de nouveau le supplice des verges comme le premier jour de la fête. Ils passèrent la nuit dans une cabane d'écorce, attachée à des piquets, sur la terre nue, et le lendemain, ils furent trainés sur la place du supplice. Les sauvages restèrent deux jours et deux nuits à Candagaro avec leurs prisonniers, et lorsque les femmes et les enfants eurent épuisé leur rage sur les malheureux, on les traîna à Teonontogen, village des plus grands et des plus peuplés des Mohawks. Jamais l'on avait vu dans ces contrées de prisonniers blancs; aussi l'arrivée du missionnaire et des deux oblats excita-t-elle le plus grand étonnement et une joie indicible.

En même temps arriva une autre bande qui revenait de la guerre avec quatre Hurons, dont deux furent baptisés par le P. Jogues. Ces nouveaux venus eurent beaucoup à souffrir de la fureur des sauvages, parce qu'ils étaient encore vigoureux et sans blessure.

Le supplice des trois Blancs ne commença que vers le soir : on leur mutila de nouveau les mains, on leur arracha les cheveux et on les frappa avec des bâtons allumés. Puis on conduisit dans une hutte le missionnaire et ses compagnons qui subirent le supplice des charbons, en recevant l'ordre de chanter comme les autres prisonniers. Sur l'avis du père jésuite, ils chantèrent le psaume quatre-vingt-dix qui chante la confiance que l'on doit avoir en Dieu, et leur cantique retentit en l'honneur du Tout-Puissant. Les sauvages les écoutaient avec étonnement, quoiqu'ils ne comprissent pas un mot, et lorsque la psalmodie fut terminée, ils applaudirent, car aucun prisonnier n'avait chanté son chant de mort avec plus de courage et d'inspiration.

Quatre guerriers s'approchèrent alors avec de solides liens d'écorce, et attachèrent à des poteaux les bras du missionnaire en les tirant si violemment que le malheureux fut comme crucifié, car il ne pouvait toucher la terre, parce que les poteaux étaient très éloignés l'un de l'autre. Bientôt après, ces cordes entrèrent dans les chairs et le P. Jogues sentit qu'il allait perdre connaissance. Il était persuadé que ses bourreaux voulaient le livrer aux flammes et il les supplia, — c'était sa première demande, — de le délier pour quelques instants ou au moins de relâcher les nœuds.

Un ricanelement fut la seule réponse de ces sauvages qui continuèrent leurs tortures d'une manière plus cruelle. Les mains mutilées, supportant tout le poids du corps, causaient des souffrances atroces au missionnaire et ses douleurs devinrent de plus en plus intolérables. Il demandait à Dieu avec ferveur la force et le courage en recommandant son âme. Tout à coup un guerrier, Séneca, de la famille la plus intelligente des Iroquois, arrivé par hasard à Teonontogen, traversa les rangs des barbares qui se repaissaient des souffrances du Visage-Pâle; il tira son couteau, coupa les cordes et laissa doucement glisser à terre le prisonnier qui ne pouvait plus se sou-

tenir. Sans dire un mot, il se retira ensuite dans la foule des spectateurs qui n'exprimèrent leur étonnement que par un faible « Uah ». Ils se contentèrent de ces tortures.

Les martyrs passèrent la nuit, les uns dans des huttes, les autres au lieu du supplice où on les attacha de nouveau à des piquets. Le lendemain, on les reconduisit à Candagaro, parce que les Mohawks de Gandawaga qui n'étaient pas d'accord pour la sentence, avaient convoqué une assemblée dans laquelle tous les chefs et les sachems du peuple mohawk devaient voter sur le sort des prisonniers.

On n'avait pas caché aux Français qu'ils seraient probablement bientôt sacrifiés au dieu Aïreskoï; mais ils ne s'effrayèrent pas de cette nouvelle, car après les souffrances qu'ils avaient endurées, la mort par le feu était une véritable délivrance.

Les chefs eurent plusieurs conciliabules, et après leur décision, les Français apprirent qu'on leur laissait la vie et que l'on ne sacrifierait que trois Hurons : Eustache Ahatsistari, Paul Ononharaton et Elienne Annaotaha.

C'était un effroyable jugement et le missionnaire eût donné volontiers sa propre vie pour sauver ces chrétiens si braves et si fidèles; mais il vit bien que les Mohawks voulaient porter aux Hurons, leurs anciens ennemis, un coup mortel, et il ne dit pas un mot, de peur d'aggraver leur sort en plaidant leur cause. Annaotaha qui, par ses ruses et sa vaillance, s'était fait, dans les guerres de son peuple avec les Iroquois, un nom redouté, devait subir sur-le-champ la mort par le feu. Il fut donc immédiatement conduit au lieu du supplice et suspendu par les poignets à deux poteaux comme on avait fait la veille pour le missionnaire. Tous les prisonniers furent témoins de cette épouvantable exécution; mais aucun ne put s'approcher du patient et le missionnaire qui lui adressa quelques paroles de consolation s'attira une dure réprimande.

Les exécuteurs du jugement étaient une troupe de jeunes guerriers

qui commencèrent ce spectacle épouvantable par une danse de guerre autour de leurs victimes. Chaque danseur faisait un geste grotesque, d'après la mesure marquée par un tambour primitif et tourmentait le prisonnier d'une manière quelconque. Les uns lui donnaient des coups sur le devant de la jambe, les autres piquaient sa chair avec de petits bâtons ; d'autres le frappaient avec des charbons ardents fixés à des baguettes. Cette torture dura aussi longtemps que le malheureux eut la force de la supporter. Dès qu'on le vit faiblir, on apporta des fagots que l'on plaça sous ses pieds et que l'on alluma. Il était donc rôti de bas en haut. Annaotaha souffrit environ deux heures, et enfin son âme s'échappa de ce corps martyrisé pour recevoir dans la patrie céleste la couronne immortelle de sa persévérance.

Après que le bûcher eut été réduit en cendres, un chef de Teonontogen annonça à Ahatsistari qu'il devait le suivre dans son village. Ononharaton fut livré aux habitants d'Ossérion, peuplade fixée entre Gandawaga et Renselaerswyk. Ces deux braves ne purent dire adieu à leurs amis et à leurs compagnons que par leurs regards et des signes. Ahatsistari montra le ciel et regarda le missionnaire avec des yeux si brillants que celui-ci, oubliant toute prudence, s'écria : « Oui, mon fidèle Eustache, vous êtes tous les deux sur le sentier qui conduit au paradis. Allez à la garde de Dieu. Vous n'avez plus besoin de consolation humaine. »

Un mauvais traitement qu'il reçut des squaws lui ferma les lèvres, et les vaillants entre les braves suivirent en silence leurs bourreaux dans les villages lointains. Ononharaton y fut frappé du tomahawk après une épouvantable torture par le feu ; Ahatsistari, d'abord brûlé avec une cruauté raffinée, fut enfin décapité. Tous deux moururent en héros : leurs lèvres ne laissèrent échapper ni une plainte, ni un gémissement. Ahatsistari pria même pour ses bourreaux qui l'insultaient et se moquaient de lui.

Les Français et les Hurons, condamnés à la captivité, restèrent jusqu'au soir sur la place du supplice de Candagaro et furent ensuite séparés pour toujours les uns des autres. Guillaume Couture échut à une famille de Teonontogen. Le P. Jogues et René Goupil durent suivre leurs maîtres à Gandawaga. Les Hurons furent donnés aux guerriers qui les avaient faits prisonniers. Ce fut un adieu déchirant.

Mais il fallut encore supporter les difficultés du retour dans les villages de leurs maîtres. Enfin on accorda du repos aux esclaves, afin de panser leurs blessures et de les rendre capables de travailler ; car chez presque toutes les peuplades indiennes, le guerrier regarde comme une honte de travailler à la maison ou à la campagne. Il va à la guerre et à la chasse, entretient ses armes et en fabrique de nouvelles ; mais tout le reste doit être fait par les femmes et les esclaves. Ceux-ci cultivent le maïs et les autres céréales, tiennent la maison en ordre, rapportent le gibier, préparent les peaux dont ils font des mocassins et des vêtements, cherchent le bois à brûler, et doivent s'occuper ainsi toute la journée.

Le missionnaire et René n'avaient pas encore été reçus comme membres d'une famille et ils étaient considérés comme un bien commun, par conséquent, exposés à subir des affronts contre lesquels personne ne les protégeait. Guillaume Couture, au contraire, était membre d'une famille de Teonontogen et à l'abri des mauvais traitements. Goupil avait beaucoup souffert des yeux, et le missionnaire craignait qu'il ne devint aveugle ; mais René, qui avait étudié la médecine, reconnut que ce malaise serait guéri par le repos. Il ne se trompait point ; au bout de quelques semaines, ses blessures, ainsi que celles du P. Jogues furent cicatrisées. Ils eurent cependant beaucoup à souffrir encore, mais ce n'était rien en comparaison de ce qu'ils devaient endurer jusqu'à leur retour à Gandawaga. Tant que leurs blessures furent ouvertes, l'on n'exigea d'eux aucun travail et ils purent circuler librement dans le village, et aller à la pêche

avec les jeunes gens. Ils avaient donc toute facilité pour prendre connaissance des lieux et s'instruire sur la manière de vivre des Mohawks : ils ne négligèrent point cette occasion.

Gandawaga formait, comme tous les villages Mohawks, un carré long coupé de rues irrégulières. Au milieu se trouvait une place libre avec la hutte du conseil qui se distinguait des autres wigwams par des proportions plus grandes. Le village était protégé contre un coup de main par des palissades et des fossés de quelques pieds de profondeur ; on voyait à l'est et à l'ouest les portes de sortie que l'on barricadait en temps de guerre.

Les huttes étaient faites de troncs et d'écorces d'arbres ; leur toit voûté avait une ouverture carrée qui servait de cheminée, et que l'on couvrait de peaux dans le mauvais temps. Ces cabanes avaient différentes longueurs, selon le nombre des habitants, et dans l'intérieur, la hauteur était d'environ dix pieds. A la façade donnant du côté de la rue se trouvait une porte haute de cinq pieds et fermée par une natte tressée ; vis-à-vis, au fond de la hutte, une fente d'un pied et demi représentait la fenêtre. La terre nue servait de plancher ; il y avait cependant quelques peaux et des nattes. Chaque hutte ne contenait qu'un appartement qui était tenu avec le plus grand soin. Aux parois recouvertes de peaux à un pied de hauteur, étaient fixés des lits de camp couverts de feuilles sèches, pouvant servir de sièges. Ces lits n'étaient que pour l'usage d'une seule et même personne, d'après une ancienne coutume, et le chef de la cabane n'occupait jamais la couche d'un autre membre de la famille. Son lit était au fond de la hutte et au-dessus pendaient ses armes de chasse et ses ornements de guerre. La squaw, les enfants, les esclaves et les fils adoptifs couchaient le long des parois ; et s'il venait un étranger, on le conduisait dans une hutte spéciale où on lui dressait une couche à part. Au milieu de la cabane, se trouvait le foyer. Ces dispositions étaient les mêmes pour un simple guerrier comme pour un chef.

Devant les portes des huttes courait une rue très large qui aboutissait à la cabane du conseil dans le voisinage de laquelle habitaient le chef de la paix (le sagamore) et les chefs de la guerre. Ces derniers n'avaient de pouvoir illimité que sur le champ de bataille ; autour du feu du conseil ils occupaient les premières places à côté du sagamore et de ses conseillers choisis parmi les hommes les plus expérimentés. Mais dans toutes les affaires privées et dans les choses qui intéressaient la tribu ou la nation, les chefs de la guerre étaient subordonnés au sagamore et ils devaient s'en rapporter à sa décision. Dans les assemblées, chaque guerrier, c'est-à-dire chaque homme d'un âge mur, avait voix délibérative mais non pas voix décisive, excepté dans le jugement des prisonniers. Toutes les autres questions étaient résolues par le sagamore du village avec le concours de ses conseillers ; et les chefs de la guerre prononçaient la sentence, quand ils s'agissait d'affaires de leur ressort.

Outre les sachems et les chefs qui, suivant le rang assigné à leurs mérites et à leurs actions, portaient une ou plusieurs plumes d'aigle dans les tresses de leur scalp, on honorait encore spécialement les wakons, c'est-à-dire ceux que les Blancs nommaient médecins, magiciens et sorciers, et qui tenaient le rang de prêtres.

Les Indiens habitant le nord et la côte de l'Atlantique n'avaient ni temples ni autels, ni endroits particulièrement consacrés au culte de leurs idoles, à moins qu'on ne veuille désigner par là la place du supplice qui, comme à Gandawaga, était en dehors du village. Les Wakons possédaient une grande influence et étaient en grand honneur aussi longtemps que le peuple superstitieux se laissait séduire et tromper. Si leurs prédictions ne s'accomplissaient pas, si leurs malades mouraient, ou si, au moyen de leurs conjurations ils n'atteignaient point leur but, ils n'étaient pas embarrassés de trouver un faux-fuyant et savaient toujours adroitement repousser toute responsabilité. Mais, s'ils tombaient en discrédit auprès du peuple, ce

qui pouvait arriver pour un incident sans importance, ils perdaient bientôt toute confiance, toute considération, toute influence, et même la vie comme ennemi du peuple.

Cette étude de la vie indienne et du culte payen des Mohawks était plein d'intérêt pour le missionnaire, et il ne perdit aucune occasion de compléter ses connaissances à ce sujet, car il prévoyait que sa mission serait de prêcher l'Évangile à ces sauvages.

Pendant ce temps de repos, se passèrent des événements qui eurent une grande influence sur l'avenir de nos deux captifs. La troupe des Mohawks qui avait rencontré l'Aigle sur le lac Champlain, troupe composée d'environ deux cents hommes, surveillait les soldats que les Européens envoyaient de temps en temps en reconnaissance, et elle découvrit bientôt en effet un détachement français dont le commandant avait reconnu la nécessité de couvrir par un fort l'embouchure du fleuve Richelieu ou Sorel. Ce fleuve conduisait en effet au Saint-Laurent les eaux des lacs Champlain et Georges, et par là, non seulement on fermait ainsi l'unique route par eau qui reliait le pays des Mohawks avec le Nord, mais on donnait encore un appui aux explorateurs et en même temps une station sûre entre Trois-Rivières et les établissements du territoire des Hurons, ce qui devait contribuer puissamment à la facilité du commerce et à la sécurité du Saint-Laurent.

Le prudent officier envoya de suite un de ses espions indiens, chargé de faire un rapport circonstancié; celui-ci s'élança dans son canot et parvint rapidement au lieu de sa destination. Le gouverneur général, le chevalier de Montmagny, lut le message avec la plus grande attention et approuva entièrement l'avis de son officier. Il fit appareiller une brigantine avec des instruments de pionniers, des canons, des munitions, des provisions et des tentes, pour se rendre lui-même sur les lieux, examiner le terrain et faire construire le fort sous sa direction. Ce plan fut tenu très secret, parce que la pre-

mière requête des pères de Trois-Rivières demandant instamment d'assurer les communications avec les missions des Hurons avait été repoussée. Le gouvernement colonial ne voulait pas se montrer favorable aux catholiques, et encore moins faire ce qu'ils demandaient avant d'avoir reçu des instructions de la mère patrie, mais d'un autre côté, il ne pouvait négliger ses propres avantages qui augmentaient incontestablement par la sécurité du commerce sur le Saint-Laurent.

Lorsque la brigantine arriva à l'embouchure du Richelieu, la troupe de reconnaissance s'y était déjà retranchée, parce que ses espions lui avaient annoncé l'arrivée des Mohawks. Le gouverneur fit de suite débarquer les canons que l'on établit sur les ouvrages construits à la hâte; mais le vaisseau garni de quelques canonnières se retira au milieu du fleuve et jeta l'ancre sur un point d'où l'on pouvait efficacement surveiller la côte et porter secours à la garnison en cas d'attaque.

Ces mesures n'avaient pas été prises une heure trop tôt, car à l'aube du lendemain les sauvages qui ne se doutaient pas que les Blancs eussent des canons, s'avancèrent en rampant comme des chats. Mais les avant-postes étaient sur leurs gardes. Un sous-officier, nommé du Rocher, les aperçut à temps, commanda le feu, et se jeta précipitamment avec ses soldats dans le camp retranché; la garnison, mise en alarme par le feu des avant-postes, prépara une chaude réception aux Peaux-Rouges dont la première attaque fut repoussée. Le tonnerre des canons, le sifflement des boulets, le craquement des fusils firent une impression épouvantable sur les Mohawks, et lorsqu'ils attaquèrent une seconde fois en se trouvant entre la brigantine et le camp, ils reçurent un feu croisé qui les obligea à se retirer promptement en laissant leurs morts et leurs blessés. Les Français poussèrent des cris de joie et se mirent immédiatement à la construction du fort Richelieu qui, plus tard, devait leur être d'une grande utilité.

Ce combat avait eu lieu au moment où le coureur des bois arrivait à Trois-Rivières; mais comme il s'y arrêta à peine un jour, la nouvelle de la victoire ne parvint pas jusqu'à lui. Les catholiques eux-mêmes ne se doutaient nullement de ce qui s'était passé à l'embouchure du Richelieu, et ne pensaient guère que leurs désirs étaient accomplis, malgré l'opposition de leurs adversaires.

Les Mohawks vaincus s'enfuirent, pris de panique, vers leurs villages, et lorsque les premiers fuyards arrivèrent haletants à Gandawaga, et racontèrent avec exagération la défaite qu'ils avaient essuyée, les fiers guerriers, accoutumés à la victoire, furent transportés de fureur, et demandèrent à grands cris le sang des Français qui étaient au milieu d'eux. Mais ceux-ci furent enlevés par le sagamore, le Serpent-Bigarré, qui, dans leur propre intérêt, les fit attacher et conduire dans la hutte du conseil où se trouvaient les vieux guerriers auxquels il pouvait avoir confiance.

« Vous serez brûlés ! Aireskoï est irrité contre les Mohawks, parce qu'ils ne lui ont pas sacrifié les Visages-Blancs tombés entre leurs mains », criaient les passants aux prisonniers qui envisageaient leur sort avec la plus grande tranquillité.

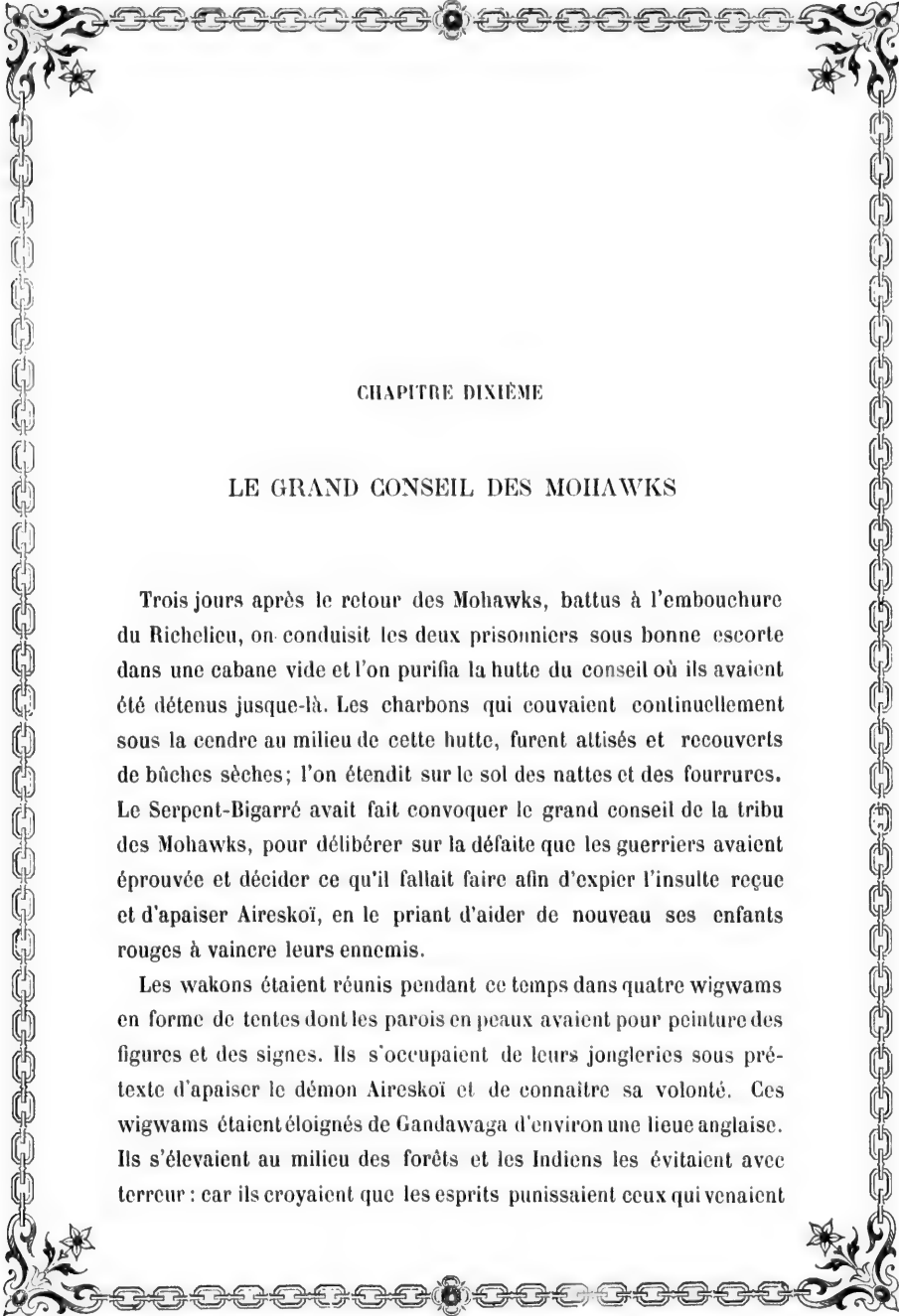
Mais la surexcitation augmenta chez les habitants de Gandawaga avec l'arrivée du gros des fuyards. On accourut en foule d'Ossernenon, de Candagaro et même de Teonontogen, qui était à une grande distance, et où la nouvelle s'était répandue avec la rapidité de l'éclair.

Un Lorrain, Thomas Renard, venu la veille à Gandawaga, ayant appris avec horreur l'histoire des souffrances du P. Jogues et de ses compagnons, courut en toute hâte à Renselaerswyk pour faire connaître le danger imminent où se trouvaient les deux prisonniers par suite de la défaite inattendue des Mohawks. Van Curler avait été jusque-là empêché d'agir énergiquement à cause de ses pouvoirs limités, et il attendait de jour en jour le Flamand dont il considérait l'absence comme un signe de succès. Il croyait que le coureur des bois avait

commencé avec les Mohawks des négociations qui traînaient en longueur. Mais lorsqu'il apprit par Renard que déjà trois Hurons avaient été mis à morts et que les autres prisonniers étaient inhumainement torturés, il accueillit favorablement une délégation des colons de Renselaerswyk qui avait à leur tête le généreux prédicateur Dominique Megapolensis, et il se déclara prêt à aller lui-même chez les Mohawks pour tenter de racheter les Français avec la rançon que l'on avait quêtée rapidement et qui se montait à deux cent soixante piastres ou environ six cents florins.

Le colporteur pressait le départ, et dès le lendemain, le brave gouverneur se mit en route, accompagné de Jacques Sansen, négociant très estimé, d'un interprète nommé Labadie et d'une petite escorte : tous ces hommes étaient portés dans deux canots. A son grand chagrin, le colporteur n'avait pu se joindre à eux ; mais il compléta rapidement sa provision de marchandises, et les suivit quelques jours après.

Pendant ce temps, le danger qui menaçait le prêtre et son grand compagnon grandissait d'heure en heure. Les Hollandais les auraient à peine trouvés en vie, si quelqu'un ne les avait précédés à Gandawaga et n'avait obtenu des chefs un délai pour l'exécution. Mais ce sauveur inespéré n'était autre que le coureur des bois.



CHAPITRE DIXIÈME

LE GRAND CONSEIL DES MOHAWKS

Trois jours après le retour des Mohawks, battus à l'embouchure du Richelieu, on conduisit les deux prisonniers sous bonne escorte dans une cabane vide et l'on purifia la hutte du conseil où ils avaient été détenus jusque-là. Les charbons qui couvaient continuellement sous la cendre au milieu de cette hutte, furent attisés et recouverts de bûches sèches; l'on étendit sur le sol des nattes et des fourrures. Le Serpent-Bigarré avait fait convoquer le grand conseil de la tribu des Mohawks, pour délibérer sur la défaite que les guerriers avaient éprouvée et décider ce qu'il fallait faire afin d'expier l'insulte reçue et d'apaiser Aireskoï, en le priant d'aider de nouveau ses enfants rouges à vaincre leurs ennemis.

Les wakons étaient réunis pendant ce temps dans quatre wigwams en forme de tentes dont les parois en peaux avaient pour peinture des figures et des signes. Ils s'occupaient de leurs jongleries sous prétexte d'apaiser le démon Aireskoï et de connaître sa volonté. Ces wigwams étaient éloignés de Gandawaga d'environ une lieue anglaise. Ils s'élevaient au milieu des forêts et les Indiens les évitaient avec terreur : car ils croyaient que les esprits punissaient ceux qui venaient

troubler les sorciers. Les wakons, pendant leurs incantations, s'abstenaient du boire et du manger. Chacun d'eux était accroupi dans son wigwam sur des peaux de chats sauvages soigneusement tannées ; ils tirèrent de leur bourse de sorcellerie faite en peau de loutre des têtes de hiboux, des queues de rat musqué, des serres d'aigle, des griffes de loup, des doigts humains et des crapauds desséchés, qu'ils étendirent sur une peau de daim ; ils murmurèrent ensuite quelques formules magiques et jetèrent en l'air ces objets horribles, cherchant à lire l'oracle dans la manière dont ils tombaient. Ils durent recommencer plus d'une fois leurs opérations, et ce ne fut qu'après avoir vu tous ces objets retomber dans la même position qu'ils pensèrent avoir reconnu la volonté de leur dieu.

Ils étaient aujourd'hui très empressés d'obtenir le résultat désiré, car les sachems leur avaient ordonné d'apporter promptement la décision dans la hutte du conseil. Le coureur des bois rampa sans bruit à travers les buissons, s'approcha d'un wigwam et murmura en ricanant : « Je vais vous guider, magiciens ! ma monnaie sonnante a déjà souvent dirigé votre sorcellerie et il serait étonnant qu'aujourd'hui elle n'ait pas le même succès. » Et soulevant doucement la paroi de la tente, il se glissa dans l'intérieur du wigwam qui inspirait tant de terreur.

Les guerriers étaient réunis en troupe dans les rues du village et s'entretenaient des derniers événements. Les squaws et les enfants, renfermés dans les huttes, regardaient au dehors avec épouvante ; et, lorsque les membres du grand conseil et les guerriers qui battaient le tam-tam se dirigèrent vers la hutte des délibérations, la place se remplit de curieux s'efforçant de connaître les décisions et qui furent tenus en respect par les gardes.

Les sachems et les guerriers prirent leurs places en silence. Le Serpent-Bigarré saisit le calumet de Killikinik et envoya en l'air trois bouffées de fumée afin que l'Esprit habitant dans le tabac portât vers

le ciel les paroles des Hommes-Rouges. Puis il passa la pipe au sachem de droite, et lorsque la ronde fut terminée, le Pau-Wau, ou le grand conseil, fut ouvert. Le Serpent-Bigarré se leva pour expliquer en quelques mots à l'assemblée le but de la réunion.

« Sachems et chefs du grand peuple des Mohawks ! dit-il, les Visages-Pâles qui habitent près du Grand-Fleuve ont versé le sang de nos vaillants frères. Aïreskoï s'est détourné de ses enfants rouges. Il est irrité contre eux et cependant ils ne savent pas en quoi ils l'ont offensé. Nos hommes sages l'interrogent dans leurs wigwams et il leur dira ce que les Mohawks doivent faire pour l'apaiser. Sachems et chefs ! obéissez aux paroles des braves qui vous parleront bientôt. Vous avez combattu comme de vaillants guerriers, mais de mauvais esprits ont aidé les Visages-Pâles devant qui nos jeunes hommes ont dû reculer. Lève-toi, Serre-de-Vautour, et raconte à nos frères assemblés la défaite que nos braves guerriers ont essuyée auprès du Grand-Fleuve. »

Le chef auquel il s'adressait était celui qui avait commandé l'expédition de l'embouchure du Richelieu. Il se leva et fit une description détaillée du combat, et attribua la défaite aux émissaires qui avaient indiqué un nombre d'ennemis bien plus faible qu'il ne l'était en réalité, et n'avaient pas parlé des grandes armes de tonnerre des Visages-Pâles qui avaient terrassé les guerriers. Il prenait le grand canot aux ailes blanches, comme il nommait la brigantine, pour un vaisseau portant le dieu de la guerre qui était venu au secours des Français.

« Plusieurs de mes jeunes gens ont vu ses auxiliaires dans le canot, s'écria-t-il. Les éclairs succédaient aux éclairs, le tonnerre roulait sur l'eau en grondant, les arbres se brisaient autour de nous, et le sang de plusieurs guerriers mohawks inondait la terre. Aïreskoï nous fit sentir le poids de sa colère. Il nous repoussa de sa main puissante et donna la victoire à nos ennemis. Trois de mes braves

restèrent étendus, couverts de blessures. Les Visages-Pâles les ont étranglés, comme des chiens lâches déchirent l'ours que le tomahawk du chasseur a mis hors d'état de se défendre. Sachems et guerriers ! Le peuple Mohawk fut toujours la terreur de ses ennemis. Il doit et il veut apaiser Aireskoï et venger la mort de ses braves. Cinq de mes jeunes hommes ne reviendront plus dans nos villages, ils sont allés dans les prairies éternelles. Beaucoup d'autres braves guerriers sont grièvement blessés. La honte et le mépris sont sur les Mohawks jusqu'au jour où ils auront vengé leurs frères morts. Serre-de-Vautour a parlé. »

Ce discours du chef enflamma la colère des assistants. Les yeux des jeunes conseillers lancèrent des éclairs, et les vieux froncèrent les sourcils ; mais personne ne rompit le silence.

Le Serpent-Bigarré se leva de nouveau et annonça qu'un deuxième chef, la Hache-Emoussée, allait prendre la parole. Celui-ci se borna à exprimer les impressions qu'il avait éprouvées sur le champ de bataille et chercha aussi à nourrir la soif de vengeance de l'assemblée.

« Trois de nos braves guerriers, dit-il, n'ont pas succombé en pleine bataille ; ils ont été traîtreusement assassinés par les Visages-Pâles, et trois Visages-Pâles, les frères de ces meurtriers, vivent dans les villages des Mohawks. Comment pourrions-nous apaiser Aireskoï, si nous ne lui donnons pas ce qui lui appartient ? Les Visages-Pâles, qui sont nos prisonniers, doivent mourir au poteau en l'honneur d'Aireskoï, et quand ils gémiront et hurleront dans les flammes, quand le feu les dévorera, c'est alors qu'Aireskoï donnera de nouveau aux Mohawks l'appui de son bras. Donnez donc à Aireskoï ce qu'il demande de nous ! Apaisez-le par la mort des trois Français. »

C'est ainsi qu'il termina son discours en produisant sur l'assemblée une profonde impression.

Deux autres chefs qui avaient pris part au combat sur le Richelieu

parlèrent dans le même sens. Puis Assendasse, un des conseillers du sagamore, qui, déjà, dans la première réunion, avait insisté sur l'exécution des Blancs, se leva et parla ainsi :

« Les braves chefs ont fait entendre de sages paroles. Le puissant Aireskoï exige la mort des Visages-Pâles, car ils ne sont pas seulement nos ennemis, mais ils sont aussi les siens. La Robe-Noire est un magicien, il sert un mauvais esprit qui combat contre Aireskoï. Comment les Mohawks peuvent-ils espérer qu'Aireskoï anéantira leurs ennemis s'ils reçoivent dans leurs wigwams les ennemis d'Aireskoï ? Que les Mohawks viennent en aide à Aireskoï, et Aireskoï viendra à leur secours ! »

La logique du vieillard menaçait de devenir plus dangereuse pour les prisonniers que les discours violents des autres chefs. Ses paroles persuadèrent plusieurs conseillers qui jusqu'alors n'avaient pas résolu la mort des Blancs. Mais le vaillant Koetsaéton se leva pour remplir, comme il l'avait fait déjà, le rôle de l'avocat. Il représenta que les prisonniers n'étaient pas des guerriers, et si quelques-uns des leurs avaient vaincu les Mohawks, on ne pouvait les en rendre responsables. Si la Robe-Noire était véritablement un magicien, elle aurait fait depuis longtemps usage de ses sortilèges et n'aurait pas souffert tous les tourments qu'on lui avait infligés, mais elle aurait brisé ses liens et puni ses bourreaux. La mort des Visages-Pâles ne pouvait être d'aucune utilité pour les Mohawks ; elle ne pouvait au contraire que rendre plus acharnés les Blancs qui habitaient dans le voisinage au nord et au sud, comme l'Aigle l'avait déjà fait remarquer. Les Mohawks ne recevraient plus désormais d'armes à feu, et ils seraient obligés d'en revenir à l'arc et aux flèches. Aireskoï n'était pas irrité, puisque dans deux combats précédents il leur avait donné la victoire sur les Hurons, dont ils avaient ramené plusieurs prisonniers. Il n'était donc pas nécessaire d'apaiser Aireskoï. Si cependant on voulait lui offrir un sacrifice digne de lui, il ne fallait

pas penser à la Robe-Noire ni à ses deux jeunes amis, car Aireskoï dirige les batailles, il déteste tout ce qui ne va pas au combat et on ne lui a encore jamais offert de squaw en sacrifice. La Robe-Noire et ses frères ne sont pas plus dignes que des squaws de mourir en l'honneur d'Aireskoï. Aireskoï serait plutôt insulté qu'honoré par de semblables victimes. »

Le vieillard qui venait de demander la mort des prisonniers considérait sournoisement le chef dont le cœur éprouvait un sentiment d'humanité. Aussi lorsque Koetsaéton eut terminé son discours, Assendasse se leva de nouveau :

« Mon vaillant frère de la famille des Tortues se trompe, dit-il, en pensant que la Robe-Noire a ressenti de la douleur quand il était attaché au poteau. Le prisonnier n'a laissé entendre aucune plainte ; il parlait continuellement au mauvais esprit dont il est le serviteur, et ce mauvais esprit, qui hait Aireskoï, lui donnait de la force et le rendait insensible à la douleur. Koetsaéton dit que la Robe-Noire n'est pas un guerrier, Koetsaéton dit la vérité. Mais qu'il me dise s'il a jamais vu un guerrier se laisser brûler, mutiler et frapper avec plus de courage et plus de tranquillité que la Robe-Noire. C'est un sorcier, autrement il n'aurait pas tout supporté en silence. Il a méprisé Aireskoï, puisqu'il n'a ni crié, ni gémi, et le mauvais esprit qui le protège a ri des Mohawks et de leur dieu de la guerre. La Robe-Noire doit mourir, car c'est l'ennemi des Mohawks, c'est l'ennemi d'Aireskoï. Le sage Koetsaéton veut-il nous dire si les Mohawks ont été vaincus quand Aireskoï était avec eux ? »

Quand Assendasse se fut assis, tous les yeux se tournèrent vers Koetsaéton qui se leva de nouveau et dit :

« La Serre-de-Vautour a dit aux chefs et aux sacheins quand et où les Mohawks ont été vaincus, parce que leurs éclaireurs n'avaient pas fait leur devoir. C'était près du Grand-Torrent. Les armes de tonnerre des Français que les aveugles éclaireurs n'avaient pas vues écrasèrent

nos braves : ce ne fut donc pas la colère d'Aireskoï. La Serre-de-Vantour est un grand chef qui connaît ce que son œil voit et qui sait ce que sa langue dit. Si les Mohawks veulent punir les coupables, ils doivent faire mourir les mauvais éclaireurs, mais non pas les Visages-Pâles qui étaient alors dans nos villages et ne savaient pas que leurs frères livraient combat auprès du Grand-Torrent aux guerriers des Mohawks. Koetsaéton demande aussi au puissant Aireskoï d'accorder la victoire à son peuple et il sait qu'Aireskoï n'est pas irrité contre les Mohawks. »

Assendasse reprit la parole et cette fois il dirigea ses traits contre le chef hardi de la tribu des Tortues.

« Le puissant Aireskoï ne peut-il pas aveugler les yeux de ses enfants rouges, quand il est irrité contre eux ? Koetsaéton peut-il assurer aux chefs et aux sachems qu'Aireskoï n'a pas empêché les éclaireurs mohawks d'apercevoir les grandes armes de tonnerre des Français ? » demanda-t-il malicieusement.

Koetsaéton semblait s'attendre à cette réponse, car il ne s'était pas assis, selon la coutume des orateurs dans le Pau-Wan. Il regarda donc son adversaire avec calme et répondit en levant la main vers le ciel :

« Le Grand-Esprit a donné à ses enfants rouges des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. Il a créé les hommes et il a créé aussi Aireskoï, c'est pourquoi Aireskoï ne peut pas vouloir détruire ce que le Grand-Esprit a fait. Il a été donné aux Mohawks pour qu'il les protège et non pas pour qu'il les détruise. Aireskoï serait un ennemi du Grand-Esprit s'il rendait les Hommes-Rouges aveugles et sourds ; le Grand-Esprit leur a donné des yeux qui voient et des oreilles qui entendent. »

La discussion menaçait de prendre une mauvaise tournure, car Assendasse cherchait à écraser son contradicteur en le rendant suspect et en l'accusant de mettre en doute la croyance de ses pères. Le



MAIN-ROUGE, TRAPPEUR

Serpent-Bigarré qui voyait se développer la semence de désunion intervint et s'écria :

« Le grand conseil des Mohawks tient-il un Pau-Wau pour se diviser? Nos hommes sages consultent en ce moment le Grand-Esprit et Aireskoï, et ils nous diront ce que ces dieux exigent des Mohawks. Aireskoï ne veut pas détruire les Mohawks, mais il peut les punir, si le Grand-Esprit le veut. Les sachems vont envoyer des messagers aux hommes sages, et lorsque ceux-ci viendront au Pau-Wau, les Mohawks apprendront de leur bouche ce qu'ils doivent savoir. En attendant les braves chefs qui sont revenus dernièrement du sentier de la guerre peuvent raconter au grand conseil ce qu'ils ont appris. »

L'intervention du sagamore fut bien accueillie de tous, car chacun des assistants savait combien l'union était nécessaire aux Mohawks. Aussi l'Aigle accepta-t-il l'invitation, et lorsqu'il eut raconté son combat victorieux et exalté la vaillance de ses guerriers, la bonne entente fut entièrement rétablie. Seul, Assendasse était encore sous l'empire de la vengeance, mais il sut réprimer sa colère.

D'autres chefs parlèrent après l'Aigle, et vers midi, les messagers revinrent annoncer que les wakons allaient se présenter au Pau-Wau. Presque au même moment arriva un éclaireur tout couvert de poussière, qui avait eu pour mission de surveiller l'établissement hollandais de l'Hudson; il s'approcha du Serpent-Bigarré. La communication qu'il fit à voix basse au sachem parut être très inattendue, et sur un signe de celui-ci, il alla s'accroupir près de la paroi de la hutte.

Alors le sagamore se tourna vers l'assemblée et lui annonça qu'une petite troupe de Visages-Pâles se dirigeait vers le village dans deux canots, que les deux barques étaient ornées de rameaux verts indiquant des intentions pacifiques, et qu'elles seraient arrivées avant le soir. Dans un canot se trouvait le grand chef blanc.

« Les Visages-Pâles, ajouta-t-il, ont sans doute appris que la Robe-Noire et ses deux jeunes amis ont été faits prisonniers. Ils diront

donc aux Mohawks de belles paroles et ils leur offriront des présents pour qu'ils donnent la liberté aux trois Français; mais les Mohawks ne doivent pas se laisser séduire. »

Un coureur vint immédiatement après annoncer l'arrivée des wakons, et le plus grand silence régna dans l'assemblée. La foule des curieux stationnant au dehors s'écarta avec terreur à l'approche des sorciers qui s'avançaient revêtus de leur grand costume. Lorsque ceux-ci furent près de la porte de la hutte, ils s'arrêtèrent et attendirent que le sagamore vint à leur rencontre pour les saluer selon l'antique usage et les inviter à entrer. On leur indiqua des sièges vis-à-vis des sachems; ils s'assirent sur de précieuses fourrures et regardèrent le feu en silence pendant quelques instants.

Leur aspect était assez grotesque. De leurs fronts pendait sur leur dos et jusqu'à terre une bande de cuir épais large d'un pouce dans laquelle étaient fixées des plumes d'aigle. Des chemises de différentes couleurs, de fabrique européenne et que les colporteurs leur vendaient, flottaient sur les bandes d'étoffe rouge et verte qui emprisonnaient leurs jambes jusqu'à la cheville; leurs pieds étaient renfermés dans des mocassins ornés de plumes, de coquillages et de perles diverses; leur visage portait un masque fait avec la peau d'un animal; derrière les trous des yeux, on voyait des regards inquiets se promener sur l'assemblée. Un des sorciers avait une peau de loup, un autre celle d'une panthère, le troisième celle d'un ours noir et le quatrième la peau d'un renard. Chacun tenait à la main droite un bâton long de cinq pieds, orné de franges de cuir de toutes couleurs et une peau de serpent grossièrement empaillé : la main gauche tenait la bourse de sorcellerie dont nous avons déjà parlé.

On fit passer une deuxième fois le calumet à la ronde, et lorsque tous eurent fumés, le plus vieux des wakons se leva, frappa la terre avec son bâton et prononça son oracle enchantant :

« Le Grand-Esprit habite au-dessus des nuages; son wigwam est

au-dessus des lumières du ciel. Il brille comme le lac au milieu de la forêt, lorsque la pleine lune l'éclaire. Les Ongwehonwe le nomme Seigneur du ciel, Seigneur de la vie, et il leur donne ce dont ils ont besoin. Son œil (le soleil) les regarde dans la clarté quand il fait jour, et il leur parle par la bouche des wakons. Voici donc ce qu'il dit à ses enfants: Hommes-Rouges de la tribu des Mohawks et du grand peuple des Ongwehonwe! Le Seigneur du ciel et de la vie n'est pas irrité contre vous, mais il vous avertit de vous méfier des Robes-Noires et de leurs amis. Ceux-ci ne lui parlent pas. Ils disent qu'ils sont envoyés par un esprit plus puissant que le Seigneur du ciel, qu'Atahokan. Les Robes-Noires mentent, et le Grand-Esprit qu'elles ne connaissent pas les livre entre les mains des Hommes-Rouges. Que les Mohawks gardent donc comme esclaves la Robe-Noire et ses deux jeunes frères, si Aireskoï, qui dirige les Mohawks sur le sentier de la guerre ne les demande pas en sacrifice. Ils peuvent les garder auprès d'eux, mais ils ne doivent pas écouter leurs paroles s'ils leur parlent d'un autre seigneur du ciel et de la vie, car ils ont des langues trompeuses et Atahokan ne les connaît pas. Voilà ce que dit le Grand-Esprit aux Ongwehonwe, aux vaillants Mohawks, à ses enfants rouges. »

Un deuxième sorcier s'avança ensuite et chanta d'un ton monotone :
« Aireskoï adresse ces paroles aux Mohawks. Quand il est irrité, sa voix ressemble à celle du tonnerre, et ceux qui l'ont offensé se cachent. Aujourd'hui Aireskoï n'est pas en colère et il parle avec la langue de son ami dont il a ouvert l'oreille pour qu'il puisse le comprendre. La Robe-Noire est comme le serpent noir qu'un enfant peut tuer avec son bâton. Aireskoï l'a livré aux Mohawks pour que ceux-ci se moquent de lui. Il faut le faire travailler avec les femmes. Les chefs des Hurons étaient des hommes, et Aireskoï s'est réjoui lorsqu'ils sont morts au poteau. Mais la Robe-Noire n'est pas un homme et elle ne doit pas mourir au poteau. Sa langue est fourchue et son

cœur est faux. Les Mohawks ne doivent pas écouter ses paroles : ils feront de lui ce qu'ils voudront. Aïreskoï n'exige pas la Robe-Noire comme victime ; mais les Mohawks doivent le surveiller, parce que c'est un magicien. Cependant il ne peut pas leur nuire, s'ils ferment leurs oreilles à ses mensonges. S'ils veulent lui enlever la vie, qu'ils le tuent comme un chien, il ne doit pas mourir comme un guerrier. Aïreskoï n'est pas irrité contre les Hommes-Rouges. Il leur accordera la victoire, quand ils reprendront le sentier de la guerre et leurs ennemis s'enfuiront dès qu'ils entendront leur cri de combat. »

Les deux autres wakons ne dirent que des paroles vagues qui peuvent se résumer ainsi : Il faut surveiller le missionnaire et les deux oblates, et les tuer immédiatement, s'ils font des gestes magiques.

Un profond silence régna de nouveau dans la hutte, et les sorciers s'acroupirent. C'était leur coutume de rester jusqu'à la fin du Pau-Wau, pour pouvoir donner des explications dans le cas où leurs oracles auraient fait naître des divergences entre les sachems et les chefs.

Pendant une demi-heure on ne prononça pas une parole, afin que chacun pût réfléchir à ce qu'il venait d'entendre et se former une opinion. Après cette pause, le Serpent-Bigarré prit la parole et démontra que les Hollandais qui approchaient devaient être reçus comme des amis. Il proposa donc de ne pas terminer le Pau-Wau jusqu'à leur arrivée ; car, disait-il, on ne sait pas ce qui les amène et il est prudent de ne pas décider de suite du sort des Français !

L'Aigle et plusieurs autres chefs se rangèrent à la proposition du sagamore, que l'on adopta du reste à l'unanimité, sans autre discussion. Un crieur annonça bientôt cette résolution au peuple assemblé qui fut ainsi averti de l'arrivée de la députation hollandaise.

Cette nouvelle produisit une grande surexcitation parmi les habitants de Gandawaga et parmi ceux qui étaient arrivés des villages voisins : les bruits les plus absurdes circulaient sur les intentions

des Visages-Pâles. Depuis le traité de paix avec les Hollandais, aucune députation n'avait pénétré dans les villages mohawks, et comme le discours de l'Aigle dans la première assemblée était déjà connu du peuple, il était évident que les sauvages pensaient qu'on venait demander la liberté des prisonniers. Cette opinion rencontra beaucoup d'adhérents qui ne paraissaient cependant pas disposés à rendre volontairement leur prise de guerre. Quelques agitateurs conseillèrent de conduire les Français dans l'intérieur de la peuplade, et de refuser nettement leur mise en liberté. D'autres regardaient comme plus prudent de ne pas irriter les Hollandais par un refus catégorique et de chercher plutôt un expédient. Il s'éleva là-dessus une grande dispute que l'Aigle termina en déclarant que jamais il ne consentirait à rendre les Visages-Pâles.

Le coureur des bois prit soin de confirmer le chef dans ces dispositions et il sut lui persuader de cacher les prisonniers aux Hollandais.

« L'Aigle, dit-il, apprendra tout ce que la Main-Rouge a entendu dire aux Français près du Grand-Torrent, lorsque la Main-Rouge écoutait ce qu'ils allaient faire. Mais le sage chef ne doit pas dire aux Visages-Pâles de Cohotatea que la Main-Rouge est ici. Il peut leur raconter que son frère blanc lui a dit qu'ils voulaient donner des présents en échange de la Robe-Noire et de ses amis; cependant il agira prudemment en ne parlant pas davantage de la Main-Rouge.

« L'Aigle apprendra beaucoup de nouvelles s'il fait ce que la Main-Rouge lui conseille, » ajouta le fourbe à qui l'arrivée des Hollandais causait d'autant plus d'effroi que le commandant était avec eux; car si celui-ci l'avait trouvé à Gandawaga il aurait été impossible au Flamand de se justifier malgré les mensonges qu'il aurait accumulés. Mais il pouvait actuellement compter sur la discrétion du chef, parce que son conseil se basait sur l'opinion présente; et d'un autre côté, le chef craignait que le coureur des bois, se voyant trahi, ne

jouât la sensibilité et n'excitât les Hollandais contre les Mohawks en décrivant les tortures que les Français avaient dû souffrir.

Pendant ce temps l'on se préparait à la hâte à recevoir les Hollandais, et quand leurs vaisseaux furent à un mille de distance, le sagamore, en compagnie de plusieurs chefs et avec une escorte d'honneur, s'avança pour les saluer. Ses canots prenant à la remorque les vaisseaux hollandais, les conduisirent au lieu du débarquement où une foule nombreuse les attendait pleine de curiosité.

Arendt van Curler laissa ses arquebusiers comme sentinelles sur le rivage et, accompagné de ses officiers et de ses domestiques qui portaient les présents, il se rendit au pied de la colline où était situé Gandawaga. C'est ici qu'eut lieu la réception officielle. Le grand conseil des Mohawks, au complet, escorta les Blancs jusqu'à la hutte du conseil, que l'on avait ornée de branches vertes. On s'arrêta sur le seuil. Le Serpent-Bigarré fit un discours emphatique, dans lequel il louait l'amitié des Blancs pour les Mohawks; il les remerciait de l'honneur qu'ils faisaient à son peuple en venant le visiter, et leur offrait le calumet en signe de bon accueil. Le commandant répondit par son interprète, et on le fit entrer dans la hutte avec sa suite.

Après les cérémonies habituelles, le Serpent-Bigarré se leva et ouvrit la conférence, puis se tournant vers van Curler, il lui dit :

« Le sage et grand chef des Visages-Pâles peut parler, les Hommes-Rouges écouteront ses paroles. Les Visages-Pâles se trouvent au milieu d'amis; qu'ils disent quelle intention les a conduits dans le village des Mohawks. »

Lorsque le sagamore eut repris son siège, le commandant se leva.

« Sagamore, répondit-il, nous allons dire ce que nous pensons; nous dirons ce que nous désirons. Le peuple des Mohawks a levé le tomahawk contre les Français auprès du Grand-Fleuve, et ses jeunes et vaillants guerriers sont revenus victorieux. Nous ne disons pas aux Mohawks: Entrez le tomahawk et faites la paix avec les Français.

Nous ne leur disons pas : Armez-vous et anéantissez les Français. Les Mohawks ont beaucoup d'hommes sages qui leur donneront de bons conseils. Mais nos amis rouges ont emmené dans leurs villages trois Français qui ne sont pas des guerriers, et nous sommes venus pour demander si les Mohawks voulaient laisser partir avec nous ces hommes de paix. Nous les renverrons ensuite dans leur pays, et nous dirons aux Français : Les Mohawks sont des hommes vaillants qui ne combattent que des guerriers. »

Labadie traduisit mot à mot ce discours, puis il expliqua en hollandais la réponse du sagamore qui disait :

« Les Visages-Pâles de Cohotataea sont les amis des Mohawks, et ce que leur grand chef a dit a réjoui les chefs et les sachems. Le peuple puissant des Ongwehonwe n'a pas déterré le tomahawk ; mais les Visages-Pâles du Grand-Fleuve ont pénétré dans le pays des Mohawks. Ils ont tué beaucoup de vaillants guerriers, ils ont forcé les Hommes-Rouges à mettre la main au tomahawk. Le grand chef blanc dit la vérité : les Mohawks ne combattent que des guerriers. Il est vrai qu'une Robe-Noire et deux Français, qui ne portent pas les armes, ont été pris par les braves de mon frère l'Aigle, mais ils venaient avec les Hurons dans notre pays et les Hurons sont les ennemis des Ongwehonwe. Les Visages-Pâles le savent. »

En terminant son discours, le Serpent-Bigarré fit à l'Aigle un signe secret que celui-ci comprit, car il se leva et peignit avec de vives couleurs les infamies que les Français avaient commises contre les Mohawks. Il prétendait n'avoir fait aucun plan pour s'emparer du missionnaire et des oblats ; il les avait emmenés dans le village pour sa propre sécurité, car il craignait qu'ils n'envoyassent à sa poursuite une bande de Français ou de Hurons. Du reste il n'avait pas eu l'intention de traiter ces Blancs comme prisonniers de guerre, mais de les rendre en temps propice. Van Curler connaissait trop bien les Peaux-Rouges pour ajouter foi à leurs paroles en traitant avec eux :

il ne croyait pas du reste à l'amour de la vérité chez les diplomates.

Les Mohawks avaient déjà, dans leurs relations avec les Blancs, appris à connaître la valeur de l'argent, mais ils n'étaient pas avides. Leur seul désir était d'avoir les oripeaux et les bagatelles en clinquant que les Blancs leur donnaient, et ils appréciaient les marchandises réelles sans chercher à acquérir le Wampum blanc et jaune (c'est ainsi qu'ils nommaient les pièces de monnaie). Aussi lorsque Jacques Jansen ouvrit deux bourses très lourdes, dont il versa le contenu sur une fourrure, aucun Mohawk ne manifesta le désir de posséder ce trésor.

« Voilà ce que nous offrons pour la rançon des trois Français, dit le marchand sans détour ; si vous préférez des armes, des couvertures ou d'autres marchandises pour cette somme, nous y consentons volontiers ! »

Le sagamore qui avait échangé avec l'Aigle un regard furtif, secoua la tête et répondit :

« La Robe-Noire et ses deux jeunes hommes ne sont plus à Ganda-waga. Ils sont loin d'ici, et à une telle distance qu'ils ne peuvent entendre la voix qui les appelle. Le Serpent-Bigarré ne peut pas dire non plus ce que l'on en décidera. Il doit en parler aux chefs et aux Sachems avant de répondre aux Visages-Pâles.

— Très bien, sagamore ! nous vous approuvons. Tenez conseil entre vous et dites-nous franchement oui ou non. Réfléchissez cependant ; car cette rançon ne vous sera pas offerte deux fois. Si vous la refusez, elle est perdue pour vous, répondit van Curler qui, faisant un signe à ses compagnons, demanda où il devait attendre la réponse.

— On a préparé un wigwam pour le puissant chef et pour ses amis, repartit l'Aigle. Que les Visages-Pâles réparent leurs forces par la nourriture et le repos, car la grande lumière aura déjà disparu lorsqu'ils reviendront dans la hutte du conseil. »

Ainsi se termina la première conférence, et il était déjà nuit lorsqu'un messager du sagamore vint avertir les Blancs que le Pau-Wau ne pouvait s'ouvrir que le lendemain.

Les Hollandais s'attendaient à voir les négociations traîner en longueur; ils se livrèrent donc tranquillement au sommeil. Les sauvages au contraire restèrent dans la hutte longtemps après minuit.

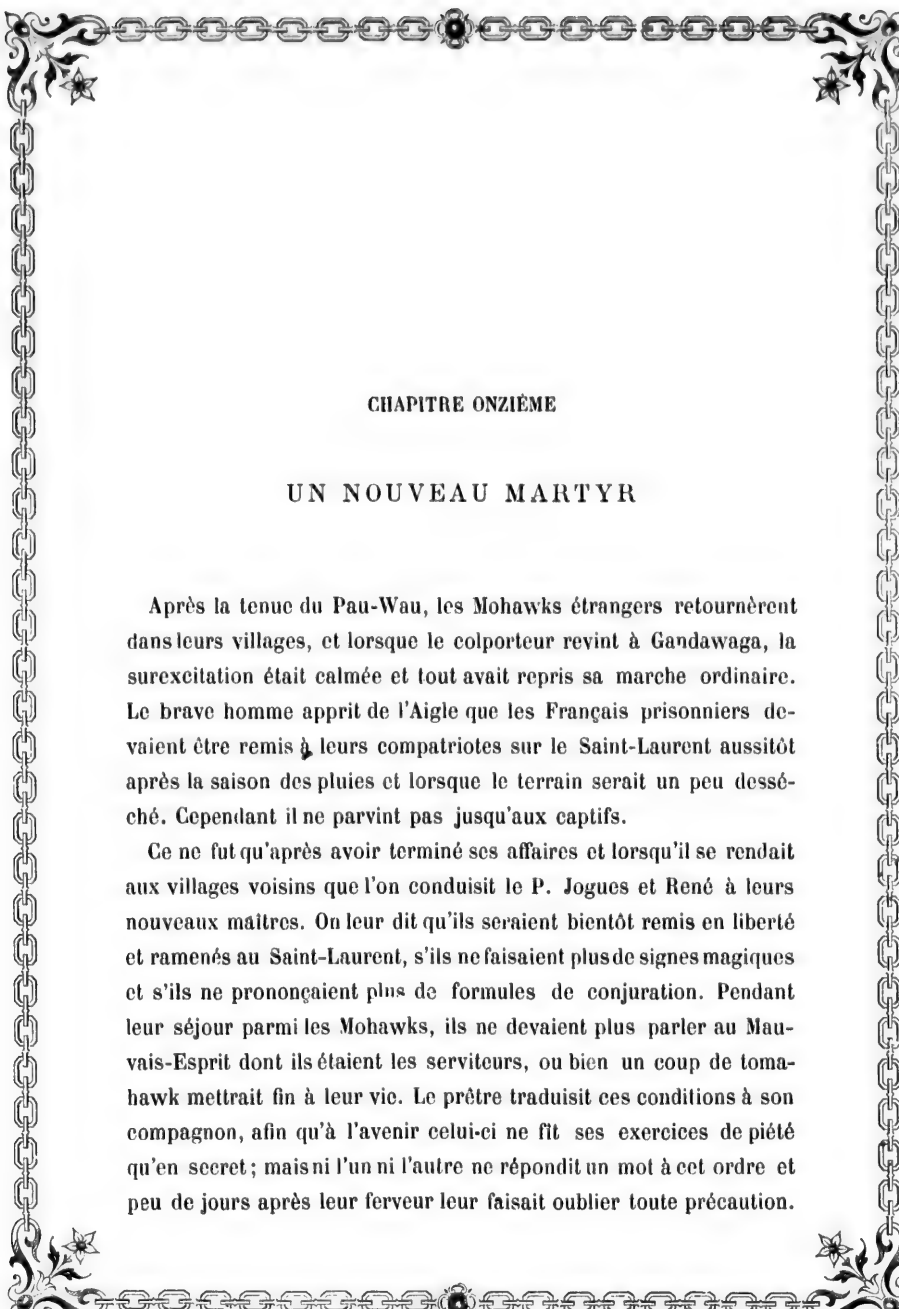
Le coureur des bois s'y était aussi rendu après s'être assuré que le commandant et ses compagnons n'y paraîtraient pas. Il sut si bien enlacer les mailles de son filet qu'il était humainement impossible aux prisonniers d'en sortir. Il resta l'un des derniers dans la hutte, et avant que le soleil ne se levât, il avait remis son fusil sur l'épaule, pour se diriger vers Renselaerswyck. Si l'Aigle tenait sa parole, le fourbe aurait atteint son but et il n'avait plus à craindre que sa basse trahison fût connue; mais si le chef était parjure, Jean le sauvage avait déjà préparé le plan de sa vengeance, dont l'exécution devait être funeste aux Mohawks. En attendant il n'avait nul souci de l'Aigle, car celui-ci connaissait son caractère décidé et avait toute raison de le craindre.

Lorsque le lendemain on ouvrit le Pau-Wau, van Curler comprit que les Mohawks étaient bien disposés. Les Indiens déclarèrent qu'ils livreraient directement les prisonniers à Trois-Rivières, et tous les efforts des Hollandais pour les ramener avec eux furent inutiles.

Les négociations durèrent trois jours entiers; les Hollandais ne croyaient pas à la sincérité des sauvages, mais ils espéraient cependant que la vie du missionnaire et de ses compagnons ne courait aucun risque.

Van Curler ne put qu'à grand-peine maîtriser sa colère, et il était bien décidé à employer sans aucun adoucissement tous les pouvoirs que lui donneraient les États-Généraux, si les Mohawks manquaient à leur parole et ne livraient pas les prisonniers à Trois-Rivières. Il ne savait cependant pas jusqu'où il pourrait aller dans

cette voie, doutant que son gouvernement lui envoyât suffisamment de troupes pour punir les sauvages d'une manière exemplaire. Car une guerre entre les Mohawks et les Hollandais donnerait certainement aux Français une grande prépondérance. Mais d'un autre côté la captivité du missionnaire pouvait être la cause d'un traité entre la France et les États-Généraux et amener la délimitation des frontières, ce qui permettrait aux deux puissances de mettre les Peaux-Rouges à la raison. Ainsi calculait le commandant, et Jacques Jansen, avec qui il s'en entretint pendant le retour et qui pesa toutes les probabilités, fut entièrement de son avis. Mais il en arriva tout autrement.



CHAPITRE ONZIÈME

UN NOUVEAU MARTYR

Après la tenue du Pau-Wau, les Mohawks étrangers retournèrent dans leurs villages, et lorsque le colporteur revint à Gandawaga, la surexcitation était calmée et tout avait repris sa marche ordinaire. Le brave homme apprit de l'Aigle que les Français prisonniers devaient être remis à leurs compatriotes sur le Saint-Laurent aussitôt après la saison des pluies et lorsque le terrain serait un peu desséché. Cependant il ne parvint pas jusqu'aux captifs.

Ce ne fut qu'après avoir terminé ses affaires et lorsqu'il se rendait aux villages voisins que l'on conduisit le P. Jogues et René à leurs nouveaux maîtres. On leur dit qu'ils seraient bientôt remis en liberté et ramenés au Saint-Laurent, s'ils ne faisaient plus de signes magiques et s'ils ne prononçaient plus de formules de conjuration. Pendant leur séjour parmi les Mohawks, ils ne devaient plus parler au Mauvais-Esprit dont ils étaient les serviteurs, ou bien un coup de tomahawk mettrait fin à leur vie. Le prêtre traduisit ces conditions à son compagnon, afin qu'à l'avenir celui-ci ne fit ses exercices de piété qu'en secret ; mais ni l'un ni l'autre ne répondit un mot à cet ordre et peu de jours après leur ferveur leur faisait oublier toute précaution.

Le P. Jogues ne pouvait résister à son ardeur de porter aux Indiens, compagnons de ses douleurs, les consolations de la religion pour les fortifier dans la foi en les instruisant continuellement ; et chaque jour il visitait les Hurons restés à Gandawaga afin de les consoler et de prier avec eux.

René Goupil habitait chez une famille dont la petite fille lui devint très dévouée. Par ses relations continuelles avec les sauvages il sut bientôt assez de mots pour se faire comprendre et il racontait à l'enfant des histoires de la sainte Bible, lui parlant du bon Dieu, du bonheur et de la beauté du ciel, des anges et de la multitude d'âmes heureuses qui entouraient le trône de l'Éternel en chantant des cantiques d'allégresse. La petite était une élève très attentive et quand elle le trouvait seul elle pressait l'oblat de l'instruire davantage. René avait recommandé à l'enfant le plus grand silence sur ces entretiens, et l'avait menacée de ne plus rien raconter si elle en parlait à d'autres. Elle sut garder le secret, et, à l'exception du prêtre, personne ne se douta que l'oblat cherchait à gagner cette jeune âme à la foi catholique.

Le maître et l'élève se croyaient un jour seuls dans la hutte et René enseignait à l'enfant à faire le signe de la croix et à réciter le « *Notre Père* » lorsque tout à coup il fut effrayé par un rire strident qui lui fit tourner la tête.

Devant lui se tenait Assendasse qui regardait tantôt l'enfant à genoux et tantôt l'oblat qui s'était levé. « Le faux Visage-Pâle empoisonne les enfants des Mohawks ; il les conduit à son Mauvais-Esprit afin que celui-ci les corrompe ; s'écria-t-il en fureur !

— Ce n'est pas à un mauvais esprit que je voudrais conduire cette enfant, mais à Dieu, au Père de tous les hommes, des Blancs et des Rouges, répondit René avec un regard inspiré.

— Visage-Pâle, tu as fait ce que tu regretteras plus tard, menaçait le vieillard en quittant rapidement la hutte.

— Viens avec moi, homme sage, dit la petite fille, afin que les guerriers ne te tuent pas. »

Le jeune Français suivit involontairement sa conductrice pendant quelque temps ; mais tout à coup il pensa qu'il devait chercher le P. Jogues et il se dirigea vers lui.

La petite fille croyait que son ami blanc la suivait et sans regarder en arrière avait couru d'un trait vers un refuge qui lui était connu.

Lorsque René s'approcha de la cabane que le missionnaire habitait avec un insensé, il entendit des cris et des injures. A son entrée l'Indien était furieux parce que le père ne voulait pas lui donner le morceau de grossière étoffe qui le couvrait. En voyant le second Visage-Pâle, l'infortuné crut sa vie menacée et s'échappa en poussant des hurlements.

« Qu'est-il arrivé? mon bon René? tu es pâle et tu sembles triste?

— Je crains que par suite de mon imprudence l'on ne me fasse mourir, ainsi que vous, répondit l'oblat sérieusement. Je ne veux pas fuir, mais j'aimerais aller dans la forêt, pour pouvoir tout vous raconter, pour me confesser et prier avec vous. Voulez-vous m'accompagner, mon Père?

— Certainement, René, cependant il faut éviter de rencontrer le pauvre insensé. »

Les deux religieux se dirigèrent vers une colline couverte de buissons, près des palissades qui entouraient le village et qu'ils franchirent pour se trouver dans le bois. Après avoir marché un quart d'heure, ils atteignirent un rocher nu d'où l'on avait une vue magnifique sur tous les alentours et d'où l'on pouvait surveiller Gandawaga. Ils prirent place sous un platane et se communiquèrent les événements des derniers jours.

Le P. Jogues n'eut garde de blâmer la conduite de l'oblat :

« Nous sommes dans la main de Dieu, dit-il, et ce que nous fai-

sons pour lui est bien fait, tranquillise-toi, mon bon René ! La mort ne nous surprendra pas sans que nous y soyons préparés.

— Elle ne me trouvera pas aussi bien préparé que je le voudrais, mon Père, répondit René en soupirant :

— Confesse-toi, mon fils !

— Oui, mon Père, mais j'aurais encore un autre désir : puis-je vous le manifester ?

— Parle, bon René !

— Eh bien, mon Père, vous allez connaître le vœu le plus ardent et le plus intime de mon cœur, mais je crains que vous ne me l'accordiez pas.

— Je ne refuserai pas, s'il est en mon pouvoir ?

— C'est en votre pouvoir. Écoutez. Le pressentiment de ma mort, que j'ai depuis plusieurs jours, me fait vivement désirer de mourir comme un humble membre de la société de Jésus. O mon Père ! recevez mes vœux : je vous le demande à genoux : ne repoussez pas cette prière ! — Vous gardez le silence ! vous souriez ! Puis-je espérer, mon Père ? Puis-je prononcer mes vœux devant vous ? — Le temps presse ! les Mohawks sont dans une grande surexcitation. Écoutez les cris qui remplissent le village. On viendra bientôt me chercher et je ne veux pas me cacher. Accordez-moi ma demande et je prierai pour vous avec ferveur. Voulez-vous, mon Père ? »

Le jeune homme était à genoux, les mains jointes, devant le prêtre. Son visage devint rayonnant, lorsqu'il lut dans les yeux du missionnaire que sa demande était accordée, et il attendit impatiemment la réponse.

Le P. Jogues considéra un instant ce fidèle compagnon qui ne craignait point la mort, et il lui dit d'une voix émue :

« Comment pourrais-je ne pas accéder à ton désir ? Ta faible santé seule s'opposait à ton entrée dans notre Compagnie. Si tu veux prononcer tes vœux, je suis prêt à les recevoir. »

Ce fut sans doute l'heure la plus fortunée de la vie du jeune homme. Il se confessa, reçut l'absolution et vit s'accomplir le plus ardent de ses désirs. La nature semblait prendre part à son bonheur. Un léger zéphir agitant doucement les feuilles des arbres jaunies par l'automne et le silence le plus profond régnait dans la forêt. Longtemps le père jésuite tint son jeune frère enlacé dans ses bras, et tous les deux adressèrent à Dieu de ferventes prières.

Mais dans le village se manifestait une grande agitation. Les sauvages poussaient des hurlements épouvantables. Ils avaient vainement cherché les deux Blancs dans leurs cabanes, et ils furetaient dans tous les coins pour découvrir leurs traces. C'est en vain que l'Aigle et le Serpent-Brigarré joignirent leurs efforts à ceux de Koetsaéton pour calmer l'effervescence du peuple. Les guerriers ne connaissaient plus la discipline, les femmes étaient comme des furies. Alors l'Aigle s'élança sur un tronc d'arbre devant la hutte du conseil, et s'écria d'une voix de stentor :

« Les guerriers Mohawks veulent-ils fermer l'oreille à la voix de leur chef? Un mauvais esprit les a-t-il aveuglés et ne veulent-ils plus écouter les paroles de l'Aigle? L'Aigle ne vous donne que de bons conseils, et Aireskoï peut le frapper, s'il n'a pas de bonnes intentions en vous parlant. Les Visages-Pâles n'ont pas pris la fuite, mais la colère des guerriers les a effrayés. Ils se sont cachés et ils resteront cachés jusqu'à ce que les Mohawks soient plus calmes. Où auraient-ils pu fuir? Mes braves jeunes hommes atteignent le cerf léger dans la prairie. La Robe-Noire, qui n'a pas exercé ses pieds, peut-elle leur échapper? Le jeune Visage-Pâle est presque aveugle? Comment pourrait-il se diriger? Rassemblez-vous autour de votre chef! Il cherchera avec vous les Visages-Pâles et les trouvera. »

L'Aigle avait choisi le bon moyen : il avait fait appel à l'obéissance des guerriers et il réussit. L'excitation s'apaisa, et dès les premières paroles du chef le calme régna dans l'assemblée.

« Le chef a raison, crièrent quelques-uns.

— Oui, il a raison et nous voulons le suivre, répéta-t-on en chœur.

— L'Aigle a sagement parlé, mais le Visage-Pâle doit mourir. Il a voulu sacrifier cette enfant au Mauvais-Esprit, » s'écria Assendasse qui, ayant découvert la petite fille dans sa cachette, la levait sur ses épaules pour que tout le monde pût l'apercevoir. « Voyez, Mohawks, l'enfant vous montre ce que le faux Visage-Pâle lui a appris : dites si ce ne sont pas des signes magiques. » Et se tournant vers la petite il lui demanda :

« Que faisais-tu et que disais-tu lorsque tu étais dans la hutte avec le Visage-Pâle ? »

L'enfant fit le signe de la croix et balbutia quelques mots du *Notre Père* qu'elle avait retenus.

Un hurlement de rage, qui parvint jusqu'aux oreilles des religieux, s'échappa de toutes les poitrines.

« Entendez-vous, mon Père, la fureur des sauvages ? demanda René.

— Je l'entends, mon fils, répondit le prêtre avec calme.

— Ne voulez-vous pas me laisser seul ? »

Le missionnaire regarda le jeune homme avec étonnement et secoua la tête en souriant.

« Nous resterons ensemble, mon bon René, quoi qu'il arrive.

— Fuyez, mon Père, fuyez au nom du ciel ! Ils arrivent ! »

Dans les buissons qui environnaient la cime du rocher, on entendait des craquements de branches et des pas pesants sur les feuilles mortes. Un Mohawk parut tout à coup, aperçut les deux Blancs et s'avança vers eux. René se leva et joignit les mains en priant.

Celui qu'il croyait être un meurtrier avait peine à reprendre son haleine. Il ne saisit pas son tomahawk, et ne fit pas usage de son fusil. C'était Koetsaéton.

« Les Mohawks, dit-il précipitamment, cherchent les Visages-Pâles : ils veulent les tuer. Koetsaéton ne croit pas que la Robe-Noire est un

magicien. Mais les Visages-Pâles doivent se cacher. Koetsaéton les conduira dans une caverne où ils seront en sûreté jusqu'à ce que les guerriers ne demandent plus leur tête.

— Nous ne fuirons pas, bon Koetsaéton, répondirent-ils ensemble. »

Le chef, tout étonné, regarda les Français.

« Les Visages-Pâles peuvent suivre Koetsaéton, il veut les protéger, » continua-t-il après quelques instants.

Le prêtre fit un geste négatif.

« Non, chef, repartit René, nous resterons où nous sommes.

— Les guerriers peuvent nous ôter la vie ; nous n'avons fait aucun mal, et nous les attendons ici, ajouta le P. Jogues.

— Alors Koetsaéton doit se retirer. Les Visages-Pâles croient qu'il a une langue fourchue, » murmura ce sauveur qui se croyait méprisé, et il remit son fusil sur l'épaule.

— Tu te trompes, chef. Nous croyons à tes paroles et nous avons confiance en toi, mais nous ne pouvons pas te suivre, dit le missionnaire d'un ton décidé.

— Uah ! La Robe-Noire peut-il mourir deux fois ? répondit le Mohawk en disparaissant dans les buissons.

— Quel cœur magnanime ! s'écria René enthousiasmé.

— Dieu l'en récompensera, » dit le prêtre.

Le village se mettait en mouvement. Bientôt les guerriers, respirant la colère, se précipitèrent à travers la forêt, le tomahawk et le fusil dans les mains, et ils se jetèrent sur les Blancs en poussant des cris de joie.

« Serpent noir, Aireskoï te veut pour sa victime, hurla le premier, en saisissant le prêtre.

— Ondésonk ne voulait pas fuir, dit tranquillement le missionnaire. Les Mohawks peuvent le tuer.

— C'est moi que vous cherchez ! » cria René en tendant les mains aux cordes des sauvages.

Ce sang-froid parut en imposer aux assaillants. Du moins ceux-ci ne maltraitèrent pas les Blancs, mais les conduisirent au village au milieu des cris de triomphe.

Les Français priaient à haute voix.

« C'est en vain que les Visages-Pâles appellent leur Mauvais-Esprit ; il ne les entend point, car Aïreskoï l'a vaincu, s'écrie un guerrier en donnant au prêtre un coup de crosse. »

Un bruit sourd se fit entendre : « Mon Jésus, » soupira René.

Le missionnaire se retourna plein d'effroi : à ses pieds, René était étendu, le crâne brisé, et auprès de lui se tenait son meurtrier, brandissant le tomahawk. Le P. Jogues tomba à genoux, courba la tête pour recevoir le coup mortel et recommanda son âme à Dieu. Mais la hache sanglante ne retomba pas une seconde fois, car les guerriers avaient honte de ce qui était arrivé, et ils conduisirent le missionnaire devant la porte du conseil.

Le Serpent-Bigarré le reçut et le fit ramener par deux gardes à la hutte qu'il avait habitée jusqu'alors. Le tam-tam retentit et l'on convoqua les sacheins et les chefs.

Le conseil fut très orageux. Les chefs clairvoyants blâmèrent le meurtre du jeune Français comme une imprudence qui pouvait avoir pour les Mohawks des suites très graves. Plusieurs orateurs firent remarquer que les Hollandais vengeraient le meurtre du Visage-Pâle, parce qu'on leur avait promis de rendre les prisonniers aux Français, et que les Mohawks pourraient être considérés comme les ennemis de tous les Blancs. Quoique l'on n'eût jamais eu la pensée de rendre la liberté aux captifs, cependant l'on ne pouvait pas approuver cette nouvelle violence. On aurait eu bien d'autres occasions de les faire disparaître quand leur mort aurait été résolue. Telle semblait avoir été l'instruction de l'Aigle et sans doute le Serpent-Bigarré et d'autres

avaient approuvé ce projet conforme aux mœurs indiennes. Ce plan était donc anéanti, car le meurtre du jeune Français ne pouvait pas rester toujours caché aux Hollandais, et tout ce que l'on pouvait faire pour éviter une guerre, c'était de mettre le missionnaire en sûreté. En le laissant vivre et en le protégeant contre ceux qui demandaient son sang, on pouvait toujours persuader aux Hollandais que Goupil avait été tué par un fou et les Mohawks n'étaient pas responsables. On pouvait reléguer le meurtrier dans l'intérieur du pays, du moins pour un certain temps, et les Hollandais se montreraient satisfaits si on promettait de le livrer quand on s'en serait emparé.

Telle fut la proposition du sagamore et des vieux chefs, tandis que les jeunes membres du conseil voulaient que les Mohawks acceptassent les suites du meurtre en déclarant aux Hollandais que ceux-ci n'avaient pas à intervenir dans leurs affaires, et que s'ils voulaient déterrer le tomahawk, les Mohawks étaient prêts. Les débats furent très vifs, et durèrent plusieurs heures. Mais enfin le parti de la paix l'emporta. Ceci se passait le jour de la fête de saint Michel en 1642.

Le P. Jogues avait la conviction que sa dernière heure était venue, et il attendait les bourreaux en priant dans sa hutte. Pendant le Pau-Wau, plusieurs Indiens vinrent le trouver pour l'insulter et lui dire qu'il serait bientôt conduit à la mort. Un sauvage, qui semblait furieux, fit mine de le tuer, et sans l'intervention des sentinelles que l'Aigle avait rendues responsables, la vie du père n'eût pas été en sûreté.

Mais le missionnaire ne perdit pas son calme un instant. Il se prépara à la mort par la prière. Un chef entra sur ces entrefaites dans la cabane avec plusieurs guerriers et ordonna d'un ton brusque au père jésuite de le suivre. Celui-ci obéit en silence. Il fut étonné à sa sortie de ne plus voir dans les rues conduisant à l'extrémité orientale du village cette foule de peuple qui paraissait auparavant si

surexcitée. Il n'aperçut que quelques groupes ; mais ceux-ci s'abstinrent de toute démonstration bruyante et ne préférèrent pas une injure : ils parlaient d'une manière animée en jetant autour d'eux des regards furtifs.

L'escorte s'arrêta devant la hutte du vieux Mohawk qui avait forcé une femme Algonquin à couper le pouce du missionnaire. On appela le propriétaire, que l'on savait l'ennemi acharné des Hurons et des Français, et on lui livra le prêtre comme esclave. Le chef de l'escorte murmura quelques paroles à l'oreille du vieillard et s'éloigna ensuite avec sa troupe.

Le P. Jagues avait cru qu'on le conduisait au lieu du supplice et il ne pouvait s'expliquer le revirement de l'opinion des sauvages. Son étonnement grandit encore lorsque son maître, qu'il avait suivi dans la hutte, lui parla tranquillement en l'assurant que sa vie n'était pas menacée et que le meurtre de Goupil avait été blâmé par le conseil. Il ajouta que, sans doute, il y avait dans le village des têtes folles auxquelles il ne fallait pas se fier ; mais Ondésonk (les Mohawks l'appelaient de son nom de Huron), n'avaient rien à faire en dehors des portes, et à Gandawaga même, personne n'oserait porter la main sur lui, tant que le grand conseil lui laisserait la vie sauve. On lui recommandait seulement de ne pas faire de magie, et plus tard il serait certainement renvoyé sur le Grand-Fleuve.

Mais l'expérience avait appris au missionnaire à ne pas compter sur les protestations des sauvages ; cependant il pouvait bien admettre que sa mort publique n'avait pas été résolue, et que l'on aurait peut-être recours à l'assassinat pour le faire disparaître, si un fou ne commettait ce crime. Il ne voulut pas s'arrêter à de pareilles pensées ; sa vie était entre les mains de Dieu, et chaque jour il disait : que votre sainte volonté soit faite !

Le lendemain, le vieux Mohawk dit à son nouvel esclave qu'il n'avait rien à lui faire faire : le missionnaire le supplia donc de lui

permettre d'aller enterrer le cadavre de son ami, le vieillard très surpris lui demanda :

« Ondésonk veut-il se livrer lui-même entre les mains de ses ennemis ? »

— Je dois faire mon devoir, je dois enterrer mon frère, répondit le prêtre en se mettant en route. »

Personne ne l'en empêcha, mais quelques guerriers mohawks qui lui avaient déjà parlé amicalement auparavant, le rencontrèrent et cherchèrent à le détourner de son projet.

« Plus d'un est décidé à tuer Ondésonk, si on le rencontre dans un endroit écarté. Ondésonk n'agit pas sagement en quittant le village. »

Ces hommes bienveillants tentèrent en vain de le dissuader. Il les remercia et s'éloigna. Au moment de franchir la porte du village, il fut arrêté par un vieillard qui l'avait recueilli pendant quelques jours.

« Où va Ondésonk ? lui demanda celui-ci.

— Dans la forêt où le cadavre de mon jeune frère est resté. Je vais l'enterrer, » ajouta le missionnaire qui voulut aller plus loin.

Le Mohawk lui barra le chemin et lui montra quatre individus armés qui se dirigeaient vers la sortie du village en surveillant de temps en temps le missionnaire.

« Ondésonk voit-il ces jeunes hommes et sait-il qu'ils le guettent ? murmura le vieillard.

— Je les vois, mais je ne les crains pas. Je dois accomplir mon projet, répondit le père avec une fermeté inébranlable.

— Ondésonk court à sa perte, répondit le Mohawk, Il va accomplir ce qu'il a dit, mais qu'il prenne un compagnon. Je vais appeler quelqu'un pour aller avec lui, il sera plus en sûreté. Les jeunes hommes ne l'attaqueront pas s'il n'est pas seul. »

Et il alla chercher dans une cabane un Algonquin qui avait été fait prisonnier plusieurs années auparavant, mais qui avait été depuis adopté par les Mohawks.

Celui-ci se déclara aussitôt prêt à accompagner le prêtre, et tous deux se dirigèrent vers la forêt. Les guerriers dont nous avons parlé les suivirent à une certaine distance.

Le cadavre de Goupil était encore à la place où le meurtre avait été commis. Quelques chiens qui se trouvaient autour s'enfuirent en abeyant, lorsqu'ils aperçurent les arrivants, et le missionnaire fut saisi d'horreur en voyant qu'ils avaient déjà déchiré horriblement son cher René. Il se mit à genoux en pleurant ; puis il se leva et traîna, avec l'aide de son compagnon, le corps jusqu'au ruisseau dans le lit duquel il le déposa en le couvrant de grosses pierres. Il s'aperçut alors qu'il avait oublié une bêche pour creuser la fosse ; tout attristé, il retourna à Gandawaga avec le Mohawk, dans l'intention de revenir bientôt pour terminer ce qu'il avait commencé.

C'est alors que ses persécuteurs, qui ne l'avaient pas perdu de vue, sortirent de leurs cachettes et lui demandèrent d'un ton menaçant pourquoi il avait abandonné le village.

« Mon maître m'a dit que je pouvais sortir : j'ai fait ce qu'il m'a ordonné, » répondit-il ; et ils le laissèrent passer.

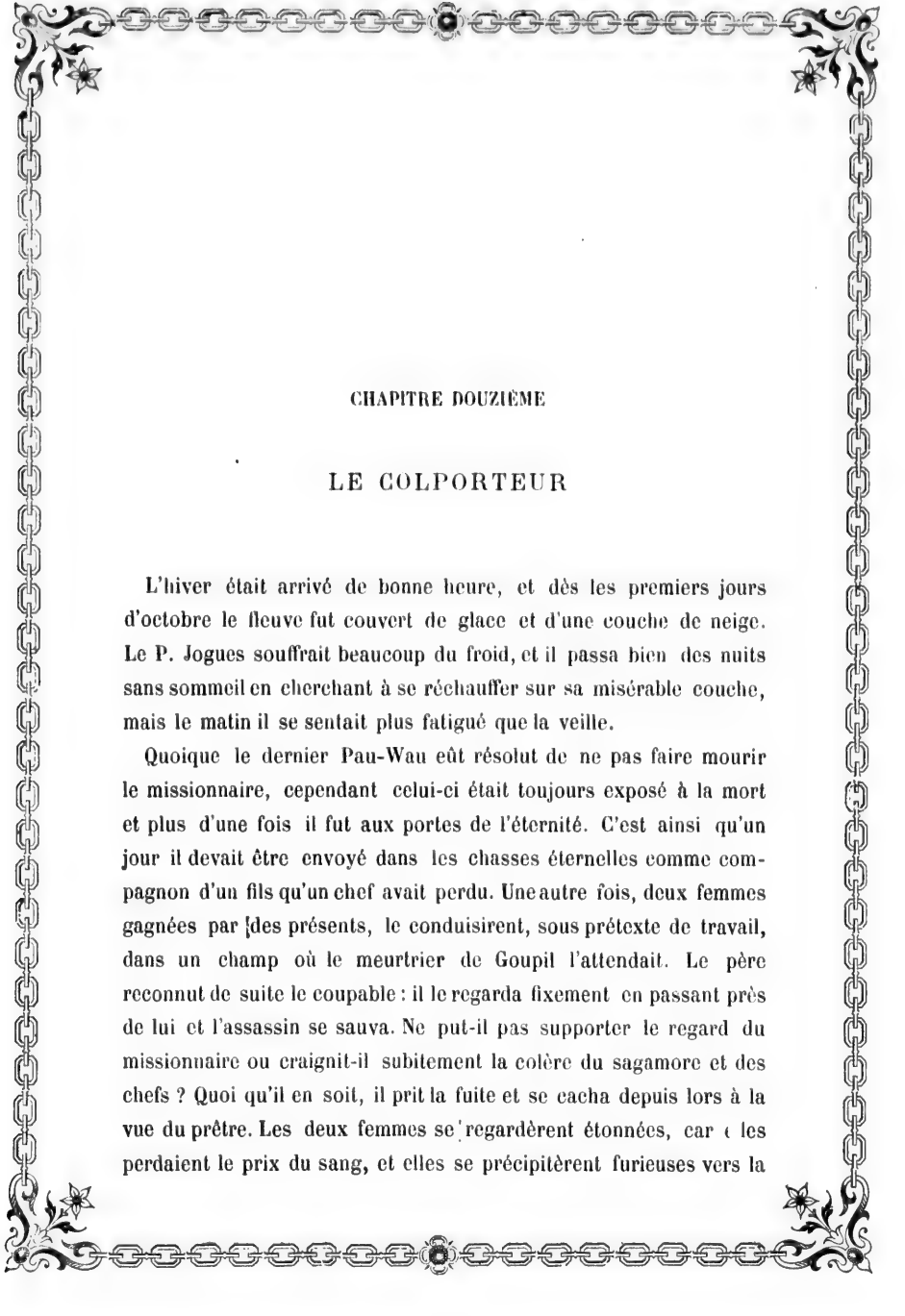
Le lendemain il alla dans les champs avec son maître pour ramasser une charge d'épis de maïs. Un des jeunes gens qui l'avait guetté s'approcha de lui en brandissant son tomahawk. Mais le vieux Mohawk accourut et chassa le meurtrier.

Vers midi, la pluie commença à tomber ; un vent froid souffla avec une telle violence que le P. Juges qui n'était couvert que d'un mauvais morceau d'étoffe, avait de la peine à se réchauffer. Depuis longtemps il ne possédait plus ni bas, ni souliers, ni chapeau.

Le jour suivant, avant le lever du soleil, le prêtre emporta une bêche pour enterrer son cher René. Mais qui dira son horreur en ne le trouvant plus. Peut-être le fleuve grossi par la pluie l'avait-il entraîné ? Il se consola dans cette pensée et fouilla tous les buissons en descendant vers l'embouchure ; mais toutes ses recherches furent

vaines. Le cadavre avait disparu, et le missionnaire dut penser que les sauvages l'avaient enlevé par méchanceté ou par superstition.

La tristesse dans l'âme, il retourna au lieu du crime, pria encore avec ferveur et se remit à son travail bien résolu à continuer ses investigations en temps opportun.



CHAPITRE DOUZIÈME

LE COLPORTEUR

L'hiver était arrivé de bonne heure, et dès les premiers jours d'octobre le fleuve fut couvert de glace et d'une couche de neige. Le P. Jogues souffrait beaucoup du froid, et il passa bien des nuits sans sommeil en cherchant à se réchauffer sur sa misérable couche, mais le matin il se sentait plus fatigué que la veille.

Quoique le dernier Pau-Wau eût résolu de ne pas faire mourir le missionnaire, cependant celui-ci était toujours exposé à la mort et plus d'une fois il fut aux portes de l'éternité. C'est ainsi qu'un jour il devait être envoyé dans les chasses éternelles comme compagnon d'un fils qu'un chef avait perdu. Une autre fois, deux femmes gagnées par des présents, le conduisirent, sous prétexte de travail, dans un champ où le meurtrier de Goupil l'attendait. Le père reconnut de suite le coupable : il le regarda fixement en passant près de lui et l'assassin se sauva. Ne put-il pas supporter le regard du missionnaire ou craignit-il subitement la colère du sagamore et des chefs ? Quoi qu'il en soit, il prit la fuite et se cacha depuis lors à la vue du prêtre. Les deux femmes se regardèrent étonnées, car « les perdaient le prix du sang, et elles se précipitèrent furieuses vers la

cabane de la mère du lâche meurtrier. Celle-ci leur dit quelques mots à l'oreille ; elles reprirent leur course en poussant des hurlements et évitèrent désormais soigneusement la rencontre du P. Jogues.

Le missionnaire ne fut pas surchargé de travail, et il en fut très heureux, parce qu'il pouvait employer avantageusement son temps libre. Il instruisait plusieurs Hurons prisonniers à Gandawaga et que des familles Mohawks avaient adoptés. La menace continuelle de la mort le laissait calme, car en qualité de combattant pour la cause de Dieu, il était toujours préparé à répondre à l'appel du ciel ; mais son heure n'était pas encore venue, et Dieu rendit vaines toutes les attaques dirigées contre la vie de son serviteur destiné à souffrir encore longtemps avant de recevoir la récompense de sa persévérance.

Dans la troisième semaine d'octobre, les Mohawks se disposèrent aux chasses d'hiver et le P. Jogues dut les accompagner. Il savait depuis longtemps que les sauvages étaient dans l'habitude de camper pendant toute la mauvaise saison pour poursuivre le gibier à de grandes distances. Mais le missionnaire n'avait pour tout vêtement qu'un vieux haillon, et le froid devenant plus vif couvrait son corps d'engelures. Il se plaignit enfin à son maître en lui demandant humblement de quoi se mettre à l'abri des intempéries. Le vieillard se moqua de lui et lui répondit qu'il devait se vêtir du produit de la chasse. Du reste un bon magicien n'avait à craindre ni la chaleur, ni le froid, ni la soif, et tout le peuple parlait de sa puissance magique. C'était donc à lui de pourvoir à ses besoins. Et en effet, la Providence veillait sur le pionnier de la croix.

La veille du départ pour la chasse, son maître l'envoya travailler dans la forêt, et tandis qu'il liait son fardeau pour le jeter sur ses épaules, il aperçut, à son grand étonnement, un Blanc à cheval conduisant par la bride un mulet pesamment chargé. L'étranger portait le costume et les armes des chasseurs. Le P. Jogues le prenant d'abord

pour un trappeur égaré, alla à sa rencontre pour lui dire dans quel village il se trouvait. Il remarqua alors que le mulet n'était pas chargé de fourrures, mais portait deux énormes ballots selon la coutume des colporteurs qui font des échanges avec les Peaux-Rouges. A peine le nouvel arrivant eut-il vu que le ramasseur de bois était un Blanc, qu'il se dirigea vers lui.

« Loué soit Jésus-Christ ! » dit-il en bon français. Il sauta de cheval, salua en ôtant son bonnet de fourrure et demanda rapidement : « Vous êtes le missionnaire que les Mohawks de Gandawaga ont fait prisonnier ? Dieu soit béni, puisqu'il m'a permis de vous trouver ! Les sauvages vous font sans doute souffrir d'horribles traitements et ils ont menti au commandant van Curler en disant que vous n'étiez plus ici. Ce brave officier du fort Orange est venu de Renselaerswyck à Gandawaga avec d'autres Hollandais pour offrir votre rançon. Mais pourquoi perdre mon temps à vous parler, tandis que vous grelottez de froid devant moi. Il est vrai que je n'ai rien d'extraordinaire dans mes bagages, mais quand on se trouve dénué comme vous l'êtes, les habits déjà portés peuvent encore rendre de grands services. »

L'étonnement du missionnaire croissait à chaque parole. Le salut catholique qu'il avait entendu dans sa langue maternelle était comme une douce harmonie venant du pays. D'où arrivait cet étranger qui avait le même langage et la même croyance que lui ? d'où le connaissait-il et quel motif le conduisait au milieu du désert dans un village indien ? Toutes ces pensées se croisaient comme des éclairs dans la tête du père sans qu'il pût trouver de réponse, et il dit simplement :

« Qui êtes-vous ? »

— Vous le saurez bientôt, mon Père. Mais laissez-moi d'abord déballer mes étoffes. Je ne puis vous voir ainsi trembler de froid avec le misérable haillon qui vous couvre. Sans doute je ne puis vous offrir un vêtement qui soit à votre taille, mais dans les bois on est facilement excusable de n'être pas habillé suivant sa condition. Tenez ! voici

d'abord une chemise, puis un gilet de bonne étoffe, une veste, des pantalons en cuir et d'excellentes guêtres. J'ai encore une paire de souliers et un bonnet de fourrures, mais je n'ai pas de bas. »

Le colporteur déballait aussi vite qu'il parlait ; et comme le P. Jogues hésitait à prendre ce qu'on lui offrait, le marchand s'en étonna à son tour.

« Pourquoi n'acceptez-vous pas, mon Père ? Il est vrai que mes étoffes ne sont pas de première qualité, mais je vous offre ce que je peux, et nécessité n'a pas de loi, » dit-il d'un ton affectueux.

— Mon ami, ne croyez pas que je repousse vos bienfaits, répondit le prêtre. Oh ! non ; leur valeur n'est pas à dédaigner ; ils me semblent, au contraire, bien tentants et je crains que les Mohawks, aux mains desquels je me trouve, non seulement ne m'en dépouillent, mais encore ne me maltraitent de nouveau et ne vous enlèvent aussi vos marchandises. Si vous pouviez me donner seulement une vieille couverture de cheval, je vous en serais reconnaissant. Mais si je prends les habits que vous m'offrez, je les porterai à peine jusqu'au village, et vous perdriez peut-être encore des choses plus précieuses.

— Ah ! ce sont là vos inquiétudes, mon Père ? s'écria le colporteur vous pouvez alors être bien tranquille. Je vais entrer avec vous dans le village et je parlerai aux sachems. Cela suffira pour nous mettre en sûreté. Laissez-moi faire ! les Hollandais, que je viens de quitter, inspirent aux Peaux-Rouges et surtout aux Mingos trop de terreur pour que leurs désirs ne soient pas respectés à Gandawaga. Habillez-vous, mon Père.

— Les Hollandais connaissent-ils donc ma captivité ? demanda le missionnaire en commençant à s'habiller.

— Ils la connaissent et prennent une vive part à votre sort, répondit le marchand ; mais je ne m'explique point votre surprise. N'avez-vous pas vu, il y a quelques semaines, un coureur des bois, nommé Jean ? Et n'a-t-il pas offert une somme d'argent pour votre

rançon au nom du commandant van Curler? Celui-ci est venu lui-même dernièrement à Gandawaga et a traité personnellement avec les chefs et les sachems.

— Je ne sais absolument rien et j'en suis très étonné, mon ami, car les Hollandais ne sont pas portés en faveur des Français, encore moins des catholiques.

— Ordinairement, vous avez raison ; mais ils ont pris à cœur votre infortune et celle de vos compagnons, et vous pouvez être certain qu'ils ne négligeront rien pour vous délivrer de la captivité d'une manière ou d'une autre.

— Un homme dégénéré, dont j'ai entendu et oublié le nom véritable, a été ici en effet. Il a excité les sauvages contre nous et m'a particulièrement représenté comme un magicien. Les Indiens l'appellent la Main-Rouge. Il n'a rien fait pour nous être utile, autant que je puis le savoir, mais je l'ai très bien entendu engager les Mohawks à nous torturer et à nous sacrifier à leur idole Aireskoï. Mais est-ce bien de ce Jean le sauvage dont vous voulez parler?

— Ne pouvez-vous pas vous rappeler vraiment l'autre nom de ce coureur des bois.

— J'y réfléchis : j'ai entendu qu'on lui donnait un nom français. Il a dû commettre un meurtre et avoir été condamné à mort par les tribunaux de Québec, je m'en souviens. Attendez... son nom me revient il s'appelle Jean; son nom de famille commence par un B. »

Le visage du colporteur devint livide et il attendait avec impatience ce que les lèvres du missionnaire allaient prononcer, et comme celui-ci gardait le silence, il dit d'une voix étouffée : « C'en est cependant pas Jean Bouffet ?

— Jean Bouffet : vous l'avez deviné. Mon cher René, que les Mohawks ont assassiné il y a quinze jours, l'a reconnu à la première rencontre pour le meurtrier qui s'était échappé et le nomma Jean

Bouffet. Lui-même n'a pas renié son nom. Mais, mon ami, qu'avez-vous donc pour parler ainsi ?

— Ne me le demandez pas maintenant, mon Père. Peu à peu vous saurez tout. Ainsi Jean Bouffet est ici ? où l'avez-vous vu ? et où est-il allé depuis ? Rappelez bien vos souvenirs, car il est très important que je le découvre promptement.

— Je puis vous le dire sans beaucoup de peine. J'ai vu la Main-Rouge, ou Jean Bouffet, en dernier lieu dans un village de Mohawks où l'on nous a trainés bientôt après notre arrivée à Gandawaga. C'était vers la Saint-Barthélemy, mais où s'est-il ensuite dirigé ? Je n'en sais rien.

— Ainsi vous ne l'avez pas vu depuis un mois ?

— Non, il est parti depuis plus de six semaines.

— Hum ! il y aura un grand règlement de compte. Les Mohawks en parlent-ils favorablement ?

— Non, ils m'ont semblé ne plus avoir confiance en lui, mais je puis me tromper. Il parlait souvent à l'Aigle et au Serpent-Bigarré.

— Vous ne vous trompez pas, mon Père ; les Mingos sont plus fins qu'un renard pour soupçonner un ennemi. Allons ensemble au village ! Eh ! l'habillement vous sied mieux que je ne le pensais ! Les Mingos sont-ils de bonne humeur ?

— Pas précisément à mon égard. Depuis l'assassinat de René, des hommes que je connais à peine et à qui je n'ai jamais donné un motif de haine en veulent chaque jour à ma vie ; j'espère qu'ils seront plus bienveillants pour vous.

— Ce René n'était-il pas un des deux captifs blancs qui étaient avec vous ?

— Oui, mon ami ! René Goupil n'était pas seulement mon compagnon d'infortune, il était aussi mon frère !

— Et il a été assassiné ; je vous en prie, racontez-moi cela brièvement, tandis que nous marchons, mon cher Père ! Mon cheval va por-

ter votre charge de bois ! mettez-la sur son dos... Bien, allons. »

Ils marchaient lentement et s'arrêtaient de temps à autre ; cependant le P. Jogues dut se borner au nécessaire pour mettre le colporteur au courant de la situation ; de son côté il n'apprit que le nom de son compagnon, le motif de son arrivée et une partie des plans des Hollandais ; ils atteignaient Gandawaga.

Au milieu de la stupéfaction générale, ils se rendirent directement au wigwam du sagamore. Les Mohawks ne reconnurent pas tout d'abord le missionnaire : mais lorsqu'une squaw eut fixé l'attention sur lui en l'appelant par son nom, l'étonnement fut à son comble. La nouvelle courut comme une trainée de poudre de hutte en hutte, et bientôt la moitié du village fut rassemblée sur la place pour voir de ses propres yeux ce qu'il y avait d'extraordinaire dans la personne d'Ondésonk. L'arrivée du colporteur, que l'on nommait, à cause de ses cheveux, la Chevelure-Bouclée, et qui était très aimé, fut accueillie avec la plus grande joie.

Lorsque le vieillard chez qui le prêtre servait comme esclave apprit le bonheur que celui-ci avait eu, il s'écria : « Ondésonk est vraiment un sorcier, » et il courut à toutes jambes vers la cabane du conseil pour réclamer son esclave au sagamore, afin de s'approprier les nouveaux vêtements. Cependant, en chemin, il se ravisa. Si les habillements provenaient de la sorcellerie, ils pouvaient être dangereux pour celui qui tenterait de les prendre. Il réfléchit quelque temps et conclut qu'il fallait agir avec prudence. Aussi n'alla-t-il pas chez le sagamore, mais il se mêla au peuple en attendant le retour des deux Blancs qui se trouvaient chez le Serpent-Bigarré.

Bientôt après leur arrivée, on avait appelé l'Aigle, Koetsaéton et Takuetété auprès du sagamore, dans la hutte duquel une délibération importante semblait avoir lieu. Les Blancs y restèrent plus d'une heure, et lorsqu'ils parurent en liberté sur la place, ils étaient accompagnés des sachems et des chefs qui leur parlaient avec empres-



LE COLPORTEUR THOMAS RENARD

sement, et qui assignèrent au colporteur une cabane construite spécialement pour les Blancs dont ils recevaient la visite.

Quand Renard y eut déposé ses marchandises et attaché à un pieu son cheval auquel il donna de l'eau et du maïs, ils allèrent tous ensemble à l'habitation du P. Jogues, où une grande foule les suivit. Le vieux Mohawk à qui appartenaient la cabane et l'esclave vint au-devant d'eux et les reçut sur la porte en les invitant à entrer. Le missionnaire ne put s'empêcher de sourire en voyant son maître qui, peu auparavant, lui avait refusé une peau pour couvrir sa nudité, lui témoigner une grande politesse, parce qu'ils étaient en présence du colporteur et des chefs de Gandawaga.

« La Chevelure-Bouclée est l'ami d'Ondésonk, dit le Serpent-Bigarré; la Chevelure-Bouclée apporte aux Mohawks de beaux présents envoyés par les Blancs du Cohotatea. Leur grand chef enverra encore de plus beaux cadeaux à ses amis rouges si Ondésonk dit que les Mohawks ont été bons pour lui.

— Ondésonk est très prudent et les Mohawks seront heureux s'ils peuvent l'appeler leur frère; ils seront toujours les amis de ses amis et les ennemis de ses ennemis, » répondit le vieillard hypocrite qui saisit avidement le couteau de poche que lui présentait le colporteur.

Il en admira vivement le mécanisme si simple, loua la bonté des vêtements que portait le missionnaire et ne cessa de prodiguer des éloges au trafiquant. Il se joignit ensuite aux visiteurs, lorsque l'Aigle lui dit de les accompagner sur la place publique. Toute la population devait y être convoquée par le tam-tam pour apprendre les bonnes dispositions des Blancs du Cohotatea envers les Mohawks, l'estime qu'ils avaient pour Ondésonk et l'intérêt que les hommes rouges portaient au missionnaire.

Le crieur public n'eut pas beaucoup de peine à rassembler tout le peuple, car toutes les habitations étaient vides, et les curieux se

pressaient en foule devant la hutte du conseil, bien avant qu'il n'eût fait résonner son instrument.

Aux premières paroles de l'Aigle, tous les assistants écoutèrent avidement et avec attention. Le chef prodigua des éloges outrés aux Hollandais et au traité d'amitié conclu entre eux et les Mohawks, en énumérant les présents consistant en couteaux, miroirs et bimbloteries que les bons Visages-Pâles du Cohotataea envoyaient par la Chevelure-Bouclée à leurs frères rouges du peuple des Ongwehonwe. Il parla ensuite du missionnaire dont il dépeignit le courage et la persévérance, la sagesse et la bonté, et regretta qu'un mauvais esprit eût engagé un des jeunes gens au meurtre de Goupil. Il ajouta que Ondésouk était aussi en sûreté auprès des Mohawks de Gandawaga que dans le village des Visages-Pâles du Cohotataea ou près de ses frères du Grand-Fleuve. Personne n'osait toucher à l'un de ses cheveux, et si un homme méchant avait l'audace de lever la main sur Ondésouk, il payerait de sa vie cet attentat. La première partie de ce discours fut accueillie à plusieurs reprises par des applaudissements, la fin, au contraire, fut écoutée froidement, ce qui ne présageait rien de bon pour le missionnaire. Mais sa résolution de ne pas fuir était inébranlable et il voulait attendre les événements avec calme.

Le colporteur, jeune Lorrain plein d'ardeur, cherchait en vain à lui persuader de prendre la fuite ; il employa du moins toute son influence pour le mettre à l'abri des mauvais traitements, jusqu'à ce que les Hollandais ou les Français eussent pu obtenir sa liberté.

Bientôt après cette communication officielle des autorités de Gandawaga, le peuple se dispersa et les deux Blancs restèrent jusqu'au soir à causer dans la hutte des étrangers. Le P. Jogues raconta ses souffrances et celles de ses compagnons, parla de la fidélité des Hurons, de la constance des oblats, du courage héroïque d'Ahatsistari ; il fit aussi peu que possible mention de l'hypocrite coureur des bois.

« Soyez assuré, dit-il, que je suis résolu à souffrir encore plus

que je n'ai souffert jusqu'ici plutôt que d'abandonner dans la captivité mes fidèles Hurons chrétiens et de les laisser sans secours et sans consolation spirituelle. En vérité je serais un mauvais pasteur, je serais indigne de mon troupeau, si je les laissais au milieu des loups pour mettre en sûreté ma misérable vie. Non, Thomas Renard, un prêtre ne peut agir ainsi ! Il en serait autrement si j'étais assuré que mes enfants en Jésus-Christ ne sont pas menacés dans ce désert, et si, par ma fuite, je pouvais leur être utile en obtenant leur prompte délivrance. Mais il ne peut être question de cela dans ma situation. Si je m'échappe, je ne fais qu'exciter les Mohawks à exercer de nouvelles cruautés envers les prisonniers qui resteront ici. Demandez-vous à vous-même ce que ces jeunes chrétiens penseraient de mes enseignements ! Le Fils unique du Dieu Tout-Puissant a enduré les plus terribles supplices et la mort ignominieuse de la croix pour effacer par son sang précieux les péchés d'un monde ingrat, qui le méprisait et nous, nous serions d'indignes disciples d'un maître si généreux, si nous ne baisions pas sa main qui met la couronne d'épines sur notre tête, qui nous présente la croix pour nous sanctifier ! Nous hésiterions, quand il nous crie : Suivez-moi ? Non, mon bon Renard, c'est tout à fait impossible. Tous les Hurons que nous venons à peine de ramener à la sainte Église ne devraient-ils pas se dire : Pourquoi notre Père nous abandonne-t-il ? pourquoi la Robe-Noire ne fait-elle pas ce que nous devons faire nous-mêmes d'après l'ordre de son Dieu ? Et si ces jeunes âmes chrétiennes se perdaient par le mauvais exemple de leur guide et de leur conseiller, quelle énorme responsabilité ce mauvais pasteur encourrait pour éviter une légère douleur corporelle, pour prolonger pendant quelques instants son existence ! Pensez-y, mon bon Renard, et vous ne me parlerez plus de fuite. »

Le père jésuite avait parlé avec une chaleur inaccoutumée. Son sujet l'avait transporté, lui toujours si calme et qui regardait l'empire sur soi-même comme un de ses premiers devoirs. L'ardeur de sa foi,

son zèle apostolique s'étaient donné libre cours malgré lui, et il baissait les yeux comme couvert de confusion.

Mais le Lorrain regardait avec admiration cet héroïque confesseur de la foi ; il s'écria d'une voix qui semblait sortir des profondeurs de son âme :

« Non, mon Père, je ne vous parlerai plus jamais de fuir ! Je vous le promets. Mais je me réserve de travailler à sauver le fidèle pasteur et son troupeau. Restez donc auprès de vos enfants spirituels, jusqu'à ce que sonne l'heure de la délivrance, ou jusqu'à ce que les anges de Dieu vous donnent la couronne du martyr.

— Amen ! dit le prêtre ! Séparons-nous pour aujourd'hui, mon cher Renard ; peut-être nous verrons-nous encore demain, avant de partir pour la chasse. Si vous pouvez empêcher Jean Bouffet de commettre d'autres crimes et de charger sa conscience de nouveaux péchés, faites-le, mais épargnez-le autant que possible. Vous avez encore à traiter pour vos affaires avec les Mohawks, et je dois aller voir mes fidèles Hurons. Que Dieu vous couvre de sa bénédiction, mon bon Renard !

— Loué soit Jésus-Christ !

— « Dans tous les siècles ! Ainsi-soit-il ! »

Les deux nouveaux amis ne devaient cependant pas se revoir le lendemain, car Ondésouk dut quitter le village avec son maître bientôt après minuit, pour aller attendre le reste des chasseurs au lieu du rassemblement éloigné de plusieurs lieues. Le vieux Mohawk semblait craindre que le colporteur n'enlevât le P. Jogues dont il était très fier.

Lorsque Renard se réveilla le lendemain, la plus grande partie des chasseurs avait quitté le village qui paraissait tout à fait désert. Sa première question fut pour s'informer du P. Jogues, et lorsqu'il eut appris qu'Ondésouk avait déjà franchi les montagnes avec son maître, il se mit en route pour retrouver Guillaume Couture et les autres

Hurons prisonniers. Il l'avait promis au missionnaire et il tenait à sa parole. Il ne s'était occupé de son commerce qu'autant qu'il avait été nécessaire pour ne pas éveiller les soupçons des sauvages.

CHAPITRE TREIZIÈME

ADOPTÉ

L'époque de la chasse était pour les Mohawks un temps de joie et de plaisir: c'était en même temps une époque de butin. La viande du nombreux gibier abattu et destiné à la nourriture était coupée en longues bandes et séchée à l'air, tandis qu'on tannait les peaux d'une manière particulière. Cependant depuis l'arrivée des Blancs dans le pays, les Indiens, pour qui le commerce des peaux était une source de revenus, avaient l'habitude de saler celles qu'ils destinaient au commerce et de les emballer; on les vendait en bloc au printemps d'après leur poids aux trafiquants ambulants.

Beaucoup de ces colporteurs faisaient des marchés avec les Indiens avant le départ pour la chasse. Thomas Renard avait agi ainsi, en offrant aux Peaux-Rouges des prix très élevés, parce qu'il pensait augmenter par là son influence et protéger plus efficacement le missionnaire. Il se trompait cependant, car le gain qu'il avait fait espérer aux sauvages, et qui consistait en outils, en couvertures, en étoffes, risquait d'être diminué, parce que la chasse n'avait pas réussi. Or, les Mohawks en rendaient le missionnaire responsable, prétendant

que par sa magie il avait éloigné le gibier. La haine s'alluma de nouveau contre le P. Jogues, et grandit de jour en jour.

Pour protéger le missionnaire, quelques hommes bienveillants persuadèrent à son maître de le renvoyer à Gandawaga avec une charge de viande. Ondésonk fit donc un voyage de huit jours avec son pesant fardeau au milieu de difficultés indescriptibles, car il n'avait pas moins de quatre-vingt milles anglais à faire pour regagner le village.

Le P. Jogues ne rencontra pas un bon accueil. Outre les femmes et les enfants, il n'était resté que quelques vieillards, entre autres le vieux instigateur Assendasse, auquel le retour du Visage-Pâle causa une joie diabolique. Les puissants chefs qui s'étaient constitués les protecteurs du missionnaire avaient infligé plus qu'une défaite à ce vieillard avide de sang. Or, aucun d'eux ne se trouvait actuellement au village, et celui-ci pensa que le temps de la vengeance était arrivé. Ondésonk devait disparaître; mais comment?

Assendasse redoutait trop la prétendue puissance magique de la Robe-Noire, pour oser lui-même tremper les mains dans son sang, quoiqu'il en eût bien envie, et il eut la pensée de le faire assassiner. Dans cette intention, Ondésonk reçut, le lendemain de son arrivée, l'ordre de retourner au lieu de la chasse pour aller chercher une nouvelle provision de viande. Il se remit en chemin sans murmurer, quoiqu'il eût les pieds blessés; mais au commencement de sa route il fit une chute sur la glace et ce ne fut qu'à grand'peine qu'il put regagner Gandawaga. S'il s'était avancé un mille plus loin il aurait trouvé la mort dans un abîme que l'on ne pouvait traverser que sur un tronc d'arbre; or, au bord de ce précipice, deux femmes avaient été apostées pour jeter des pierres au missionnaire et lui faire perdre l'équilibre sur ce chemin étroit et glissant.

L'insuccès de cette tentative de meurtre mit le vieux Mohawk dans une fureur indicible, en voyant Ondésonk revenir les pieds en-

sanglantés et en l'entendant dire qu'il lui était impossible de marcher sur un terrain couvert de glace. Le vieillard n'ajouta pas foi à ses paroles; il s'imagina que la Robe-Noire avait soupçonné l'embuscade, et avait échappé au danger en revenant promptement sur ses pas. Il n'est pas difficile d'exciter chez les tribus indiennes les femmes et les enfants contre un être vivant, et Assendasse était passé maître dans cette manœuvre, Ondésonk fut donc accablé d'injures; personne ne voulait le recevoir dans sa hutte, et ce pauvre homme fatigué et blessé serait certainement mort de froid si une femme courageuse n'en avait eu pitié.

Elle vit le missionnaire frapper vainement à la porte des cabanes pour demander un abri; elle entendit les imprécations avec lesquelles on le repoussait; elle fut témoin des poursuites des enfants qui lui jetaient des pierres, sans que personne n'intervint et sans qu'Ondésonk fit entendre une plainte. Elle prit alors une résolution sublime. S'approchant du Blanc fatigué dont le visage et les membres étaient couverts de sang, elle lui mit la main sur l'épaule et lui dit à haute voix :

« Le fils de Wagawalla est allé dans les chasses éternelles : le Grand-Esprit lui envoie un autre enfant. Ondésonk va suivre Wagawalla dans sa hutte pour être son fils ! »

Assendasse, qui jusqu'alors avait excité les enfants, poussa un cri de rage, et les jeunes bourreaux se dispersèrent de tous côtés; car, par cette adoption, la noble femme avait mis le missionnaire à l'abri des attaques et des injures, autant, du moins, qu'un Blanc pouvait l'être au milieu des Mohawks. Le P. Jogues se voyait maintenant reçu dans la tribu, et il ne pouvait plus être traité comme un prisonnier ni comme un étranger.

Wagawalla prodigua les plus grands soins à Ondésonk qui l'appelait sa mère, et elle écoutait avec la plus grande attention les choses merveilleuses qu'il lui racontait. Le jour même où elle l'avait adopté

pour son fils, elle lui demanda : « Ondésonk n'est-il pas un méchant sorcier ? ne sert-il pas un mauvais esprit ? » Elle avait donné par là occasion au zèle missionnaire de la récompenser de ce qu'elle avait fait pour lui. Il ajouta à sa réponse des histoires instructives et eut la joie de voir sa parole produire de grands fruits. La fille de sa mère adoptive, qui naquit plusieurs années plus tard, fut une des plus ferventes chrétiennes iroquoises et brilla du plus vif éclat dans l'Eglise de l'Amérique septentrionale ; cette vierge Mohawk, qui devait être si célèbre, reçut au baptême le nom de Catherine.

Le P. Jogues pouvait maintenant aller partout où il le voulait ; et il fit de sa liberté l'usage le plus utile. Il visita les autres villages pour s'informer du sort des Hurons prisonniers et faire des recherches sur Guillaume Couture qui, disait-on, avait été assassiné. Il rencontra deux de ses fidèles Hurons à Candagaro, mais ceux-ci n'avaient pas entendu parler de l'oblat et les autres compagnons d'infortune étaient occupés à la chasse. A Tétonontogen où demeuraient les parents adoptifs de Couture, on apprit au P. Jogues que celui-ci était parti avec les chasseurs et qu'il reviendrait sans doute avec eux. Mais on ne vit pas l'oblat pendant bien longtemps.

Le missionnaire, dans ce voyage qui le ramena à Gandawaga avant la fin des chasses d'hiver, avait pu répandre abondamment la parole évangélique ; il avait baptisé un grand nombre d'enfants mohawks, ce qui fournit à ses adversaires l'occasion de donner cours à leur colère comprimée et d'attirer leur haine. Le P. Jogues s'en aperçut, mais il n'en continua pas moins sa prédication.

Les mois succédaient aux mois. Vers la fin de janvier, les Mohawks revinrent de leurs excursions et ne furent pas peu surpris de retrouver le missionnaire à Gandawaga comme fils adoptif d'une femme dont le mari avait été jusque-là un des plus grands ennemis des Visages-Pâles, et qui se déclara entièrement d'accord avec son épouse. Il paya volontiers au maître de l'esclave Ondésonk le prix

qu'il désira et qui consistait en quelques peaux de cerf et d'autres animaux. Puis laissant pleine liberté au fils qu'il venait d'acheter, il fit comprendre à quelques Mohawks encore mal disposés qu'il châtierait lui-même quiconque attaquerait Ondésonk. Le missionnaire n'eut plus rien à craindre de ses persécuteurs, et il put entrer dans beaucoup de familles et éclairer les Mohawks sur bien des points qu'ils avaient jusqu'alors considérés avec des idées superstitieuses.

L'Indien est toujours un ardent narrateur quand il se trouve au milieu de sa famille ou de ses amis sans avoir à craindre qu'on se moque de lui ou qu'on mette en doute sa véracité, — car aujourd'hui encore il est enclin à l'exagération. Il aime surtout à faire ses récits pendant les longs jours d'hiver, lorsque la couche de glace empêche les esprits et les lutins de sortir de la terre où ils habitent, selon la croyance indienne, parce qu'il craint que ces génies ne viennent punir l'audacieux qui leur attribue des malheurs et qui en rapporte les choses les plus extravagantes. Et non seulement l'Indien raconte volontiers, mais il écoute attentivement ce que disent les autres, surtout quand ceux-ci savent l'intéresser, comme le missionnaire savait le faire. Aussi Ondésonk fut bientôt un hôte favorablement accueilli dans beaucoup de cabanes, et partout on lui demandait de parler des choses de la terre et du firmament, des pays lointains, de la mer ; mais il ne pouvait toucher à leurs croyances et leur idolâtrie sans recevoir de suite une dure réprimande. Il fut donc très prudent, et il parvint à entremêler ses récits de pensées chrétiennes qui ne pouvaient éveiller aucun soupçon. Cependant ses enseignements ne produisirent que peu de fruit, comme il le raconte lui-même dans une lettre adressée au père provincial.

Vers la fin de février il y eut un grand dégel, et le missionnaire en profita pour se mettre de nouveau à la recherche du corps de René. Il ne parla de son dessein qu'à Wagawalla qui lui apprit alors

que des enfants avaient, longtemps auparavant, tiré le cadavre hors du ruisseau pour le trainer dans la forêt à un endroit peu fréquenté où il était devenu la pâture des bêtes fauves. Guidé par sa mère adoptive, le P. Jogues découvrit la place ; il ramassa en priant et en pleurant les quelques ossements qui restaient, les déposa dans la terre et planta une croix grossière sur la tombe. Lorsque l'on apprit dans le village l'accomplissement de cette cérémonie chrétienne, on recommença contre le P. Jogues de nouvelles attaques, qui cependant ne dégénérèrent pas en insultes publiques.

Lorsque la neige eut disparu, le désir de la guerre se réveilla chez les Mohawks. Ils formèrent le projet de faire au printemps la guerre aux Français et aux Hurons, avec l'aide des Onéidas, peuple appartenant à la confédération des Iroquois. La défaite à l'embouchure du fleuve Richelieu devait être vengée, et ils voulaient détruire, malgré le nouveau poste militaire, les communications entre les établissements français et les missions du pays des Hurons. Par là ils auraient provoqué la défection des tribus algonquines alliées aux Visages-Pâles.

Une grande activité régnait à Gandawaga. Chaque jour partaient et arrivaient de nouveaux messagers : les délibérations n'avaient point de fin et les sauvages paraissaient préparer en toute hâte quelque chose d'important ; car ils n'attendaient pas l'arrivée du colporteur qui devait prendre leur provision de peaux, et ils embarquèrent tout ce qu'ils purent de leur butin de chasse sur des canots qui se rendirent à Rensselaerswyck.

Les exercices journaliers des jeunes gens qui se disposaient à marcher sur le sentier de la guerre, et les visites fréquentes que les chefs des tribus voisines et alliées faisaient à l'Aigle, donnèrent à comprendre qu'un combat acharné aurait bientôt lieu. C'est en vain que le missionnaire espéra le retour du colporteur ; lorsque les Mohawks, envoyés chez les Hollandais, revinrent avec les mar-

chandises échangées, il eut la certitude que Thomas Renard ne se dirigerait pas de sitôt vers Gandawaga, mais il ne soupçonna pas que l'Aigle avait averti les deux Blancs, le Lorrain et le Flamand de ne pas se montrer pendant l'été au pays des Mohawks, parce que leur sécurité était menacée.

Renard était sur le point de partir pour Gandawaga lorsque les marchands mohawks parurent à Renselaerswyck pour lui demander ainsi qu'à d'autres des armes à feu et des munitions. Or le général van Curler avait défendu sévèrement qu'on en livrât aux sauvages. Lors donc que les trafiquants les leur refusèrent, les Mohawks en fureur demandèrent une quantité de haches, des couteaux, des couvertures et d'autres objets. Mais ils déclarèrent que les Visages-Pâles n'avaient plus besoin de venir dans leurs villages, s'ils n'y apportaient pas les armes de tonnerre, car les Hommes-Rouges n'avaient pas besoin d'autre chose.

Le Lorrain informa de suite le général de ces dispositions, et celui-ci ordonna immédiatement des patrouilles pour protéger la colonie. Tous les objets de valeur, les provisions de vivres et de marchandises furent transportés dans le fort. Ces mesures, dictées par l'expérience, étaient d'autant plus nécessaires que les Etats-Généraux faisaient peu de chose pour la défense des possessions américaines.

Le commandant se trouvait dans une pénible situation, car peu de jours auparavant il avait reçu du gouverneur Kieft une lettre de la Haye, ordonnant à toutes les autorités des nouveaux Pays-Bas, sur la demande pressante de la cour française, de faire tous leurs efforts pour délivrer les prisonniers. Aujourd'hui il avait perdu toute possibilité de remplir ces instructions tant désirées. D'un autre côté, en apprenant le meurtre de René, il regardait la vie des prisonniers comme très menacée, car les Mohawks avaient certainement de mauvaises intentions à l'égard des Blancs, leurs voisins, et si une guerre

éclatait, le P. Jogues et ses compagnons auraient à essayer de nouveau la haine implacable des Peaux-Rouges.

Ce danger augmentant à chaque instant engagea van Curler à faire rechercher le coureur des bois qui avait su s'en tirer par ses men songes et qui depuis des mois menait une vie retirée dans une hutte vis-à-vis de Renselaerswyck. Il venait rarement dans la colonie et personne ne savait ce qu'il faisait. Du reste, on ne s'en inquiétait guère. Renard qui avait complété sa provision de marchandises à la Nouvelle-Amsterdam et qui avait été longtemps absent, s'efforça vainement de faire la connaissance personnelle de cet homme avec lequel, comme il l'avait dit au missionnaire, il devait régler un grand compte. La hutte était toujours fermée et semblait inhabitée. Les messagers du commandant ne furent pas plus heureux, et cependant le passeur, qui habitait à peine à une portée de fusil de la cabane, affirmait qu'il apercevait le coureur des bois tous les deux ou trois jours, mais sans pouvoir lui parler. Van Curler secoua la tête au rapport de ses envoyés, et il donna secrètement au sénéchal de Renselaerswyck, l'ordre de surveiller attentivement la hutte du Flamand, et d'annoncer immédiatement le retour de celui-ci. Renard s'offrit à faire le service d'espion et disparut deux jours après le départ des Mohawks de Renselaerswyck. Personne, sauf van Curler, ne sut de quel côté il s'était dirigé.

L'activité augmentait de jour en jour à Gandawaga. Un matin, l'on planta le poteau de guerre devant la hutte du conseil ; on le peignit de couleurs criardes et on l'orna de scalps desséchés. Bientôt le tamtam résonna dans les rues et de toutes les cabanes sortirent des guerriers en grand costume. Le sagamore et ses conseillers s'étaient revêtus de leurs grotesques habillements ; les femmes ainsi que les enfants avaient fait leur toilette. Le missionnaire tout étonné demanda à la bonne Wagawalla ce que cela signifiait.

« Nos guerriers veulent offrir un sacrifice à Aireskoï et danser la danse du scalp, répondit la femme.

— Sais-tu où ils vont, Wagawalla? » continua-t-il.

La squaw secoua la tête en riant.

« Les guerriers ne disent pas aux femmes de pareilles choses, dit-elle, et Ondésonk agira sagement en ne m'interrogeant pas davantage. »

Un cri de joie retentit dans la rue et Wagawalla sortit pour satisfaire sa curiosité. Le missionnaire la suivit, le cœur plein d'inquiétude. La nouvelle qu'on allait sacrifier au dieu de la guerre remplit son âme d'horreur et déjà il voyait en esprit quelques-uns de ses amis Hurons brûler au poteau. Couture ne serait-il pas au nombre de ces victimes ?

A la porte orientale du village se pressait une foule bruyante au milieu de laquelle on remarquait plusieurs chefs dont les têtes étaient ornées de plumes d'aigles. Les sauvages traînaient sur la terre durcie un fardeau qui paraissait très pesant : c'étaient les victimes. On les avait sans doute déjà tuées à l'entrée du village, puisqu'elles ne pouvaient plus marcher. La foule passa devant le P. Jogues qui respira plus librement : sur le traîneau se trouvaient enchaînés deux ours noirs que l'on avait pris peu de temps auparavant.

« Viens avec nous, Ondésonk, dit Wappatanonda, le tueur de loutres, qui était aussi altéré du sang du missionnaire que le jour de l'attaque au lac Saint-Pierre, où son tomahawk aurait certainement atteint le père jésuite, sans l'intervention de Takuété.

— Viens avec nous et tu verras comment nous sacrifions à Aireskoï qui se moque de ta sorcellerie, crièrent les autres.

— Viens avec nous, Ondésonk, murmura une voix à l'oreille du prêtre qui, se retournant vivement, reconnut le visage du bon Koetsaéton ; viens avec nous, tu appartiens à notre tribu et tu ne peux pas rester dans ta cabane quand les Mohawks célèbrent une fête. »



WAGAWALLA, INDIENNE.

Le P. Jogues reconnut la justesse de cette observation et suivit cette multitude qui grossissait à vue d'œil.

On s'arrêta sur la place du village où l'on forma un immense demi-cercle autour des poteaux de guerre et de sacrifice plantés devant la hutte du conseil ; mais on ne pouvait rien faire avant l'arrivée du sagamore. Celui-ci revint bientôt de la visite qu'il avait faite aux wakons, dont il avait demandé l'assistance. Il était accompagné de ses conseillers et s'assit sur les nattes que l'on avait étendues devant la cabane. En face du sagamore se tenait l'Aigle avec ses chefs et les guerriers qui devaient prendre part à la campagne. Les cérémonies commencèrent : on amena les victimes qui se débattaient affreusement : on dut les étourdir à coups de massue, pour permettre aux guerriers de les attacher aux poteaux. Ces animaux faisaient de grands efforts pour rompre leurs liens, composés de lanières cuites dans la graisse, et ils remplissaient l'air de leurs hurlements féroces. Mais les Mohawks témoignaient leur joie à leur manière et les oreilles du démon Aireskoï jouirent d'un concert infernal.

Quelques coups de tam-tam ordonnèrent le silence. Les hommes obéirent, mais les ours continuèrent de plus belle. Les deux wakons établis à Gandawaga s'avancèrent revêtus de leurs sauvages ornements, agitèrent leurs bâtons et leurs bourses à sorcellerie, dansèrent plusieurs fois autour des poteaux du sacrifice, et chantèrent les louanges d'Aireskoï, dont ils imploraient le secours.

« Les Hommes-Rouges t'invoquent, Aireskoï ! » chantaient-ils d'une voix monotone. Tu es puissant et fort : tu es bon et méchant, bon pour les Ongwehonwe, méchant pour leurs ennemis. Les Ongwehonwe t'invoquent et te préparent une fête. Ils veulent te faire plaisir, mais ils n'ont pas de prisonniers pour chanter tes louanges au poteau. Nous te donnons ce que nous avons. Accorde-nous la victoire et des prisonniers et nous te préparerons un magnifique festin. Notre cri de guerre sera terrible ; nos ennemis trembleront et les vaillants

guerriers reviendront au village avec un riche butin. Sois avec nous, puissant Aireskoï ! Tu nous l'a promis, nous l'avons annoncé à tes enfants. Tu nous aideras, nos jeunes hommes remporteront la victoire ! »

Tel fut leur chant de prière et de louange, qu'ils accompagnèrent de conjurations inarticulées et d'une telle puissance que les ours se turent tout décontenancés. Les Mohawks, pleins de joie, en conclurent qu'Aireskoï leur était favorable. Les maîtres sorciers se retirèrent dans la case du conseil au milieu des applaudissements de la foule, et les chefs, chacun à la tête de ses guerriers, ouvrirent la danse de la guerre. Les ours représentant les ennemis furent fort maltraités ; chaque Mohawk dansait selon son caprice, cherchant à exprimer par sa pantomime la position que les combattants peuvent avoir. Tantôt le fusil armé, ils se glissaient courbés contre l'ennemi supposé, tantôt ils s'étendaient sur la terre pour le guetter ; d'autres fois ils se précipitaient sur lui, en brandissant la hache du combat, ou ils attendaient son attaque le couteau à la main. Ici un guerrier semblait lutter avec un adversaire musculeux ; plus loin un autre exécutait l'action de scalper ; un troisième tenait son ennemi en joue, et un quatrième lança son tomahawk avec une si grande adresse qu'il alla se fixer profondément dans le poteau de guerre. Les danseurs changeaient continuellement de position, et les figures se succédaient comme dans un kaléidoscope. Cent gosiers indiens poussaient des cris horribles ; les ours hurlaient sous la grêle de coups qu'ils recevaient, et trois frappeurs de tam-tam tourmentaient leurs instruments avec fureur. Mais peu à peu les contorsions des danseurs diminuèrent, car la fatigue les accablait, et sur un signal aigu de l'Aigle, ils se réunirent autour de leurs chefs au milieu des cris de joie des assistants.

Le sacrifice des ours qui furent cruellement torturés, forma le deuxième acte de la cérémonie. On les pinçait, on leur faisait des

piquères, on enfouissait dans leur fourrure des tisons pointus ; on leur coupa les griffes et le nez, on transperça leur langue et enfin ils furent scalpés. Alors seulement on entassa autour des poteaux les fagots déjà préparés, et les flammes en s'élevant déroberent aux regards les pauvres bêtes. Pendant quelques instants on entendit encore leurs gémissements à travers les nuages de fumée ; et bientôt le silence ne fut plus interrompu que par le pétitement des flammes. Une demi-heure plus tard deux monceaux de cendres fumantes indiquaient la place de cet auto-da-fé extraordinaire. Lorsque les flammes furent sur le point de s'éteindre, les wakons revinrent pour annoncer à Aireskoï que le sacrifice était terminé et lui dire que les Mohawks ayant fait leur devoir, ils comptaient sur sa reconnaissance. S'ils leur accordait la victoire, tous les prisonniers lui seraient immolés.

La troisième partie de la cérémonie fut remplie par la danse des scalps consistant, comme la danse guerrière, dans la pantomime de scènes révoltantes. Celui qui possédait des scalps les portait au bout d'un bâton et faisait comprendre, par des gestes et des grimaces épouvantables, son désir d'en rapporter encore. Ces figures cuivrées, sans barbe, couvertes de raies rouges, blanches et jaunes, et de points ronds, avec leurs pommettes saillantes, leurs fronts bas et leurs yeux sombres et brillants prenaient un aspect diabolique par les contorsions de la fureur simulée. Ces danseurs sauvages grinçaient des dents comme des bêtes fauves. Armés, ils brandissaient les tomahawks et les couteaux en hurlant, et bientôt le poteau de guerre, qui représentait l'ennemi, fut taillé en mille morceaux.

Le chef supérieur de la guerre ne prit point part à la danse. Il était accroupi majestueusement sur la terre devant la case du conseil auprès du saganore, et gardait le silence, mais sans se détourner, il était attentif à la danse, et quand il jugea la fureur arrivée à son comble, il donna l'ordre de finir. A son signal, les tam-tams se turent et les danseurs s'arrêtèrent en se groupant immédiatement

autour de leurs chefs pour rentrer dans les rangs des spectateurs.

On termina la cérémonie par un festin dans lequel on ne servit que des mets offerts auparavant à Aireskoï.

Lorsque Ondésouk, qui n'avait pu se dispenser d'assister à toutes ces scènes, apprit la signification de ce banquet, il refusa énergiquement de prendre part au repas, et les menaces de quelques guerriers ne purent le faire changer de résolution. « Je ne toucherais jamais à rien de ce qui aura été consacré à votre démon Aireskoï, » s'écria-t-il ; et, plein d'indignation, il se leva et quitta la fête.

Personne ne s'opposa au missionnaire, mais sa conduite fut blâmée, et si l'Aigle n'avait pas calmé les esprits en leur disant qu'après la campagne on mettrait Ondésouk en jugement, c'en était fait du père jésuite. Le vieil Assendasse, membre du conseil, fit la grimace : il promit aux guerriers qui parlaient de surveiller activement Ondésouk et de ne pas permettre qu'Aireskoï fût offensé. Mais Koetsaéton l'avertit de ne pas outrepasser ses pouvoirs.

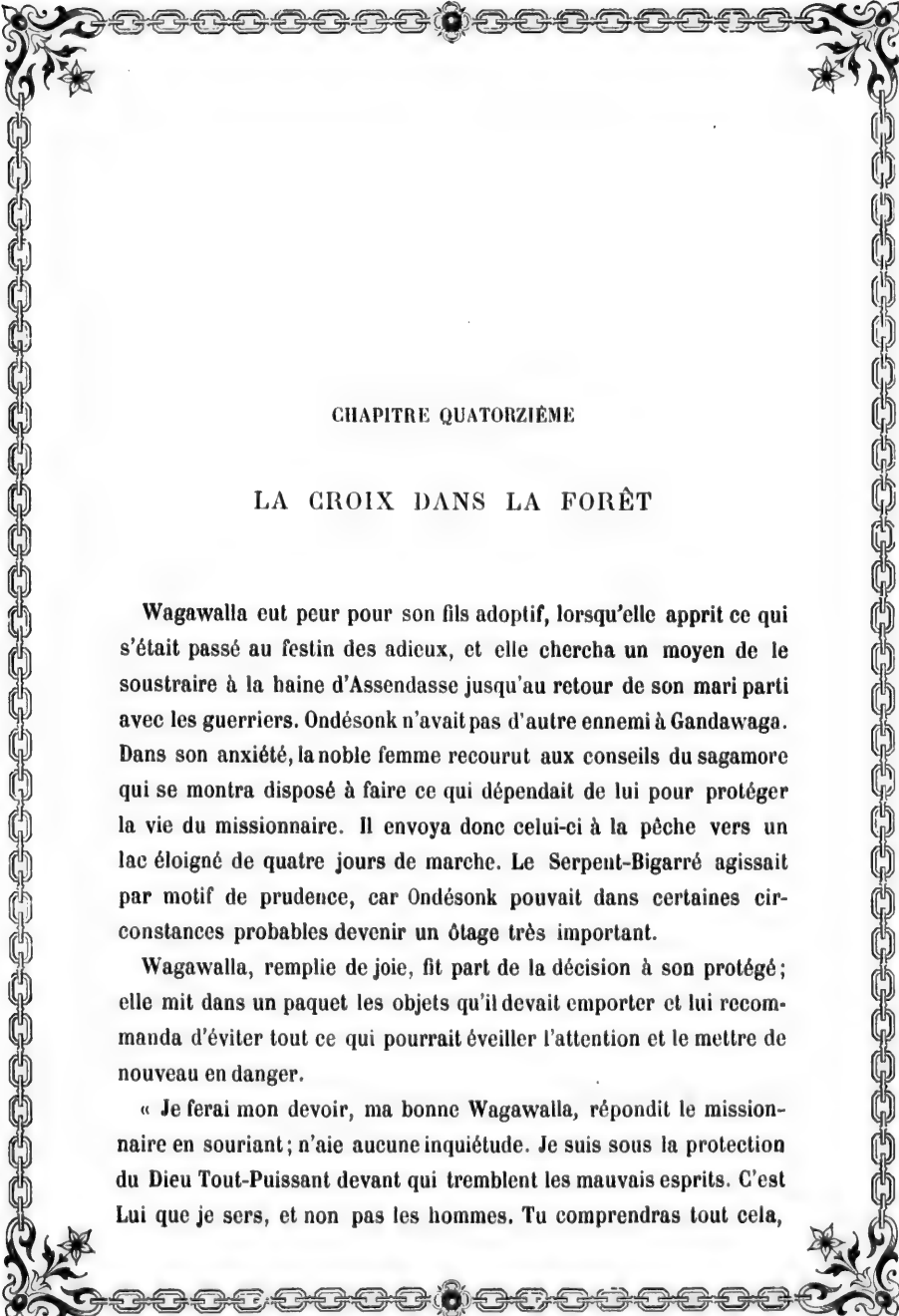
Le Serpent-Bigarré mit fin à la querelle qui menaçait de dégénérer en dispute en déclarant que tant qu'il serait sagamore personne n'offenserait Aireskoï à Gandawaga, ni ne commettrait de violence, ou n'engagerait son voisin à en commettre.

« Chacun conserve ses droits, ajouta-t-il, et celui qui se rendra coupable d'une injustice sera déféré au conseil. L'union est nécessaire avant tout, et je ne comprends pas comment un Visage-Pâle pourrait offenser Aireskoï qu'il ne connaît point. »

Après cette réprimande qui fut bien accueillie, le sagamore prononça un discours enthousiaste pour dire adieu aux braves qui allaient marcher dans le sentier de la guerre, et la fête se termina par une réponse de l'Aigle.

Au point du jour, cinq cents Peaux-Rouges, avides de carnage, partirent de Gandawaga et se dirigèrent vers le fleuve Saint-Laurent en prenant le chemin du nord. Des troupes considérables sortirent

des autres villages mohawks, et cependant il restait une garnison suffisante pour faire face aux Hollandais, si ceux-ci avaient l'intention de venir au secours des Français.



CHAPITRE QUATORZIÈME

LA CROIX DANS LA FORÊT

Wagawalla eut peur pour son fils adoptif, lorsqu'elle apprit ce qui s'était passé au festin des adieux, et elle chercha un moyen de le soustraire à la haine d'Assendasse jusqu'au retour de son mari parti avec les guerriers. Ondésouk n'avait pas d'autre ennemi à Gandawaga. Dans son anxiété, la noble femme recourut aux conseils du sagamore qui se montra disposé à faire ce qui dépendait de lui pour protéger la vie du missionnaire. Il envoya donc celui-ci à la pêche vers un lac éloigné de quatre jours de marche. Le Serpent-Bigarré agissait par motif de prudence, car Ondésouk pouvait dans certaines circonstances probables devenir un ôtage très important.

Wagawalla, remplie de joie, fit part de la décision à son protégé ; elle mit dans un paquet les objets qu'il devait emporter et lui recommanda d'éviter tout ce qui pourrait éveiller l'attention et le mettre de nouveau en danger.

« Je ferai mon devoir, ma bonne Wagawalla, répondit le missionnaire en souriant ; n'aie aucune inquiétude. Je suis sous la protection du Dieu Tout-Puissant devant qui tremblent les mauvais esprits. C'est Lui que je sers, et non pas les hommes. Tu comprendras tout cela,

Wagawalla, en récitant souvent la petite prière que je t'ai enseignée. Crois-moi : Aireskoï est un démon qui ne peut me faire aucun mal. Sois donc tranquille et prie beaucoup. »

La bonne femme le laissa partir, mais elle avait le cœur serré. L'étincelle de la vérité éternelle était allumée dans son âme, car depuis plusieurs semaines elle écoutait les enseignements d'Ondésonk.

Le missionnaire se sentit heureux de vivre avec les pêcheurs dont la plupart avaient emmené leur famille ; il n'était pas soumis aux fatigues d'un esclave comme pendant la chasse d'hiver, et il résolut de profiter de la solitude de la forêt vierge pour faire une retraite spirituelle comme saint Ignace l'ordonne à ses enfants. On lui avait rendu une image de saint Bruno et deux livres qui se trouvaient dans ses bagages, l'Épître de saint Paul aux Hébreux et l'Imitation de Jésus-Christ, et depuis lors il emportait toujours ces trésors.

Comme il ne s'était jamais livré à la pêche, sa maladresse fut extrême, et ses compagnons le poursuivirent de leurs moqueries. Cependant ils ne le forcèrent pas à continuer ce métier, et le père jouit bientôt d'une pleine liberté. Il devait seulement se réunir aux autres autour du foyer à la fin de la journée pour leur raconter des histoires. Personne ne s'occupait de lui. Cependant une jeune fille qui, en raison de sa faible santé, ne pouvait être astreinte à un travail pénible, remarqua que le Visage-Pâle se tenait éloigné du campement pendant des journées entières. Elle voyait qu'il diminuait quelquefois sa nourriture et même qu'il s'en privait. Ces observations excitèrent la curiosité de cette enfant et un matin elle suivit de loin le missionnaire.

Ondésonk quitta le campement sans éveiller l'attention et sembla se diriger dans la forêt sans plan arrêté. Après avoir fait une centaine de pas en long et en large, il prit un petit sentier qu'il avait tracé lui-même et s'arrêta au pied d'une colline couverte de sapins gigantesques. Ayant déposé ensuite son bonnet de fourrure, il fit le

signe de la croix et entra en priant dans une petite cabane construite en branchages et appuyée contre un arbre, se mit à genoux et prit sous ses vêtements un petit crucifix en bois qu'il baisa en le suspendant devant lui. L'espionne qui s'était cachée à vingt pas dans un buisson, le vit joindre les mains et les étendre vers le tronc de l'arbre où elle aperçut bientôt une grande croix taillée dans l'écorce. Elle eut peur, car elle regardait ce signe sacré comme un signe de sorcellerie, et troublée jusqu'au fond de l'âme, elle retourna à la dérobée au campement où elle s'enferma dans sa cabane en pleurant.

Le soir, Ondésonk se trouvait comme toujours assis auprès du feu et racontait alors à ses auditeurs l'histoire du paradis terrestre et la chute de nos premiers parents. La jeune fille écoutait avec la plus grande attention. Mais lorsque le missionnaire dit qu'Adam et Ève furent chassés du jardin de l'Eden et décrivit les maux que leur désobéissance avait attirés sur l'humanité, la jeune Mohawk ressentit une profonde douleur, et se hâta de rentrer dans sa hutte.

« Chuiska est-elle malade, demanda le missionnaire en interrompant son récit ?

— Chuiska fait bien des choses que nous ne comprenons pas, » répondit le vieillard qui servait de père à la jeune Indienne, et il engagea Ondésonk à continuer sa narration.

Le P. Jogues cependant termina son entretien plus tôt que de coutume et fut longtemps sans pouvoir fermer les paupières. Le père adoptif de Chuiska avait paru mécontent de sa question. Pourquoi ce vieillard aurait-il été choqué de l'intérêt témoigné à sa protégée ? Le missionnaire, en réfléchissant à la réponse, remarqua pour la première fois combien la conduite de cette jeune fille de seize ans était étrange et différente de celle de ses compagnes. Elle n'avait aucune amie et ne prenait part à aucun jeu. On eût dit qu'elle redoutait la société, et cependant elle paraissait pleine de confiance envers

le père jésuite, dont les récits l'intéressaient vivement. Elle l'avait même interrogé plusieurs fois pour avoir des explications plus précises. Il ne pouvait donc s'expliquer la disparition de Chuiska; néanmoins il avait le pressentiment, — sans savoir pourquoi, — qu'il lui était important de pénétrer le secret de cette jeune âme.

Le lendemain, par exception, on pria Ondésonk de venir aider les pêcheurs à jeter et à retirer les filets qui étaient très pesants. Ce travail l'ayant fatigué, il ne parut pas au feu du soir et alla dans sa hutte se livrer au sommeil.

Les Mohawks ne réclamèrent pas son aide le jour suivant, et dès qu'ils furent occupés à leurs travaux, le P. Jogues se dirigea vers sa *chapelle* au milieu des sapins. Il se mit à genoux et demanda à Dieu la lumière et la force pour lui-même, la grâce pour ses ennemis, la conversion des païens et implora la miséricorde divine pour les vivants et pour les morts. Dans son ardeur il demanda la mesure entière des souffrances, et son âme transportée s'échappa dans un cantique : « Louez le Seigneur, vous qui êtes ses serviteurs; louez le nom du Seigneur. » Oubliant toute prudence le missionnaire chantait à haute voix : « *Gloria Patri et Filio et Spiritui sancto*, » et il entendit répondre gravement derrière lui : « *Sicut erat in principio, et nunc et semper, et in sæcula sæculorum. Amen.* » En même temps une femme poussa un cri et se sauva comme une antilope à travers les buissons.

« Thomas Renard! huiska! » s'écria le missionnaire, comme sortant d'un rêve et, plus épouvanté que réjoui, il regarda fixement le colporteur. « Quoi! Renard! Me trompé-je? Comment êtes-vous ici? Pourquoi Chuiska s'est-elle sauvée? »

— Vous me posez trop de questions à la fois, mon révérend Père, répondit le Lorrain qui s'avança en saluant avec respect. Je vous ai cherché à Gandawaga, et c'est ici que je vous trouve enfin. Mais je ne sais rien touchant la squaw qui s'est enfuie du buisson. Sans

doute que maintenant elle donne l'alarme au camp et je vais être obligé de repartir sans avoir pu m'acquitter de mon message que je voudrais faire connaître à vous seul.

— Asseyez-vous sur ce tronc et racontez-moi ce que vous savez : je ne pense pas que l'on vienne nous déranger. J'ai caché soigneusement mon petit sanctuaire et je ne m'explique pas la conduite de Chuiska. Elle m'aura probablement épié. Mais ne craignez rien, elle se taira pour ne pas me faire accuser de nouveau de sorcellerie, et pour ne pas s'attirer de désagrément.

— Bien : je vais tâcher d'être court, d'autant plus que l'entrée du pays des Mohawks m'a été interdite indirectement. Aujourd'hui je ne suis pas ici comme colporteur, mais comme éclaireur et par conséquent préparé à tout. D'abord les Hollandais de Renselarswyck vous envoient leurs meilleures salutations. Ils ont les plus grandes inquiétudes à votre sujet depuis qu'ils ont appris le meurtre de votre ami Goupil et les tortures auxquelles vous avez été soumis ainsi que vos compagnons. Pendant la chasse d'hiver nous n'avons pu recueillir aucun renseignement, car nous savions qu'on vous avait emmené dans le district pour trainer le gibier abattu et pour ramasser le bois de chauffage.

— Oui, c'est ce que l'on a fait, mon bon Renard, et l'on a plusieurs fois attenté à ma vie ; mais Dieu m'a sauvé miraculeusement .

— Ne voudriez-vous pas, mon Père, me raconter vos aventures depuis notre dernier entretien ? On attend avec impatience de vos nouvelles à Renselaerswyck, et plus j'aurai de détails à donner, plus je serai le bienvenu. »

Le missionnaire se rendit au vœu du colporteur et lui dit en peu de mots tout ce qui s'était passé.

Renard écouta avec la plus grande émotion et ne tarit pas d'éloges pour la noble Wagawalla.

« Alors, dit-il, vous n'êtes plus exposé à aucun danger ? »

Le jésuite hocha la tête :

« Au contraire, le péril est bien plus grand pour moi, car on ne me défend pas de visiter mes fidèles Hurons ni de leur donner des consolations. Même parmi les Mohawks, mes instructions n'ont pas été stériles et je vois avec bonheur que le bon grain se lève !

— Ne voudriez-vous pas voir librement les Hurons vos compagnons de captivité, et ce jeune Français dont j'ai oublié le nom ?

— Certainement je le désire ; mais comment arriver à ce résultat ?

— En recouvrant d'abord vous-même votre liberté, et en agissant ensuite sur les Mohawks !

— Vous me conseillez donc de fuir, Renard ?

— C'est mon avis. A Renselaerswyck se trouve une barque prête à retourner à l'île de Manhattan, où le gouverneur Kieft vous recevra à bras ouverts, et prendra les mesures nécessaires pour l'avenir. Vous savez maintenant pourquoi je suis venu. On vous attend avec impatience au fort Orange et à Renselaerswyck. Croyez-moi, mon Père, les Hollandais qui s'y trouvent prennent la plus grande part à votre sort !

— Mais comment ma fuite pourrait-elle être utile à mes compagnons d'infortune ? Les Mohawks se sont dirigés en grandes troupes vers nos établissements du Saint-Laurent et ne seraient certainement pas disposés à entrer en négociations pour nous rendre la liberté. Ma fuite ne pourrait qu'augmenter leur fureur et empirer le sort de mes compagnons qui resteraient derrière moi. Je ne pourrais même pas les menacer de la colère des Français, car ils se sentent supérieurs en nombre.

— C'est juste, mon Père. Mais vous oubliez les Hollandais, sur qui vous pouvez compter, et contre lesquels les Mohawks n'entreprendraient pas une expédition sans mûrement réfléchir. Depuis la guerre des Mohicans, les armées hollandaises inspirent le respect

aux Indiens, et vous savez que van Curler ne badine pas. Si ce vaillant batailleur avait à sa disposition plus de troupes et de munitions, il aurait déjà depuis longtemps traité avec les Mohawks au moyen du canon, des fusils et des arquebuses. Il a fait mettre le fort en bon état, et les abords de la colonie sont couverts d'abattis d'arbres. En cas de nécessité, il mettrait bientôt sur pied une force imposante pour faire une incursion sur le territoire de ces païens et pour leur apprendre à vivre. J'ai vu du reste un message du gouverneur de la Nouvelle-Amsterdam, qui, au nom des États-Généraux, ordonne au colonel de faire tout ce qui dépend de lui pour vous délivrer. Le cardinal Richelieu lui-même a fait auprès du prince d'Orange des démarches en votre faveur. Réfléchissez à tout cela, mon Père, et n'hésitez pas à me suivre. Je dois cependant avouer qu'après votre premier refus je n'ai accepté que malgré moi la mission dont vos amis hollandais m'ont chargé. Mais maintenant la glace est rompue, et je renouvelle ma prière : Venez avec moi à Renselaerswyck.

— C'est impossible, Renard. Je ne puis abandonner ici mes enfants en Jésus-Christ. Maintenant surtout que les Mohawks vont sans doute ramener des prisonniers, ma présence est plus indispensable que jamais.

— Eh bien ! si vous ne voulez pas fuir, rendez au moins une visite aux Hollandais. Entendez-vous avec eux et avec van Curler, et lorsque vous reviendrez auprès des Mohawks, vous userez de votre influence. Il semble qu'on vous laisse pleine liberté, profitez-en, puisque vous en avez l'occasion.

— Je vais y réfléchir mûrement, mon fidèle ami. En tous cas je dois en parler à Wagawalla et peut-être aussi au sagamore ; et je ne puis le faire avant notre retour à Gandawaga. J'espère ne rencontrer aucune difficulté ; mais il faut agir avec prudence, car on me soupçonne toujours d'être sorcier, et l'étincelle pourrait devenir une flamme au grand détriment de mes amis indiens, si je disparaissais

pendant un certain temps. Tant qu'ils s'imaginent que je me regarde comme l'un d'eux, ils ne redoutent pas ma prétendue magie, mais s'ils s'aperçoivent que j'ai en cachette des relations avec les Hollandais, le soupçon se réveillera bientôt. Songez-y, Renard, et vous serez de mon avis. Du reste j'avoue que j'irais volontiers un jour à Renselaerswyck.

— Jusques à quand pourrez-vous être prêt?

— Si rien ne vient m'entraver, je puis être dans cette ville dans deux ou trois semaines. Mais comment y parviendrai-je ? car je ne connais pas les chemins.

— Descendez de Gandawaga en canot : le fleuve vous conduira au but. Je serai du reste à l'affût et je viendrai à votre aide. Encore une question : N'avez-vous pas revu ce brigand de Bouffet, ou en avez-vous entendu parler depuis notre dernière entrevue ?

— Ni l'un ni l'autre, mais il a pu venir à Gandawaga sans que je l'aie su : j'ignore ce qui s'y passe.

— Soyez donc sur vos gardes, mon Père. Si mon expérience des vestiges ne me trompe pas, le coquin doit être dans les environs. J'ai remarqué en outre à Gandawaga, sur le sable du rivage, des empreintes évidentes de ses pieds. Je puis vous en dire quelque chose et si nous nous retrouvons, je pourrai compléter mes renseignements. Le brigand a construit près du fleuve vis-à-vis de Renselaerswyck une hutte où le passeur croit qu'il habite ; mais depuis plusieurs semaines je n'ai pu le découvrir. Un jour je l'ai aperçu à une portée de fusil dans la forêt, et lorsque je me suis dirigé vers lui, il a disparu dans les buissons. Sans doute il m'aura reconnu, et il sait bien pourquoi il m'évite. Au reste on le voit rarement à Renselaerswyck, il n'y vient que pour les achats nécessaires, et passe ensuite plusieurs semaines sans se montrer. Personne ne se fie à lui et il ne se sent pas en sûreté. Cependant depuis que les Indiens de Gandawaga sont venus faire leurs provisions et n'ont pas caché leur intention de

marcher dans le sentier de la guerre, Jean Bouffet a disparu sans laisser de trace. J'ai été très étonné de retrouver près de Gandawaga des signes de son passage; car je pensais qu'il se serait dirigé plutôt vers le Saint-Laurent. Il n'a plus rien à espérer des Hollandais depuis qu'il a demandé une somme importante sous le prétexte de racheter votre liberté. La ruse était cependant trop grossière et van Curler lui a fait comprendre que s'il lui donnait cet argent les sauvages n'en verraient pas la couleur. Cet officier ajoutait qu'il voulait payer lui-même votre rançon et qu'il donnerait au Flamand une récompense pour son entremise. Mais le vaurien n'a pas voulu entendre de cette oreille : il s'est montré irrité de cette méfiance, et depuis lors il se tient loin du fort. Ah ! il a de la chance que je n'aie pas connu son séjour momentané à Renselaerswyck !

— Ne vous constituez pas son juge, mon bon Renard.

— Je n'en ai pas l'intention, révérend Père ; mais il arrive souvent que dans les bois une inflexible nécessité nous force à mettre le fusil en joue avant qu'on n'ait eu le temps de la réflexion ; et si je rencontre jamais ce Bouffet dans un endroit écarté, on ne verra sans doute revenir que celui dont la balle sera sortie la première du fusil... Mais mon temps est compté ; je dois me hâter de retourner à Renselaerswyck ; car j'ai encore beaucoup de chemin à faire à pied pour arriver à mon canot. Encore une fois, je vous en prie, soyez sur vos gardes contre le Flamand qui en veut à votre vie pour faire disparaître un témoin de ses crimes. Ici vous n'êtes pas du tout à l'abri de ses coups. Il a certainement déjà connu avant moi votre arrivée dans ces parages... Eh ! pourquoi ces branches de cèdres sont-elles tout à coup en mouvement?... et alors... hum ? il aura déjà découvert la retraite où vous venez prier... Il faut que je fasse une reconnaissance dans cette forêt : le vent ne souffle pas et d'ailleurs les cèdres ne sont pas sensibles comme des buissons. Donnez-moi votre bénédiction, mon Père, et adieu !

— Chuiska est sans doute revenue pour m'épier, « murmura le missionnaire, tandis que le colporteur se glissait d'arbre en arbre, le doigt sur la détente de son fusil.

Mais tout était tranquille et on n'apercevait plus aucune agitation dans les branchages. « Pourquoi cette jeune fille m'a-t-elle suivi, se dit le prêtre. Je lui demanderai la raison de son étrange conduite. » Et il reprit la suite de sa méditation.

Pendant quelques instants le calme de la forêt ne fut interrompu que par le bruissement des feuilles. Soudain un coup de feu retentit, suivi d'un second coup plus sourd, puis tout retomba dans le silence. Le missionnaire laissa échapper un cri d'angoisse et il s'écria à haute voix en regardant le ciel. « O Seigneur, soyez pour lui un juge miséricordieux, si mon terrible pressentiment se réalise ! Ayez pitié de tous les deux en vue des plaies de Jésus-Christ, notre Sauveur. » Et il continua sa prière.

Le P. Jogues rentra au campement plus tôt que de coutume, car il voulait interroger Chuiska. La jeune fille était accroupie devant sa cabane, les yeux fixés à terre. « Chuiska ! » appela le missionnaire.

L'Indienne tressaillit, car elle n'avait pas remarqué l'arrivée d'Ondésouk. Elle hésita un instant, puis se leva et ayant fait signe au prêtre, elle se dirigea vers sa place favorite au pied d'un vieux symcomore. Pendant quelques minutes elle garda le silence, comme pour se recueillir et demanda :

« Ondésouk veut-il me dire s'il est sorcier ?

— D'où te vient cette pensée, mon enfant ? répondit-il étonné.

— Chuiska a vu qu'Ondésouk... Mais Ondésouk ne se fâchera-t-il pas ?

— Non, Chuiska, parle ; je t'écouterai tranquillement et je te donnerai les explications nécessaires pour te montrer que je ne m'occupe pas de sorcellerie. Parle !

— Pourquoi Ondésouk a-t-il coupé dans l'arbre de la forêt un

signe comme celui-ci? », dit-elle en regardant le P. Jogues avec curiosité. Et elle indiqua une croix qu'elle avait tracée sur le sable. Le père jésuite lui répondit gravement :

« C'est un signe par lequel Ondésonk indique au Grand-Esprit qu'il pense à lui et qu'il veut lui parler. A la vue de ce signe, les mauvais esprits prennent la fuite, et leur puissance s'évanouit. C'est le salut des bons et la terreur des méchants.

— Mais les Visages-Pâles de Cohotatéa disent que c'est de la sorcellerie. Ondésonk trace souvent ce signe sur son front et sur sa poitrine. Les Visages-Pâles de Cohotatéa n'agissent pas ainsi. Chuiska a été dans leur grand village : elle les a vus prendre leur repas, mais jamais faire ce signe comme Ondésonk. Ils disent que les hommes méchants le font quand ils parlent au Mauvais-Esprit.

— Chuiska croit-elle vraiment qu'Ondésonk soit un mauvais sorcier. Si Ondésonk pouvait commander aux esprits puissants, ne se hâterait-il pas d'aller vers son peuple? Chuiska resterait-elle chez les Visages-Pâles, comme Ondésonk chez les Mohawks, si elle pouvait se faire transporter par un puissant wakon, partout où elle voudrait?

— Nos wakens ne peuvent pas le faire non plus ; ils doivent marcher ou partir en canots, comme Chuiska et les autres hommes, lorsqu'ils veulent s'éloigner d'ici. Mais Ondésonk a dit que ce signe épouvantait les mauvais esprits et qu'il leur enlevait leur puissance ; c'est donc un signe de sorcier.

— Non, mon enfant. Mais si tu veux comprendre tout ce que je t'ai dit, tu dois d'abord apprendre beaucoup de choses.

— Chuiska veut tout savoir et tout apprendre ce que sait Ondésonk. Non, Ondésonk est bon et Chuiska veut écouter quand il parle, car ses paroles sont sages.

— Veux-tu venir dans la forêt auprès de ce signe qui t'a tant effrayée ?

— Oui, Ondésonk. Chuiska veut venir, mais elle ne doit pas y trou-

ver ce mauvais esprit qui est venu ce matin et qui ressemblait à un Visage-Pâle, cu Chuiska aura peur et s'enfuira.

— Pauvre enfant ! c'est donc le Visage-Pâle qui t'a effrayée ? Ne l'as-tu pas reconnu ? Il vient souvent à Gandawaga avec de belles marchandises et avec des perles comme tu en portes. Ton peuple l'appelle la Chevelure-Bouclée.

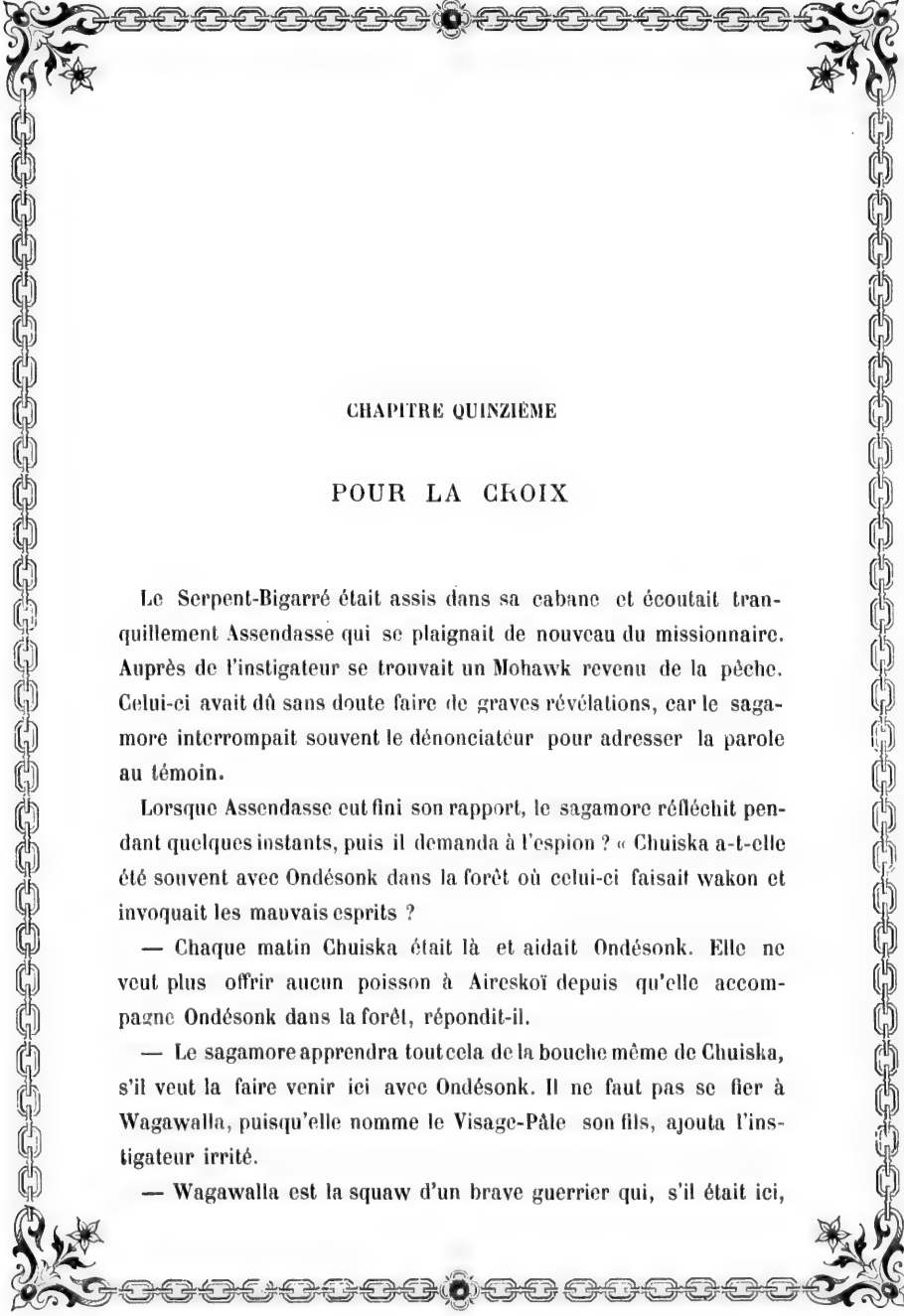
— Ah ! c'était la Chevelure-Bouclée ? ce n'étais pas un mauvais esprit ?

— Non, ce n'était pas un mauvais esprit, mais la Chevelure-Bouclée. Cependant il ne faut pas dire qu'il a été ici. Tu ne dois pas non plus parler du signe qui se trouve sur l'arbre, et devant lequel Ondésonk parle, au Grand-Esprit.

— Chuiska se taira ; Ondésonk ne sera pas battu, car ce n'est pas un sorcier.

— Dieu récompensera ta confiance, ma bonne enfant. Demain nous irons dans la forêt ! »

La jeune Mohawk répondit par un signe de tête, et le missionnaire rentra dans sa hutte, où il repassa dans son esprit les événements de la journée. Les coups de feu qu'il avait entendus le remplassaient d'angoisses. Il supposait que Renard avait rencontré le coureur des bois et qu'il était arrivé un malheur ; car il avait appris de la bouche même du colporteur leur haine mutuelle, mais il n'en devinait pas le motif.



CHAPITRE QUINZIEME

POUR LA CROIX

Le Serpent-Bigarré était assis dans sa cabane et écoutait tranquillement Assendasse qui se plaignait de nouveau du missionnaire. Auprès de l'instigateur se trouvait un Mohawk revenu de la pêche. Celui-ci avait dû sans doute faire de graves révélations, car le sagamore interrompait souvent le dénonciateur pour adresser la parole au témoin.

Lorsque Assendasse eut fini son rapport, le sagamore réfléchit pendant quelques instants, puis il demanda à l'espion ? « Chuiska a-t-elle été souvent avec Ondésonk dans la forêt où celui-ci faisait wakon et invoquait les mauvais esprits ?

— Chaque matin Chuiska était là et aidait Ondésonk. Elle ne veut plus offrir aucun poisson à Aireskoï depuis qu'elle accompagne Ondésonk dans la forêt, répondit-il.

— Le sagamore apprendra tout cela de la bouche même de Chuiska, s'il veut la faire venir ici avec Ondésonk. Il ne faut pas se fier à Wagawalla, puisqu'elle nomme le Visage-Pâle son fils, ajouta l'instigateur irrité.

— Wagawalla est la squaw d'un brave guerrier qui, s'il était ici,

demanderait à Assendasse ce qu'il sait de mal sur elle. Assendasse a de la haine contre Ondésonk et il dit plus qu'il ne sait. Ondésonk reviendra à Gandawaga, et Chuiska aussi. Assendasse pourra alors prouver s'ils sont coupables tous les deux. S'il le fait, le Visage-Pâle appartiendra à Aireskoï et mourra au poteau. C'est la décision du grand conseil des Mohawks. »

En disant ces mots, le sagamore fit signe qu'il voulait être seul.

Les deux accusateurs se retirèrent. Mais bientôt le sagamore fut de nouveau interrompu dans ses réflexions par un vieillard très vénéré dans la tribu et qui lui fit une étrange communication. Il avait vu en songe, disait-il, son fils qui, l'année précédente, était allé sur le sentier de la guerre et n'avait plus donné de ses nouvelles, et l'apparition lui annonçait que le Visage-Pâle, actuellement entre les mains des Mohawks, lui était destiné comme serviteur dans les chasses éternelles et devait être sacrifié : son bonheur en dépendait. Cette révélation changea complètement les dispositions du sagamore, qui jusque-là avait toujours penché en faveur du missionnaire. Les Mohawks regardaient en effet les songes comme des manifestations de la divinité. En outre, s'il refusait la demande du vieillard, celui-ci pouvait en référer au conseil et obtenir facilement l'objet de sa requête. Le Serpent-Bigarré ne pouvait s'exposer à une telle humiliation, et comme il y avait un motif très grave de procéder à l'immolation du missionnaire, il ne résista plus et envoya de suite un messenger au Mohawk qui présidait à la pêche en lui ordonnant de ramener Ondésonk à Gandawaga sous bonne escorte.

Lorsque l'envoyé arriva près du lac, le P. Jogues était prosterné devant la croix de la forêt et attendait Chuiska. Son ennemi mortel, Assendasse, avait chargé un pêcheur de surveiller secrètement le missionnaire, et, dans le cas où il le surprendrait faisant ses signes de sorcellerie, il devait en avertir immédiatement Assendasse, sans rien faire connaître aux autres.

L'espion s'était conformé strictement à ces instructions, et lorsque le message du sagamore arriva, chacun fut surpris et se livra à divers soupçons.

Quelques-uns s'imaginaient que les puissants amis d'Ondésouk voulaient obtenir son retour aux établissements du Grand-Fleuve ; d'autres, que les Visages-Pâles de Cohotatéa avaient fait des recherches ; d'autres enfin qu'on voulait l'envoyer à son peuple pour en obtenir un traité favorable aux Mohawks. Personne ne soupçonnait le but du message.

Chuiska seule connaissait la retraite du missionnaire : on se rendit à sa cabane. Elle hésita d'abord à répondre ; mais on parvint à la persuader et elle consentit à servir de guide, s'imaginant que le bonheur et le respect attendaient Ondésouk à Gandawaga.

Elle s'élança comme une gazelle au milieu de la forêt sans s'inquiéter de ceux qui la suivaient ; et cependant presque tous les Mohawks marchaient sur ses traces. Il n'était resté au campement que l'ancien de la tribu, le messager du sagamore et ceux qui devaient accompagner Ondésouk.

C'était le lundi de la semaine sainte. Le P. Jogues en prières remerciait Dieu qui lui avait accordé la grâce de passer le temps du carême dans la solitude et la méditation. Tout à coup il entend les branches craquer autour de lui, et Chuiska tomber à ses genoux le visage épanoui de bonheur et de joie. Elle fit le signe de la croix et attendit que le missionnaire se relevât.

Celui-ci pensait qu'elle était venue pour continuer les leçons du catéchisme. Mais Chuiska lui dit d'une voix émue :

« Ondésouk va être heureux : il retournera chez ses frères blancs ! Chuiska s'en réjouit malgré toute sa tristesse. Chuiska ne pourra plus parler avec personne de Dieu et du bon Jésus ; personne ne lui dira ce qu'elle désire tant savoir, et personne ne priera avec elle. Les Hommes-Rouges et les squaws ne comprennent pas Chuiska et

Chuiska ne peut plus leur parler comme autrefois. Elle sera toute seule; Ondésouk sera heureux et ne pensera plus à elle. Mais Chuiska est cependant heureuse, puisqu'elle annonce du bonheur à Ondésouk. Le messager du sagamore est au campement et il attend Ondésouk. »

Le missionnaire fut épouvanté, pensant que son élève avait le délire. Il connaissait trop le tempérament de la jeune fille pour ne pas craindre qu'une surexcitation nerveuse avait pu jeter le trouble dans une nature si facilement impressionnable. Il chercha donc à la calmer et lui dit doucement :

« Chuiska, comment peux-tu avoir de semblables pensées?

— L'envoyé du sagamore est dans le campement. Il demande Ondésouk et dit qu'il doit le conduire de suite à Gandawaga. Tous prétendent qu'Ondésouk va retourner vers ses frères blancs du Grand-fleuve. Chuiska est chargée d'appeler Ondésouk au campement. »

En disant ces mots la pauvre Indienne avait les yeux voilés de tristesse.

« Un messager du sagamore m'appelle subitement à Gandawaga?

« Je ne comprends pas, Chuiska. As-tu appris si vos guerriers sont revenus du Grand-Fleuve?

— Non, Ondésouk. — Uah! Voilà les autres qui viennent vous chercher. »

Les Mohawks qui avaient suivi la jeune fille, et étaient restés cachés jusque-là, regardaient avec terreur la petite chapelle du missionnaire qu'ils considéraient comme une place magique destinée à la conversation avec les mauvais esprits.

Le P. Jogues ne comprenait rien à ce qui se passait autour de lui.

« Que signifie tout ceci, mes frères rouges? Pourquoi venez-vous me chercher dans la forêt? Que désire de moi le sage sagamore? » dit-il en s'avancant vers le premier groupe.

Les sauvages reculèrent avec terreur, car ils le craignaient main-

tenant comme un sorcier réel que personne ne pouvait approcher sans être puni.

« Pourquoi fuyez-vous, mes amis? Ah! c'est la croix qui vous épouvante! Vous avez peur de ma puissance magique! Voyez! je veux vous montrer ce que je fais ici. Je vais m'adresser en votre langue au seul Grand-Esprit véritable et tout-puissant, au Maître invisible de la vie, et je veux le prier pour vous. »

Et déjà il se mettait à genoux devant la croix pour demander à Dieu d'éclairer ces pauvres Indiens, lorsque le plus courageux des Hommes-Rouges s'élança vers lui et lui dit en le relevant :

« Ne fais plus de wakon, Ondésonk, ou bien Aireskoï te demandera comme victime. Viens avec nous aux wigwams près du lac. Le sagamore te demande.

— Que veux-tu moi le Serpent-Bigarré? Ne suis-je pas le fils de Wagawalla? Ne suis-je pas de la tribu du Loup? Le sagamore a-t-il le droit de m'appeler si j'ai bien agi?

— Ne parle pas plus longtemps. Le sagamore t'appelle et il faut partir. Mais nous ne savons pas ce qu'il veut. Sans doute il va t'envoyer aux Visages-Pâles de Cohotatéa ou vers tes frères du Grand-Fleuve. »

Il était inutile d'interroger davantage, et une résistance n'aurait fait qu'empirer la situation du missionnaire. Il se résigna donc à obéir tout en redoutant un malheur.

On le reçut dans le campement avec beaucoup de cérémonie. Le plus ancien ne le traita pas comme un membre adoptif de la tribu, mais comme un étranger dont le caractère n'est pas bien connu.

Les préparatifs du départ furent bientôt terminés : on fit un repas composé de maïs, de pois, de poivre, d'oignons sauvages et de poissons, et l'on se mit en route. Quelques Mohawks seulement saluèrent au départ l'ami et le conteur si subitement rappelé. Les autres étaient épouvantés par le spectre de la sorcellerie.

Chuiska se tint à l'écart ; mais lorsque les voyageurs disparurent à ces regards, elle se cacha derrière un chêne et éclata en sanglots. Son cœur avait reçu une profonde blessure et c'est en vain qu'elle se réfugia dans la prière pour y puiser la consolation. Elle se demandait ce qu'elle avait fait pour mériter une si grande douleur, et ne trouvait aucune réponse.

Mais une surprise plus grande lui était réservée. Une heure s'était à peine écoulée depuis le départ d'Ondésonk que le plus ancien de la tribu fit appeler Chuiska pour lui annoncer que, d'après l'ordre du sagamore, elle devait aussi se rendre à Gandawaga. Le vieillard en était très affligé, parce que la pauvre orpheline était sa protégée, et il n'aurait rien de bon de cette séparation. Le messenger n'avait fait connaître la volonté du sagamore qu'au moment de partir, en disant que les accusés devaient être conduits séparément au village.

Chuiska fut au comble de la joie en apprenant l'ordre qui lui était donné et elle s'écria : « O Ondésonk ! Chuiska peut donc revenir vers toi ! Combien Chuiska est heureuse ! »

— Ne te réjouis pas trop, ma pauvre enfant, répondit son protecteur profondément attristé. Ondésonk t'a trompée ; et s'il doit mourir au poteau à cause de sa sorcellerie, je crains qu'Aireskoï n'exige aussi ta vie.

— Que cette pensée ne t'attriste pas, mon bon père ! Chuiska sera heureuse partout où elle trouvera Ondésonk ; elle sait qu'il ne fait pas wakon et qu'il est bon. Chuiska sera là où sera Ondésonk ! elle est très heureuse. Elle remercie le sage sagamore, et elle te remercie aussi, bon père. Envoie-la bientôt à Gandawaga, répondit-elle toute transportée. »

Lorsque la jeune fille partit, accompagnée d'une squaw et d'un guerrier, une grande tristesse s'était répandue sur tout le campement dont les habitants prirent aussi leurs dispositions pour retour-

ner au village, où l'opinion générale était qu'il avait dû se passer des choses très importantes pendant leur absence.

Le jeudi saint de l'année 1643 fut un jour de grande agitation pour Gandawaga. Une foule considérable arrivait des tribus environnantes et se réunissait sur la place où deux poteaux étaient préparés. Les juges étaient encore dans la hutte du conseil pour prendre une décision suprême.

Le missionnaire venait d'arriver avec ses gardiens. Wagawalla voulut s'approcher, mais elle fut brusquement écartée. Le P. Jogues comprit que sa mort était résolue. Il ne chercha pas à en connaître la cause. Il lui suffisait de savoir que sa situation était humainement désespérée.

Devrait-il verser son sang le lendemain ? Dieu, dans sa bonté infinie, allait-il accepter son sacrifice et lui donner la couronne du martyr le vendredi saint ? — Cette pensée était si consolante pour lui, qu'il osa s'en nourrir en remerciant Dieu. Il tomba à genoux et se plongea dans une méditation qui le sépara entièrement du monde extérieur. Il n'entendit et ne vit rien de ce qui se passait autour de lui. Son ennemi mortel, Assendasse, vint jeter un coup d'œil dans sa prison, mais ne put le tirer de son extase. Le P. Jogues ne prit ni nourriture ni repos : il voulut utiliser les derniers moments de son existence à se préparer à la mort.

L'aurore du vendredi saint le trouva encore en prières. On lui apporta du maïs dont il goûta un peu. Puis un gardien annonça le sagamore qui arriva escorté des membres les plus influents de la tribu. Le jésuite le reçut avec bonté, lui parla de Wagawalla et demanda à voir encore une dernière fois sa mère adoptive.

Cette prière fut repoussée.

« Ondésonk est un sorcier ; il ne doit pas causer plus de mal parmi les Mohawks. Chuiska seule, qu'il a tournée vers le Mauvais-Esprit, viendra près de lui pour lui dire : « Le méchant Visage-Pâle

m'a trompée, et pour cela je dois mourir, » répondit avec froideur le Serpent-Bigarré.

Le nom de la jeune néophyte produisit une grande émotion sur le missionnaire.

« Chuiska est elle ici? demanda-t-il? Allez-vous donc mettre à mort cette innocente?

— Chuiska a parlé au Mauvais-Esprit dans la forêt avec Ondésonk auprès du signe de sorcellerie. Voilà pourquoi elle doit mourir. Mais elle ne chantera pas au poteau en l'honneur d'Aireskoï. Elle entendra chanter la Robe-Noire, et on l'enverra ensuite vers le Mauvais-Esprit par un coup de tomahawk. Un guerrier mohawk jeune et vaillant, est allé vers le Grand-Esprit, il demande un serviteur, et Ondésonk doit lui être envoyé. »

Ainsi parla le sagamore avec une tranquillité stoïque.

« Puis-je voir encore une fois Chuiska avant de mourir, répliqua le condamné comme sortant d'un rêve.

— Le méchant sorcier Ondésonk verra la jeune Mohawk quand il sera au poteau. Il n'attendra pas longtemps, car les guerriers ont déjà tout préparé.

— Merci, sagamore! Que Dieu te pardonne ce que tu fais dans ton aveuglement! La sentence me réjouit pour ce qui me concerne, mais je suis rempli d'horreur en pensant que vous êtes altérés du sang de cette jeune fille innocente. Oh! que ne puis-je la recevoir par le saint baptême dans la communion des saints, avant que le loup ravisseur ne dévore cet agneau!

— Le Visage-Pâle divague, la peur trouble ses sens, » dit le sagamore en haussant les épaules à ceux qui le suivaient, et il quitta la cabane.

« Chuiska doit donc mourir avec moi? Chuiska, la pieuse néophyte, va mourir comme une païenne sans être baptisée! Non, le Dieu plein de miséricorde ne le permettra pas. »

Et cet apôtre si près de la tombe retomba dans l'extase. Son âme volait sur le chemin du paradis que le divin Sauveur, chargé de la croix, a montré à l'humanité. Le missionnaire n'entendait pas le bruit confus qui augmentait au dehors, à mesure que la foule se pressait sur la place. Le son des tam-tam éclatant tout à coup près de sa prison l'avertit qu'on venait le chercher.

Il ne se trompait pas. Un vieux chef parut et lui dit de le suivre. En sortant, il fut entouré d'une troupe de guerriers, et conduit, au milieu des accents d'une joie sauvage, sur la place de justice, où on l'attacha au poteau. Son regard cherchait Chuiska, mais il ne la rencontra point. Il leva les yeux au ciel, fit le signe de la croix, aussi bien que ses liens le lui permettaient et commença à parler en latin. Autour de lui régnait le plus profond silence. On attendait avec anxiété l'effet que devaient produire son signe et ses paroles magiques. Aussi bien peu de guerriers remarquèrent que l'on venait de placer Chuiska sur un tronc d'arbre, afin que tous pussent l'apercevoir. La jeune fille était rayonnante, lorsqu'elle aperçut le directeur de son âme dont on l'avait séparée. Sans craindre ses ennemis avides de son sang elle fit le signe de la croix, joignit les mains et se mit à réciter à haute voix le *Notre Père* que le P. Jogues avait traduit en mohawk.

Les sauvages, en entendant pour la première fois dans leur langue la prière que Jésus-Christ a enseignée à ses Apôtres, furent agités de divers sentiments : quelques-uns écoutaient avec un curieux étonnement, d'autres cherchaient à comprendre ; d'autres enfin voulaient ordonner le silence, mais personne ne semblait en avoir le courage.

Assendasse témoignait, depuis quelques heures, une grande agitation, et dans l'après-midi il ne cessa de presser l'exécution. De quart d'heure en quart d'heure, il se glissait comme un lézard sur la place pour voir si l'on faisait les préparatifs du bûcher. A sa grande fureur, on ne commençait même pas les tortures qui précédaient tout sacri-

flée. Le père du jeune homme qui demandait le missionnaire pour serviteur dans les prairies éternelles était venu murmurer à l'oreille du sagamore des paroles que celui-ci seul avait comprises. On donna bientôt l'ordre aux bourreaux de ne pas commencer encore, et depuis cet instant, le sagamore parut attendre une nouvelle importante ; car à toutes les excitations d'Assendasse, il répondit seulement que l'on ne toucherait pas à la Robe-Noire avant le coucher de la Grande-Lumière. L'accusateur écuma de rage et jura intérieurement de tirer une terrible vengeance du sagamore.

Lorsque le P. Jogues eut prié longtemps, il se retourna et remarqua le regard de Chuiska dirigé vers lui.

« Prie, mon enfant, dit-il, prie pour que Dieu ne te laisse pas mourir sans baptême.

— Chuiska est heureuse, Ondésonk ! elle peut mourir avec toi. Chuiska priera aussi longtemps qu'elle pourra. Ondésonk veut-il la prendre avec lui auprès de Dieu ?

— Prie avec ferveur, et il t'accordera ta demande, » repartit le missionnaire.

Il aurait volontiers prolongé l'entretien, mais un hurlement de fureur le força à garder le silence. Chuiska récita le *Notre Père* à haute voix et domina les murmures de la foule.

Tout à coup un guerrier harassé de fatigue et noir de poussière se fraya un chemin au milieu des assistants, et s'avança vers le sagamore qui ne put conserver sa stoïque indifférence d'Indien en écoutant ce qu'il lui rapportait.

Le Serpent-Bigarré dit quelques paroles à son entourage qui ouvrit de grands yeux. Les tam-tam ordonnèrent le silence, et le sagamore s'étant levé, fit cette proclamation au peuple : « Le Grand-Esprit prépare une grande joie à ses enfants rouges ! » Et il jeta un regard timide sur le prêtre qui priait toujours. « Garonhiage n'est pas allé dans les prairies éternelles : il revient couvert de gloire.

Son cri de guerre a été la terreur de ses ennemis, et des prisonniers accompagnaient ses pas victorieux. Il... » Des acclamations de joie interrompirent le sagamore qui donna rapidement des ordres à son conseil. Assendasse avait disparu.

Les tam-tam commandèrent de nouveau le silence et le Serpent-Bigarré reprit : « Celui que nous avons cru mort revient dans son village. Ondésonk devait partir pour être son serviteur dans les prairies éternelles ; mais il n'y aurait pas trouvé Garonhiage, car le brave guerrier sera à Gandawaga avant que la Grande-Lumière disparaisse. Ondésonk ne mourra pas. Que les guerriers lui ôtent ses liens et que Wagawalla reprenne son fils. Le conseil décidera du sort de Chuiska. Pourquoi nos braves tremperaient-ils leurs mains dans le sang d'une squaw ? Aireskoï leur envoie des guerriers qu'ils tourmenteront et brûleront au poteau. Le wakon d'Ondésonk a été puissant. Qu'il parle souvent encore à son esprit pour que celui-ci aide les Mohawks. Ondésonk n'est pas un mauvais sorcier. »

On aurait pu croire que le sagamore avait lui-même prononcé un mot magique ; car à peine avait-il fini son discours, que les sauvages qui, peu auparavant, exprimaient par des murmures leur mécontentement du retard apporté aux tortures, se précipitèrent vers le poteau et brisèrent les liens du missionnaire qu'ils portèrent en triomphe à la cabane de Wagawalla. Cette pauvre femme priait à haute voix au milieu de ses angoisses, elle accueillit son fils adoptif avec un bonheur indescriptible, comme s'il eût été un nouveau présent du Grand-Esprit.

Chuiska, qui ne savait à quoi attribuer un tel changement, fut aussi emportée loin de l'assemblée : le sagamore la prit sous sa protection, car il n'avait cédé qu'aux instances d'Assendasse en décrétant la mort de cette innocente que toute la tribu aimait pour sa gaieté et son dévouement. Il la fit conduire dans sa propre hutte,

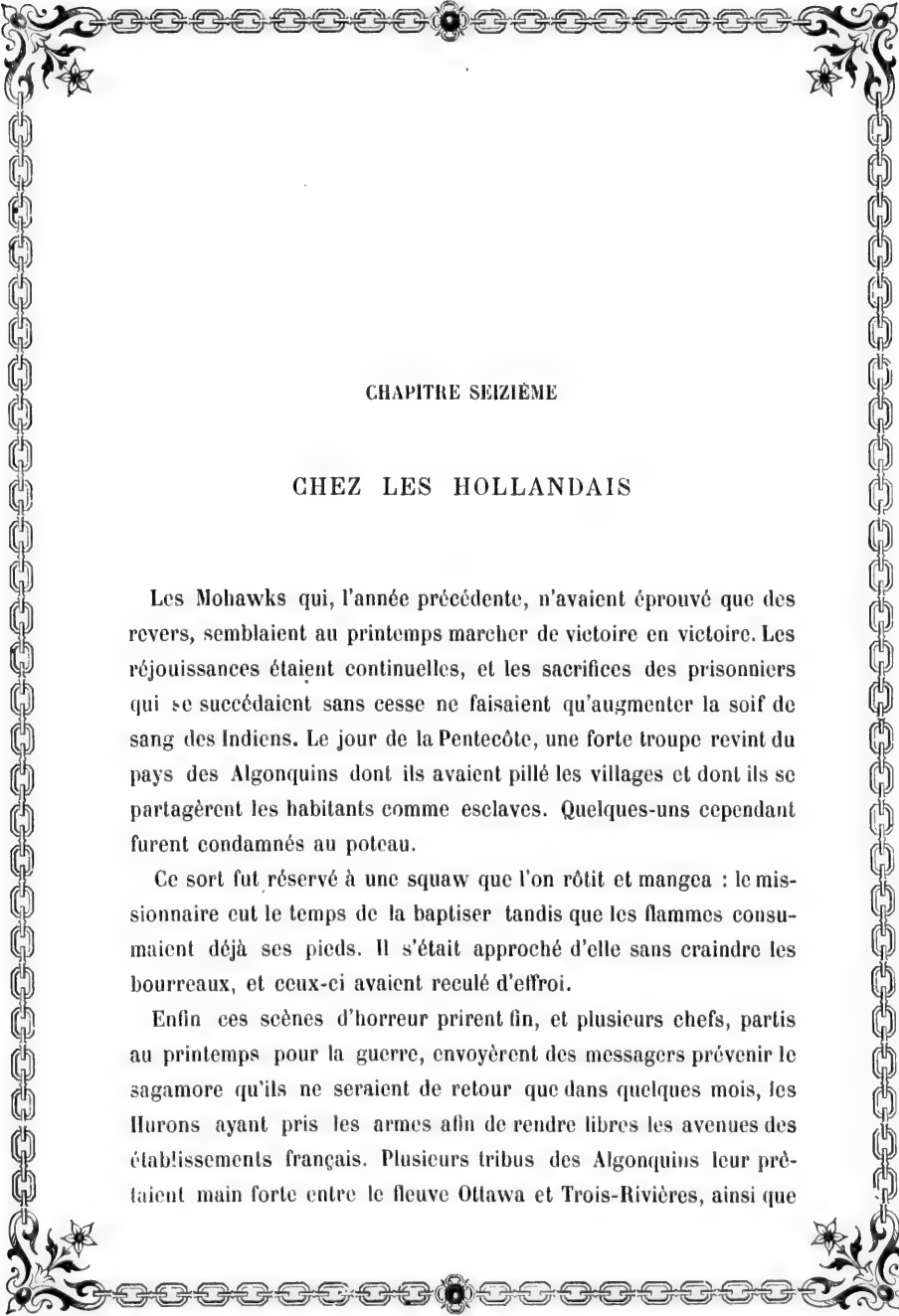
afin de pouvoir la rendre plus tard à son père adoptif qui n'était pas encore revenu de la pêche.

On se prépara ensuite à recevoir Garonhiage et ses guerriers absents depuis bientôt neuf mois. Toute leur troupe était réduite à douze hommes par suite des combats acharnés qu'ils avaient livrés, et ils ramenaient sept prisonniers Abnaques, dont le peuple habitait auprès du fleuve Kennebec. Ils avaient rencontré en route une troupe de Mohawks partis pour une expédition dans le Nord-Ouest. Trente-deux Indiens de différentes tribus ennemies allaient être livrés à la cruauté des sauvages.

Ceux-ci avaient oublié maintenant le missionnaire et Chuiska. Ils éprouvaient du reste une terreur instinctive pour le P. Jogues. C'était à sa puissance magique qu'ils attribuaient le retour du jeune guerrier, comme autrefois ils avaient été persuadés que sa prière avait fait descendre la foudre à l'île Saint-Pierre.

Ils évitaient et craignaient également Chuiska : personne n'osait s'en approcher, sauf son père adoptif qui l'aimait encore plus depuis qu'il avait failli la perdre, et Wagawalla qui, comme elle, avait reçu l'enseignement du prêtre. Chuiska était heureuse de cet isolement, car ses relations avec sa tribu ne lui avaient jamais procuré de joie, et depuis qu'elle était instruite des vérités chrétiennes, elle fuyait les Mohawks comme des êtres cruels.

Depuis le vendredi saint elle avait senti se briser les liens qui l'attachaient à son peuple : comprenant, en face de la mort, le bonheur que le missionnaire lui offrait, elle demanda instamment d'être baptisée en même temps que Wagawalla; ce qui lui fut accordé.



CHAPITRE SEIZIÈME

CHEZ LES HOLLANDAIS

Les Mohawks qui, l'année précédente, n'avaient éprouvé que des revers, semblaient au printemps marcher de victoire en victoire. Les réjouissances étaient continuelles, et les sacrifices des prisonniers qui se succédaient sans cesse ne faisaient qu'augmenter la soif de sang des Indiens. Le jour de la Pentecôte, une forte troupe revint du pays des Algonquins dont ils avaient pillé les villages et dont ils se partagèrent les habitants comme esclaves. Quelques-uns cependant furent condamnés au poteau.

Ce sort fut réservé à une squaw que l'on rôtit et mangea : le missionnaire eut le temps de la baptiser tandis que les flammes consumaient déjà ses pieds. Il s'était approché d'elle sans craindre les bourreaux, et ceux-ci avaient reculé d'effroi.

Enfin ces scènes d'horreur prirent fin, et plusieurs chefs, partis au printemps pour la guerre, envoyèrent des messagers prévenir le sagamore qu'ils ne seraient de retour que dans quelques mois, les Hurons ayant pris les armes afin de rendre libres les avenues des établissements français. Plusieurs tribus des Algonquins leur prêtaient main forte entre le fleuve Ottawa et Trois-Rivières, ainsi que

les Sokokis habitant le Connecticut. C'était donc une guerre d'extermination qui s'étendait des lacs jusqu'à la mer.

Le P. Jogues connaissait depuis longtemps les projets des Iroquois, et ses renseignements pouvaient être utiles aux Français. Il résolut donc de demander l'autorisation de faire une visite aux Hollandais à Renselaerswyck, pensant écrire de là à M. Chauflour, alors gouverneur de Trois-Rivières, avec lequel il avait fait la traversée d'Europe au Canada : il voulait lui donner de ses nouvelles et en faire parvenir à ses supérieurs.

Il avait déjà écrit au printemps à la Nouvelle-France et les Hurons qui portaient pour la guerre avaient déposé ses lettres dans des bosquets désignés, d'où les passants pouvaient les transporter plus loin. Elles n'étaient sans doute pas parvenues à leur adresse ; il voulait se servir maintenant de l'intermédiaire des Hollandais pour être plus certain de l'arrivée du message.

Wagawalla fut toute disposée à le laisser partir pour Renselaerswyck en lui faisant observer toutefois que le sagamore lui permettrait difficilement de se rendre seul, et qu'une semaine se passerait probablement avant le départ des Mohawks chargés de faire les échanges.

Elle avait bien deviné. Le Serpent-Bigarré accorda la permission, après avoir longtemps hésité, mais il mit pour condition que le missionnaire serait accompagné. Cependant il importait de prévenir le gouverneur de Trois-Rivières du danger qui le menaçait. Le P. Jogues remit donc une nouvelle lettre à un Algonquin qui partait avec une troupe de guerriers pour le Saint-Laurent et pouvait la remettre aux « canots ailés » des Visages-Pâles.

Huit jours plus tard l'expédition des Mohawks descendit vers Renselaerswyck dans deux canots avec le père jésuite comme interprète. Mais le sagamore lui avait fait promettre qu'il parlerait en faveur des Hommes-Rouges, afin que les Hollandais fussent toujours bien disposés pour eux. Le rusé sachem envoyait en signe d'amitié au com-

mandant van Curler une ceinture de wampum qu'Ondésouk devait remettre au grand chef des Visages-Pâles en s'acquittant de son message.

Le voyage fut plein de charmes pour le P. Jogues qui ne cessait de remercier Dieu. Les barques glissaient rapidement sur les ondes cristallines, côtoyant des rives pittoresques couvertes d'arbres géants. Toute la nature semblait prendre part à la joie du missionnaire, et le deuxième jour, l'on aperçut l'île fortifiée derrière laquelle se cachait Renselaerswyk.

Un canot hollandais vint à leur rencontre, car les avant-postes avaient ordre de ne laisser passer aucune embarcation sans l'avoir visitée. Le sous-officier qui commandait le piquet examina le missionnaire qu'il prit sans doute pour un vieux coureur des bois en voyant son costume, fit l'inspection des canots et s'informa du dessein qui amenait les Indiens à Renselaerswyck en leur annonçant en même temps que le commandant s'y trouvait, et leur permit de passer.

Le fort Orange était situé à l'extrémité nord de l'île. Il parut bien petit au P. Jogues qui en avait entendu parler souvent et s'en était fait une autre idée. Les deux sentinelles préposées à sa garde semblaient de bons bourgeois plutôt que des protecteurs de cet avant-poste de la civilisation.

L'apparition des canots fut signalée par un coup de mortier, et quand ils abordèrent, une foule de curieux était réunie sur le rivage. Le sénéchal, comme gardien de l'ordre public, vint à la rencontre des arrivants, et il allait s'informer auprès du missionnaire du but de leur voyage lorsqu'une voix s'éleva, criant en français :

« Ah ! mon Père ! mon bon Père ! quel bonheur de vous voir ici ! » et en même temps le colporteur se trouva près du père jésuite.

« Renard ! Combien j'ai eu peur pour vous ! J'ai entendu deux coups de feu lorsque vous m'avez quitté... Et votre bras est encore bandé ? » repartit le missionnaire.

— Ce n'est rien, mon Père : je vous raconterai cela plus tard : sachez en deux mots que nous nous sommes donnés un simple à-compte réciproque. Dites à notre sénéchal d'où vous venez, ce que vous voulez, le temps que vous pensez rester ici et où vous allez en quittant l'île. »

Le gardien de la sûreté publique était parvenu à rétablir l'ordre que l'intervention de Renard avait un instant troublé. Il s'approcha du P. Jogues qui répondit à toutes ses questions, mais sans lui dire qui il était, et en faisant signe à Renard de ne pas le trahir.

« Vous voulez donc rester deux jours avec nous, reprit le sénéchal, je vous accorde cette permission. Si votre séjour se prolonge, j'en référerai à l'autorité, car je ne tolère aucun retard ni délai, et tout doit s'exécuter ponctuellement. C'est entendu !

— J'observerai ponctuellement vos ordres, » répondit le père qui ne put s'empêcher de sourire en voyant le Hollandais se diriger gravement avec sa canne à pomme d'argent, vers une tabagie où il allait se remettre de ses fatigues.

Les Mohawks, compagnons du missionnaire, pensaient probablement que le sénéchal était un grand chef ou un sachem, car ils le regardèrent avec terreur et ne rompirent le silence qu'à l'arrivée du colporteur qui les salua amicalement.

Ils désiraient faire de suite leurs échanges pour repartir le lendemain, et deux canots devaient attendre le missionnaire. Renard les conduisit donc chez Pierre Vleeten.

Celui-ci s'y attendait et il espérait faire double profit. Il prépara donc comme calumet une longue pipe en terre blanche, qu'il remplit de son meilleur tabac pour recevoir convenablement les Peaux-Rouges.

Dès qu'il aperçut le père jésuite, qu'il reconnut bientôt, il oublia sa dignité de marchand, et, tendant les bras au missionnaire dont il avait souvent entendu parler :

« Vous êtes donc monsieur Jogues, le prêtre catholique que les

Mohawks ont fait prisonnier il y a huit mois ? Oui, c'est bien vous ; je vous reconnais à vos mains. Pierre Vleeten vous accueille de tout cœur sous son toit. Il est vrai que nous ne sommes pas catholiques ; mais vous allez aussi chez les Peaux-Rouges qui adorent des idoles ; un protestant peut bien vous donner la main. Croyez-moi, je ne suis pas le seul qui ait eu compassion de vous ; beaucoup d'habitants de Renselaerswyck et de la Nouvelle-Amsterdam ont pris part à vos souffrances. La date de ce jour sera mémorable, car c'est un jour de joie. Venez et acceptez chez moi l'hospitalité hollandaise.

— Je vous remercie sincèrement ! Un accueil aussi chaleureux me fait du bien : que Dieu vous en récompense ! » répondit le prêtre surpris de tant d'empressement.

Et il suivit le marchand qui le fit entrer dans une chambre spacieuse, brillante et propre. Vleeten commanda de servir tout ce que la cave et la cuisine pouvaient offrir d'excellent. Sa femme étonnée de le voir sortir de son flegme ordinaire lui demanda tranquillement :

« Mais Pierre ! pour qui tous ces préparatifs ? qui vas-tu donc recevoir ? d'où vient cette agitation inaccoutumée ? »

— Tu le sauras plus tard. En attendant, fais ce que je te dis. Cherche tout ce qu'il y a de mieux et ne regarde pas au prix. Nous avons un hôtel de distinction, et je vais inviter le révérend prédicateur, le commandant et notre vieil ami Jacob Jansen. Thomas Renard sera aussi des nôtres.

— Mais, Pierre !...

— Il n'y a ni mais, ni Pierre. Tout doit se passer comme je l'ai dit ! Plus tard je t'expliquerai tout ?

— C'est très bien ; cependant je ne serais pas la femme de Pierre Vleeten, si je ne savais pas ce qui se passe dans la maison ! Ce n'est pas sans doute pour les Peaux-Rouges venus avec Thomas Renard, qu'il faut vider la cuisine et la cave.

— Marianne, inutile de tant parler. Quand le temps sera venu, je le dirai ce qu'il en est ; sans cela tout Renselaerswyk saurait dans un quart d'heure que...

— Mais, Pierre, me prends-tu donc pour une bavarde ?

— Bavarde ou non, les femmes sont les femmes ! Tout le village accourrait chez moi si l'on savait que je donne l'hospitalité au prêtre français que les sauvages ont fait prisonnier, qu'ils ont torturé et voulu faire mourir plusieurs fois ! . . Là, mon secret vient de m'échapper !

— Comment ! le Français catholique est ici ? Il faut que je le voie.

— Plus tard, Marianne ! D'abord, prépare tout et garde le silence ! Je vais envoyer Morik porter l'invitation au commandant et aux autres.

— Va, Pierre, pendant ce temps tout sera fait comme tu le désires, et tu peux compter sur ma discrétion. »

Le missionnaire fut très heureux d'apprendre qu'il verrait bientôt le commandant de Renselaerswyck. Il en remercia son hôte et lui dit :

« Ne pourrais-je pas parler à Renard avant l'arrivée de van Curler ?

— Certainement ! Thomas viendra pendant que je servirai mes pratiques. »

Il prit des mains du domestique le vin et les fruits que celui-ci apportait. « Avant de vous quitter, nous allons boire à votre heureuse arrivée, Monsieur. »

Vleeten se rendit dans son magasin pour traiter avec les Mohawks, et Renard vint le remplacer auprès du missionnaire.

« Hâtez-vous, mon cher Thomas, de me raconter ce qui s'est passé avec Bouffet, et comment on l'apprécie à Renselaerswyck, afin que je sache ce que je dois en dire au gouverneur, demanda le missionnaire à l'approche du Lorrain.

— Si j'ose vous donner un conseil, parlez très peu de cette canaille :

pardon de l'expression, mon Père. Ici on l'appelle simplement Jean. Il est mal noté; personne ne se fie à lui et van Curler moins qu'un autre. Mais le commandant en a souvent besoin, et il ne rompra ses relations que sur des preuves irrécusables de sa duplicité. Je ne tiens pas non plus à ce que le commandant le traite trop brusquement, jusqu'à ce que je sois assuré d'être sur la bonne piste. Il me faut pour cela un signalement précis que j'attends tous les jours de Québec. Dès que je l'aurai, le vieux renard tombera dans le piège et son procès sera fait selon les règles du droit et de la justice. Mais s'il soupçonne qu'on l'épie, il se sauvera du district, l'on perdra ses traces, et il ira plus loin commettre le mal.

— Croyez-vous donc que ce coureur des bois soit si dangereux?

— Si je le crois? assurément. Tant qu'il sera libre, il n'y aura jamais de tranquillité sur le Saint-Laurent et vous-même vous êtes exposé. La vie d'un homme ne lui coûte pas plus qu'une peau de renard, il l'a suffisamment prouvé. En outre j'ai à exécuter un serment que j'ai fait il y a bien des années. Mais ne m'interrogez pas là-dessus : il m'est impossible de dévoiler ce secret avant que Bouffet ne soit sous les verroux.

— Je ne puis que vous exhorter à vous souvenir de vos devoirs de chrétien : n'empiétez pas sur les desseins de la Providence : « La vengeance m'appartient, dit le Seigneur. »

— Je veux agir, mon Père, comme je puis en répondre devant Dieu. Aidez-moi de vos saintes prières. Maintenant laissez-moi vous raconter mon aventure, après la visite que je vous ai faite auprès du lac. Vous vous souvenez que je soupçonnais un espion dans les branches de cèdre : je n'avais pas tort. La Main-Rouge s'était caché dans les buissons et nous a observés jusqu'au moment où je m'en suis aperçu. Comment ce vaurien était-il arrivé là? et dans quelle intention? je n'en sais rien. Il se peut qu'il ait rencontré mes pas et voulu me surprendre. Mais il est plus probable qu'il vous avait découvert avant

mon arrivée et qu'il avait l'intention de vous faire disparaître sans que l'on s'en doutât.

— Mais pourquoi cet homme me poursuit-il d'une telle haine?

— Parce qu'il a fait croire à Renselaerswyck qu'il vous portait beaucoup d'intérêt. Lorsque Bouffet eut apporté la nouvelle de votre captivité (et certainement il y a coopéré, car il était ici avant votre arrivée à Gandawaga et il a tout raconté comme témoin oculaire), le commandant l'envoya de suite chez les Mohawks pour offrir votre rançon et celle de vos compagnons avec ordre de faire tout ce qui dépendrait de lui pour empêcher les sauvages de maltraiter les trois Blancs. Vous savez comment il s'est acquitté de ce message. Dernièrement une lettre est arrivée de Québec annonçant qu'un chasseur blanc qui prenait le nom de Henri Simon avait donné à Trois-Rivières la première nouvelle de votre triste position et avait extorqué une somme considérable à l'établissement de la mission, sous prétexte de l'employer pour gagner les chefs et les sachems des Mohawks. Vous deviez être tous en sécurité jusqu'à ce que les négociations que ce fourbe voulait entamer aient assez avancées pour attendre la rançon. Depuis lors on n'a plus entendu parler de lui à Trois-Rivières et comme on ne savait pas ce que vous étiez devenu, les autorités de Québec ont pris des informations auprès du gouvernement de la Nouvelle-Amsterdam. Le gouverneur Kieft a envoyé la lettre ici, et le commandant van Curler qui m'honore de sa confiance me l'a montrée : il soupçonne Jean de l'avoir trompé et d'avoir aussi trompé les missionnaires. Car le coureur des bois ne s'est pas fait voir ici pendant plusieurs mois, et le commandant qui s'est rendu lui-même à Gandawaga a appris des Peaux-Rouges que cet homme leur avait fait espérer une rançon des Hollandais et n'avait plus reparu. A son retour van Curler trouva Bouffet à Renselaerswyck ; et lui fit subir un interrogatoire, mais ne put rien découvrir qui motivât son arrestation. Comment le coureur des bois a-t-il pu s'en tirer ? je l'ignore.

— C'est presque incroyable, mon bon Renard.

— Incroyable et cependant vrai, mon Père.

— Les lettres que j'ai écrites de Gandawaga se sont sans doute aussi perdues ?

— Ou bien elles sont dans la poche de Bouffet.

— Comment ?

— Oui, mon Père. Ce Flamand qui ordinairement est très sobre, s'est oublié un jour dans une tabagie et il a montré quelques feuillets couverts d'une écriture brune. Il disait — ne prenez pas en mal ses propres paroles que je rapporte — il disait que ces feuillets avaient été griffonnés par un misérable jésuite, et qu'il les avait mis dans sa poche au lieu de les porter à leur adresse. Comprenez-vous maintenant, mon Père, que ce Bouffet est intéressé à votre disparition.

— Je le comprends, oui ; mais je ne pourrai jamais me faire son accusateur.

— Un homme comme lui ne comprendrait pas cette grandeur d'âme et ne l'accepterait pas comme un gage de sécurité. Il est bien trop corrompu pour cela. Eh bien, avant l'arrivée de Pierre Vleeten, écoutez la fin de mon aventure ! Personne ne sait ici comment j'ai reçu cette blessure, et j'aime mieux que l'affaire ne s'ébruite pas encore. J'ai donc découvert les traces de Bouffet au bosquet de cèdres, et je l'ai aperçus cent pas plus loin. Mais au même instant, et comme preuve incontestable, mon bras fut transpercé. Je tirai à mon tour pendant qu'il rechargeait son fusil ; ma blessure m'a fait trembler, sans doute, mais ma balle n'a pu le manquer ; elle a effleuré sa poitrine ou son épaule. Je me réfugiai derrière un arbre, et je vis à ma grande fureur que Jean se sauvait de branche en branche pour se mettre en sûreté. Le sang qui s'échappait de mon bras ne me permettait pas de le poursuivre. Depuis lors je ne l'ai plus aperçu et je n'ai plus entendu parler de lui. Voilà mon histoire.

— C'est horrible, mon bon Renard ! Comment des hommes et surtout des chrétiens peuvent-ils exposer ainsi leur vie ? Pour vous, je ne puis pas vous blâmer, vous étiez en cas de légitime défense, et j'espère que vous ne vous servirez jamais de votre arme contre lui que pour ce seul motif. Promettez-le-moi, Renard ! »

Le Lorrain baissa les yeux et ne répondit pas.

« Il faut que vous me fassiez cette promesse, Renard, reprit le prêtre. Livrez ce malfaiteur à la justice, mais ne trempez pas vos mains dans son sang.

— Je ne le tuerai jamais avec préméditation, mon Père. Non, je n'attenterai pas à sa vie, si je n'y suis forcé pour ma sûreté personnelle ou pour celle des autres. Mais il ne faut pas que Bouffet me menace quand il me rencontrera, ou je ne réponds de rien. La vie du désert, m'a rendu grossier et dur, mais non avide de sang. Supporter patiemment une injure, ce n'est pas mon affaire : je suis trop novice pour cela. Si Jean Bouffet avait eu, dans une heure terrible pour moi, une étincelle d'humanité, j'aurais aujourd'hui d'autres sentiments à son égard. Mais alors il a montré un cœur de tigre, mon Père. Oui, un cœur de tigre bat dans sa poitrine ! C'est avec du sang qu'il a signé la dette qu'il doit acquitter ! »

Le visage du Lorrain trahissait une épouvantable colère, et il s'approcha de la fenêtre pour se calmer un peu. Le missionnaire secouait la tête, car il se rappelait les paroles de René : « Un meurtre de plus l'importe peu, lâche bandit, » et il pressentait qu'il y avait connexion entre l'accusation de l'oblat et la mystérieuse allusion de Renard. Mais il n'eut pas le temps de continuer ces questions. Des voix se faisaient entendre au dehors et Pierre Vleeten entra suivi de trois personnages.

« Gloire à Dieu, dit le premier que son uniforme désignait comme commandant de place. Gloire à Dieu, Monsieur ! Enfin j'ai le plaisir de vous accueillir à Renselaerswyk ! Je l'aurais fait volontiers plus tôt,

mais ces affreux Peaux-Rouges vous cachaient, lorsque nous sommes allés à Gandawaga. Je me nomme van Curler et j'ai l'honneur de commander le fort Orange. Permettez-moi de vous présenter mes amis. Voici le brave pasteur, messir Dominique Megapolensis, et le négociant Jacques Jansen ; ils sont très heureux de faire votre connaissance. Je n'ai pas besoin, Monsieur, de dire votre nom : chaque enfant de Renselaerswyk le connaît. »

Le bon commandant serrait la main du jésuite comme dans un étau et il ne s'aperçut pas, dans sa joie, que le père se mordait les lèvres de douleur. Heureusement le prédicant délivra celui-ci en l'embrassant cordialement : « Martyr de Jésus-Christ, je vous salue, dit-il. »

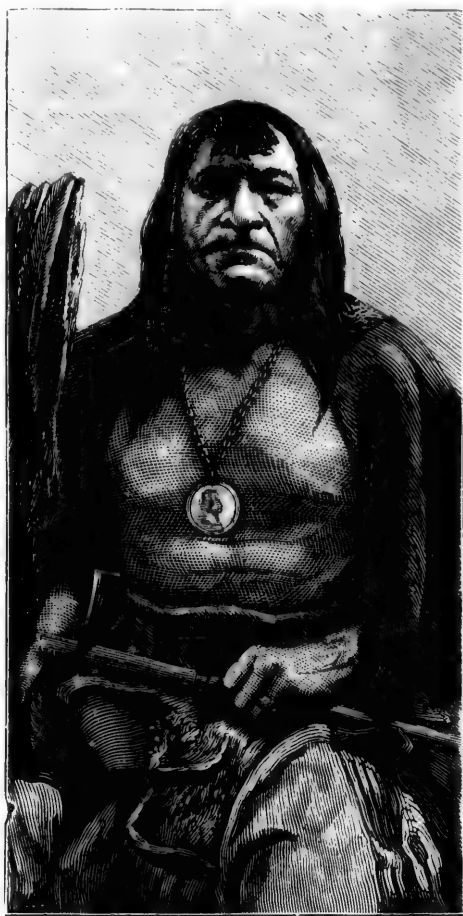
— Soyez le bienvenu à Renselaerswyk, » s'écria Jacques Jansen dès qu'il put saisir la main du missionnaire.

— Si vous continuez ainsi, dit Pierre Vleeten en souriant, monsieur Jogues va prendre la fuite et envoyer en France une description des tortures hollandaises !

— Comment puis-je vous remercier de cet accueil si cordial, de cette sympathie si touchante ? demanda le père jésuite ému jusqu'au fond de l'âme. Que Dieu récompense tout que vous faites pour moi !

— La récompense qui vient de Dieu est au-dessus de toute reconnaissance humaine, dit le commandant en se mettant à table. Pierre, remplissez les verres et arrosons notre nouvelle amitié avec le meilleur vin, afin qu'elle prospère longtemps ! On n'a pas tous les jours de pareilles occasions !

— Le commandant va toujours au but, répliqua Vleeten. Cet événement sera consigné dans les annales de ma famille, et j'espère que monsieur le pasteur voudra bien y joindre une petite poésie. Mais il ne faut pas de latin, car jusqu'à présent, personne parmi les Vleeten n'est connu dans les langues mortes. Voici la coupe d'honneur



L'AIGLE, CHIEF DE LA TRIBU DES LOUPS-ROUGES

qui depuis deux siècles passe de père en fils. D'où vient-elle? Je n'en sais rien.

— Inutile; ayez seulement soin d'offrir à notre hôte le vin de la bienvenue selon nos bons vieux usages. C'est à notre respectable prédicant que revient cet honneur, » dit le commandant qui invita les assistants à s'asseoir.

Le missionnaire eût préféré à cette ovation un entretien tranquille et amical avec van Curler. Pendant qu'il était à Gandawaga, il s'était fait une toute autre idée de Renselaerswyck. Malgré la chaleureuse réception dont il était l'objet, il doutait de l'appui des Hollandais en cas de nécessité, quoi qu'en eût dit Thomas Renard. Mais ce n'était pas pour lui-même qu'il espérait du secours : il n'était venu à Renselaerswyck que pour informer ses supérieurs et ses confrères de l'insuccès de l'expédition et leur faire connaître son sort et celui de ses compagnons.

Cependant la joie bruyante du commandant fit place à la curiosité lorsque le P. Jogues commença à raconter ses aventures au milieu des Mohawks. Mais le récit ne devait pas se continuer longtemps dans le calme. Madame Marianne entra tout à coup dans la chambre et s'avancant vers son mari : « Pierre, dit-elle sans cacher sa colère, cela ne va pas ! Viens donc rétablir l'ordre ! Ces canailles de Peaux-Rouges ne viendront pas s'asseoir à table, Renard prétend qu'ils vont commencer un pillage, s'ils ne voient pas le... le... Mais le voilà qui est assis au milieu de vous ! Qu'il vienne pour les mettre à la raison ! Ah ! mon Dieu ! quelles mains il a ! »

Elle avait oublié ses plaintes en apercevant les doigts mutilés du missionnaire, et ses yeux se remplirent de larmes de compassion.

Le missionnaire se leva, pensant qu'on allait le présenter à M^{me} Vleeten. Mais au même instant la porte s'ouvrit : le colporteur lui dit quelques mots à l'oreille et s'enfuit aussi vite qu'il était venu.

« Mes compagnons sont inquiets de ne pas me voir. Je vais leur parler, » dit le père jésuite en suivant le Lorrain.

— Ah ! mon Dieu ! on va répandre le sang, gémit Marianne qui sanglotait et se tordait les mains.

— Comment, du sang ! Mille bombes ! On ne pourrait pas être maîtres de ces sauvages au fort Orange et en face du drapeau hollandais ? cria le gouverneur en faisant résonner son sabre.

— On n'en viendra pas à cette extrémité, commandant, reprit le prédicant pour le calmer. Monsieur Jogues va tranquilliser les Indiens sans qu'il soit besoin de votre intervention.

— Je l'espère aussi, dit Jansen ; mais il serait prudent que notre ami Vleeten se rendit compte de l'état des choses et revint nous dire ce qu'il en est. Il sait comment il faut parler aux Peaux-Rouges.

— Quoi ! vous voulez que mon mari expose sa vie ? Je m'y oppose. Reste ici, Pierre ! tu es père de famille. Ah ! mes pauvres enfants ! Que les missionnaires aillent se faire rôtir et manger chez les sauvages, c'est leur affaire ! Mais je ne puis souffrir dans ma maison des hôtes qui attirent des malheurs sur mon mari et sur tous les miens. Monsieur le commandant, faites venir vos soldats pour arrêter la canaille indienne et l'enfermer dans la forteresse. Ah ! mon Dieu ! les voici ! que faire ?... »

Effectivement, à peine avait-elle prononcé ces mots que le P. Jogues rentra avec deux Indiens qui roulaient des yeux effrayants. Van Curler porta la main à son épée, et les autres convives firent un cercle autour de la femme épouvantée.

« Soyez sans crainte, mes amis, dit le missionnaire en étendant le bras vers le commandant. Mes compagnons ne feront de mal à personne. Je les avais quittés lorsqu'ils étaient dans le magasin, et mon absence les inquiétait. Mais je leur ai promis de ne plus les abandonner.

— Vous voulez donc rester chez ces sauvages ? reprit van Curler tout surpris.

— Oui, j'en ai fait la promesse. » Et le père jésuite dit quelques mots aux Mohawks qui s'assirent sur un banc près de la porte.

— Alors tous mes préparatifs de festin sont inutiles, s'écria Marianne dont le courage était revenu, et qui se trouvait blessée dans sa dignité de femme de ménage.

— Je ne le pense pas, répondit Vleeten. Les Peaux-Rouges ne s'opposeront sans doute pas à ce que monsieur Jogues fasse chez moi un repas convenable ?

— Mon unique désir, répartit le père, est d'avoir ce qu'il faut pour écrire, afin de pouvoir remplir un des buts principaux de mon arrivée : faire connaître à mes frères de la Nouvelle-France tout ce qui s'est passé depuis notre départ de Trois-Rivières. Quand j'aurai terminé ma lettre, je serai prêt à retourner à Gandawaga. »

— Mais, Monsieur, vous voulez donc vous livrer volontairement aux mains de ces sauvages qui à tout instant menacent votre existence ? s'écria le prédicant.

— Mon devoir l'exige : ma vie est entre les mains de Dieu, répondit le P. Jogues avec une admirable tranquillité.

— Mais, demanda Marianne timidement, qui vous a imposé ce devoir ?

— Ma foi, ma vocation, la parole que j'ai donnée à Gandawaga.

— Il faut bien être catholique pour pouvoir le comprendre ; cela n'entre pas dans ma tête, reprit van Curler.

— Peut-on passer sans danger auprès de ces sauvages ? » demanda Marianne en se hâtant de quitter la chambre sous la protection de son mari.

Le P. Jogues assura les Mohawks qu'il aurait bientôt terminé ce qui l'avait amené, et que contrairement à son plan primitif, il retournerait de suite avec eux à Gandawaga.

« Ondésonk parle sagement. Assendasse ne dira plus que la Robe-Noire a une langue fourchue, puisqu'il est venu avec ses frères

rouges et qu'il retourne avec eux, » répondit un des guerriers, tandis que l'autre ajoutait en lançant des regards obliques sur le gouverneur : « Le chef des Visages-Pâles ne connaît pas les Mohawks ; sans cela il ne dirait pas que les Mohawks se glissent comme des serpents dans les wigwams de leurs amis pour y mettre le désordre. Le chef blanc ne doit pas saisir son grand couteau, puisque l'on a fumé le calumet dans cette maison, et le Grand-Esprit sait que ses enfants rouges ont été reçus comme des frères par les Visages-Pâles.

— Mes frères sont en sûreté, repartit le missionnaire. Ondésonk va terminer ce qu'il a à faire, et avant que le whippoorwill ait commencé de crier, il sera assis avec eux dans les canots pour retourner au pays des Ongwehonwe. »

Les Mohawks firent un signe d'assentiment et le jésuite demanda de nouveau à son hôte ce qu'il fallait pour écrire. Pendant qu'il était ainsi occupé, les Hollandais se demandaient l'un à l'autre pourquoi les Mohawks, qui, jusqu'à présent avaient paru pleins de confiance, commençaient à montrer de l'inquiétude. En ce moment, Renard entra dans la chambre.

« Vous venez à point, lui dit le prédicant Megapolensis, en faisant place au colporteur. Asseyez-vous et voyons si vous pouvez deviner une énigme.

— Je veux bien essayer, quoique je ne sois pas fort habile.

— Eh bien ! dites-nous ce qui a rendu les Mohawks subitement défiants, reprit Jansen.

— Je n'en sais trop rien moi-même. Un des Peaux-Rouges qui se tenait auprès des canots, s'est précipité dans le magasin il y a quelques instants. Il a eu une longue conversation avec un de ses compagnons et à plusieurs reprises il lui a montré le fleuve. Puis il a appelé les autres et m'a ensuite prié de le conduire auprès d'Ondésonk, comme ils nomment le P. Jogues. Je cherchai à le dissuader ; mais voyant qu'il se mettait en colère, j'ai fait ce qu'il désirait. Je me suis

ensuite glissé vers le fleuve et j'ai vu un Mohawk se diriger vers l'autre rive. Je ne sais rien de plus, et je dois encore garder le silence sur ce que je soupçonne.

— C'est assez étrange, en effet, dit van Curler, en branlant la tête. Ces rouges bandits ont dû recevoir de l'extérieur une nouvelle qui les a mis en émoi. J'aurais bien envie d'embarquer une pièce de campagne et de lancer une chaloupe.

— Jean, le coureur des bois ne s'est-il pas montré dernièrement dans la contrée, demanda Jansen tout préoccupé ?

— Je ne l'ai pas vu depuis longtemps et je n'ai pas entendu parler de lui, répondit le Lorrain à qui cette question parut bien indiscreète, et se tournant vers le jésuite : Vous serait-il agréable, mon Père, que je vous accompagne à Gandawaga, dit-il ?

— Cela me ferait plaisir, mais je ne vois pas quel but aurait votre voyage, si vous n'y veniez pour affaires, répartit le P. Jogues très occupé d'écrire sa lettre.

— Quand serez-vous prêt à partir ? »

— Plus tard que je ne le pensais ; ma main se meut difficilement et j'ai encore beaucoup à écrire. J'aurai à peine fini avant le coucher du soleil.

— Allons, laissez-moi parler à vos compagnons, afin qu'ils remettent leur départ à demain. Quelques présents les feront consentir à ma proposition.

— Ne faites pas cela, Renard ! je ne voudrais pas les retenir plus longtemps qu'il n'est nécessaire.

— Vous n'avez cependant pas l'intention de voyager pendant la nuit, mon Père ?

— Pourquoi pas, Renard ? Nous serons toujours obligés de naviguer au moins pendant deux nuits.

— Le départ et la route sont deux choses différentes. Croyez-moi, mon Père, je vous donne un bon conseil : attendez jusqu'à demain

— Parlez aux guerriers, Renard, mais ne les pressez pas, je me résigne.

— Nous voudrions parler encore avec vous, Monsieur Jogues, dit van Curler, lorsque le colporteur fut en conversation avec les Mohawks.

— C'est aussi mon désir, ajouta le prédicant, auquel s'associa Jansen.

— Mon désir n'est pas moindre, répondit le missionnaire; cependant je ne voudrais pas éveiller des soupçons en m'opposant à la volonté de mes compagnons; ils sont devenus défiants par suite d'un incident que je ne connais pas. Je vais d'abord finir cette lettre pour le gouverneur de Trois-Rivières, et j'espère qu'il me restera encore quelques instants pour notre entretien.

— Nous préférons vous laisser seul pendant une heure, afin que vous puissiez terminer plus rapidement vos écritures. Je désire d'ailleurs me rendre au port. Ces messieurs veulent-ils m'accompagner? Nous reviendrons ensuite ensemble, » proposa le commandant, et le prédicant le suivit, ainsi que Jansen.

Lorsqu'ils furent partis, le colporteur s'approcha du missionnaire et lui dit :

« Les Peaux-Rouges sont obstinés. Ils sont d'avis que l'on peut trouver son chemin pendant la nuit, ce qui est vrai. La lune est dans son plein; mais c'est précisément ce qui ne me plaît pas. Du reste vous agirez selon votre désir.

— Nous n'attendrons pas jusqu'à demain, Renard.

— Bien! mais vous me reverrez sous peu à Gandawaga. Je vais prendre congé de vous sans que les Peaux-Rouges s'en aperçoivent. Cependant soyez sur vos gardes. Si je le puis, je vais prévenir le malheur que je redoute.

— Que pourrait-il m'arriver, Renard? Les guerriers en veulent-ils à ma vie? aujourd'hui comme demain, je suis en leur pouvoir.

— Vous n'avez rien à craindre des Mohawks pour le moment, mon Père ; mais pendant le voyage, méfiez-vous des buissons du rivage. Cette canaille de Bouffet paraît être dans les environs. Je me tromperais fort si sa présence n'avait pas rendu les Peaux-Rouges soupçonneux.

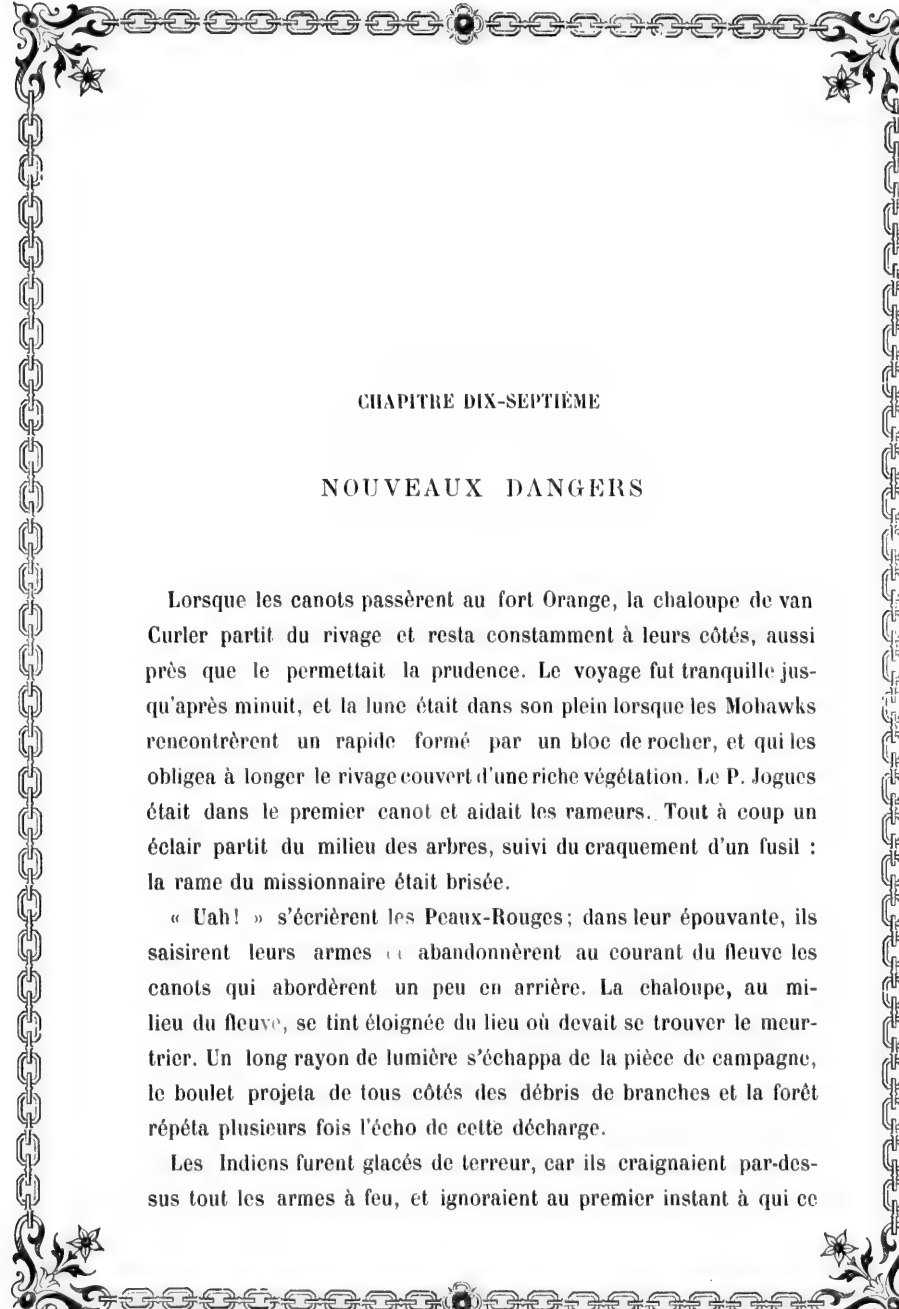
— C'est bien possible, Renard. Mais je vous en prie, n'allez pas à sa rencontre : n'exposez pas, à cause de moi, votre vie et le salut de votre âme.

— N'ayez aucune crainte, mon Père ! Je prends à cœur vos paroles et je m'y conformerai aujourd'hui. Écrivez tranquillement, et laissez-moi partir.

— Adieu, mon bon Renard. »

Lorsque Vleeten revint dans la salle quelque temps après, le P. Jougues avait terminé ses lettres qu'il cacheta en les confiant à la loyauté du Hollandais. Celui-ci invita le père à l'accompagner dans la salle à manger où l'attendaient le commandant et les autres personnes. Tandis que les Mohawks étaient confortablement servis dans le magasin, le missionnaire s'asseyait à un repas qu'on lui avait préparé au milieu d'hommes civilisés.

Deux heures avant minuit, il s'embarqua, malgré les représentations des Hollandais, pour retourner à Gandawaga avec les Mohawks ; van Curler avait fait équiper une grande chaloupe qui suivit les canots jusqu'au point du jour et revint au fort Orange.



CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

NOUVEAUX DANGERS

Lorsque les canots passèrent au fort Orange, la chaloupe de van Curler partit du rivage et resta constamment à leurs côtés, aussi près que le permettait la prudence. Le voyage fut tranquille jusqu'après minuit, et la lune était dans son plein lorsque les Mohawks rencontrèrent un rapide formé par un bloc de rocher, et qui les obligea à longer le rivage couvert d'une riche végétation. Le P. Jogues était dans le premier canot et aidait les rameurs. Tout à coup un éclair partit du milieu des arbres, suivi du craquement d'un fusil : la rame du missionnaire était brisée.

« Uah ! » s'écrièrent les Peaux-Rouges ; dans leur épouvante, ils saisirent leurs armes et abandonnèrent au courant du fleuve les canots qui abordèrent un peu en arrière. La chaloupe, au milieu du fleuve, se tint éloignée du lieu où devait se trouver le meurtrier. Un long rayon de lumière s'échappa de la pièce de campagne, le boulet projeta de tous côtés des débris de branches et la forêt répéta plusieurs fois l'écho de cette décharge.

Les Indiens furent glacés de terreur, car ils craignaient par-dessus tout les armes à feu, et ignoraient au premier instant à qui ce

coup était destiné. Ils auraient certainement sauté par-dessus bord et gagné la rive à la nage pour se sauver, si le missionnaire n'eût gardé tout son sang-froid en les assurant que les Visages-Pâles ne tiraient pas sur eux, mais les protégeaient avec leur grand tonnerre. Il leur montra ensuite la rame brisée et leur ordonna de se diriger vers le point d'où le coup était parti, afin de rechercher le lâche assassin.

Ils obéirent, car l'intrépidité d'Ondésonk leur en imposait. La retraite du meurtrier (et le P. Jogues soupçonnait le Flamand) fut explorée attentivement par les Hollandais, mais on ne trouva qu'une trace laissée par de larges mocassins. Le père jésuite en fut étonné, car il avait toujours remarqué que le coureur des bois portait des bottes. Il est vrai que ce fourbe pouvait avoir changé de chaussure pour ne pas être reconnu. Mais le missionnaire ne laissa pas deviner sa pensée et l'on se remit en route à la grande joie des Mohawks.

La chaloupe accompagna les canots jusqu'au coucher du soleil et le voyage se poursuivit heureusement, sans autre accident. Dès qu'ils furent à Gandawaga les Peaux-Rouges parlèrent longtemps de l'influence considérable qu'Ondésonk avait sur les Visages-Pâles de Cohotatéa et des honneurs qu'on lui avait rendus à son arrivée et à son départ; mais personne ne parla de la tentative de meurtre.

Wagawalla reçut son fils adoptif avec plus d'affection qu'à l'ordinaire, et ses yeux trahissaient une joie secrète dont elle ne dit pas la cause.

Chuiska au contraire était silencieuse, et paraissait en proie à un profond chagrin. Lorsque le missionnaire s'informa du motif de sa tristesse, elle le regarda en souriant : « Ondésonk, dit-elle, saura bientôt tout. Il quittera alors Chuiska : bien avant que les feuilles jaunissent, il l'abandonnera et Chuiska ira vers le bon Père du ciel pour attendre Ondésonk. Chuiska ne peut rien dire de plus. Lors-

que Ondésonk sera appelé chez le Serpent-Bigarré, il apprendra beaucoup de bonnes nouvelles. »

Ces paroles énigmatiques de la jeune fille qui jusqu'alors n'avait jamais eu un secret pour le directeur de son âme, étonnèrent celui-ci bien plus encore que la conduite étrange de Wagawalla, et déjà il se préparait à se rendre auprès du sagamore pour prendre des informations, lorsque celui-ci l'envoya chercher par un messager. A son entrée dans la hutte du conseil, il y vit quelques guerriers d'une tribu étrangère qui se levèrent en le saluant respectueusement et s'inclinèrent en portant la main au front.

Le sagamore lui expliqua le mystère en peu de mots. Les étrangers étaient des Sokokis qui étaient venus du fleuve Connecticut à Gandawaga peu de temps après le départ du père pour Renselaerswik. Le président de l'ambassade était un chef fait prisonnier quelques mois auparavant dans un combat avec les Algonquins. Il avait été sauvé de la mort au poteau par l'intervention des Français alliés de ces derniers et transporté à Québec dans un hôpital de charité pour guérir ses blessures. Le gouverneur général lui avait, à son grand étonnement, donné plusieurs cadeaux en le mettant en liberté, à la seule condition qu'il raconterait à son peuple le traitement bienveillant des Visages-Pâles, et exhorterait ses compatriotes à conclure une alliance. Il devait en outre se rendre chez les Mohawks qui depuis longtemps étaient amis des Sokokis, pour les engager à rendre la liberté aux Français prisonniers et leur offrir également un traité de paix.

Ces deux propositions n'étaient pas agréables au Serpent-Bigarré, mais elles ne furent pas repoussées. Le sagamore n'ayant encore reçu aucune nouvelle des guerriers partis en campagne, jugea prudent de traîner les choses en longueur jusqu'au prochain message. Le retour du père, à quibusans doute on avait offert à Renselaerswyk l'occasion de fuir, confirma le sagamore dans l'idée que le missionnaire se plai-

sait au milieu des Mohawks et qu'il ne désirait point retourner chez les siens. Il connaissait plusieurs exemples d'Indiens prisonniers qui se sentant heureux auprès de leurs vainqueurs, s'étaient considérés comme membres de la tribu qui les avait accueillis. Pourquoi donc n'en serait-il pas de même pour un Visage-Pâle adopté par une des plus puissantes familles du peuple Mohawk? Le chef indien ne pouvait s'imaginer que le père eût d'autres motifs pour revenir.

Après les salutations courtes et muettes, les négociations commencèrent. Le chef des Sokokis confirma ses propositions en offrant au sagamore plusieurs ceintures de wampum et en lui promettant de riches présents de la part des Visages-Pâles du Grand-Fleuve, si les Mohawks voulaient leur rendre les prisonniers.

Sauf Assendasse, qui profitait de chaque occasion pour empêcher le départ du missionnaire, aucun guerrier ne prit une part bien vive à la discussion; mais la haine du vieil instigateur remporta la victoire, et le Serpent-Bigarré donna une réponse évasive, disant qu'il ne pouvait prendre aucune décision avant le retour de ceux qui étaient sur le sentier de la guerre. Que répondrait-il aux Français en remettant seulement Ondésonk, s'ils exigeaient en outre les deux oblates? Les Visages-Pâles auraient plus de colère de la disparition des deux Blancs que de l'exécution des Hurons prisonniers. On devait craindre aussi la vengeance des Hollandais en apprenant la vérité, car on avait juré à van Curler que les captifs étaient inviolables et en sécurité.

Le fourbe Assendasse, qui ne se doutait pas de ce que Renard et le P. Jogues avaient raconté à Renselaerswyck, soulevait habilement toutes ces questions pour satisfaire son animosité. Il feignit la bienveillance à l'égard du missionnaire, et déclara qu'il voterait sa mise en liberté aussitôt que l'Aigle serait de retour avec les autres chefs, ce qui permettrait au missionnaire de repartir sans danger. Cette intrigue pouvait se jouer d'autant plus facilement en présence du père jésuite, que celui-ci ne comprenait pas la langue des Soko-

kis qui étaient eux-mêmes obligés de se servir d'un interprète favorable aux Mohawks.

Après une délibération de plusieurs heures, les Sokokis se déclarèrent satisfaits de la promesse que les Français prisonniers (ils ne connaissaient pas le sort de Goupil et de Couture) seraient envoyés à la Nouvelle-France sous bonne escorte dès que les guerriers seraient revenus. Ils assistèrent le soir à un combat simulé que les enfants organisèrent en leur honneur, et s'en retournèrent dans leur pays, chargés de présents en signe d'amitié.

Mais à peine eurent-ils quitté le village, que les Mohawks changèrent de disposition vis-à-vis du P. Jogues. Le sagamore, qui lui avait jusque-là montré beaucoup de bienveillance, parut ne plus le considérer que comme un otage. Si les chances de la guerre livraient aux Français quelques guerriers prisonniers, Ondésouk devait être leur sauvegarde. Il pensait aussi que les Hollandais avaient une meilleure idée des Indiens puisque Ondésouk était revenu librement à Gandawaga et qu'on avait fait bon accueil à ceux qui l'accompagnaient.

Le Serpent-Bigarré fit donc appeler le missionnaire après le départ des Sokokis et lui dit de ne jamais quitter le village sans être accompagné, et de ne plus causer de trouble par ses signes et ses paroles magiques : ce n'était qu'à ces conditions qu'il pouvait répondre de sa sécurité.

Cette décision jeta dans l'étonnement le jésuite qui croyait la haine de ses ennemis éteinte depuis longtemps. Un soupçon traversa son esprit, mais il ne le manifesta point et déclara se soumettre à ces règles de prudence.

Peu à peu l'influence d'Assendasse devint plus sensible. Plusieurs vieillards prétendaient avoir eu des songes qui leur révélaient qu'Ondésouk était un sorcier dangereux ; l'un d'eux, malade depuis plusieurs semaines, prétendit avoir appris dans un rêve que sa guérison

était certaine si Ondésonk prenait part à une danse avec son livre en invoquant le Grand-Esprit des Mohawks. Le missionnaire refusa fermement de se soumettre à cette fantaisie, et quelques fanatiques s'étant emparés de lui pour le traîner sur la place, il prit la fuite et se cacha dans les bois un jour et une nuit. Il revint ensuite au village, après s'être fortifié par la prière, et se montra disposé à soigner le malade à sa manière. Pendant plusieurs semaines il accomplit ce nouveau devoir et il eut la joie de guérir le Mohawk. Ce vieillard lui fut dès lors très attaché ; il était même sur le point de se faire baptiser, lorsque le Serpent-Bigarré résolut d'entreprendre un voyage en emmenant comme un trophée de victoire le Français prisonnier.

Wagawalla pressa son fils adoptif de s'enfuir à Cohotatéa pour éviter de nouveaux périls, car il pouvait facilement tomber victime de la vengeance. Chuiska joignit ses prières aux siennes, mais le missionnaire n'accepta point leurs conseils. Il désirait au contraire suivre le sagamore, dans l'espoir de rencontrer des Hurons chrétiens auxquels il pourrait donner les consolations de l'Eglise en les exhortant à rester fidèles.

Il partit donc le cœur rempli de joie ; cependant, au premier village, il vit bien que les Mohawks ne le traitaient pas comme un fils adoptif, mais comme un prisonnier. Les Indiens en effet étaient accueillis partout avec allégresse ; lui, au contraire, devenait le jouet des enfants qui excitaient les chiens contre lui, lui jetaient des pierres ou lui lançaient des flèches émoussées. Il souffrit tout avec sa patience ordinaire. Pendant que les habitants se livraient aux réjouissances, il allait d'un wigwam dans un autre rechercher les Hurons prisonniers et il en découvrit plusieurs qui furent heureux de sa présence.

Un jour le P. Jogues entra dans une hutte où se mourait un guerrier. Il se pencha sur le malade et lui offrit de l'eau. L'Indien ouvrit

ses yeux fatigués : l'étonnement se peignit sur son visage et il lui dit en souriant dans la langue des Mohawks :

« Comment Ondésonk est-il ici ? »

— Mon frère me connaît-il ? répondit le missionnaire étonné.

— Ondésonk ne se rappelle-t-il plus qu'un guerrier de ma tribu l'a délivré de ses liens à Teonontogen, lorsque Ondésonk était attaché au poteau et qu'il endurait de grandes souffrances ?

— Se peut-il que je retrouve mon sauveur ? Oh ! parle ! dis-moi ce que je puis faire pour t'être agréable ? J'ai souvent pensé à toi, en désirant te témoigner ma reconnaissance. Ne puis-je pas te rendre service ? »

Le malade fit un signe négatif ; mais le prêtre sourit et continua :

« Je vais essayer de récompenser ta générosité. » Et il l'entretint des choses éternelles en lui expliquant les vérités de la foi catholique.

L'Indien l'écoutait en silence et ne perdait pas une parole. Dieu lui donna la grâce de comprendre cette doctrine surnaturelle et son âme éclairée tout à coup d'une divine lumière ne soupirait plus qu'après la vérité.

« Un Homme-Rouge peut-il aussi aller au ciel ? demanda-t-il.

— Certainement, et il y aura une grande joie parmi les bons esprits, répondit le prêtre en faisant connaître les effets produits par le baptême.

— Ondésonk veut-il verser de l'eau sur ma tête et m'envoyer vers son Grand-Esprit ?

— Désires-tu devenir chrétien ? Dois-je te baptiser ?

— Oui, Ondésonk. »

Le missionnaire laissa couler des larmes de joie ; il donna le saint baptême au pauvre Indien qui lui dit d'une voix éteinte : « Ondésonk a rendu son frère bien content. » La prudence conseilla au missionnaire de quitter la cabane parce que les guerriers approchaient.

Quand il revint, le nouveau chrétien était mort ; mais son âme en partant avait imprimé sur son visage un sourire de bonheur.

Les Mohawks ne restaient que quelques jours dans chaque village, et cependant un mois tout entier s'écoula avant le retour à Gandawaga, car le territoire était très étendu. Sur ces entrefaites, l'Aigle était rentré victorieux de sa campagne et il ramenait comme prisonniers onze Hurons et un soldat français. Il envoya de suite un message au sagamore pour le prier de revenir bientôt assister à la fête de la Victoire, car les guerriers sanguinaires ne voulaient souffrir aucun délai.

On reçut le sagamore avec de grands cris de joie et l'on commença les préparatifs pour l'horrible sacrifice, car on allait torturer et brûler tous les prisonniers pour remercier Aireskoï de la victoire que l'on avait remportée. Le P. Jogues connaissait tous les Hurons tombés entre les mains des Mohawks ; il en avait déjà baptisé sept, et les autres, instruits des vérités chrétiennes, furent aussi reçus dans l'Église catholique. Malgré les fatigues du voyage, malgré les Mohawks qui l'avaient menacé de mort s'il faisait encore wakon, il resta toute la nuit auprès des prisonniers dont il entendit la confession et qu'il encouragea à souffrir le martyre.

Les Hurons le remercièrent de son assistance ; le Français le repoussa en disant qu'il était huguenot. Au moment où le missionnaire retournait vers ses chrétiens, un Mohawk lui asséna un coup de massue qui lui fit perdre connaissance. Heureusement que d'autres guerriers vinrent le délivrer. Koetsaéton emporta son ami blanc dans la cabane de Wagawalla pour lui prodiguer les soins que réclamait sa blessure.

Lorsque le P. Jogues ouvrit les yeux, il vit Chuiska priant à genoux auprès de lui, et Wagawalla occupée à poser sur son front des feuilles humides.

« Aidez-moi et conduisez-moi sur la place pour assister mes frères, dit-il d'une voix fléissante.

— Les frères d'Ondésonk sont au ciel, murmura Chuiska.

— Ainsi les malheureux ont été torturés et brûlés sans que j'aie pu leur venir en aide? repartit le missionnaire en sanglotant et en se couvrant le visage de ses mains.

— Ondésonk doit se calmer, afin de reprendre des forces pour pouvoir fuir, dit Wagawalla tout en pleurs. Ondésonk ne peut pas rester plus longtemps à Gandawaga. La Main-Rouge est ici et a parlé à Assendasse. Le méchant Visage-Pâle est venu devant la cabane, mais Wagawalla ne l'a pas laissé entrer.

— Comment! la Main-Rouge est à Gandawaga? demanda le père au comble de l'étonnement.

— Oui, la Main-Rouge est arrivée ce matin avant qu'Ondésonk eût reçu le coup de massue, affirma Chuiska.

— Que vient-il y faire? murmura le blessé. Les Mohawks ont-ils de nouveau confiance en lui? Je puis à peine me le persuader, car ils savent combien il les a déjà trompés souvent. »

Chuiska se leva subitement et poussa un cri aigu en montrant la porte. Le Flamand s'y tenait debout, et sans doute il écoutait depuis quelques instants. Ses regards farouches étaient fixés sur le prêtre et sa main droite se crispait sur le manche de son couteau, tandis que sa gauche soutenait son fusil.

Derrière lui parut le vieux Assendasse, les yeux brillants d'une joie féroce :

« Ecrase le Serpent-Noir avant qu'il ne siffle, insinua-t-il au coureur des bois prêt à frapper.

— Prépare-toi, jésuite! tu vas bientôt entendre le chant des anges ou les cris de triomphe des démons! Ta dernière heure a sonné! » s'écria le Flamand en se précipitant sur le missionnaire, son couteau à la main. Mais Chuiska lui saisit le bras avec l'énergie du désespoir et il ne put écarter la jeune Indienne.

« Laisse-moi, chat maudit, s'écria-t-il haletant.

— Frappe, dit Assendasse. »

Au même instant celui-ci chancela : son visage était couvert de sang ; Wagawalla avait saisi une bêche pour se défendre contre le vieux Mohawk. Puis elle brandit son arme sur la tête du coureur des bois qui avait pu dégager une main et frappait autour de lui comme un furieux. Un coup pesant lui paralysa momentanément le poignet et la femme, poussant des cris horribles, continua de le maltraiter jusqu'à l'arrivée de quelque secours.

Son mari vint au moment où le coureur des bois mettait en joue Wagawalla : « Main-Rouge ! » s'écria-t-il surpris et en tirant son tomahawk de sa ceinture. Mais il n'eut pas le temps de se servir de son arme : la balle destinée à sa femme l'atteignit et le coureur des bois prit la fuite.

Le P. Jogues était comme paralysé sur son lit ; il avait assisté à cette terrible scène sans pouvoir prononcer une parole. A la vue de Chuiska baignée dans son sang, évanouie et sans mouvement au pied du lit, il s'élança pour lui venir en aide. « Marie, disait-il, Marie, n'entends-tu pas Ondésouk ? »

Au cri de son directeur, la jeune Indienne ouvrit les yeux et d'une voix éteinte et entrecoupée elle demanda : « La Main-Rouge... n'a-t-elle pas... frappé... Ondésouk ? »

— Non, Marie, mais toi, tu es blessée. Invoque le saint Nom de Jésus ! pense à l'éternité, Marie.

— Mon... Jésus... miséricorde !... Sainte... Marie... priez... pour moi ! » murmura la mourante. Et souriant au milieu de ses souffrances, elle regarda encore une fois celui qu'elle venait de sauver et son âme candide s'envola vers le ciel.

« Comment s'est passé tout ceci, » demanda le missionnaire ; et pour s'assurer qu'il ne rêvait pas, il porta la main à son front blessé. « Où est Wagawalla ? »

— Wagawalla est ici, répondit la courageuse femme : la Main-Rouge ne l'a pas atteinte. O Chuiska ! ma pauvre Chuiska ! »

Elle se jeta en sanglotant sur le cadavre. Le P. Jogues la retint et lui montra le ciel. « Marie Chuiska, lui dit-il pour la consoler, Marie Chuiska est auprès du bon Dieu où elle priera pour nous jusqu'au jour où nous serons au ciel avec elle. Mettons-nous à genoux, Wagawalla, et prions. »

Le mari de Wagawalla n'avait été qu'un instant étourdi par le coup du coureur des bois, et avant qu'Ondésonk eût prononcé une parole, il s'était mis à la poursuite du meurtrier en jetant l'alarme dans le village. Hommes, femmes, enfants sortaient précipitamment de leurs cabanes, interrogeant, gesticulant, jetant les hauts cris : « La Main-Rouge a tué Chuiska ! La Main-Rouge est encore ici, » hurlait l'Indien qui seul avait vu tomber la jeune fille couverte de sang.

Il courait de tous côtés, brandissant son tomahawk et répandant partout l'affreuse nouvelle. Les guerriers se joignirent à lui et quelques chefs organisèrent une chasse en règle. On fouilla les cabanes, les sentiers, les buissons, les rochers ; mais on ne découvrit qu'une seule trace se dirigeant vers le fleuve et revenant au village. Le coureur des bois avait disparu, et cependant il ne pouvait pas avoir sur le mari de Wagawalla une avance de plus d'une portée de flèche.

On ne cessa les poursuites qu'à la tombée de la nuit, et les Indiens rentrèrent en commentant avec vivacité les événements de la journée. La Main-Rouge avait dû se rendre invisible par sorcellerie ou il s'était enlevé dans les airs ; les Mohawks ne s'expliquaient pas autrement sa disparition. Et cependant tout s'était passé naturellement. Sur la colline se trouvait un vieux chêne qui, à la jonction de deux branches, cachait une ouverture bien connue du chasseur des bois. C'est là qu'il s'était réfugié ; mais pour dérouter ceux qui le poursuivaient, il était allé jusqu'au fleuve et avait regagné sa cachette en

marchant sur la terre durcie où ses pas ne laissèrent aucun vestige.

Lorsqu'il se crut en sûreté, il sortit de son trou, remit une amorce à son fusil et se glissa prudemment vers le rivage où son canot était caché sous de larges broussailles. Il poussa sa barque au milieu du fleuve, en nageant derrière jusqu'à une grande distance du village. Quand il pensa n'avoir plus rien à craindre, il saisit les deux rames et continua à descendre le courant avec rapidité.

Tandis que les guerriers étaient à sa recherche, les squaws se précipitaient en foule vers le wigwam où le meurtre s'était accompli. Elles s'arrêtèrent sur le seuil frappées de stupeur en voyant le P. Jogues en prière avec Wagawalla auprès du cadavre.

« Ondésonk fait wakon, » murmura une vieille femme à l'oreille de sa voisine, et cette parole passa bientôt de bouche en bouche : « Ondésonk fait wakon et Wagawalla aussi ! les mauvais manitous ont tué Chuiska ! » Et l'on se disposait à lapider le missionnaire et sa mère adoptive.

Mais au même instant parut le sagamore qui invita Wagawalla à raconter ce qui s'était passé. Elle le fit avec calme et vérité. Lorsqu'elle prononça le nom d'Assendasse et qu'elle le désigna comme ayant excité le coureur des bois à faire périr Ondésonk, ses paroles produisirent un étonnement général. On fit immédiatement appeler le coupable, mais le messager revint en disant qu'il ne l'avait pas trouvé dans sa cabane.

Le Serpent-Bigarré ordonna aux squaws et aux enfants de rentrer dans leurs wigwams, et lui-même se rendit avec ses compagnons à la hutte du conseil où Assendasse arriva bientôt après.

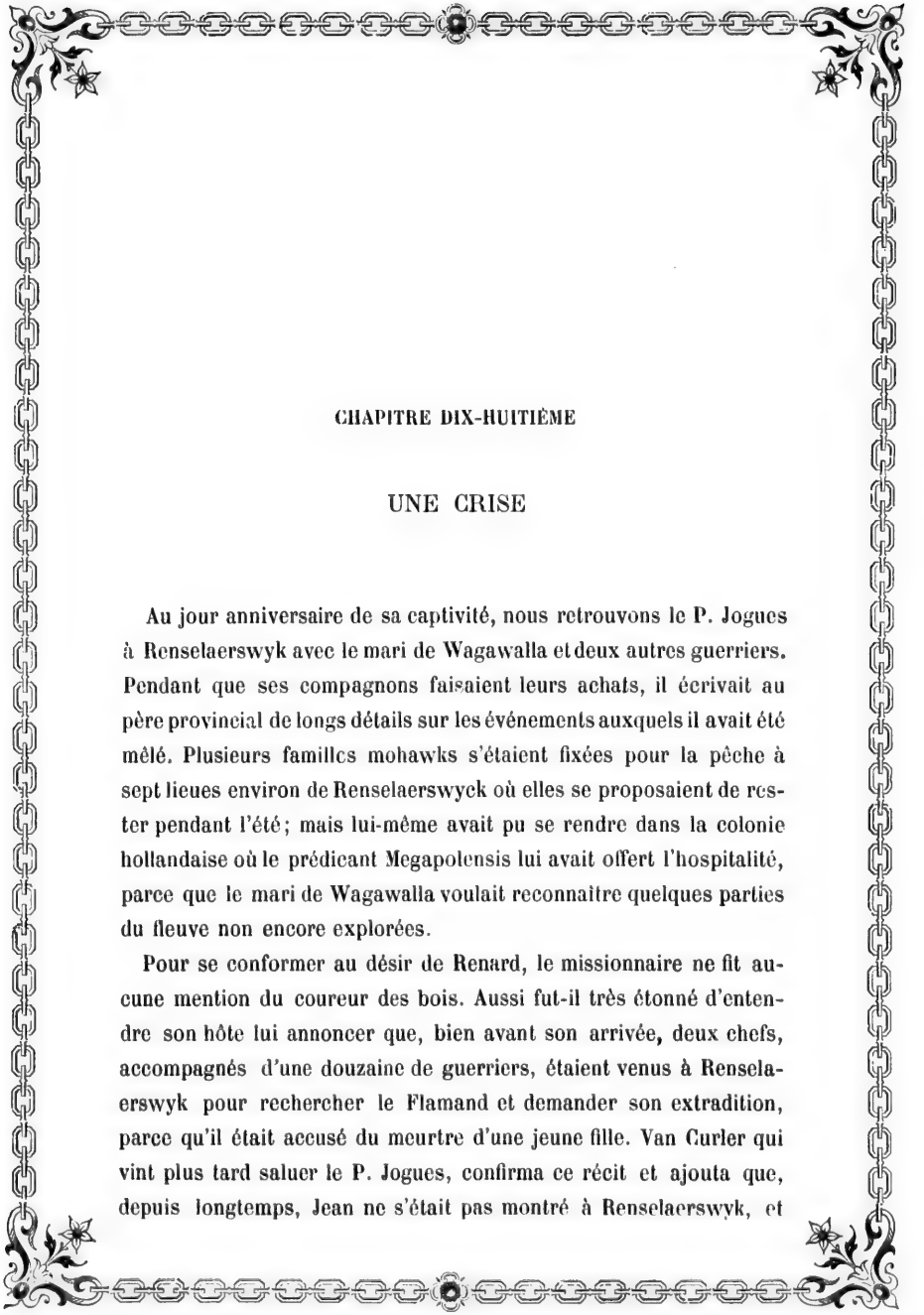
L'interrogatoire qu'on lui fit subir montra toute sa perfidie et tout son génie de mensonge. Même lorsqu'on le confronta avec Wagawalla et Ondésonk, il soutint effrontément qu'il n'avait pris aucune part au meurtre. « Si la squaw affirme qu'Assendasse est entré dans son wigwam avec la Main-Rouge, c'est parce qu'Ondésonk le lui a suggéré, car

Ondésonk est un sorcier puissant et un astucieux. Assendasse était dans son champ, et il est tombé sur une pierre en voulant soulever une racine, c'est pourquoi son front saigne. Il n'était pas dans le village quand la Main-Rouge est venue chez Wagawalla. Ondésonk hait Assendasse et veut le perdre. Ondésonk est en relation avec les mauvais manitous et peut faire voir bien des choses qui n'existent pas. Le brave guerrier, le maître de Wagawalla, a-t-il vu Assendasse dans son wigwam ? Vous dites qu'il s'est battu avec la Main-Rouge et que c'est lui qui l'a frappé. Si Assendasse était avec la Main-Rouge dans son wigwam, le brave guerrier a dû l'apercevoir.

« Qui pouvait accuser le vieux Mohawk de mensonge ? La parole d'une squaw n'avait aucune valeur dans le conseil des guerriers, et l'on se méfiait trop d'Ondésonk pour avoir foi en ses paroles, lorsqu'il confirmait les dires de sa mère adoptive. »

On remit donc l'interrogatoire jusqu'au retour de ceux qui poursuivaient le coureur des bois, et lorsque le mari de Wagawalla déclara le soir qu'il n'avait pas trouvé Assendasse dans sa cabane, ce fut un nouveau triomphe pour la fourberie du vieux Mohawk.

Dès lors la vie du P. Jogues ne fut plus en sûreté, et comme quelques familles devaient aller à la pêche à Cohotatêa, au-dessous de Rensselaerswyck, Wagawalla engagea son mari à les accompagner en prenant Ondésonk avec lui, afin qu'il s'éloignât de Gandawaga, jusqu'à ce que la surexcitation fût un peu calmée.



CHAPITRE DIX-HUITIEME

UNE CRISE

Au jour anniversaire de sa captivité, nous retrouvons le P. Jogues à Renselaerswyk avec le mari de Wagawalla et deux autres guerriers. Pendant que ses compagnons faisaient leurs achats, il écrivait au père provincial de longs détails sur les événements auxquels il avait été mêlé. Plusieurs familles mohawks s'étaient fixées pour la pêche à sept lieues environ de Renselaerswyck où elles se proposaient de rester pendant l'été; mais lui-même avait pu se rendre dans la colonie hollandaise où le prédicant Megapolensis lui avait offert l'hospitalité, parce que le mari de Wagawalla voulait reconnaître quelques parties du fleuve non encore explorées.

Pour se conformer au désir de Renard, le missionnaire ne fit aucune mention du coureur des bois. Aussi fut-il très étonné d'entendre son hôte lui annoncer que, bien avant son arrivée, deux chefs, accompagnés d'une douzaine de guerriers, étaient venus à Renselaerswyk pour rechercher le Flamand et demander son extradition, parce qu'il était accusé du meurtre d'une jeune fille. Van Curler qui vint plus tard saluer le P. Jogues, confirma ce récit et ajouta que, depuis longtemps, Jean ne s'était pas montré à Renselaerswyk, et

que, du reste, il avait raison, parce qu'on le mettrait de suite sous les verroux.

Le missionnaire, directement interpellé par le commandant, ne pouvait garder le silence plus longtemps et il raconta tout ce qui s'était passé, en cherchant même à excuser le meurtrier, car il ne s'expliquait pas la haine de cet homme à son égard, et pensait que le coureur des bois n'avait pas conscience de son action lorsqu'il était entré dans la hutte de Wagawalla.

Megapolensis branla la tête en entendant ce récit ; il pensait au contraire que les Mohawks avaient engagé le Flamand à commettre cet assassinat, et qu'ils le réclamaient maintenant pour le mettre à l'abri de la vengeance des Hollandais.

« Quoi qu'il en soit, continua van Curler, si je parviens à le saisir, je le ferai pendre, et les Mohawks en feront ensuite ce qu'ils voudront. Je suis persuadé que Renard a de même un compte à régler avec lui ; cependant il n'en dit pas un mot, mais il ne reste plus guère à Renselaerswyk, et d'après ce que m'ont rapporté Jansen et Vleeten, il néglige son commerce : je suis sûr qu'il cherche la piste de cet assassin.

— Si l'on arrête Jean, vous lui ferez cependant un procès en règle, demanda le missionnaire ?

— Oui, il sera jugé d'après l'ancien droit. On ne s'amuse pas avec de semblables personnages. J'ai la conviction qu'il m'a trompé lorsque l'été dernier je l'envoyai à Gandawaga à votre sujet. Mais je connaîtrai toutes ses ruses avant qu'une année ne se soit écoulée, vous pouvez en être certain. »

Le père jésuite laissa tomber la conversation, et quand Jacob Jansen vint avec Pierre Vleeten saluer le missionnaire, celui-ci dut raconter ses aventures au milieu des sauvages.

Deux jours plus tard il retourna avec ses compagnons auprès des pêcheurs indiens. La pêche avait été fructueuse et peu à peu la

crainte superstitieuse des Mohawks disparut. En voyant que la présence d'Ondésonk ne portait pas préjudice à leurs travaux, on le traita dès lors comme un membre de la tribu.

Mais ce temps de tranquillité ne devait pas durer. Bientôt un messager apporta la nouvelle qu'une troupe de guerriers était revenue avec des Hurons captifs et que l'on préparait une fête de victoire à Gandawaga. A cette nouvelle le P. Jogues fut consterné; les chants de triomphe ne trouvaient dans son âme qu'un douloureux écho. Parmi les Hurons étaient de jeunes chrétiens qui devaient être offerts en sacrifice à la divinité païenne. Ils allaient souffrir la mort sans avoir les consolations spirituelles! Plusieurs n'étaient pas encore baptisés et ils seraient si heureux de recevoir le sacrement qui leur ouvrirait le ciel! Comme missionnaire, il devait voler auprès d'eux: c'était sa vocation et rien ne pouvait mettre obstacle à l'accomplissement de son projet. Il était libre; et si Wagawalla et son mari lui permettaient de retourner à Gandawaga, il suivrait les impulsions de son cœur et de sa conscience. Mais il fallait agir promptement, car les sauvages n'avaient point l'habitude de différer leurs horribles réjouissances.

Tout pénétré de ces pensées, il alla faire part de son désir à ses parents adoptifs. Le mari répondit que Wagawalla devait décider, puisqu'elle avait accueilli Ondésonk; qu'il fallait cependant mûrement réfléchir, parce que l'arrivée des prisonniers avait sans doute surexcité les Indiens et qu'Ondésonk s'exposait à de grands dangers en paraissant à Gandawaga sans y être appelé et pour témoigner sa sympathie aux ennemis mortels des Mohawks. De plus, Assendasse aurait là une occasion facile de satisfaire sa soif de vengeance d'une manière ou d'une autre! Ondésonk, ajouta-t-il, veut aller dans la caverne de l'Ours-Vigoureux pour caresser un gibier que l'Ours a pris et qu'il veut dévorer! Ondésonk peut-il en vouloir à l'Ours qui prétend garder sa proie et qui craint qu'Ondésonk ne la lui ravisse?

L'Ours grondera contre Ondésouk, il le chassera ou le terrassera avec sa forte patte et Ondésouk ne pourra pas dire : Ours, tu agis injustement ! Car il aimait le gibier que l'Ours combattait ; et l'Ours voulait le dévorer, parce qu'il l'avait vaincu et que c'était sa propriété. Qu'Ondésouk réfléchisse bien : l'Ours ne souffrira pas qu'un autre fasse amitié avec le gibier qu'il a capturé : l'ami de son ennemi est aussi son ennemi ! Ondésouk est sage ; il saura ce qu'il faut faire ! »

Wagawalla partageait les inquiétudes de son mari : mais elle était chrétienne, et savait apprécier les motifs qui portaient Ondésouk à s'exposer au danger. Aussi ne le détourna-t-elle pas directement de son projet, mais elle lui dit, les larmes aux yeux : « Si Ondésouk veut aller à Gandawaga, il le peut. Il est averti de ce qui l'attend là-bas, Wagawalla est une femme simple ; elle ne peut pas dire à Ondésouk : Fais ceci, ne fais pas cela. Ondésouk sait mieux ce que le bon Dieu demande de lui : qu'il l'accomplisse ! Wagawalla portera dans le canot d'Ondésouk tout ce qui est nécessaire pour le voyage et elle priera son maître de conduire Ondésouk dans le village des Visages-Pâles. Le cœur de Wagawalla est sombre et plein de chagrin. Si Ondésouk voulait l'écouter, elle lui dirait : Mon fils ne doit pas retourner à Gandawaga.

— Je dois faire ce que le devoir m'impose, ma bonne Wagawalla, » répondit le missionnaire d'un ton grave et digne, et il sortit pour faire ses préparatifs de départ.

Le mari de Wagawalla étant tout disposé à accompagner le P. Jogues, ils s'embarquèrent le lendemain. Un orage épouvantable avait sévi pendant la nuit en forçant les pêcheurs à se réfugier sur les collines qui bordaient le rivage. La tempête dévastait les arbres de la forêt et les branches jonchaient le sol ; le tonnerre grondait de tous côtés et les éclairs s'étendaient comme une nappe de feu sur le ciel obscurci par les nuages. Il semblait presque impossible à nos voyageurs de lutter contre le courant. Cependant le P. Jogues

déploya une telle énergie dans le maniement de la rame que son compagnon reprit courage et ils atteignirent Renselaerswyck vers le soir.

La fatigue les avait épuisés. Aussi le missionnaire persuada-t-il au Mohawk d'accepter avec lui l'hospitalité que Vleeten leur offrait. Ils ne rencontrèrent en débarquant qu'une sentinelle à moitié endormie, qui les laissa passer dès que le P. Jogues eut donné son nom. La maison du Hollandais était plongée dans l'obscurité, et Maurice, le factotum du brocanteur, se frotta les yeux avec étonnement en voyant arriver une visite à une heure si induc.

« Se couche-t-on avec les poules à Renselaerswyck ? demanda le père jésuite en riant.

— Pas précisément, mais nous avons dû beaucoup travailler pour nous mettre à l'abri de la tempête ! » Et le gardien du magasin fixant le missionnaire avec un étonnement croissant, s'écria subitement :

« Mais vous êtes le monsieur de Gandawaga en chair et en os ! Asseyez-vous. Mon maître va venir de suite. Combien il sera surpris ! car aujourd'hui l'on a beaucoup parlé de vous. Il vous racontera tout cela : je vais le chercher. »

A peine nos voyageurs étaient-ils assis que le brocanteur arriva. « Dieu soit béni ! vous avez pu échapper à ces chiens sauvages, dit-il en se précipitant vers le missionnaire.

— Que signifie cette parole ? demanda le P. Jogues tout étonné.

— Eh bien ! les Mohawks ont juré votre mort. Une bande de Peaux-Rouges est venue ici à midi et vous a cherché, puis ils sont partis précipitamment, car leurs canots étaient en mauvais état. Ne venez-vous pas de la pêche du fleuve Maurice ?

— Oui, mais nous n'avons pas rencontré les Mohawks qui veulent m'assassiner. Nous sommes venus par eau.

— Alors, Monsieur, vous pouvez vous estimer heureux. Maurice,

qu'as-tu à nous regarder ainsi avec des yeux effarés ? Cours en toute hâte chez le commandant et dis-lui que M. Jogues est ici et qu'il ignore la révolution arrivée à Gandawaga. Cours, te dis-je. »

Le factotum partit, mais Pierre Vleeten semblait très surexcité.

« Expliquez-moi donc cette énigme, mon ami, » lui demanda le missionnaire après quelques instants.

Le brocanteur se recueillit :

« Je ne suis pas à même, dit-il, de vous renseigner entièrement, Monsieur. Les Mohawks, au nombre de douze environ, sont arrivés ici en proie à une grande colère. Ils pensaient vous y trouver, et comme je ne pus leur donner aucun renseignement ils sont allés chez le gouverneur. Celui-ci me raconta ensuite qu'une bande de sauvages s'était rendue de Gandawaga au fleuve Saint-Laurent et que l'un d'eux devait remettre de votre part une lettre aux Français. Or ce guerrier était un Huron adopté par la tribu. Il se dirigea donc vers le nouveau fort bâti par les Français à l'embouchure d'un fleuve qui coule dans le Saint-Laurent ; les Mohawks y ont été fort mal reçus.

— Vous voulez parler sans doute du nouveau fort Richelieu ? dit le P. Jogues.

— Je crois que le commandant a prononcé ce nom. Le Huron alla donc porter votre lettre ; mais comme il restait très longtemps, ses camarades eurent des soupçons et s'avancèrent vers le fort. Une sentinelle tira sur eux sans motif, d'autres soldats se présentèrent, et avant que les sauvages fussent revenus de leur étonnement, les canons faisaient pleuvoir une grêle de balles et de mitraille. Les Peaux-Rouges s'enfuirent en désordre, revinrent en toute hâte à Gandawaga et jurèrent devant leurs idoles de vous faire expier ce crime dont, pensaient-ils, vous étiez la cause.

— Quelle épouvantable méprise ! s'écria le père jésuite consterné. Ma lettre contenait, il est vrai, les plans de guerre dont j'avais en-

tendu parler, mais je ne les communiquais au gouverneur que pour le mettre sur ses gardes. Je le priais en même temps d'accueillir avec égard mon messager et ses compagnons et de les bien traiter, parce que j'avais bon espoir de faire conclure une convention avec les Mohawks.

— Hum ! ce qui est arrivé est un véritable malheur, et vous persuaderez difficilement les Indiens de vos intentions pacifiques, Monsieur. Remerciez Dieu d'être en sûreté. Votre compagnon ne peut-il pas nous comprendre ?

— Non, mon ami, il ne parle et ne comprend que sa langue. Mais je vais tout lui raconter, car il m'est dévoué et je me confie à lui comme à un frère. Il faut que je le tranquillise, car il me semble être soupçonneux.

— Faites comme vous l'entendez, Monsieur. Mais à votre place, je ne donnerais pas trop d'explications. Quant à moi je penserais à me mettre en sûreté sans rien découvrir à un Peau-Rouge. Soyez sur vos gardes.

— Tranquillisez-vous, mon bon Vleeten, » répondit le missionnaire qui mit en peu de mots son père adoptif au courant de la situation.

Le mari de Wagawalla fut terrifié en apprenant ce qui s'était passé et il déclara formellement qu'Ondésonk ne pouvait retourner à Gandawaga sous aucun prétexte, parce qu'il s'exposerait à une mort certaine. « Ondésonk doit fuir, dit-il ; il a parmi les Mohawks de méchants ennemis qui demanderaient sa vie pour venger celle des guerriers qui ont succombé. Ondésonk est un homme de bien, mais les Hommes-Rouges ne le comprennent pas. »

Le missionnaire était pensif, car cet incident détruisait tous ses plans. En tous cas, il arriverait trop tard à Gandawaga pour pouvoir être utile aux prisonniers. Ceux-ci avaient sans doute été massacrés dès le retour des Mohawks, et le P. Jogues osait à peine espérer qu'on lui laisserait la vie sauve. Mais pourrait-il abandonner ce peuple

auquel la Providence l'avait envoyé? Déjà plusieurs sauvages étaient gagnés secrètement à l'Évangile; d'autres semblaient désirer les enseignements de la foi catholique. Fallait-il laisser périr cette semence tombée sur une aussi bonne terre? Ce malheur était à craindre si le prêtre prenait la fuite. D'un autre côté il avait peu d'espoir d'être accueilli comme missionnaire chez ce peuple aigri par de telles circonstances, puisque les Mohawks le regardaient comme l'auteur des attaques du fort Richelieu; Assendasse, qui était altéré de son sang, ne perdrait pas cette occasion de lui nuire. La fuite lui donnait l'occasion de revenir plus tard travailler au salut des Indiens pour la gloire de Dieu, et il regardait son arrivée chez les Hollandais comme une manifestation de la volonté divine.

Le missionnaire se livrait à toutes ces pensées diverses, lorsqu'il fut interrompu par le gouverneur qui entra dans le magasin et s'écria de sa voix rude :

« Ah ! Monsieur, vous arrivez à temps ! Quelques heures plus tôt et les diables rouges se seraient emparés de vous. Ils sont furieux et ont jeté les hauts cris en apprenant que vous leur avez échappé. Bon ! en voilà déjà un qui vous tient compagnie !

— Je vous salue, commandant ! Cet homme est un ami fidèle et sur lequel on peut compter.

— Quelle confiance peut-on avoir dans un Peau-Rouge ? ils sont aussi faux les uns que les autres.

— Ce guerrier fait exception à votre règle : c'est mon père adoptif qui m'entoure de beaucoup de soins, et l'espion Jean le Flamand l'a terrassé dans son wigwam pour pouvoir m'assassiner.

— Ah ! ceci change la question, Monsieur. Vous m'avez présenté ce brave homme à votre dernier passage, mais je n'ai aucune mémoire pour les visages indiens... J'espère que maintenant vous êtes bien décidé à quitter ces Peaux-Rouges qui sont tous des bandits ? C'est une sage résolution !

— Je ne suis pas encore si avancé, commandant.

— Pas encore? Mais c'est inexplicable. Vous voulez donc qu'ils vous écorchent et vous rôtissent?

— Cela dépend des circonstances.

— Alors je ne sais plus que penser de vous. Prenez-le bien, prenez-le mal, mais si vous hésitez encore, je croirai... que vous ne savez pas bien ce que vous faites.

— Vous pouvez juger ainsi, mon vaillant capitaine, et je ne pourrais sans doute pas vous convaincre de l'importance de mes motifs. Mais, dites-moi, comment les soldats du fort Richelieu ont-ils pu tirer sans raison sur des guerriers qui venaient avec des intentions pacifiques? J'indiquais expressément dans ma lettre que les Mohawks n'avaient en vue que la soumission des Hurons et que seulement alors ils pourraient devenir dangereux pour mes compatriotes.

-- Eh! c'est cependant bien facile à comprendre, Monsieur. L'Indien porteur de votre lettre n'était qu'un Huron adopté, et quand les Mohawks virent qu'il ne revenait pas de suite, ils s'imaginèrent qu'il était de connivence avec les Visages-Pâles. Les sauvages approchèrent du fort en grande troupe : la sentinelle les prit pour des ennemis et tira sur eux ; la garnison saisit ses armes et avant que le commandant n'arrivât, les constables mettaient le feu aux canons. Mais comment se fait-il que vous n'apprenez cela que chez nous ?

— Je n'ai vu aucun des Mohawks à leur retour, et j'arrive du lieu de la pêche. J'ai appris seulement que les Mohawks avaient vaincus les Hurons dont un certain nombre ont été conduits à Gandawaga comme prisonniers pour être offerts en sacrifice à Aireskoï, le dieu de la guerre. Supposant qu'il y avait des chrétiens parmi les captifs, je me rendais au village avec mon père adoptif. J'ai passé par ici où j'ai eu la première nouvelle de l'agitation des Mohawks.

— Laissez-moi vous dire alors que tous les prisonniers sont déjà dans l'éternité : ils n'ont plus besoin de votre secours !

— Je le craignais !

— Eh bien, Monsieur, n'allez pas à Gandawaga, car vous iriez au-devant d'une mort certaine et inutile. Une plus longue hésitation causerait certainement votre perte. Les sauvages reviendront ici pour vous chercher. Sous les canons du fort un navire se trouve à l'ancre, et il partira dans quelques jours pour l'île Manhattan. De là vous pourrez facilement trouver une occasion de retourner en Europe. Allez à bord, je parlerai au capitaine et je réponds de votre sécurité.

— C'est une offre cordiale, certainement, mais je veux encore réfléchir avant d'accepter ou de refuser. Attendez jusqu'à demain, commandant, et je vous donnerai ma réponse.

— Où avez-vous l'intention de passer la nuit, Monsieur ?

— N'importe où. Vleeten pourrait être en danger si les Mohawks me trouvaient chez lui. Je crains du reste que mon séjour ou même ma fuite ne deviennent pour votre colonie une occasion de désagrément. J'irai passer la nuit dans la forêt, et si les Mohawks découvrent ma retraite, je me présenterai librement devant eux.

— Je ne l'entends pas ainsi, déclara van Curler d'un ton décidé.

— Vous seriez certainement moins en sûreté chez moi que dans la forêt, reprit Vleeten en tremblant. Et je dois penser à ma famille. Si je n'étais pas marié, je vous hébergerais volontiers. Vous me comprenez, Monsieur Jogues.

— Certainement, mon ami, et j'excuse votre inquiétude. Je ne voudrais pas vous exposer à des embarras non plus que votre femme et vos enfants, répliqua le père d'un ton plein de douceur.

— Si vous ne voulez ni ne pouvez rester chez Pierre Vleeten, reprit le gouverneur, venez avec moi au fort et que tout soit dit. Je ne consulterai pas les Peaux-Rouges pour savoir qui je dois abriter sous le pavillon des États-Généraux.

— Je vous remercie cordialement, commandant ; mais que deviendra mon compagnon ?

— Il peut dormir dans mon hangar près du rivage, dit le brocanteur satisfait : parlez-lui pour que tout soit en ordre. Je cours prévenir ma femme nous préparer un repas. Ne refusez pas, Monsieur ; la table sera servie avant que vous ayez dit non.

— J'irai de mon côté chez M. le prédicant lui annoncer que vous êtes ici. Il sera au comble de la joie, car il prend une part bien vive à votre sort.

« Et puis il peut vous parler mieux qu'un vieux soldat, ajouta van Curler en quittant la chambre. »

Le P. Jogues fit connaître ces propositions à son compagnon qui les agréa. En restant dans le hangar, il pouvait voir passer les Mohawks au retour de la pêche et leur parler avant qu'ils n'aient découvert la retraite du missionnaire. Il espérait les dissuader de leur projet meurtrier et faire part à Ondésouk du résultat de ses démarches.

Van Curler revint bientôt avec le prédicant et approuva le plan indiqué ; puis les trois Blancs, après avoir pris un léger repas, se retirèrent dans la commandature, pendant que le mari de Wagawalla s'installait près du rivage. Le brocanteur respirait plus à l'aise.

A peine l'aurore avait-elle paru que van Curler se rendit auprès du garde-côte qui était à l'ancre pour s'entretenir avec le capitaine de la fuite du missionnaire. Au moment où il montait sur le vaisseau, le fort tira un coup de canon : comme le soleil n'était pas encore levé, ce signal ne pouvait pas être le salut ordinaire du drapeau.

« Retournez et demandez ce que cela signifie, » commanda van Curler à son adjudant ; et il se dirigea vers la cabine du capitaine.

Un deuxième coup retentit : maintenant l'on arborait le drapeau et les tambours battaient la diane.

Le capitaine sortit tout effrayé et à moitié habillé.

« Est-ce une alarme, commandant ? allons-nous commencer une danse avec les Peaux-Rouges ? »

— Je ne puis le dire, capitaine, et je ne sais pas pourquoi l'on a tiré le premier coup.

— Canots avec des Indiens à l'avant ! cria la sentinelle d'une voix de stentor.

— Tonnerre ! voici le cadeau ! Faites équiper votre yole, capitaine, Je vais retourner au fort. Mille bombes ! qui aurait imaginé pareille chose ? grondait le commandant. »

La barque avait à peine touché l'eau que la chaloupe de l'adjudant s'arrêta pour attendre les sauvages qui s'avançaient en agitant des rameaux verts en signe de paix.

« A la bonne heure ! dit le commandant : voilà une désobéissance qui ne sera pas punie ! » Et se tournant vers le capitaine :

« La situation commence à s'éclaircir. Les Peaux-Rouges font sagement de ne pas défier le pavillon hollandais. Je vais monter à bord de votre brigantine pour voir comment cela finira, capitaine.

— Ce sera un honneur pour moi, commandant ?

— Pas de compliments, capitaine. Voyez comme mon adjudant sait tenir ces sauvages en respect ! Il ne leur permet pas d'aller dans la ville, mais il les conduit au port. Là du moins on pourra leur parler sérieusement. Faites-moi conduire là-bas. Ah ! j'allais oublier la chose principale. Je venais vous parler d'une affaire importante, mais maintenant je dois m'occuper de ce qui vient de se passer. Oserais-je vous prier de passer dans une heure à la commandature, s'il n'arrive rien d'extraordinaire ?

— Je viendrai, commandant. Voulez-vous profiter de la yole ? elle est prête.

— De suite. Ainsi dans une heure ! adieu !

— Adieu, commandant ! dans une heure je serai chez vous. »

La yole partit comme une flèche.

Le P. Jogues passa la nuit en prières sans prendre beaucoup de repos. Des rêves étranges traversèrent son court sommeil. Sur l'emplacement de Gandawaga il voyait une ville au-dessus de laquelle brillaient ces mots : *Laudent nomen Agni.* « Ils loueront le nom de l'Agneau. » Goupil lui était apparu, et au moment de le serrer dans ses bras comme un ami et un frère, des temples magnifiques surgirent de terre et la vision s'évanouit. Sans attacher à ces rêves une signification prophétique, le missionnaire y pensa néanmoins longtemps, semblant reconnaître que Dieu n'éloignerait pas toujours ses apôtres de Gandawaga, mais qu'un jour la Croix remporterait une grande victoire sur les Mohawks. Cependant il comprenait que le temps d'y fonder une mission n'était pas encore venu, et son retour au milieu des Indiens ne pouvait être qu'un obstacle dans les circonstances actuelles. Les Peaux-Rouges le regardaient comme un traître : comment auraient-ils accueilli désormais ses instructions religieuses ? En se cachant pendant quelque temps, on aurait la possibilité de dissiper leur erreur, et quand les relations amicales auraient été reprises entre les Mohawks et les Français, le père jésuite pouvait espérer reprendre son ascendant, grâce à sa connaissance de leur langue et de leurs mœurs. Il réfléchit enfin que la mutilation de ses doigts ne lui permettait pas de célébrer la sainte messe et qu'il devait attendre pour cela l'autorisation du souverain pontife.

Lorsque le jour parut, le P. Jogues avait pris sa résolution : il acceptait le projet de van Curler et était décidé à fuir. Les deux coups de canon l'épouvantèrent ; il craignait que les Mohawks ne fussent revenus à Renselaerswyk pour attaquer les colons. Or, si les sauvages se livraient au carnage, c'était sa fuite qui en était la cause. Cette pensée tourmentait cet homme au cœur héroïque et déjà il renonçait à son projet pour aller se livrer aux Mohawks, lorsque l'on frappa à sa porte, Il ouvrit avec hésitation : c'était le gouverneur.

« Bonjour, Monsieur, lui cria celui-ci en entrant : je ne veux pas vous demander comment vous avez passé la nuit, car vous paraissiez n'avoir pas dormi. Je viens plutôt vous communiquer d'importantes nouvelles et connaître votre décision. Vous avez sans doute été effrayé des deux coups de canon ; voici leur explication : Le premier annonçait que mes constables avaient signalé une grande troupe de Mohawks descendant le fleuve dans leurs canots. Je les pris d'abord pour des ennemis, mais je vis bientôt que je m'étais trompé. On s'est convaincu à Gandawaga que vos persécuteurs pouvaient attirer sur leur tribu la colère des Européens, et aussitôt plusieurs chefs, entre autres l'Aigle et le Serpent-Bigarré sont arrivés en toute hâte avec vingt autres guerriers pour empêcher un malheur. Ils ont abordé au fort et je leur ai parlé par l'interprète Labadie. Le Serpent-Bigarré répond de votre personne jusqu'à ce que vous ayez prouvé que votre lettre n'est pas la cause de l'attaque qui a eu lieu au fort Richelieu. Il m'a demandé combien de temps il vous faudrait pour cela, et je lui ai répondu que l'hiver pourrait arriver avant que les éclaircissements fussent complets. Mais je ne regarde cette conversation que comme une formalité, car je n'ai pas l'intention de vous remettre entre les mains des Mohawks, si vous êtes convaincu que votre séjour auprès d'eux ne peut pas être de longue durée.

— Oui, commandant, j'en suis convaincu, mais je crains de vous créer des difficultés, ainsi qu'aux habitants de Renselaerswyk. Votre colonie pourrait être en grand danger, si je ne retournais pas parmi les Indiens. Mon père adoptif a-t-il déjà parlé au sagamore et aux autres chefs ? Il a une très grande influence.

— Jusqu'à présent, personne n'a parlé aux sauvages qui ne peuvent entrer en ville avant mon retour. Mais je vais faire prévenir le Peau-Rouge qui sans doute dort dans le hangar de Pierre. Vous êtes donc bien décidé, Monsieur, à effectuer votre fuite ?

— Si les craintes que je vous ai manifestées ne se réalisent pas, j'accepte vos offres avec reconnaissance et je partirai avec le vaisseau pour la Nouvelle-Amsterdam. Parlez franchement, commandant, ma fuite peut-elle vous mettre en danger?

— Pas du tout, si vous suivez mon conseil.

— Quel est-il ?

— Laissez-moi parler encore aux Mohawks pour les décider à rester jusqu'à demain. Vous irez alors auprès d'eux sans leur faire part de vos inquiétudes et vous leur direz vos regrets pour ce qui est arrivé, en leur promettant d'expliquer le malentendu et de prouver votre innocence. Montrez surtout que vous avez entière confiance dans la parole des chefs qui vous assurent la vie sauve jusqu'à ce que vous ayez donné vos preuves, et ensuite un jugement équitable. Je prendrai mes dispositions pour que vous passiez la nuit auprès d'eux aux environs du fleuve. Mais je vous aiderai à fuir et à gagner le vaisseau. Votre ami Renard est de retour d'une de ses excursions mystérieuses et viendra vous voir bientôt. Il était déjà informé de tout ce qui s'était passé et son visage semblait dire qu'il en savait encore davantage.

— Renard est ici ! Je ne pouvais désirer mieux, car il jouit d'une grande considération chez les Mohawks et les surpasse en finesse. Envoyez-le-moi, commandant, avant que je n'aille auprès des Indiens.

— Certainement ! Qui peut vous être utile comme ce brave Lorrain ! Nous pouvons bien dire que son arrivée d'aujourd'hui est un heureux hasard. Notre prédicant viendra ensuite vous tenir compagnie ; je vais le mettre au courant de tout. Mais attendez que je revienne vous chercher pour vous conduire auprès des Mohawks. Voulez-vous ?

— Oui, commandant. »

Van Curler sortit, et le P. Jogues se mit à genoux pour prier.

Tandis que le commandant parlait aux sauvages et en obtenait sans difficulté l'assurance désirée, il régnait à Renselaerswyk une grande surexcitation : les espions indiens étaient revenus de la pêche, et avaient appris le départ du P. Jogues avec le mari de Wagawalla. Ils prétendaient qu'il était caché dans la colonie, et menaçaient de mettre tout à feu et à sang si on ne le livrait pas. Le compagnon du missionnaire avait cherché à les calmer en les assurant qu'Ondésonk se montrerait bientôt, et qu'il ne songeait pas à fuir, mais à retourner à Gandawaga : « En ce moment, disait-il, il se repose de ses fatigues auprès du chef des Visages-Pâles. » Cependant les paroles du brave Indien avaient eu peu de succès et ses compatriotes se livraient à toute leur aveugle fureur.

Le commandant, accompagné de l'interprète, du colporteur et de plusieurs officiers, arriva près des Mohawks au moment où Assendasse pressait ses compagnons de ne rien négliger pour ressaisir le méchant sorcier Ondésonk et le sacrifier aux mânes des guerriers que sa fourberie avait fait immoler.

« Voici les Visages-Pâles, dit Assendasse : ils viennent tromper mes frères. Ils ont des langues fourchues et sont faux et méchants comme Ondésonk. Ils haïssent les Hommes-Rouges dont ils sont les ennemis. La panthère témoignera de l'amitié au faon avant que les Visage-Pâles fassent du bien aux enfants rouges du Grand-Esprit. Que mes frères ne se laissent pas séduire par des paroles mielleuses. Les Visages-Pâles disent ce qu'ils ne pensent pas et ce qu'ils ne veulent pas faire. »

C'est ainsi que le Mohawk excitait ses guerriers qui accueillirent le commandant en fronçant les sourcils.

Van Curler prit une autre attitude qu'à Gandawaga. Il déclara brièvement aux Mohawks qu'il connaissait exactement tout ce qui s'était passé au fort Richelieu et qu'il pouvait les assurer qu'Ondésonk en était complètement innocent, ajoutant qu'il ne permettrait

done pas que l'on touchât à un seul cheveu de la tête du missionnaire. Il les avertit en même temps que d'autres guerriers de Gandawaga attendaient leurs frères dans le fort et qu'ils pouvaient délibérer ensemble en toute sécurité où bon leur semblerait.

Les Mohawks, pleins de méfiance, se gardèrent bien d'aller au fort. Ils se consultèrent un instant, et le commandant accepta la proposition d'Assendasse qui déclara vouloir attendre ses compatriotes sur le rivage. Van Curler, à son retour au fort, prit les mesures nécessaires pour maintenir les sauvages auxquels il n'attribuait pas des intentions pacifiques. La garnison se rendit promptement à son po ; les constables se placèrent près des canons, un détachement d'arquebusiers alla s'établir en bas du village et la garde civique de Renselaerswyk se rassembla à la commandature.

Le commandant fit armer et équiper sa chaloupe et envoya quelques soldats avec des pièces de gros calibre à bord de la brigantine dont le capitaine était disposé à prendre un rôle actif dans le plan de fuite. Peu après l'Aigle et le Serpent-Bigarré se dirigèrent avec leurs guerriers vers le rivage où l'on tint dans une grande barque un Pau-Wau auquel assistait le gouverneur avec son interprète. Pendant ce temps Renard avait une longue conférence avec le missionnaire en présence du prédicant Megapontensis.

Les habitants de Renselaerswyk semblaient inquiets ; plusieurs trouvaient que l'on s'intéressait trop au prêtre français qui pouvait mettre la colonie en danger. Mais le courageux Jansen et quelques autres, guidés par un sentiment d'humanité, firent comprendre aux mécontents que la Hollande serait couverte de honte devant le monde civilisé, si on livrait à des sauvages avides de son sang un Européen qui avait cherché protection auprès du gouverneur.

Contre toute attente, le Pau-Wau eut un heureux résultat. Le

sagamore parla énergiquement, et les adhérents d'Assendasse se rangèrent peu à peu au parti de la paix.

Tous furent gagnés lorsque le commandant eut fait distribuer de riches présents, en se portant garant de l'innocence du missionnaire, van Curler revint au fort avec la conviction que le P. Jogues pouvait aller sans crainte vers les Mohawks.

Le père jésuite fut très heureux de cette nouvelle, et il aurait abandonné son projet de fuite, si Megapolensis et surtout Renard ne lui avaient rappelé que ses ennemis ne tiendraient pas mieux leur parole qu'auparavant.

« Réfléchissez, mon Père, disait le colporteur, combien de malheurs ont attirés sur vous et sur vos compagnons la fourberie et l'astuce de ces sauvages ! Le bon René vivrait encore, et vous n'auriez pas été séparé de Couture, si les Mohawks avaient été honnêtes. Avez-vous vu un sachem ou un chef faire de sérieux efforts pour découvrir le meurtrier de Goupil ? N'avez-vous pas été retenu comme prisonnier à Gandawaga, malgré toutes les promesses de vous renvoyer à vos compatriotes ? N'oubliez pas, mon Père, que si l'on vous a laissé la vie, c'est par crainte et par avarice. Vous êtes pour les Mohawks un otage d'un très grand prix. Ils espèrent obtenir une grande rançon pour votre liberté et de plus un traité avantageux qu'ils observeront aussi longtemps qu'ils le jugeront convenable. »

Megapolensis développa les mêmes motifs et ajouta que, dans les circonstances présentes, on ne pouvait pas espérer humainement de progrès dans les missions chez les Indiens.

« A qui seriez-vous donc utile à Gandawaga ? s'écria-t-il. Vos fidèles compagnons ont été massacrés, et les Hurons qui sont encore au milieu des Mohawks n'accepteront plus vos enseignements, puisque l'on vous regarde comme un ennemi. Ils éviteront même votre société pour qu'on ne les accuse pas d'être de connivence

avec vous. Wagawalla sera plus tranquille si vous êtes éloigné de la tribu. Vous avez du reste consulté Dieu et il vous a conseillé la fuite. Persévérez donc dans votre résolution et mettez-la en pratique.

— Je ferai ce que vous me conseillez, mes amis, répondit le missionnaire. Ce soir je profiterai de la première occasion favorable et j'irai à bord du vaisseau.

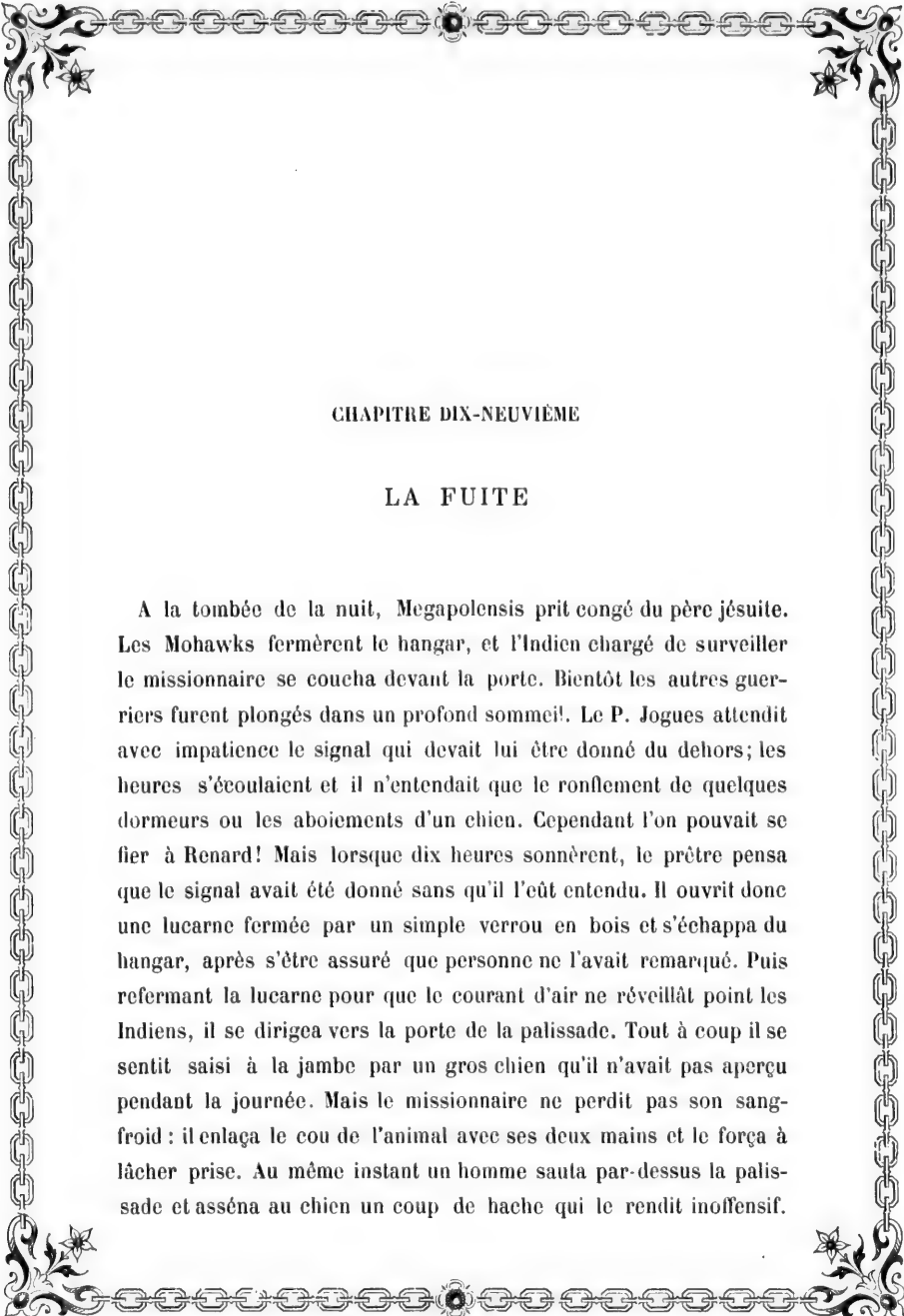
— Très bien, mon Père, je serai à mon poste, dit Renard.

— Et le capitaine fait ses préparatifs. Quand vous serez près de lui, vous serez sauvé. Je le connais : c'est un homme énergique, en qui l'on peut avoir toute confiance, » ajouta le commandant.

Les quatre Européens se dirigèrent ensuite vers les Mohawks qui accueillirent Ondésouk avec une certaine réserve. L'Aigle, le Serpent-Bigarré, Koetsaéton et même Takuetété le saluèrent froidement.

« Ondésouk retournera avec nous à Gandawaga et prouvera qu'il n'est pas un traître, dit le sagamore avec dignité. Il n'a rien à craindre s'il se justifie. Nous resterons ici jusqu'à ce que la grande lumière disparaisse et revienne, parce que tel est le désir du grand chef des Visages-Pâles. Mais Ondésouk restera auprès de nous ! Ses amis viendront lui parler ici : ils seront les bienvenus. »

• Le missionnaire accepta ces conditions : il chercha à expliquer le malentendu qui avait causé la bagarre du fort Richelieu, puis il se rendit vers les Mohawks dans un hangar situé au bord du fleuve et entouré d'une palissade. Megapolensis resta auprès du P. Jogues et les colons leur apportèrent le repas du soir et des couvertures pour la nuit. Renard vint aussi et s'entretint longtemps avec le sagamore et les chefs afin de les bercer d'illusions. Van Curler, pour ne pas éveiller les soupçons, fit rentrer au fort toutes les troupes, mais sa chaloupe croisait sur le fleuve et les canots des sauvages étaient surveillés de près.



CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

LA FUITE

A la tombée de la nuit, Megapolensis prit congé du père jésuite. Les Mohawks fermèrent le hangar, et l'Indien chargé de surveiller le missionnaire se coucha devant la porte. Bientôt les autres guerriers furent plongés dans un profond sommeil. Le P. Jogues attendit avec impatience le signal qui devait lui être donné du dehors; les heures s'écoulaient et il n'entendait que le ronflement de quelques dormeurs ou les aboiements d'un chien. Cependant l'on pouvait se fier à Renard! Mais lorsque dix heures sonnèrent, le prêtre pensa que le signal avait été donné sans qu'il l'eût entendu. Il ouvrit donc une lucarne fermée par un simple verrou en bois et s'échappa du hangar, après s'être assuré que personne ne l'avait remarqué. Puis refermant la lucarne pour que le courant d'air ne réveillât point les Indiens, il se dirigea vers la porte de la palissade. Tout à coup il se sentit saisi à la jambe par un gros chien qu'il n'avait pas aperçu pendant la journée. Mais le missionnaire ne perdit pas son sang-froid: il enlaça le cou de l'animal avec ses deux mains et le força à lâcher prise. Au même instant un homme sauta par-dessus la palissade et asséna au chien un coup de hache qui le rendit inoffensif.

« Renard ! murmura le missionnaire plein de joie.

— Dépêchez-vous, mon Père ! rien n'est sûr ici, répondit le colporteur à voix basse. Vous avez encore à craindre un autre ennemi que les sauvages. Fuyez vers le fleuve : un canot vous attend. Je couvrirai votre retraite. Mais je voudrais savoir qui a placé ce chien ici. Il ne vous a cependant pas mordu ?

— Ce n'est pas la peine d'en parler.

— Alors ne perdez pas un instant. »

Le fugitif découvrit la barque sur le rivage : il saisit les rames et parvint bientôt à la brigantine où il fut accueilli par le capitaine.

« Vite dans l'entrepont, Monsieur ; je voudrais vous cacher aux yeux de l'équipage aussi longtemps que nous serons ici. » Et il conduisit le père jésuite sur l'avant du navire, dans l'endroit où l'on déposait les voiles et les cordages. Je vais pousser une caisse devant la porte ; vous aurez de l'air et de la lumière par cette ouverture. Mais restez bien tranquille : je viendrai vous voir de temps en temps ; vous êtes ici en sûreté ! »

Lorsqu'il eut barricadé la porte, le capitaine revint sur le pont et attendit le retour du matelot-vigie qu'il avait envoyé dans la cabine dès qu'il avait vu le missionnaire ramer vers le vaisseau. Il appela ensuite le timonier pour lui confier le commandement pendant que lui-même se rendrait au fort.

« Éveillez le mousse et ne laissez approcher personne pendant mon absence. J'ai des choses très importantes à communiquer au commandant, mais je serai bientôt de retour. Surveillez bien partout, et je ne regarderai pas à une poignée de piastres. Vous avez bien compris. Personne ne doit venir sur le pont avant mon retour.

— Très bien, capitaine, » murmura le timonier.

Van Carter attendait des nouvelles depuis plusieurs heures déjà ; aussi fut-il au comble de la joie, quand le capitaine l'informa que le missionnaire était à son bord. « La rouge canaille va entrer dans

une belle fureur, quand elle s'aperceva que la Robe-Noire est partie sans lui dire adieu, » s'écria-t-il en riant. Puis il plaça sur la table une bouteille de genièvre et deux verres :

« Asseyez-vous, capitaine, dit-il, je vais vous faire connaître le reste de mon plan.

— Je ne voudrais cependant pas rester trop longtemps loin de ma brigantine, car l'on ne peut pas savoir ce qui peut arriver. Les Indiens vont certainement se livrer à un tapage infernal, répondit le capitaine.

— Oui, mais ce sera tout, je saurai bien les mettre à la raison. Cependant je crois qu'il est prudent de cacher notre participation à cette fuite, et, si les sauvages se montrent traitables, j'ai envie de leur fournir l'occasion de chercher partout le fugitif dans la ville. Puis nous ramènerons le Français au rivage pour laisser les sauvages explorer le vaisseau. En ne rencontrant nulle part le missionnaire, ils seront bien forcés de se déclarer satisfaits. Qu'en dites-vous?

— Je suis entièrement de votre avis, car il vaut mieux vivre en bonne intelligence avec les Mohawks qui pourraient vous causer de graves embarras en mettant sur pied toutes leurs forces pour satisfaire leur vengeance.

Le commandant développa ensuite tout son projet, et quand le capitaine fut parti, il se jeta sur un lit de camp pour être prêt à la première alerte. Il avait ordonné qu'à partir de minuit la patrouille parcourût Renselaerswyk toutes les demi-heures et que toute la garnison se tint sous les armes.

Tout fut cependant tranquille jusqu'au matin, mais les sauvages réveillés par le chant du coq s'aperçurent bientôt qu'Ondésonk avait disparu. Quelques minutes plus tard, ils apprirent sa fuite, et leur fureur ne connut plus de bornes. L'Aigle lui-même transporté de colère commença à croire que le missionnaire était vraiment un traître. Koetsaéton et le mari de Wagawalla, au contraire, cher-

chèrent à calmer leurs compagnons, mais ce fut en vain, et ceux-ci parcoururent toute la colonie en poussant de sauvages hurlements. Le tambour battit l'alarme, et bientôt van Curler parut à la tête des troupes. Il prit position près du rivage où il fit placer une pièce de campagne et ordonna d'amener le sagemore qui se rendit de suite à cette invitation.

« Que signifie tout ce tapage ? » demanda le gouverneur par son interprète.

— Ondésonk est parti. Il a parlé à ses frères rouges avec une langue fourchue, répondit sèchement le Serpent-Bigarré.

— Alors, cherchez-le, mais ne faites pas ce bruit infernal. Vous n'êtes pas ici à Gandawaga, ne l'oubliez pas.

— Non, nous sommes chez les Visages-Pâles de Cohotatéa, qui sont tous faux comme des serpents, » cria Assendasse en entendant à son arrivée les dernières paroles de l'interprète.

Le commandant fut irrité lorsque l'interprète lui eut transmis ces paroles, et, tremblant d'indignation, il montra les canons qui garnissaient le fort : « Mettez-vous en garde, s'écria-t-il, contre ces serpents qui crachent le feu : il n'y a pas ici d'autres serpents, à moins que ce ne soit ce vieux sauvage qui crie comme un chat sur lequel on a marché. »

Assendasse grinça des dents. Aussitôt l'Aigle s'avança orgueilleusement et dit avec emphase :

« Le grand chef des Visages-Pâles ne doit pas oublier que nous sommes ici dans nos droits. Nous cherchons Ondésonk et nous demandons qu'il nous soit rendu si les Visages-Pâles le cachent. Il a été notre prisonnier de guerre et adopté dans la tribu du Loup. Il nous appartient ; il n'appartient pas aux Visages-Pâles, et c'est pourquoi l'Aigle dit au grand chef : rends-nous Ondésonk ou montre-nous qu'il n'est pas ici. Les Hommes-Rouges prouveront qu'ils observent mieux leur parole que lui. Ils ne lui feront aucun mal, s'il revient avec eux.

— Nous n'allons pas nous disputer pour cela, reprit le commandant. Votre Ondésonk n'est ni à Renselaerswyk ni dans le fort. Désignez quelques guerriers calmes et raisonnables, et je leur permettrai de faire, avec mes soldats, les recherches nécessaires pour se convaincre que je ne parle pas avec une langue fourchue. »

Un murmure d'approbation fit comprendre au sagamore que la proposition était acceptée. Après une courte délibération, l'Aigle, Takuété et un autre Mohawk, accompagnés de l'adjudant et d'une petite troupe, se mirent à parcourir la ville et le fort, et acquirent l'assurance que van Curler avait dit la vérité.

D'après les instructions qu'il avait reçues, l'adjudant fit traîner les recherches en longueur jusqu'au coucher du soleil ; puis le commandant proposa au sagamore de placer des sentinelles autour de la colonie. « Vous pouvez continuer demain ; si vous découvrez le fugitif, je ne m'oppose pas à ce que vous l'emmeniez à condition que vous tiendrez votre parole et ne lui ferez aucun mal. Mais si vous n'êtes pas calmes, il n'y en a pas beaucoup qui retourneront à Gandawaga. Soyez donc sur vos gardes et tenez compte de mes paroles, » ajouta-t-il d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Il prit ensuite les mesures nécessaires pour la nuit. Des sentinelles furent placées en plusieurs points et la patrouille reçut l'ordre de circuler fréquemment. Il convint avec l'officier des signaux en cas d'alerte et lorsque la nuit fut venue, il se dirigea vers la brigantine. Son intention était de ramener le missionnaire dans un hangar déjà visité et qui se trouvait sur le rivage.

Pendant ces quelques heures, il s'était passé à bord du vaisseau un drame épouvantable. Le capitaine cherchait depuis quelques jours un remplaçant pour un matelot malade, et ce jour-là à midi s'était présenté un homme qu'il avait engagé. Un peu plus tard, le colporteur venait parler au capitaine qu'il connaissait depuis longtemps. Ils allaient descendre tous deux dans l'entrepont pour mettre le

P. Jogues au courant de la situation, lorsque Renard aperçut le nouveau matelot et s'arrêta stupéfait. Celui-ci semblait s'occuper activement à rouler des cordages, mais le Lorrain, qui l'avait reconnu, s'avança et lui dit d'un ton brusque :

« On est donc devenu matelot, maintenant ? »

— Oui, Thomas Renard, mais tu n'auras pas le temps de le bavarder, répondit l'autre qui saisit un levier pour assommer Renard.

— Bouffet! assassin! nous allons régler nos comptes, » cria le Lorrain en évitant le coup et en saisissant de ses bras musculeux l'ennemi qu'il cherchait depuis longtemps.

Un combat horrible s'en suivit. On ne prononçait pas un mot : chacun, haletant, cherchait à renverser son adversaire. Le coureur des bois était plus grand et plus fort que le colporteur, mais celui-ci, plus leste, finit par avoir le dessus. Les deux ennemis roulèrent sur le pont. La main gauche de Renard se serrait convulsivement autour du cou de Bouffet, et sa droite, frappant comme un éclair, plongea un couteau dans la poitrine du Flamand.

Le capitaine, frappé d'épouvante, avait assisté à ce combat sans y prendre part. En se relevant, Renard lui tendit son couteau, et montrant le blessé : « Arrêtez-moi, capitaine, je répondrai de ce que j'ai fait : vous voyez là le meurtrier de ma sœur et de mon père. » Personne ne mit la main sur le colporteur.

« Je ne suis pas un juge et ne puis vous arrêter, répondit le capitaine avec effroi.

— Ce serait bien inutile, dit Bouffet : le diable viendra le prendre et nous rôtirons tous deux en enfer! Ne me regardez pas comme si j'étais une bête féroce! Le couteau a bien porté et dans peu d'instant je serai mort. Je veux parler pour vous prouver que je n'ai pas peur de tout dire. L'homme noir sait déjà tout. Mais couchez-moi un peu mieux. Étendez-moi sur un banc, si vous voulez et glissez sous ma tête un bloc de bois ; je parlerai plus facilement. »

Sur un signe du capitaine, les matelots le portèrent dans la cabine.

« Vous êtes plus polis que je ne le pensais, continua le blessé. Faites venir maintenant le jésuite de son trou à rats : appelez qui vous voudrez : vous allez entendre une confession qui vous fera dresser les cheveux sur la tête ; mais le prêtre doit être ici, car mon histoire l'intéressera beaucoup.

— Qui vous a dit qu'un prêtre était à bord ? demanda le capitaine étonné.

— Mon instinct d'espion, vieil ours de mer ! Appelez-le de suite, sinon je me tairai et vous aurez perdu mon épouvantable histoire.

— Peut-on chercher le père jésuite ? demanda Renard au capitaine.

— Je puis le faire venir par un escalier dérobé, » répondit celui-ci qui alla chercher le missionnaire. Au même moment parut van Curler.

« Que se passe-t-il ? demanda le commandant.

— Vous venez à propos, répliqua le capitaine, et il lui raconta la scène de meurtre.

— Je suis votre prisonnier, ajouta Renard. J'ai blessé mortellement cet homme que vous connaissez sous le nom de Jean, que les sauvages nomment la Main-Rouge et qui s'appelle Jean Bouffet. Interrogez-le, interrogez les autres, interrogez-moi, et agissez selon les lois et la justice.

— Je le ferai, répondit van Curler sérieusement en s'asseyant tout pensif sur une chaise que le colporteur avança près de la couche du blessé.

— Le prêtre est-il ici, » demanda le coureur des bois qui n'avait pas encore vu le missionnaire ; et lorsqu'il l'aperçut, il s'écria en ricanant : « Ah ! jésuite ! tu m'as fait passer de bons moments ! Je te vois encore avec ta mine épouvantée lorsque les Peaux-Rouges te promenaient en triomphe dans les villages et te caressaient à la manière des chats.

— Jean Bouffet, tu es maintenant aux portes de l'éternité, répondit tranquillement le prêtre à l'injure du bandit.

— Dis seulement : à la gueule de l'enfer ! cela ne m'épouvante pas : peu m'importe le lieu où je vais ! »

Et en riant aux éclats, il demanda au capitaine un verre de genièvre pour entretenir encore quelques instants, disait-il, la flamme de la vie.

On lui présenta la liqueur et il commença ses aveux.

« Il avait autrefois, disait-il, épousé la sœur de Renard, parce qu'elle était riche. Mais comme le père, dont Louise dirigeait la maison, ne voulait pas donner à son gendre les rouleaux d'or, celui-ci se trouvant un jour seul avec sa femme, l'assomma avec une barre de fer et pilla le coffre qui renfermait l'argent. Lorsque le beau-père revint, Bouffet le poignarda. Le fils Thomas arriva en toute hâte aux cris de la victime, mais il fut à son tour terrassé par le coureur des bois qui prit la fuite. On s'empara cependant du meurtrier, qui réussit à s'échapper de la prison et se réfugia chez les sauvages où il se sentit à l'aise. »

Jean Bouffet continua à raconter avec un cynisme épouvantable comment il avait livré le P. Jogues aux Mohawks à l'île Saint-Pierre, comment il avait su gagner les hommes wakons à sa cause, la double récompense reçue des Hollandais et des jésuites, le meurtre de Chuisca et ses nombreuses tentatives pour tuer Renard. Puis il demanda de nouveau à boire.

Les témoins de cette horrible confession avaient gardé leur sang-froid pendant toute cette scène, et il eût été impossible de dire s'ils prenaient une part bien vive à ce qu'ils entendaient raconter. Sauf le missionnaire, personne ne trahissait sa colère ou sa compassion. Le capitaine était impassible, le gouverneur considérait d'un air sombre le misérable qui avait trahi sa confiance et Renard ne laissait pas échapper un soupir. Mais le prêtre montrait la douleur profonde

qu'il ressentait en présence de cette âme bravant l'éternité. Il pria pour cet infortuné et demandait à Dieu la grâce de le sauver.

Le capitaine donna à Bouffet la liqueur qu'il désirait. Celui-ci vida le verre d'un seul trait en prononçant une malédiction et continua ainsi :

« Vous allez savoir maintenant pourquoi je suis resté ici. C'était un jeu hasardé et j'ai perdu la partie au moment où je croyais la gagner. Ah ! je ne t'oublierai pas, en enfer, brigand, s'écria-t-il en menaçant Thomas de son poing. Lorsqu'il y a huit jours tu as perdu mes traces, nous n'étions pas loin l'un de l'autre. Tandis que tu cherchais mes pas sur le rivage, je glissais entre deux eaux pour atteindre le creux d'un arbre. Je t'ai vu assis sur une pierre, à dix pas de moi. Tu as beau me regarder en ricanant : tu as été dupé. — Voici maintenant quelque chose pour le prêtre et les autres. Quand Renard fut parti, je sortis de mon trou où j'étais mal à l'aise, et pris ma direction vers le nord pour rechercher le prêtre : j'arrivai à l'endroit où les Mohawks se livraient à la pêche, mais je ne voulus pas me laisser voir de suite parce que le meurtre de la jeune fille était trop récent. N'apercevant pas l'homme noir dont j'avais juré la mort, je songeais à revenir à Renselaerswyk quand je remarquai la barque qui portait le jésuite et ses sauvages compagnons. Ah ! si ma poudre n'avait pas été humide, la balle qui a brisé la rame n'aurait pas épargné sa tête. Les canonniers hollandais ne sont pas non plus très adroits : ils ont visé où ils ont vu le feu de mon fusil : j'étais donc en sûreté, puisque ce jour-là les Indiens ont été aveugles comme des taupes, car ils n'ont pu retrouver ma piste.

« J'en reviens aux Mohawks pêcheurs. Je rencontrai le vieil Assendasse à la tête de quelques guerriers qui couraient comme des forcenés et mettaient tout le camp en émoi. Il me raconta l'incident du fort et m'apprit qu'ONDÉSONK était caché au milieu des Visages-Pâles. La pensée que le jésuite allait s'enfuir me traversa le cer-

veau et je résolu de l'en empêcher. Un ami que je ne veux pas trahir m'aïda à réaliser mon plan. C'était une heureuse chance de voir le jésuite aller au hangar des Mohawks, et si Renard n'avait pas étranglé le chien que j'avais mis dans la palissade, je serais resté vainqueur. J'ai vu du reste de ma cachette la fuite du prêtre, mais je ne pus rien faire parce que Thomas était à ma poursuite. C'est tout.

— Et pourquoi êtes-vous venu vous faire enrôler sur le vaisseau? demanda le capitaine.

— Vous voulez le savoir, dit le blessé avec un ricanement sinistre. Thomas que je maudis jusque dans l'enfer... aïe! ma poitrine est en feu! de l'eau! de l'eau!... »

Le missionnaire présenta au malheureux ce qu'il désirait et fixa sur lui des yeux pleins de tristesse et de commisération. Bouffet le reboussa d'un geste furieux et s'écria en colère : « Pourquoi me regardes-tu ainsi? tu peux bien remercier ton Dieu d'avoir mis fin à mes jours, car je t'aurais livré cette nuit aux Indiens ou je t'aurais jeté par-dessus bord pendant le voyage. Tu peux m'en croire : si je n'avais pas reçu ce maudit couteau dans la poitrine, ton arrêt de mort serait signé. — Vous savez tout maintenant : laissez-moi donc en repos et ne me tourmentez plus dans mes derniers instants.

— A-t-on bandé la plaie? demanda le P. Jogues.

— Non, et ce serait inutile, répondit le capitaine.

— Le bandit n'est pas digne que l'on s'occupe de lui; mais si vous voulez, je ferai chercher le chirurgien, ajouta van Curler.

— Oui, faites-le, je vous en prie, commandant, dit le prêtre.

— Rien du tout, cria le coureur des bois en se tordant de douleur : je ne veux pas tomber entre les mains d'un marchand d'emplâtres. Oh ! la blessure me brûle... et puis... je suis... pris... d'inquiétude... Va-t'en, prêtre ! tes yeux brillent comme du feu... et il me semble qu'on me prend à la gorge quand tu t'approches de moi !

— C'est la conscience qui se réveille, mon ami ! Dieu veut vous accorder une grande grâce ! ne la repoussez pas ! Pensez à votre jeunesse ! Souvenez-vous du joyeux temps où vous priez encore, » lui répondit le missionnaire.

Mais en parlant ainsi il ne faisait que surexciter le mourant, qui se leva à moitié et hurla de rage : « Va-t'en ! va raconter tes sonnettes aux Indiens et à ceux qui sont plus imbéciles que Jean le sauvage. Je ne crois pas à ce que tu dis. Et s'il y a une conscience, elle ne me reproche qu'une chose : c'est d'avoir conseillé aux wakons de ne pas te faire rôtir. Viens, que je t'étrangle ! »

Le forcené eut un mouvement qui lui fit perdre l'équilibre, il tomba de sa couche avec une telle violence que sa tête mit en morceaux une soucoupe qui se trouvait là.

Immédiatement Renard et le P. Jogues le relevèrent : il était sans mouvement ; et lorsqu'on le déposa sur la couverture, un flot de sang s'échappa de sa tempe droite.

« Il s'est tué ! » s'écria van Curler ! Voyez ce débris de vaisselle ! Je ne suis pas peureux ; je l'ai prouvé bien souvent ; mais cette histoire me donne le frisson.

— Il est mort ! dit le capitaine, qui venait de vérifier si le poulx et le cœur battaient encore.

— C'est un monstre de moins sur la terre, murmura le commandant, qui, se retournant vers le colporteur, ajouta : Vous méritez une récompense pour nous avoir débarrassé de ce bandit. Sans doute, nous devons faire un simulacre de jugement, à cause de ceux qui nous entourent, mais ce n'est que pour la forme, car il n'y a rien à juger.

— Si le commandant le veut bien, nous irons sur le pont, et je ferai disparaître le cadavre avant notre retour, proposa le capitaine en regardant le P. Jogues avec hésitation.

— Je suis de votre avis, répondit van Curler. Le missionnaire peut

se montrer à l'équipage : aussi bien, nous devons le conduire à terre. »

Et il quitta la cabine. Pendant que le capitaine donnait les ordres nécessaires, le commandant faisait connaître ce qui s'était passé à Renselaerswyk et ce qu'il pensait exécuter pour la fuite du prêtre.

Son plan fut adopté ; le capitaine regretta cependant que le P. Jogues quittât son bord. « J'aimerais mieux attendre l'attaque. Si les sauvages se hasardent ici, ils sentiront ce que peuvent des matelots. »

Van Curler allait répondre négativement, lorsque le prêtre intervint et déclara qu'il ne permettait pas que l'on courût de nouveaux dangers à cause de lui et que l'on en vint à un massacre.

« Laissez-moi retourner chez les Mohawks à Gandawaga : ma vie est entre les mains de Dieu et que sa sainte volonté soit faite !

— Amen, amen ! ajouterai-je encore, reprit van Curler. Oui, la volonté de Dieu s'accomplira, quoi que nous fassions. Mais Dieu nous a donné l'intelligence afin que nous nous en servions et que nous cherchions à connaître sa volonté. Vous vous êtes appliqué à cela hier et aujourd'hui, et vous avez acquis la conviction que vous devez fuir. Si vous retournez chez les sauvages qui n'ont aucun droit sur vous, et envers qui vous n'êtes lié ni par votre parole ni par autre chose, vous leur fournirez l'occasion d'un nouveau meurtre. Je ne suis pas savant, Monsieur, et je n'ai pas étudié la théologie, mais ma saine raison me dit que je ne dois pas vous livrer à vos ennemis. Ainsi renoncez à votre projet, car je ne vous donnerai jamais raison en ceci. Je réponds que les sauvages ne vous reprendront pas, tant que je serai ici. Je ne vous laisserai point partir, mais je vous conduirai à la côte. Si vous voulez fuir alors vers Gandawaga pour vous exposer aux tortures et à la mort, ce n'est plus mon affaire. En attendant, je suis et je reste votre gardien... Holà, capitaine ! Si

nous donnions au missionnaire un costume de matelot pour le déguiser !

— Il est bien plus simple de le conduire directement au fort, d'où nous trouverons facilement un chemin pour une cachette assurée, dit le capitaine, qui ajouta en riant surnoisement : Les yeux des Mohawks verraient bien vite que la jaquette de goudron n'a pas été faite pour le missionnaire.

— Il est vrai que cet habillement ne convient guère, reprit le commandant. Restons-en donc à votre proposition.

— Appareillez la chaloupe, ordonna le capitaine. Mais que dois-je faire du cadavre ? Voulez-vous le livrer aux sauvages pour les calmer ? ils haïssaient mortellement le coureur des bois.

— Non, capitaine, mes sapeurs l'enterrent demain derrière le fort ; répondit van Curler qui prit ensuite le marin à part pour régler les mesures nécessaires lors de l'arrivée des Mohawks. »

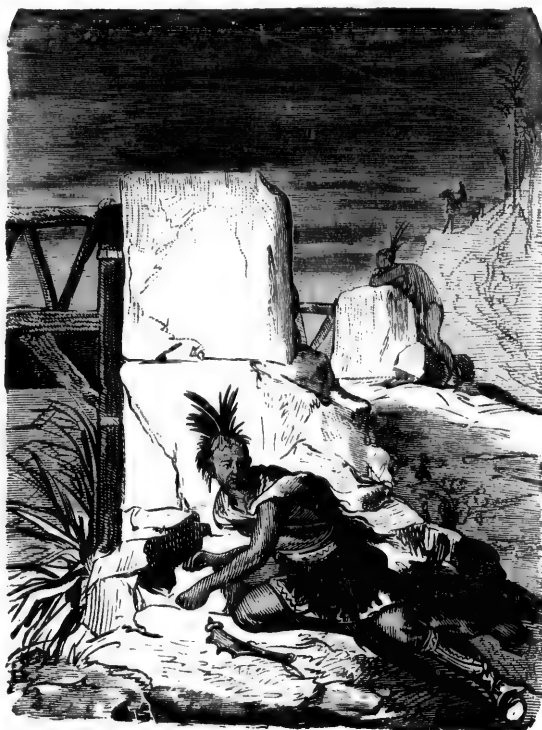
Lorsque le colporteur fut seul avec le prêtre, il lui demanda :

« Puis-je espérer que vous ne me considérerez pas comme un assassin, mon Père ?

— Oui, Renard, repartit le missionnaire : Dieu seul sait si vous avez tué Bouffet par préméditation ou dans un cas de légitime défense.

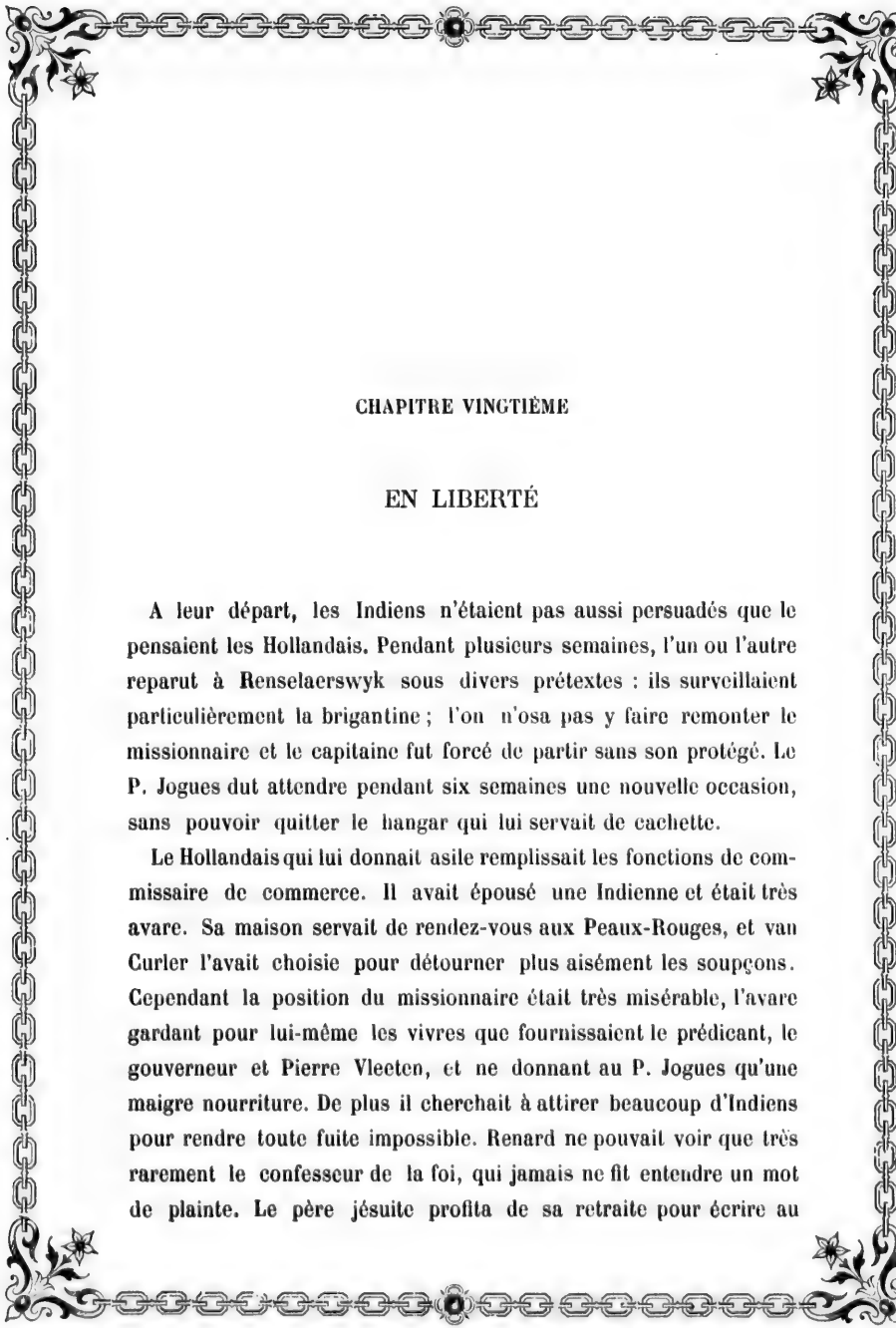
— Dieu lit dans mon cœur : puisse-t-il être pour moi un juge miséricordieux ! murmura le Lorrain avec componction. »

Le capitaine fit signe qu'il était temps de partir. On arriva au fort sans encombre, et l'on conduisit le missionnaire au hangar qui devait le cacher. Après lui avoir donné ses instructions, le gouverneur revint à la commandature pour prendre congé du capitaine. Renard, de son côté, monta dans son canot et se dirigea vers le haut du fleuve : il avait besoin de solitude. La voix de sa conscience n'attendait pas sa complète innocence et il désirait prier Dieu dans le calme de la nuit



L'ESPION.

Les Mohawks visitèrent le lendemain la brigantine, et n'ayant rien découvert, ils revinrent vers leurs compagnons que les présents du commandant avaient calmés. Tandis qu'Assendasse retournait à la pêche avec quelques Indiens, les autres prirent la route de Ganda-waga.



CHAPITRE VINGTIÈME

EN LIBERTÉ

A leur départ, les Indiens n'étaient pas aussi persuadés que le pensaient les Hollandais. Pendant plusieurs semaines, l'un ou l'autre reparut à Renselaerswyk sous divers prétextes : ils surveillaient particulièrement la brigantine ; l'on n'osa pas y faire remonter le missionnaire et le capitaine fut forcé de partir sans son protégé. Le P. Jogues dut attendre pendant six semaines une nouvelle occasion, sans pouvoir quitter le hangar qui lui servait de cachette.

Le Hollandais qui lui donnait asile remplissait les fonctions de commissaire de commerce. Il avait épousé une Indienne et était très avare. Sa maison servait de rendez-vous aux Peaux-Rouges, et van Curler l'avait choisie pour détourner plus aisément les soupçons. Cependant la position du missionnaire était très misérable, l'avare gardant pour lui-même les vivres que fournissaient le prédicant, le gouverneur et Pierre Vleeten, et ne donnant au P. Jogues qu'une maigre nourriture. De plus il cherchait à attirer beaucoup d'Indiens pour rendre toute fuite impossible. Renard ne pouvait voir que très rarement le confesseur de la foi, qui jamais ne fit entendre un mot de plainte. Le père jésuite profita de sa retraite pour écrire au

P. Jérôme Lallemand, supérieur de la mission au lac Nipissing en lui donnant, à la date du 30 août 1643, les détails de ses travaux au milieu des Mohawks.

Van Curler, appuyé par le prédicant Megapolensis, s'adressa au gouverneur général Guillaume Kieft. Il lui dépeignit la situation malheureuse du prêtre, lui déclarant qu'il y avait à Renselaerswyk assez de troupes pour tenir tête aux Mohawks, et demandant pleins pouvoirs afin de protéger le fugitif et le faire partir à la première occasion pour l'île Manhattan.

La réponse tant désirée arriva enfin de la Nouvelle-Amsterdam et le commandant annonça à son protégé que l'on avait agréé sa demande et qu'il prendrait la direction de l'est avec le vaisseau qui venait d'apporter la lettre du gouverneur général. Le P. Jogues en fut très heureux et se disposa au départ.

Pour témoigner la vivacité de sa joie, Dominique Megapolensis déclara qu'il accompagnerait le missionnaire jusqu'à la Nouvelle-Amsterdam et s'occuperait lui-même du voyage subséquent. Rien ne pouvait être plus agréable au commandant qui avait ainsi occasion de faire connaître à son chef tous les détails des événements passés.

Pierre Vleeten ayant repris courage assura qu'il aurait volontiers exposé ses biens et sa vie pour sauver le P. Jogues, mais que sa femme avait une invincible frayeur des Mohawks. Marianne voulut voir encore une fois cet homme si remarquable qui par pure charité s'était laissé torturer par les sauvages, et elle accompagna son mari dans la visite d'adieu.

Quand elle entendit le langage de celui-ci, elle protesta énergiquement contre son accusation.

« Pierre, il ne faut pas mentir ainsi ! Moi ! peur des sauvages ! C'est toi au contraire qui gémissais en disant que le monsieur...

— Mais, Marianne, ce n'est pas à mes marchandises que je pensais d'abord, mais à toi et à nos...

— A moi et à nos enfants? nous aurions été les dernières pensées
Tu craignais pour ton magasin et pour ta chevelure, quoique... »

Heureusement le commandant vint mettre un terme à ce dialogue.
Il annonça que l'heure du départ était arrivée et que Megapolensis
se trouvait déjà à bord avec les bagages. Renard désirait encore
avoir un entretien secret avec le missionnaire et van Curler se réservait l'honneur de conduire le prêtre dans sa chaloupe.

Le P. Jogues prit congé de Pierre Vleeten et de Marianne en les comblant de bénédictions et en les assurant qu'il les regarderait toujours comme ses bienfaiteurs.

Lorsque Renard sortit de la chambre du père jésuite, il parut tout transformé et son front trahissait la joie de son âme.

« Souvenez-vous de mes paroles, mon cher ami! Nous rendrons compte à Dieu de tout ce que nous aurons fait sur cette terre ; mais les adversités qui nous arrivent seront pour nous un gage de récompense, si nous les supportons pour la gloire de Dieu et avec une entière résignation à sa sainte volonté.

— Bénissez-moi encore, mon Père », dit le Lorrain en se mettant à genoux.

Le missionnaire le bénit et lui tendit la main. Leurs yeux étaient humides, et la conversation aurait duré encore longtemps, si le commandant, témoin involontaire de cette scène, n'avait donné le signal de la séparation.

« Au revoir, mon cher ami, dit le P. Jogues avec un soupir.

— Ne m'oubliez pas dans vos saintes prières, mon Père, » répondit Thomas ; et ils se dirent adieu.

La garnison présenta les armes, et quand la chaloupe accosta le navire, on arbora le pavillon français qui fut salué par les canons du fort. Bientôt après parut le capitaine pour recevoir les arrivants. On leva l'ancre et une brise favorable enfla les voiles au milieu des acclamations des habitants de Renselaerswyk qui envoyaient au

missionnaire leurs vœux pour un heureux voyage. Une heure plus tard, le commandant prenait congé pour revenir au fort.

Megapolensis était sans doute le seul de la colonie qui comprit les motifs du P. Jogues. Celui-ci avait conquis son admiration par son courage héroïque et son abnégation. Aussi le prédicant ne se lassait-il pas de faire comprendre au capitaine et aux matelots quel homme remarquable ils avaient à bord. Au premier aspect, on ne voyait dans le missionnaire qu'un prêtre modeste, timide et sans prétention, mais peu à peu on acquérait la conviction qu'il avait une grande énergie et qu'il savait se dominer. Du reste sa douceur et sa bonté surent bientôt lui concilier la sympathie et l'affection des officiers.

Le gouverneur Kieft reçut le fugitif d'une manière très cordiale et mit tout en œuvre pour lui rendre agréable son séjour à la Nouvelle-Amsterdam qui n'était alors qu'un pauvre village protégé par un fort et n'ayant guère que cinq-cents habitants. Le P. Jogues arrivé au commencement d'octobre, ne put partir pour l'Europe que le 5 novembre. Sur les côtes anglaises, il fut dépouillé par des bandits de tout ce qu'il possédait. Mais il rencontra heureusement un catholique qui lui offrit de le conduire en Bretagne où il fut accueilli par des pêcheurs. C'était la veille de Noël, et pour la première fois depuis seize mois, le P. Jogues put recevoir la sainte communion. Quelques jours après il frappait à la porte du collège des pères jésuites à Rennes, dont le recteur avait été autrefois son maître de noviciat.

La nouvelle de ses souffrances et de son courage avait depuis longtemps traversé les mers et son retour fut bientôt connu de toute la France. La reine-mère, Anne d'Autriche, le fit venir à la cour, pour entendre le récit des tortures qu'il avait endurées, pour voir par elle-même les glorieuses blessures du martyr et lui exprimer toute son admiration. Mais ces honneurs mondains le remplissaient de douleur et il cherchait à s'y soustraire.

« Mes mérites sont bien minimes, si même j'en ai acquis quelques-uns, ce dont je doute, » disait-il au provincial, le P. Barthélemy Jaguenot. « Pourquoi s'occupe-t-on tant d'un homme qui ne veut pas que son corps soit sous la domination du démon et qui subit pour la gloire de Dieu des peines passagères dont la récompense est éternelle? Tous ceux qui m'accablent de questions me font vraiment souffrir. Les louanges imméritées que l'on me prodigue me causent des tortures encore plus grandes, et je vois bien qu'il vaut mieux retourner dans le Nouveau-Monde où l'on ne me donnera plus autant d'éloges pour l'accomplissement de mon devoir. »

Le P. Jaguenot reconnut bien vite aussi que le P. Jogues végétait en France, et que sa vocation était d'aller continuer la prédication de l'Évangile parmi les sauvages et surtout chez les Mohawks dont il avait entrepris la conversion. Il en écrivit au général le P. Mucius Vitelleschi qui l'approuva.

C'est ainsi que fut résolu le second départ du missionnaire pour la Nouvelle-France. Il devait se rendre au printemps à La Rochelle (1644) avec le P. Ducreux, mais auparavant il lui était réservé une grande joie pour lui faire oublier toutes ses souffrances passées, et le confirmer dans sa résolution héroïque de s'exposer à de nouveaux sacrifices pour le service de l'Église. Il s'était adressé au pape afin d'obtenir l'autorisation de célébrer la sainte messe avec sa main droite mutilée, Urbain VIII venait de lui envoyer cette permission en ajoutant qu'un martyr de Jésus-Christ devait à juste titre boire le sang de Jésus-Christ (*Indignum esse Christi martyrem Christi non bibere sanguinem.*) Ainsi le saint-père le déclarait solennellement confesseur de la foi.

Le P. Jogues arriva à la Nouvelle-France le 16 mai, avec le P. Ducreux et aucune plume ne saurait décrire la joie de ses collègues en revoyant un confrère si regretté. On lui parla de la mission chez les Hurons et on le mit au courant des événements qui s'étaient passés

depuis deux ans. Pendant ce long espace de temps, les missionnaires du lac Nipissing n'avaient pu se procurer ni les vêtements, ni les livres nécessaires, toute communication ayant été interrompue, et c'est à peine si le fort Richelieu avait pu protéger la sécurité de la navigation sur le Saint-Laurent. Les tribus iroquoises et surtout les Mohawks avaient remporté victoire sur victoire et s'étaient établis sur un point important pour surveiller le pays des Hurons.

Cette malheureuse situation était connue à Québec et à Trois-Rivières, et l'on ne pouvait y apporter momentanément aucun remède.

Le P. François-Joseph Bressani, enthousiasmé au récit des progrès de la mission dans le Nouveau-Monde, avait obtenu l'autorisation de quitter l'Italie pour se rendre à Québec où il arriva en 1642. Mais l'insuccès de l'expédition du P. Jogues obligea ses supérieurs à une grande prudence et le P. Bressani dut attendre des circonstances plus favorables.

Enfin en 1644, ses prières furent exaucées et le 27 avril, profitant du dégel du Saint-Laurent, il partit pour le pays des Hurons, avec un Français et six Indiens déjà baptisés. Tous étaient disposés à donner leur vie pour la foi, mais ils se berçaient de l'illusion que les Iroquois n'étaient pas à craindre dans cette saison de l'année. Parmi les Hurons qui accompagnaient le P. Bressani, se trouvaient les chefs Henri Stontrats, Michel Asiokwendoron et Bertrand Sotrioskon, qui, au mois de novembre précédent, étaient venus du Nipissing aux Colonies, à travers mille dangers pour « apprendre la prière » et devenir chrétiens. Voulant leur témoigner de la confiance, les Français leur avaient fait présent d'armes à feu ; mais la joie que les Indiens éprouvaient alors devait leur être fatale ainsi qu'au prêtre qu'ils avaient mission de protéger. Les Hurons passant leur temps à tirer, réveillèrent ainsi l'attention d'une bande de Mohawks campée non loin du fort Richelieu, qui les surprit et les fit prisonniers. Sotrioskon réussit à se cacher dans un taillis où des éclaireurs

français le découvrirent. Plus tard l'on apprit que l'Anglais Claiborne, avait excité dans le Maryland une révolte qui se termina par le massacre des catholiques. En 1645 les prêtres furent emmenés en Angleterre.

Déjà pendant son séjour à la Nouvelle-Amsterdam, le P. Jogues avait entendu dire que trois puissantes tribus indiennes, les Susquehamas, les Wycomèses et les Nantikokes dévastaient les missions du Maryland : les mauvaises nouvelles se succédaient les unes aux autres.

Il était donc impossible de songer à un voyage au lac Nipissing et le P. Jogues dut rester pendant tout l'hiver à Montréal avec le P. Ducreux qui l'engagea à écrire sa captivité chez les Mohawks.

Au printemps de 1645, les Iroquois, qui jusqu'alors avaient été victorieux éprouvèrent de sanglants revers. Les Français et les Algonquins les battirent dans plusieurs escarmouches et firent prisonniers plusieurs chefs que le gouverneur général Montmagny traita avec beaucoup d'égards. Il leur rendit plus tard la liberté dans l'espoir qu'à leur retour dans leur pays, ils décideraient leurs compatriotes à conclure un traité de paix. C'était la politique conseillée par le P. Jogues, car pendant son séjour à Gandawaga, celui-ci avait remarqué combien les Indiens avaient été favorablement impressionnés en apprenant l'accueil amical fait par les Français à leurs compatriotes, et le chef des Sokokis désirait que les Mohawks conclussent un traité de paix. Le missionnaire ne fut pas trompé dans son attente.

CHAPITRE VINGT-ET-UNIÈME

L'AMBASSADE DES MOHAWKS

Dans les premiers jours de juillet, le P. Recteur de Trois-Rivières écrivit au P. Jogues de venir de suite auprès de lui. Celui-ci se rendit à cette invitation et fut agréablement surpris d'apprendre l'arrivée d'une ambassade de Mohawks au fort Richelieu, annonçant que son peuple était disposé à conclure la paix avec les Visages-Pâles si Onontio¹ voulait recevoir les chefs pour traiter avec eux, et le gouverneur était très heureux de cette nouvelle.

« Puissé-je aussi réaliser mon vœu de retourner bientôt comme missionnaire au milieu des Indiens ! s'écria le prêtre transporté par l'ardeur de son zèle.

— Cela peut arriver, mon cher Père ; mais écoutez d'abord ce que j'ai à vous dire, et vous jugerez s'il est prudent de songer actuellement à la fondation d'une mission dans ce pays ! répondit le recteur en souriant. Et il ouvrit la porte d'une chambre voisine.

Un père jésuite se précipita vers le P. Jogues qu'il étreignit dans ses bras en sanglotant :

¹ Onontio veut dire *Grande-Montagne*. C'était la traduction littérale du nom Montmagny, général-gouverneur de la Nouvelle-France.

« Jogues, s'écria-t-il, mon frère ! un martyr !

— Le P. Bressani, ajouta le Recteur, attend depuis longtemps l'heure de cette rencontre. Il est arrivé hier de Québec, et je l'ai fait venir, afin que vous soyez tous deux présents quand l'ambassade des Mohawks fera son entrée. Nous l'attendons demain.

— Le P. Bressani ? demanda le P. Jogues étonné. Et ses yeux aperçurent les doigts mutilés du missionnaire ? Oh ! que de félicité dans une heure ! Que Dieu est bon de vous avoir conduit vers moi, mon frère ! Oui, vos mains sont les témoins de vos souffrances. Bressani, mon frère, je vous bénis mille et mille fois.

— Soyez calmes, mes amis, et profitez des quelques heures qui vous sont données. Le P. Bressani a beaucoup à vous raconter sur le pays des Mohawks. »

En disant ces mots, le recteur conduisit les deux missionnaires dans leur chambre, et prétextant ses occupations, il les laissa seuls.

Le P. Jogues dit d'abord en peu de mots ce qui lui était arrivé au milieu des sauvages. Puis le P. Bressani, prenant la parole, lui apprit que les Indiens, après avoir mutilé ses mains, l'avaient confié à une vieille squaw dont le grand-père venait de mourir. Ils espéraient sans doute que celle-ci demanderait bientôt qu'on immolât le jésuite aux mânes du défunt, ce qui était un moyen fort simple de se débarrasser du missionnaire.

Cette vieille femme était cependant d'un bon naturel, ajouta le père : elle me laissait très tranquille, ce que j'appréciais alors comme un véritable bienfait. Deux jours plus tard vint une autre squaw qui, à ma grande surprise, fit le signe de la croix, joignit les mains et se mit à genoux en priant. Je ne comprenais pas un mot, mais je priai cependant avec elle. Quand elle eut fini, elle se leva et s'approcha de moi en me parlant d'une manière très affable. Un signe de tête lui fit comprendre que j'ignorais sa langue : elle m'en parut très attristée. Voici l'expédient que j'imaginai : je me

servis de l'idiome des Hurons. Aussitôt elle sortit pour ramener un Indien de cette race, adopté depuis longtemps par les Mohawks et qui parlait même passablement français. Il fut notre interprète, et c'est ainsi que j'appris le meurtre d'une jeune fille qu'un Visage-Pâle avait assassinée dans sa hutte où il en voulait à votre vie.

— Bonne Wagawalla ! Ah je crois volontiers qu'elle n'a pu oublier Chuiska ! c'était une de ces âmes privilégiées qui ne quittent la terre que pour aller à Dieu !... Avez vous vu le mari de Wagawalla ?

— Oui, et j'avoue que j'ai rarement rencontré un plus honnête homme. Je l'ai baptisé en secret pendant la dernière semaine de mon séjour à Gandawaga. La semence que vous avez répandue est tombée dans une bonne terre ! Bientôt l'on pourra fonder une mission et le pays des Mohawks sera une moisson riche et fructueuse pour le christianisme.

— Dieu le veuille ! Bressani, s'écria le P. Jogues. Mon vœu le plus ardent est de retourner parmi ces peuplades. Mais quelle a été la conduite de l'Aigle et du Serpent-Bigarré, lorsqu'ils ont vu votre zèle au milieu de leur tribu ?

— Mes succès, mon cher Jogues, ont été bien faibles. Je n'ai reçu dans la religion catholique qu'un Huron déjà lié au poteau ; car les autres prisonniers se sont posés en ennemis pour être bien vus des Mohawks. Cependant quelques-uns m'ont demandé secrètement de les instruire dans la prière et d'entendre leur confession : ils avaient fréquenté vos catéchismes, Ah ! j'allais oublier une chose importante. Un Blanc, un Français, que vous connaissez très bien, étant arrivé par hasard à Gandawaga, m'a chargé de ses meilleures salutations pour vous. Devinez son nom ?

— Cela me sera bien difficile, mon cher Bressani ; car le seul que j'ai laissé là-bas, le brave Couture, doit être mort depuis longtemps.

— Non, Père Jogues, Couture est encore vivant !

— Comment ! Guillaume Couture vit encore ? Ah ! racontez-moi ce que vous en savez !

— Il se trouve dans un village dont j'ai oublié le nom, et il a été adopté par une famille. Son père nourricier, ou pour mieux dire, son maître, vint un jour avec lui à Gandawaga, où le frère oblat apprit votre fuite en même temps que ma captivité. Wagawalla l'amena le soir dans la hutte où me gardait la vieille squaw. Sa joie fut indicible en revoyant un prêtre, il se confessa et me parla de vous, mais très peu de lui-même, car nos instants étaient comptés. Il ne se plaignit d'aucun mauvais traitement, et ajouta seulement qu'il était très surveillé et ne voyait jamais un Blanc. Un colporteur de Renselaerswyk, en passant dans le village, demanda, paraît-il, de ses nouvelles, mais sans succès, car les guerriers terminèrent bientôt leurs emplettes et envoyèrent Couture à la chasse avec quelques jeunes gens. Le pauvre martyr ne put voir l'Européen que de loin. Il n'espère pas recouvrer sa liberté et supporte son malheureux sort avec la plus grande résignation. Il pensait même qu'on l'enverrait dans une autre tribu.

— Cette nouvelle me cause une vive émotion, répliqua le P. Jogues ; et moi qui croyais le malheureux Couture délivré de toutes ses peines ! Sans doute la récompense qui l'attend sera magnifique, mais sa constance est mise à une rude épreuve. Guillaume est encore jeune, et si les sauvages ne le font pas mourir, il n'a en perspective qu'une longue captivité, car il ne partagera jamais l'idolâtrie des Mohawks qui le poursuivront de leur haine et l'accableront de tortures. Sa vie ressemblera à une perpétuelle flagellation.

— Cependant l'établissement d'une mission au milieu des sauvages améliorerait sa situation et pourrait lui rendre la liberté, reprit le P. Bressani.

— Évidemment, mais il est à craindre qu'on ne le livre à une autre tribu. J'ai à Gandawaga beaucoup d'ennemis, et ceux-ci,

furieux de ne pouvoir m'atteindre, déchargeront leur colère sur le pauvre Guillaume.

— Oui, je sais que quelques Mohawks, et surtout un vieillard, vous poursuivent de leurs imprécations, et j'ai probablement été victime de cette haine. Le vieux...

— Il se nomme Assendasse.

— Oui, on l'appelait ainsi... Assendasse entra dans une grande fureur, lorsqu'il apprit que les Hollandais avaient payé ma rançon, et le dernier jour que je passai à Gandawaga, il chercha à exciter quelques jeunes guerriers à m'ôter la vie. »

Ainsi s'entretenaient les nouveaux amis, lorsque le père recteur leur annonça que l'ambassade était attendue le soir même et que les négociations commenceraient le lendemain. Après avoir pris quelques mesures pour cette circonstance, il les conduisit chez le gouverneur général qui leur fit plusieurs questions sur les sauvages et les pria d'assister pendant quelque temps à la conférence à l'insu des Indiens. Il avait fait construire pour cela un petit pavillon d'où l'on pouvait entendre chaque parole, apercevoir toute l'assemblée. On convint qu'après le départ des envoyés, les pères diraient s'ils avaient reconnu quelques chefs et donneraient en même temps leurs appréciations.

Le lendemain, vers huit heures, le chevalier de Montmagny, entouré de son état-major et de l'interprète, prit place dans la tribune qui avait été préparée. Au milieu de la salle un bassin en fer contenant des charbons ardents devait représenter le feu du conseil, indispensable dans tout Pau-Wau. On avait préparé pour les Mohawks des fourrures comme siège, et un ancien éclaireur, connaissant les coutumes des Indiens, remplissait les fonctions de maître de cérémonies.

L'ambassade arriva bientôt. Elle se composait de quatre chefs pris dans les villages les plus importants, et qui furent présentés par

Koetsaéton. Douze guerriers formaient leur escorte. Les sauvages avaient revêtus leur plus brillant costume : des plumes d'aigles plantées dans leurs chevelures bouclées, des manteaux garnis de franges, de coquillages et de perles : des lignes jaunes, rouges et noires sillonnaient leurs joues. Ils n'avaient pour armes que le tomahawk et le couteau à scalp, car on leur avait fait déposer leurs fusils auprès des palissades. Leur entrée fut so'ennelle, et avant de prendre place, ils firent plusieurs fois le tour de la salle en chantant sur un ton monotone.

Dès qu'ils se furent assis, le gouverneur se leva et salua la délégation par quelques paroles de l'interprète, puis il alluma à un charbon un grand calumet dont il aspira trois fois la fumée en la lançant vers le plafond, et qu'il passa ensuite au chef qui observa le même cérémonial pour ses compagnons.

Le Pau-Wau était officiellement ouvert : Koetsaéton présenta au gouverneur dix-sept ceintures de wampum en expliquant la signification de chacune d'elles. La première était le symbole des intentions amicales des Mohawks et de leur désir de conclure un traité avec les Visages-Pâles du Grand-Fleuve ; la deuxième devait être une promesse de mettre en jugement le guerrier qui violerait le traité ; la troisième ceinture exprimait le vœu que les Français fissent conclure une paix durable entre leurs tribus alliées et les Mohawks ; la quatrième disait la tristesse que les sauvages éprouvaient en pensant aux hommes que la guerre avait fait périr, et aux propriétés qu'elle détruit ; les onze ceintures suivantes indiquaient les conditions du traité, qui pouvaient se résumer ainsi : Les territoires devaient être mutuellement inviolables ; les deux parties jouiraient librement des cours d'eau, sans pouvoir jamais les fermer, et les Français concluraient des traités de commerce avec les Mohawks et les peuplades de la tribu des Ongwehonwe (Iroquois.)

Après avoir déposé ces ceintures aux pieds du gouverneur, le chef

regarda longtemps les deux dernières qui étaient bien travaillées et très riches : il les caressa doucement et les tenant en l'air il dit :

« Onontio est le sagamore prudent et le grand chef de son peuple. Qu'il daigne écouter la dernière prière des Ongwehonwe, lui et les sachems et les chefs qui l'entourent et qui viennent du pays où habite la grande lumière, principe du jour. Le Grand-Esprit avait livré deux sages Robes-Noires aux mains de ses enfants, et tous les villages étaient dans la joie. Les sachems, les chefs, les jeunes gens et les squaws se tenaient assis aux pieds des Robes-Noires, lorsque celles-ci racontaient les choses admirables qu'elles connaissent. Mais les deux Robes-Noires sont parties, et il y a maintenant un grand deuil dans le pays des Ongwehonwe. L'un se nommait Ondésouk : celui-ci nous a quittés et nous ne savons où il est allé. Les Visages-Pâles du Cohotatéa l'ont sans doute attiré chez eux et Ondésouk est peut-être leur prisonnier et doit beaucoup souffrir. Ils nous ont chassés de leur village quand nous cherchions Ondésouk en nous disant qu'il n'était point là. Les Visages-Pâles du Cohotatéa ne sont pas comme Onontio et son peuple ; ils ont la langue double et fourchue. L'autre Robe-Noire est allée chez les hommes faux du Cohotatéa. Elle n'a été que peu de temps à Gandawaga et nous l'avons bien accueillie. Les Ongwehonwe craignent qu'elle n'ait eu un sort bien malheureux chez les Visages-Pâles. Ils aimaient les Robes-Noires, et se réjouissaient quand elles étaient contentes ; ils étaient dans la peine quand ils les voyaient tristes. Les Ongwehonwe désirent revoir les Robes-Noires et ils envoient aux Visages-Pâles du Grand-Fleuve ces deux ceintures de wampum par Koetsaéton, afin qu'Onontio dise s'il sait où sont les Robes-Noires et si le Grand-Esprit les a préservées de toute affliction. Les Ongwehonwe demandent aussi qu'on leur envoie de nouveau des Robes-Noires, pour lesquelles des wigwams sont préparés. Qu'elles reviennent, et elles seront nos frères. Nous

les aimerons et les honorerons, et nous écouterons volontiers leurs paroles prudentes. Tel est le message que Koetsaéton devait apporter aux puissants Visages-Pâles, dont Onontio est le sagamore et le chef : Koetsaéton a parlé. »

Les missionnaires ne purent se défendre d'un douloureux sourire en entendant proférer des mensonges si audacieux de la part d'un chef qu'ils avaient toujours regardé comme au-dessus de ses compatriotes par la noblesse de ses sentiments.

Le gouverneur et les officiers très surpris des récits du sauvage, eurent peine à contenir leur colère. Montmagny eut un instant la pensée de faire sortir les prêtres de leur cachette pour confondre sur-le-champ la duplicité des Indiens. Cependant la prudence fit taire l'indignation et le gouverneur se levant répondit :

« Nous avons entendu les prières des Hommes-Rouges. Nous réfléchirons aux paroles du chef et nous examinerons ses propositions. Koetsaéton sait qu'il ne peut pas avoir immédiatement de réponse. Nous parlerons aux Hommes-Rouges quand la grande lumière aura disparu et sera revenue. Des hommes prudents réfléchissent à ce qu'ils vont promettre, et quand ils ont donné leur parole, ils l'observent. Nous désirons vivre en paix avec Koetsaéton et son peuple, et demain il saura ce que nous aurons à répondre à ses propositions. Nous lui dirons aussi ce que nous savons des deux Robes-Noires. Koetsaéton, les chefs et ses guerriers peuvent se retirer dans la maison qui leur a été préparée. Les hommes blancs les reçoivent comme leurs hôtes.

Après avoir échangé quelques paroles avec ses guerriers, Koetsaéton déclara qu'ils acceptaient la proposition, et tous se retirèrent avec dignité.

A peine le maître des cérémonies eut-il fermé la porte que le gouverneur fit sortir les pères jésuites de leur cachette et s'écria, plein d'indignation :

« Un pareil tissu de mensonges touche à l'in vraisemblable ! Expliquez-moi donc la hardiesse de ce sauvage et dites-moi si l'on peut accorder la moindre croyance à tout ce qu'il nous a promis ! Ah ! si je pouvais compter sur l'appui de la France, je ferais fustiger Koetsaéton avec toute sa bande et je les renverrais chez eux couverts de honte et d'ignominie. Malheureusement les Peaux-Rouges nous entourent plus ou moins ; s'ils venaient à attaquer nos établissements avec toutes leurs tribus, ils seraient certainement victorieux et nous exposerions inutilement notre vie pour défendre nos possessions. Parlez, P. Jogues : que pensez-vous de cette comédie ?

— Il m'est difficile et même impossible de répondre à Votre Excellence de manière à la satisfaire ; mais je conseille la paix pour plusieurs motifs.

— Je vous comprends, mon Père, mais si vous étiez à ma place, vous parleriez sans doute autrement, répondit le gouverneur.

— Ne le prenez pas en mauvaise part, Excellence, si je me permets d'en douter, reprit le prêtre que le P. Bressani approuva.

— Ainsi, vous ne croyez pas que ces sauvages soient assez fourbes pour ne pas observer un traité ? s'écria Montmagny étonné.

— Non, Excellence, car il ne faut pas juger ces païens au point de vue de la civilisation, continua le P. Jogues en s'animant. Je pense que l'on peut se fier à leurs paroles. Ils nous regardent encore comme leurs ennemis, mais s'ils concluent un traité et qu'ils le voient observé fidèlement, on peut être certain qu'ils le respecteront et rendront confiance pour confiance. C'est un devoir pour les chrétiens d'être conciliants et pacifiques. Nous avons un moyen infailible de gagner ces sauvages : c'est de travailler à répandre parmi eux la doctrine chrétienne. Croyez-moi, Excellence, le christianisme seul peut inspirer aux hommes la fraternité et leur faire aimer la vérité. Envoyez-nous planter la croix dans leurs villages et leur enseigner l'Évangile, et ces Indiens deviendront doux comme des enfants. Ne

leur attribuez pas les mensonges que vous avez entendus de la bouche de Koetsatéon. Faites un traité de paix avec eux, Excellence; dites-leur que les Robes-Noires iront de nouveau les visiter, et priez nos supérieurs de ne pas m'oublier, mais de me juger digne de retourner à Gandawaga pour prêcher la doctrine de Celui qui sur la croix priaît encore pour ses bourreaux en disant : « Pardon-nez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Envoyez des missionnaires à ces pauvres aveugles qui sont encore dans les ténèbres de l'erreur, et les colonies ne seront plus menacées ! Pardonnez-moi, Excellence, si j'ai été trop loin, si je vous ai parlé à cœur ouvert ! Je n'ai pu cacher mon intime conviction. »

L'indignation du gouverneur s'était évanouie ; il garda un instant le silence et dit enfin au P. Bressani :

« Etes-vous aussi de cet avis ? »

— Oui, Excellence. Concluez le traité avec ces sauvages, et nous ferons tous nos efforts pour que vos établissements soient en sécurité. La croix est un gage de paix. Laissez-nous planter ce signe de salut au milieu des villages indiens : tous les genoux ploieront bientôt devant lui. Le divin Sauveur a promis d'attirer tous les hommes ; il ne permettra pas à l'esprit de mensonge de posséder plus longtemps le cœur des Mohawks. Les démons s'enfuient devant le saint Nom de Jésus, et les idoles des sauvages sont des démons, comme celles de tous les peuples. La croix fera ce que le glaive ne peut faire : les païens deviendront des hommes. Un Blanc sans religion mérite-t-il plus de confiance que ces Indiens ? Témoignez de la confiance aux ambassadeurs des Mohawks : ceci n'exclut pas les mesures de prudence.

— Ne voudriez-vous pas vous présenter demain tous les deux aux Peaux-Rouges et leur donner un démenti ? demanda le gouverneur ?

— Volontiers, s'écrièrent ensemble les deux missionnaires.

—Eh bien ! soit ! Je vais rédiger le traité. Mes hommages au R. P. recteur. Adieu, Messieurs. »

Montmagny quitta la salle avec son escorte et les jésuites retournèrent dans la résidence. « Que Dieu nous donne sa bénédiction, dit le P. Jogues ; et son compagnon tout enthousiasmé répondit : « Ainsiqu'il. »

En apprenant le résultat du Pau-Wau et la décision du gouverneur, le P. recteur ressentit une grande joie ; cependant les mensonges de Koetsaéton l'attristaient, mais il jugeait celui-ci avec plus d'indulgence, et approuva l'idée d'établir une mission chez les Mohawks, dès que les Indiens en feraient directement la demande.

Les pères passèrent le reste du jour dans la prière, surtout le P. Jogues qui resta plusieurs heures devant le saint Sacrement pour demander le salut de ses persécuteurs.

Pendant ce temps Montmagny rédigeait les articles du contrat, et les sauvages tenaient conseil dans le même but. Ceux-ci étaient unanimes sur tous les points, excepté pour le rappel des Robes-Noires. Quelques guerriers exprimèrent la crainte de voir la division se mettre dans la tribu, si l'on redemandait des prêtres, parce qu'Ondésonk avait parmi les Mohawks des amis fidèles et des ennemis acharnés. Mais Koetsaéton sut calmer ces terreurs et le lendemain les deux parties se rendirent dans la salle des délibérations.

Après avoir accompli le cérémonial usité, le gouverneur se leva :

« Nous avons pesé mûrement, dit-il, tout ce que les Hommes-Rouges nous ont communiqué par la bouche de leur vaillant chef Koetsaéton ; nous avons résolu de présenter un traité de paix et d'amitié et d'entendre l'avis des chefs du peuple des Mohawks. Mais auparavant nous voulons donner sur les Robes-Noires les renseignements que le grand chef nous a demandés, puisque son peuple désire les revoir dans ses villages. »

En disant ces mots, il agita une sonnette d'argent, le maître des cérémonies ouvrit une porte fermée jusque-là et les missionnaires parurent.

« Uah ! » s'écrièrent les Mohawks en se levant épouvantés et en regardant les prêtres avec stupéfaction. Koetsaéton lui-même perdit contenance : il étendit les bras comme pour se défendre : « Ondésonk ! » dit-il d'une voix tremblante de terreur.

« Mon frère n'a-t-il pas oublié son Ondésonk pour lequel il fut toujours si bon ? » demanda le père dans la langue mohawk.

Puis il s'avança vers le chef qu'il étreignit dans ses bras et serra cordialement la main des autres guerriers de l'ambassade.

A son tour le P. Bressani salua les sauvages qui ne pouvaient cacher leur embarras.

« Le Grand-Esprit a protégé mon frère Ondésonk et cette autre Robe-Noire : il les ramène vers ses enfants rouges qui lui en sont reconnaissants, répondit Koetsaéton. Et se tournant vers le gouverneur en souriant : « Onontio laissera-t-il notre frère nous suivre à Gandawaga ? demanda-t-il.

— Ce n'est pas à nous à décider : Koetsaéton pourra interroger Ondésonk sur ce point quand nous aurons conclu le traité, car les Robes-Noires n'iront pas chez les Mohawks, si ceux-ci ne sont pas amis des Visages-Pâles. » Et le P. Jogues ajouta : « Nous en parlerons plus tard, mes amis. »

On continua le Pau-Wau. Chaque article du traité fut discuté et adopté. Alors Koetsaéton présenta aux Français une ceinture blanche travaillée spécialement pour cette circonstance.

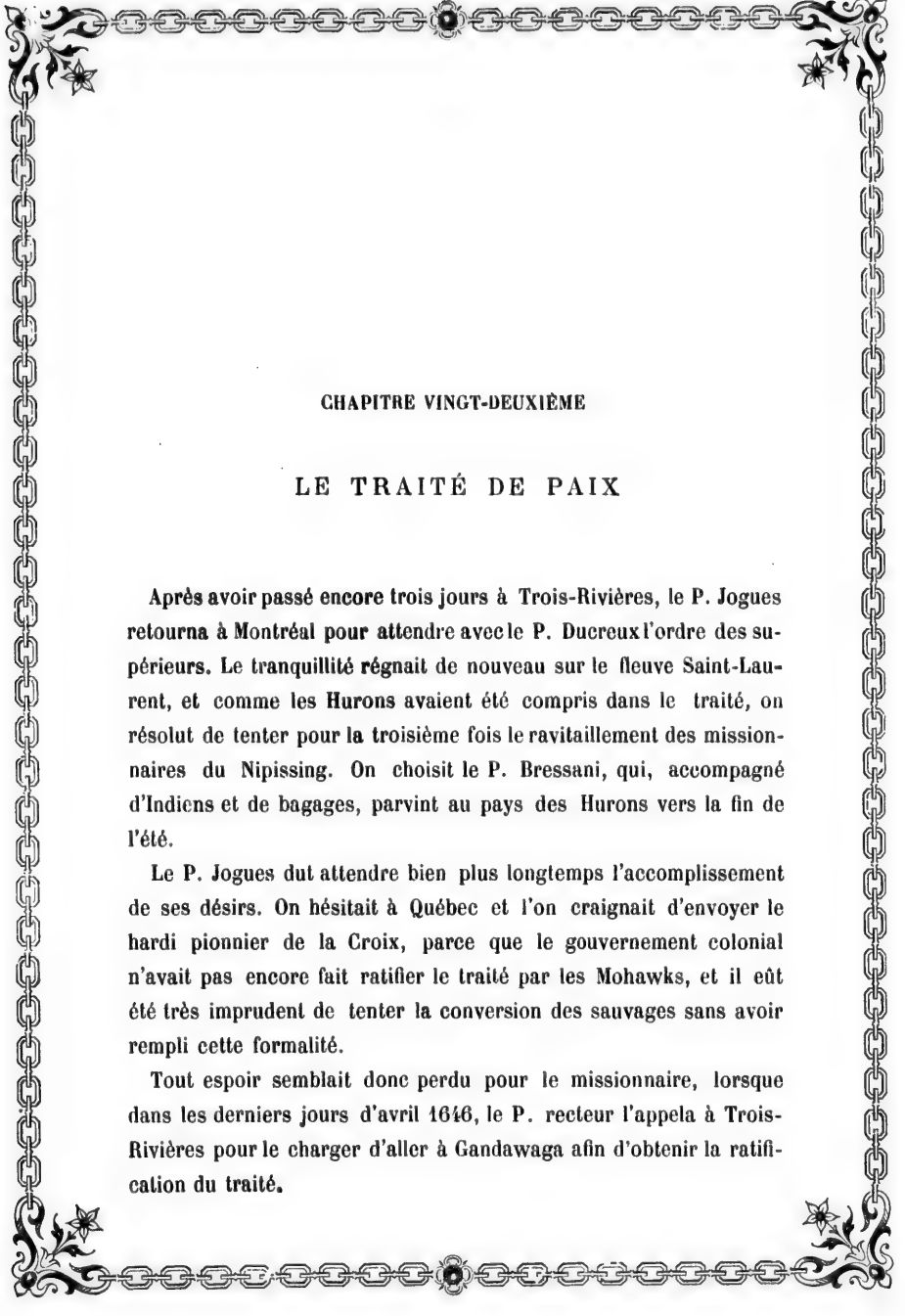
« Qu'Onontio, dit-il, daigne accepter ce wampum, dont la blancheur rivalise avec l'œil du maître du ciel : c'est le gage de l'amitié du grand peuple des Ongwehonwe qui a enterré le tomahawk et ne marchera plus dans le sentier de la guerre contre ses frères blancs du Grand-Fleuve. Koetsaéton va retourner dans les villages avec ses

braves et il annoncera tout ce qu'il a appris d'Onontio. Quand il dira à son peuple que les Robes-Noires sont chez ses frères, il y aura une grande joie dans les wigwams auprès de l'Eau-Écumante. Le grand et prudent sagamore de Gandawaga réunira les oyander ¹, qui prieront Onontio d'envoyer un messenger auprès des Mohawks pour être présent quand le tomahawk sera déposé dans les profondeurs de la terre. Koetsaéton prend le Grand-Esprit à témoin que son peuple donne le nom de frères aux puissants Visages-Pâles dont Onontio est le grand sagamore et le chef.

Montmagny se leva, s'avança vers Koetsaéton à qui il donna la main et confirma le traité en promettant d'en informer son maître sur-le-champ, et d'envoyer des ambassadeurs au pays des Mohawks pour rectifier le contrat, dès qu'il aurait reçu la réponse de la mère-patrie.

On déclara solennellement que le Pau-Wau était terminé, et les missionnaires s'entretenirent encore longtemps avec les Indiens, à qui le gouverneur envoya de riches présents. Le lendemain, Koetsaéton reprit avec sa troupe le chemin de son pays au bruit des salves d'artillerie, et quand il fallut se séparer des pères jésuites, les sauvages leur crièrent encore : « Au revoir ! »

¹ Les anciens du peuple.



CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

LE TRAITÉ DE PAIX

Après avoir passé encore trois jours à Trois-Rivières, le P. Jogues retourna à Montréal pour attendre avec le P. Ducreux l'ordre des supérieurs. Le tranquillité régnait de nouveau sur le fleuve Saint-Laurent, et comme les Hurons avaient été compris dans le traité, on résolut de tenter pour la troisième fois le ravitaillement des missionnaires du Nipissing. On choisit le P. Bressani, qui, accompagné d'Indiens et de bagages, parvint au pays des Hurons vers la fin de l'été.

Le P. Jogues dut attendre bien plus longtemps l'accomplissement de ses désirs. On hésitait à Québec et l'on craignait d'envoyer le hardi pionnier de la Croix, parce que le gouvernement colonial n'avait pas encore fait ratifier le traité par les Mohawks, et il eût été très imprudent de tenter la conversion des sauvages sans avoir rempli cette formalité.

Tout espoir semblait donc perdu pour le missionnaire, lorsque dans les derniers jours d'avril 1646, le P. recteur l'appela à Trois-Rivières pour le charger d'aller à Gandawaga afin d'obtenir la ratification du traité.

Dès que les fleuves et les lacs avaient été dégelés, des messagers mohawks étaient arrivés au fort Richelieu pour demander si Onontio voulait tenir sa parole et envoyer une ambassade. C'est alors que Montmagny s'adressa au supérieur de la Mission de Québec en le priant de confier cette mission au P. Jogues qui connaissait la langue du pays. On accéda à ses désirs et le 16 mai, le prêtre partit avec quatre Mohawks, deux Algonquins et un employé nommé Bourdon.

Ils parcoururent toute la route sans rencontrer d'obstacles, et se dirigèrent vers Renselaerswyk en suivant le Saint-Laurent, le fleuve Richelieu et le lac Champlain. La veille de la Fête-Dieu, ils entrèrent dans le lac Andiatarakte inconnu aux Européens et que le P. Jogues nomma le lac du Saint-Sacrement; c'est celui que nous connaissons sous la dénomination de lac Georges.

Ici l'ambassade abandonna ses canots pour traverser des collines et des vallées et atteindre le Cohotatéa où des Mohawks étaient occupés à la pêche. Mais comme le missionnaire n'y trouva aucun visage connu, on continua la route après quelques heures de repos.

Renselaerswyk n'avait pas beaucoup changé. Sur le rivage était une barque chargée de pelleteries; on voyait deux vaisseaux massifs à l'ancre au milieu du fleuve, et quelques Indiens accroupis auprès des magasins.

Pierre Vleeten fumait tranquillement sa pipe sur le seuil de sa porte, lorsque Maurice appela son attention sur les arrivants :

« Monsieur, s'écria-t-il, voilà des étrangers, des Blancs et des Rouges!

— Quoi? qu'est-ce? demanda-t-il en sursautant et en portant ses regards vers le fleuve.

— Des étrangers, Monsieur, des Blancs et des Indiens! ils viennent de passer derrière le hangar de Smeerboom. Vous allez les apercevoir bientôt. Voyez là! deux Blancs! mais ce ne sont pas des Hollandais.

— Cette fois, tu as raison, Maurice, et comme on ne sait pas ce qui peut arriver... mais ils viennent directement chez moi ! Maurice, mon chapeau, ma redingote verte ; dépêche-toi, te dis-je. Ne vois-tu pas que ce sont des personnages importants ? Les Peaux-Rouges marchent derrière eux comme des laquais ! Mau...aurice ! Ah ! C'est bien heureux ! si tu étais arrivé une minute plus tard, je... »

Et tout en gesticulant, Pierre se revêtit de son costume de cérémonie pour recevoir ses hôtes. Il multiplia pendant quelques minutes les courbettes et les compliments en examinant les deux Blancs dont l'un le regardait avec un sourire. Les voyageurs restaient immobiles et muets. Le pauvre homme leur dit alors d'un air embarrassé :

« Puis-je demander qui me fait l'honneur de sa visite ?

— Mon bon Monsieur Vleeten, ne me reconnaissez-vous pas ? répliqua le plus grand des étrangers.

— Il me semble que j'ai déjà vu votre visage et entendu votre voix, mais je ne puis me rappeler... si je ne me trompe, j'ai eu autrefois l'honneur et le plaisir...

— Vous ne vous trompez pas, mon cher ami ! Je puis bien vous nommer ainsi, car vous avez eu beaucoup d'égards pour moi la dernière fois que j'ai été ici, il y a bientôt un an et demi. Ne vous souvenez-vous pas ?

— Serait-ce bien possible ! mais non... car vous n'êtes pas...

— Continuez, mon bon Pierre ?

— Vous ne pouvez pas être... Ah ! mon Dieu ! c'est vraiment vous ! Vos mains mutilées le disent éloquentement ! M. Jogues ! Ah ! j'aurais songé à l'arrivée de la fin du monde plutôt qu'à la vôtre ! Soyez le bienvenu ! Ce monsieur m'est-il aussi connu ?

— Non, mon ami. Il vient à Rensselaerswyk pour la première fois. C'est M. Bourdon, employé du gouvernement à la Nouvelle-France, mais il ne comprend pas le hollandais.

— Je vais faire chercher notre bon prédicant Megapolensis pour nous entretenir avec lui. Il vous connaît aussi et fait grand cas de vous. Le commandant parle très souvent du monsieur de Gandawaga, comme nous vous appelons entre nous. »

Maurice était déjà parti pour avertir Megapolensis et van Curler. Sur ces entrefaites arriva Marianne qui se confondit en politesses pour le missionnaire. Bientôt la nouvelle se répandit dans Renselaerswyk et toute la population entoura la demeure de Vleeten, désireuse de revoir encore le missionnaire dont les aventures merveilleuses étaient dans toutes les bouches.

Les voyageurs restèrent jusqu'au lendemain ; les Indiens furent si enchantés de l'accueil qu'on leur faisait qu'ils donnèrent au peuple une petite fête pour montrer leur adresse et la sûreté de leur coup d'œil dans le tir à l'arc. Bourdon reçut l'hospitalité chez Megapolensis, mais le P. Jogues dut accepter celle de Pierre Vleeten.

Il était du reste content de se retrouver pour quelques heures dans une chambre tranquille préparée par les soins de Marianne. Une foule de souvenirs se croisaient dans sa mémoire, en se mêlant à ce qu'il venait d'apprendre. Depuis sa fuite, les Mohawks n'avaient témoigné aucune colère contre les Hollandais qui leur fournissaient du reste les armes à feu dont ils pouvaient avoir besoin. Ils se montraient au contraire très accommodants. Thomas Renard s'était retiré dans la solitude à l'île de Manhattan : le souvenir de la mort du coureur des bois ne lui permettait pas d'habiter plus longtemps Renselaerswyck.

Ces événements reportèrent la pensée du prêtre aux différentes scènes du passé. Il avait revu l'île de Saint-Pierre où il avait été surpris avec sa petite troupe : le combat se renouvelait aux yeux de son esprit ; il entendait les plaintes des blessés et la sentence des Mohawks ; il revoyait Couture et le vaillant Ahatsistari tomber entre les mains des bourreaux. En pensant aux incidents si divers de son séjour chez

les sauvages, il tomba à genoux pour demander à Dieu de nouvelles forces pour lui-même et pour les fidèles chrétiens qu'il avait laissés à Gandawaga.

Bientôt après le lever du soleil, le P. Jogues put faire une visite au commandant et prendre congé de lui. Vers dix heures, il se mit en route en se dirigeant vers le fleuve mohawk qui se jette dans le Cohotatéa. Là se trouvait le village d'Oneguire où deux Indiens qui étaient allés en avant avaient déjà apporté la nouvelle de l'arrivée des Français. Ceux-ci y rencontrèrent plusieurs chefs et l'accueil fut très solennel. Quelques heures plus tard les sachems des autres villages firent leur entrée, et le lendemain, comme le conseil était au complet, on ouvrit le Pau-Wau.

Le P. Jogues fut cependant un peu déçu dans son attente, car les Mohawks qu'il reconnut le traitèrent comme un étranger et ne lui firent grâce d'aucune cérémonie. Il s'expliqua cependant cette manière de faire : les Indiens le considéraient comme le représentant d'une puissante nation et ils ne voulaient pas blesser les lois de l'étiquette. Aussi ne firent-ils pas de visite amicale, ce qui donna au missionnaire le temps de se préparer par la prière à l'assemblée du lendemain et d'instruire Bourdon de tout ce qu'il devait observer.

Dès que le tam-tam se fit entendre, le peuple arriva en foule sur la place où était construite la hutte du conseil. Le P. Jogues, que personne ne reconnut, trouva les oyanders déjà rassemblés avec les principaux chefs. On avait donné la présidence au Serpent-Bigarré ; l'Aigle et Koetsaéton étaient assis à droite et à gauche, Assendasse se tenait près du chef de la tribu des Tortues et observait avec attention tous les mouvements du prêtre. Celui-ci ne vit pas le mari de Wagawalla, mais il aperçut aux derniers rangs le brave Takuetété.

L'ambassade se dirigea vers la place qu'on lui avait réservée ; le Serpent-Bigarré alluma le calumet et adressa un discours de bien-

venue ; mais lorsque Bourdon lui remit le traité, il le repoussa doucement en souriant :

Les Ongwehonwe, dit-il, ne comprennent pas les signes des Visages-Pâles, et nous désirons enterrer le tomahawk avec eux selon nos coutumes. Le Grand-Esprit nous voit et nous entend ; il sait ce que nous pensons, mais les Mohawks ne sauraient que faire de ces signes avec lesquels les Visages-Pâles se parlent de loin. Onontio nous a envoyé un homme sage qui parle notre langue. Que cet homme sage apprenne donc à ses frères ce que ces signes indiquent. Nos amis du grand peuple des Algonquins qui sont debout auprès d'Ondésouk sont connus dans le pays des Ongwehonwe ; ils sont déjà venus à Gandawaga pour parler aux sachems et aux chefs.

Le père jésuite replia en souriant le document écrit et traduisit la déclaration et le refus du sagamore à Bourdon qui lui répondit :

« Vous aviez prévu ceci à Trois-Rivières ; mais Son Excellence le gouverneur général connaît trop peu les habitudes de ces sauvages, et il acceptera difficilement la ratification d'un traité qui n'aura pas été signé par les deux parties.

— Que dois-je faire ? demanda le P. Jogues.

— Négociez selon leurs coutumes, mon Père, je ne vois pas d'autre moyen. Ce document n'a pas de valeur ici, et si les Indiens veulent violer la paix, ce n'est pas ce parchemin qui les en empêchera. J'approuve d'avance tout ce que vous ferez. »

Le missionnaire traduisit donc le traité en langue mohawk, et il fut écouté avec une religieuse attention.

Koetsaéton prit ensuite la parole :

« Ondésouk a dit à mes frères tout ce que les Ongwehonwe ont conclu avec Onontio dans le village des Visages-Pâles au Grand-Fleuve. On n'a rien omis, rien ajouté, rien changé. Qu'Ondésouk parle encore à ses frères pour leur faire mieux connaître le désir et la volonté de son puissant peuple. La tribu des Tortues demande au sage saga-

more de prier Ondésonk de transmettre à ses amis tout ce qu'il doit leur dire.

— Ondésonk veut-il parler aux Ongwehonwe ? demanda le Serpent-Bigarré.

— J'ai peu de choses à ajouter, répliqua le missionnaire. Je suis parti le cœur rempli de tristesse ; je reviens avec un cœur joyeux. Je dois retourner encore au pays de mes frères blancs, mais j'y resterai peu de temps, car mon désir est de me retrouver auprès de mes amis de Gandawaga, et de ne plus les quitter jusqu'à ma mort. Les hommes sages entendent mes paroles, et ils savent que leur Ondésonk dit la vérité. Si j'étais autrefois revenu du Cohotatée à Gandawaga, il y aurait eu de grands troubles dans le village : c'est pourquoi je suis allé chez mes frères blancs. Mais mon cœur me rappelait ici et je suis heureux de voir mon vœu accompli.

« Mon peuple est grand et puissant : il tend la main aux Ongwehonwe qu'il appelle ses frères. Les Hommes-Rouges sont les bienvenus dans les villages du Grand-Fleuve : on allume pour eux dans les cabanes le feu qui réchauffe ; le repas est toujours préparé ! Interrogez Koetsaéton et les braves qui l'ont accompagné ! Nous désirons la paix et nous voulons enterrer avec vous le tomahawk assez profondément pour qu'on ne le retrouve jamais. Voici des présents qu'Onontio vous envoie pour vous prouver qu'il aime ses amis rouges de l'Eau-Écumante. Nos amis les Algonquins ont dû laisser leurs présents dans leurs canots auprès de l'Andiatarakte. Envoyez des guerriers avec eux et ils vous les remettront. Mais mes frères les Algonquins désirent vous adresser quelques mots. Ondésonk a parlé. »

Ce discours parut avoir produit une bonne impression. Le P. Jogues distribua au sagamore et aux chefs des grandes familles les présents qui leur étaient destinés, et il donna des miroirs et des cordons de grosses perles en verre à la tribu du Loup, par laquelle il avait été adopté.

Un Algonquin adressa ensuite quelques mots à l'assemblée; l'on pria le missionnaire de proclamer encore une fois le traité de paix et les oyanders délibérèrent pendant quelques instants.

Alors commencèrent les cérémonies de la ratification solennelle. Tous les Indiens tirèrent leurs couteaux, touchèrent avec l'index de la main droite la pointe de la lame; les deux Français se levèrent tête découverte et le Serpent-Bigarré prononça les paroles suivantes qu'il accompagna d'une pantomime expressive :

« Voici à vos pieds un tomahawk teint du sang des braves. L'Ongwehonwe le relève pour le purifier de ses taches. Réjouissez-vous, vous qui venez du pays de la grande lumière! réjouissez-vous, peuples des Ongwehonwe! Le tomahawk n'a plus de souillures, mais il doit être enterré. Enfonçons-le dans la terre pour qu'il ne puisse être repris ni par un Homme-Rouge, ni par un Visage-Pâle. Voyez cet arbre puissant! Nos ancêtres ont reposé à l'ombre de ses branches, et n'ont jamais connu son âge : il est grand et fort, et il ne dépérira jamais. Le Grand-Esprit le conservera ; si la forêt s'écroule autour de lui, il continuera de se couvrir de verdure.

« L'Ongwehonwe saisit l'arbre de son bras vigoureux et s'écria : « Grand-Esprit, envoie-nous tes aides! — Le Grand-Esprit a entendu la prière de son enfant rouge, il a envoyé ses aides. Mais les racines sont profondes; et cependant c'est là qu'il faut cacher le tomahawk. L'arbre s'ébranle! les racines cèdent! O Visage-Pâle, aide-nous! Le géant est renversé, et un trou profond s'ouvre devant nous. C'est pour la dernière fois que le tomahawk brille dans la main de l'Ongwehonwe : il ne boira plus de sang, il ne fendra plus de crânes. Réjouissez-vous! il est enfoncé dans la terre! Courage? aidez-nous à remettre l'arbre à sa place afin qu'il cache le tomahawk pour jamais....

« L'arbre est de nouveau où le Grand-Esprit l'a planté. Il grandira

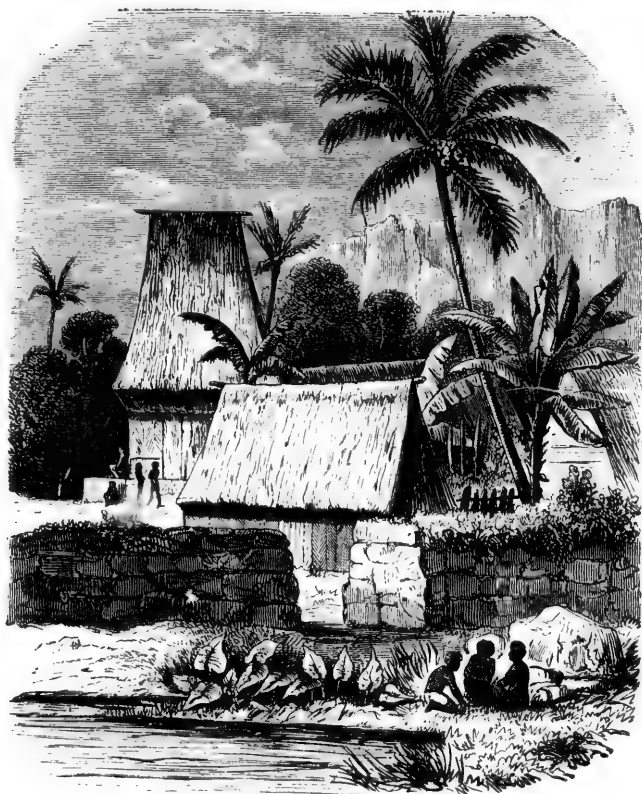
et fleurira aussi longtemps que les Hommes-Rouges et les Visages-Pâles habiteront à son ombre et vivront comme des frères. Ses racines s'étendent jusqu'aux villages des Visages-Pâles et du peuple des Algonquins du Grand-Fleuve, et chez les Wyandottes et les Ongwehonwe. Les racines vivent et savent ce qui se passe. Si l'un des peuples qui habitent sous les branches de cet arbre de la paix forme des projets, son tronc s'ébranlera et la main du Grand-Esprit le fera tomber sur les hommes coupables. Le Grand-Esprit rendra le tomahawk aux hommes bons qui l'ont enterré, et ils anéantiront leurs faux amis. — Le tomahawk est caché maintenant; les Ongwehonwe sont les amis et les frères d'Onontio, d'Ondésonk et de leur peuple; ils sont les frères des Algonquins et des Wyandottes. Le tomahawk est enterré et le Grand-Esprit se réjouit de l'œuvre de ses enfants. »

Le sagamore s'assit avec toute l'assemblée, Ondésonk ajouta quelques mots en recevant les présents des Mohawks, et le Pau-Wau fut terminé. C'était le 11 juin 1646.

Dès que l'escorte eut amené le P. Jogues à la hutte qui lui avait été assignée, celui-ci voulut parcourir le village pour consoler les Hurons et les quatre prisonniers. Son ambassade avait été couronnée d'un plein succès et il pouvait de nouveau se consacrer à sa sainte mission.

Le premier qu'il rencontra fut Koetsaéton qui l'aborda d'un air grave et le pria de l'accompagner dans la campagne, parce qu'il avait des choses importantes à lui communiquer. Lorsqu'ils furent arrivés près du fleuve, le chef supplia le missionnaire de hâter son départ ! « Koetsaéton est l'ami d'Ondésonk : c'est pourquoi il lui dit : Pars. Koetsaéton ne peut pas dire tout ce qu'il sait, mais Ondésonk peut être convaincu que jamais Assendasse ne sera son ami, et Assendasse est puissant.

— Mais comment dois-je comprendre ceci, puisque les Ongwe-



LE FORT ORANGE

honwe ont prié Onontio de leur envoyer des Robes-Noires, demanda le missionnaire étonné? Koetsaéton n'a-t-il pas lui-même donné un wampum aux Visages-Pâles pour que les Robes-Noires reviennent auprès des Mohawks? »

Le chef regarda la terre d'un air embarrassé :

« Koetsaéton est l'ami d'Ondésonk, répondit-il : il lui parle comme à un frère. Ondésonk a terminé aujourd'hui une grande œuvre, et le peuple des Ongwehonwe lui en sera reconnaissant, quand il aura compris combien Ondésonk est bon. Mais jusque-là, la grande lumière doit encore monter et descendre bien des fois : car les ennemis d'Ondésonk ont des langues et ne sont pas muets. Mon bon frère fera bien de retourner au Grand-Fleuve le plus tôt possible. S'il revient plus tard chez ses frères rouges, il verra que ses amis ont parlé en sa faveur, et que le peuple n'écoute pas ses ennemis.

— Je ne crains ni Assendasse ni personne, quand je travaille pour le service du maître de la vie, s'écria le père jésuite avec feu. Nous avons conclu la paix avec les Ongwehonwe et ils nous ont invités, et moi en particulier, à venir chez eux. J'ai l'intention d'aller demain à Gandawaga pour revoir mes amis ; je visiterai ensuite les autres villages et je rechercherai le jeune Visage-Pâle qui a été fait prisonnier avec moi et qui est encore au milieu des Mohawks.

— C'est impossible, Ondésonk ! le jeune Visage-Pâle est allé plus loin, et c'est en vain qu'Ondésonk cherchera ses traces. Mon frère ne peut pas non plus aller à Gandawaga ni dans les autres villages de mon peuple. Le Serpent-Bigarré lui fait dire par Koetsaéton de retourner bientôt vers Onontio pour lui annoncer que le tomahawk a été enterré. Ondésonk pourra revenir alors auprès de ses frères du Fleuve-Écumant et tout se terminera favorablement. Ondésonk sait maintenant plus que Koetsaéton ne devait dire ; mais Koetsaéton est son ami et il ne pouvait pas se taire. Il reverra Ondésonk. »

Le chef partit en faisant un signe de la main, et disparut avant que le missionnaire eût pu lui adresser une parole.

Le P. Jogues, le cœur oppressé, s'assit sur un tronc d'arbre pour réfléchir à ce qu'il venait d'entendre. Il se sentait déçu dans ses espérances. Était-ce donc la volonté de Dieu? Après avoir vaincu tant d'obstacles, devait-il en rencontrer de nouveaux plus insurmontables? Les païens allaient-ils être privés de la doctrine du salut? Dieu voulait-il éprouver encore le courage et l'abnégation de son serviteur? Celui-ci devait-il verser son sang pour arroser dans le désert la vigne de l'Église naissante? — A cette dernière pensée, il se jeta à genoux et demanda au Ciel la lumière et la force.

Pendant ce temps le sagamore lui fit dire que l'assemblée désirait lui parler, et le missionnaire fut reçu avec une bienveillance toute particulière.

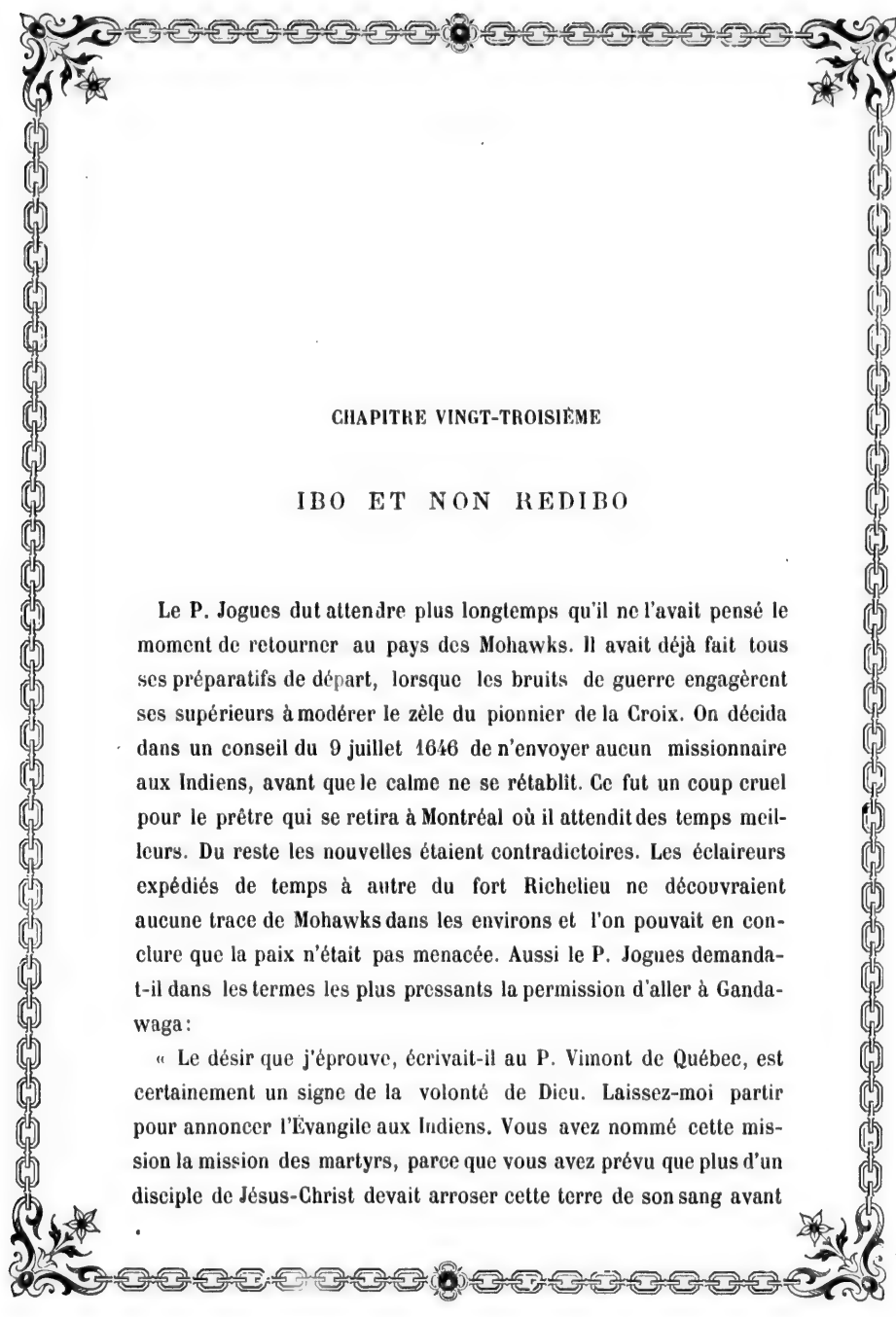
« Les paroles sages d'Ondésonk ont réjoui les cœurs de ces chefs qui sont d'une tribu lointaine, mais appartiennent au peuple des Ongwehonwe, dit le sagamore en présentant trois Onondagas assis auprès de lui. Ils écouteront volontiers Ondésonk et deviendront les amis des Visages-Pâles. »

Le missionnaire comprit que les sauvages désiraient surtout des présents, sans lesquels on ne pouvait pas conclure un traité de paix. Comme il avait encore dans sa malle des verroteries que les Peaux-Rouges appréciaient beaucoup, il saisit avec empressement l'occasion de s'attacher les redoutables Onondagas. Le Serpent-Bigarré servit d'interprète, et la convention fut signée par des présents.

Très satisfait de son succès, le P. Jogues se mit le lendemain à la recherche des Hurons : il en rencontra fort peu et leur prodigua les soins qui étaient en son pouvoir.

Les Mohawks le laissèrent faire pendant deux jours, mais lorsqu'il voulut se diriger vers Gandawaga, le sachem d'Onevguire lui déclara que le peuple désirait le voir repartir bientôt, afin de hâter son

retour définitif dans la tribu. On organisa donc une escorte pour l'accompagner au fort Richelieu, et le missionnaire se décida, les larmes aux yeux, à quitter ce pays où il avait espéré mourir. C'était le 16 juin; treize jours plus tard il arrivait à Trois-Rivières, où il fut reçu au milieu des acclamations.



CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

IBO ET NON REDIBO

Le P. Jogues dut attendre plus longtemps qu'il ne l'avait pensé le moment de retourner au pays des Mohawks. Il avait déjà fait tous ses préparatifs de départ, lorsque les bruits de guerre engagèrent ses supérieurs à modérer le zèle du pionnier de la Croix. On décida dans un conseil du 9 juillet 1646 de n'envoyer aucun missionnaire aux Indiens, avant que le calme ne se rétablît. Ce fut un coup cruel pour le prêtre qui se retira à Montréal où il attendit des temps meilleurs. Du reste les nouvelles étaient contradictoires. Les éclaireurs expédiés de temps à autre du fort Richelieu ne découvraient aucune trace de Mohawks dans les environs et l'on pouvait en conclure que la paix n'était pas menacée. Aussi le P. Jogues demandait-il dans les termes les plus pressants la permission d'aller à Ganda-waga :

« Le désir que j'éprouve, écrivait-il au P. Vimont de Québec, est certainement un signe de la volonté de Dieu. Laissez-moi partir pour annoncer l'Évangile aux Indiens. Vous avez nommé cette mission la mission des martyrs, parce que vous avez prévu que plus d'un disciple de Jésus-Christ devait arroser cette terre de son sang avant

que la sainte Église n'y jette ses racines. N'épargnez pas ma vie, je vous en conjure. »

Le provincial ne put résister plus longtemps à de si instantes supplications, et le P. Jogues reçut enfin la réponse tant désirée. Rien ne s'opposait plus à son départ. Qui pourrait dire la joie de son âme ! Il était au comble de ses vœux. Le 27 septembre il partit donc accompagné du jeune Jean de Lalande, frère oblat au service des jésuites, d'un Indien baptisé et de plusieurs Hurons qui désiraient retrouver à Gandawaga des amis et des parents faits autrefois prisonniers. Les adieux furent solennels et douloureux : *Ibo et non redibo*, « j'irai et je ne reviendrai pas, » dit le futur martyr à ses confrères qui l'escortaient jusqu'au canot. Et il s'embarqua au chant des psaumes pour aller au-devant de la mort.

Le voyage s'accomplit dans les conditions les plus favorables. On était au commencement de l'automne, et le fleuve majestueux se déroulait comme un ruban en reflétant l'azur du ciel. La nature semblait déployer toute sa magnificence avant de s'envelopper de son manteau d'hiver. La troupe pieuse chantait la bonté et la grandeur de Dieu, en côtoyant ces rivages revêtus des teintes les plus variées. En présence de ce beau spectacle, les bruits de guerre ne produisaient plus qu'une faible impression.

Cependant un espion au service des Blancs vint jeter l'inquiétude au milieu de cette joie : « Les Mohawks, disait-il, avaient rompu la paix. » Quelques Hurons hésitaient. Le P. Jogues leur conseilla de s'en retourner :

« Allez, mes enfants : rien ne vous oblige à vous rendre dans les villages indiens, ni à vous exposer à un grand danger. Pour moi, c'est autre chose : je dois aller Gandawaga, quand bien même chaque village serait habité par un démon. C'est le devoir qui me dirige dans ce voyage, et rien ne peut m'effrayer. Au reste je ne croirai jamais que les Mohawks ont rompu leur parole, tant que je

n'aurai pas de preuves. Je ne veux pas vous persuader de venir avec moi : agissez comme vous le trouverez bon.

— Je reste avec vous, mon Père, » déclara Lalande avec fermeté ; l'Iroquois protesta de même, et les Hurons entraînés par ces exemples rougirent de leur lâcheté et se mirent de nouveau à ramer.

Cependant l'on découvrit bientôt des signes qui semblaient confirmer les bruits de guerre. Dans plusieurs endroits le rivage du lac Champlain était couvert de vestiges trahissant le passage des Indiens, et le sable gardait les empreintes des canots. Comme l'époque de la chasse n'était pas encore commencée, il était évident pour les Hurons que les pas provenaient de nombreuses troupes indiennes marchant sur le sentier de la guerre. Il fallait donc en conclure que le traité avait été violé et que l'on avait détérré le tomahawk à peine enfoui. Les Français, les Hurons et les Algonquins s'exposaient par conséquent à un sort terrible s'ils tombaient entre les mains des Mohawks. Les compagnons du prêtre pesèrent toutes ces circonstances, et tous partirent en secret, sauf Lalande et l'Iroquois.

Le missionnaire ne fit pas entendre une parole de blâme. Il éprouva cependant de la tristesse en voyant que les Hurons n'avaient pas pris congé de lui. Nos voyageurs atteignirent enfin l'extrémité du lac, mais il leur restait encore à parcourir un chemin d'autant plus difficile qu'il fallait porter les bagages.

On marchait courageusement depuis trois jours, lorsque l'Iroquois, qui servait d'avant-garde, signala une troupe de Mohawks. Ceux-ci, commandés par la Serre-de-Vautour, se précipitèrent sur le missionnaire qu'ils firent prisonnier en poussant des cris de triomphe. Ils l'auraient sans doute massacré sur-le-champ, si leur chef, ennemi du P. Jogues, n'eût ordonné de lui laisser la vie.

« Attachez la Robe-Noire qui nous a trompés, s'écria-t-il : liez le jeune Visage-Pâle qu'Aireskoï livre entre nos mains ; liez cet Homme-

Rouge qui a oublié le Grand-Esprit et son peuple pour servir les Visages-Pâles. Enchaînez-les tous et conduisez-les au village où il y aura une grande joie.

Avant que le missionnaire eût pu prononcer une parole, des mains vigoureuses avaient déjà exécuté les ordres du chef et les Mohawks dansaient comme des furieux autour des captifs.

« Que veut dire ceci ? qu'exigez-vous de nous, demanda le P. Jogues après quelques instants. N'avons-nous pas enterré le tomahawk ? Ne sommes-nous pas des hommes pacifiques dont vos sachems et vos chefs ont demandé instamment le retour.

— Ondésouk ne trompera plus les Ongwehonwe, répondit la Serre-de-Vautour en ricanant. Aireskoï a ouvert les yeux des Hommes-Rouges et ils savent qu'Ondésouk est un sorcier méchant.

— Arrachez la langue au serpent noir » hurla un Mohawk en qui le P. Jogues reconnut la Hache-Émoussée.

Quelques guerriers saisissaient déjà leurs couteaux pour exécuter la terrible menace lorsque la Serre-de-Vautour s'interposa.

« Laissez la Robe-Noire mentir à son aise, mes braves, dit-il, Ondésouk ne nous trompera plus. Nous le connaissons. Ne le rendez pas muet, afin qu'il puisse bien chanter et gémir au poteau. Aireskoï s'en réjouit.

— Que vous ai-je fait pour que vous soyez irrités contre nous ? demanda le P. Jogues indigné.

— Tu le sais bien, Robe-Noire, répondit la Hache-Émoussée avec une sombre colère. Aie patience jusqu'au moment où les femmes te caresseront au poteau. Tu sauras alors que les Hommes-Rouges te connaissent. Tu ne feras plus de wakon dans les villages des Ongwehonwe ! Nous t'enverrons vers le mauvais esprit que tu sers. »

Lalande ignorant le langage des Mohawks, se tourna vers le missionnaire pour connaître la cause des gestes furieux des sauvages ; mais le P. Jogues ne put rien lui apprendre.

« On les dirait possédés du démon, dit-il en soupirant. Je ne comprends rien à leurs discours insensés. Dieu nous découvrira ce qui transporte de rage ses pauvres Indiens. Résignons-nous à sa sainte volonté. »

Le prisonnier iroquois, qui comprenait les paroles échangées entre le père et les Mohawks sans pouvoir en indiquer la signification, gardait un profond silence.

Après deux jours de marche pénible on parvint à Gandawaga, et tout le peuple fut dans une grande agitation, lorsque l'on traîna sur la place Ondésouk prisonnier. Personne ne s'occupa de Lalonde ni de l'Iroquois ; mais jeunes et vieux entourèrent le P. Jogues en le frappant et en lui crachant au visage. Cependant Koetsaéton arriva bientôt pour mettre fin à ces mauvais traitements.

« Pourquoi Ondésouk n'a-t-il pas écouté l'avertissement de son frère ; murmura-t-il en coupant les liens du prisonnier.

— Ondésouk avait laissé des amis en quittant Onevguire, et maintenant il les trouve changés en ennemis furieux, repartit le jésuite avec tristesse.

— Koetsaéton a prévenu son frère, mais Ondésouk n'a pas voulu entendre sa voix. Voici l'Aigle et le sagamore qui diront à Ondésouk pourquoi les Hommes-Rouges sont en colère. »

Les Mohawks, qui avaient amené les prisonniers, n'osèrent pas s'opposer au chef de la tribu des Tortues. Mais en voyant les deux puissants guerriers se diriger vers la place, les gardes coururent à eux et se plaignirent de Koetsaéton. La Hache-Émoussée et la Serre-de-Vautour avaient déjà raconté au Serpent-Bigarré tout ce qui s'était passé.

« Les Visages-Pâles ne fuiront pas, assura le sagamore, et il entra avec son compagnon chez le P. Jogues qui le regarda tranquillement.

— Pourquoi Ondésouk a-t-il recommencé son mauvais wakon ? demanda-t-il en fixant sur le jésuite des yeux perçants.

— Que le Serpent-Bigarré parle plus clairement ! Ondésonk n'est pas un sorcier et n'a fait aucun mal à ses frères rouges.

— Ondésonk n'avait-il pas caché un mauvais esprit dans cette boîte qu'il a laissée à Onewguire ? interrogea l'Aigle avec étonnement.

— Dans la caisse qui contenait mes bagages ! » s'écria le P. Jogues surpris. Il se souvint alors du coffre qu'il avait emporté à Onewguire dans l'intention d'y passer quelques semaines. Ce coffre contenait des chasubles, les vases sacrés et quelques livres ; les superstitieux Mohawks avaient éprouvé une folle terreur en découvrant ces objets qu'ils ne connaissaient point, et sur leurs instantes prières on avait déposé la caisse dans une hutte inhabitée. Mais quel rapport ces bagages avaient-ils avec la sorcellerie ? Quel malheur en était résulté ? Le père ne pouvait se l'expliquer.

Les deux chefs interprétèrent comme un aveu de culpabilité le silence et l'effroi du P. Jogues. Après avoir échangé quelques signes, l'Aigle fit conduire Ondésonk dans un wigwam qui avait souvent abrité des condamnés à mort et qui était à proximité de la hutte du conseil. On enferma ses deux compagnons dans un hânger en préposant un guerrier à leur garde.

A peine avait-on exécuté ces ordres qu'un courrier alla chercher le sachem et les chefs pour assister à un conseil qui devait se tenir à Gandawaga où l'on appela les membres des autres villages. Le Pau-Wau fut ouvert immédiatement, et tandis qu'on délibérait avec ardeur sur l'innocence ou la culpabilité du missionnaire, celui-ci reçut la visite de Wagawalla.

L'entrevue fut très émouvante, et pendant quelques minutes, aucun ne put prononcer un mot. Enfin la pauvre femme reprit courage et fit connaître au père le crime dont on l'accusait. Peu de temps après son départ d'Onewguire, une maladie contagieuse s'était déclarée dans une hutte voisine de celle où se trouvait le coffre mystérieux.

Plusieurs personnes succombèrent. On chargea les hommes de wakons de rechercher la cause de cette épidémie et l'on fit venir tous les sorciers des environs. Après plusieurs délibérations, on déclara que le coffre du P. Jogues était le foyer de la maladie, qu'Ondésonk y avait renfermé un mauvais esprit, et que celui-ci avait profité de son départ pour sortir du coffre et répandre la mort parmi les Hommes-Rouges.

« Wagawalla ne l'a pas cru, et son mari sait qu'Ondésonk n'est pas un sorcier, ajouta-t-elle. Koetsaéton et d'autres encore se sont prononcés en sa faveur. Mais les hommes méchants de Gandawaga qui sont les ennemis d'Ondésonk parce qu'ils ne le comprennent pas, ont crié et ont dit qu'ils tueraient Ondésonk s'il revenait ici. La famille des Ours est la plus furieuse, car elle a perdu plusieurs squaws, des enfants et deux jeunes guerriers. Assendasse appartient à cette famille. Ondésonk sait tout maintenant. Le maître de Wagawalla est allé au Pau-Wau, et il ne permettra pas qu'on fasse du mal à Ondésonk. Koetsaéton parlera pour Ondésonk.

— Qu'ont dit l'Aigle et le Serpent-Bigarré? demanda le P. Jogues.

— Le sagamore et le grand chef ne sont pas des ennemis d'Ondésonk, mais ils ne sont pas ses amis : ils se taisent parce qu'on n'écoute pas volontiers leurs paroles, » répondit la femme avec prudence.

C'était bien aussi la conviction du missionnaire. Ces deux hommes étaient amicaux et ils évitaient adroitement tout ce qui menaçait de leur enlever la faveur populaire. Le P. Jogues avait déjà souvent réfléchi aux difficultés qu'ils lui préparaient s'il se montrait un accusateur influent. Plusieurs fois il avait été témoin des hésitations du Serpent-Bigarré, et l'Aigle ne lui inspirait pas une grande confiance. Il ne s'en ouvrit cependant pas à Wagawalla ; pour détourner la conversation il parla de choses religieuses et de la joie qu'il avait ressentie en apprenant la conversion de son mari.

Il avait à peine fini de parler que Koetsaéton et le mari de Wagawalla entrèrent dans le wigwam avec précipitation.

« Ondésonk est libre, s'écrièrent-ils, il peut venir chez ses parents adoptifs où sa couche est encore préparée. Mais Ondésonk ne doit pas quitter le village. Qu'il se mêle de la famille des Ours. Demain au grand Pau-Wau, le Loup et la Tortue le défendront, mais l'Ours est avide du sang de la Robe-Noire qu'il regarde toujours comme un sorcier. Assendasse déchirerait Ondésonk, s'il le tenait dans ses griffes.

— Le maître de la vie vous récompensera pour tout le bien que vous me faites, et il me protégera contre mes ennemis, répondit le missionnaire en tendant la main aux deux Indiens.

— Le Grand-Esprit, à qui Ondésonk adresse ses prières, est très puissant, plus puissant qu'Aireskoï et les hommes méchants, dit Wagawalla qui se rendit à son wigwam pour préparer le repas du missionnaire. »

Son mari la suivit bientôt avec celui-ci, et Koetsaéton se retira après avoir promis de veiller à la sûreté de Lalande et de l'Iroquois.

Les Mohawks se tenaient en groupes serrés dans la rue principale du village ; en voyant passer le P. Jogues, ils éclatèrent en injures et en menaces : « Voilà le sorcier noir ! Tuez-le ! » disaient les uns. — « Nous voulons le caresser au poteau, » criaient les squaws. — « Le sagamore le fera brûler demain, après le grand Pau-Wau, » ajouta un vieux guerrier ; et un jeune garçon lança une pierre à Ondésonk.

Le mari de Wagawalla fondit comme un éclair sur cet audacieux et le renversa dans la poussière.

« Ondésonk est un homme de la tribu du Loup, et le Loup a des griffes et des dents pour le défendre, s'écria-t-il, en prenant une attitude si menaçante que tous les assistants reculèrent instinctivement.

— Le guerrier a raison, dirent plusieurs Indiens. Ondésonk n'est pas un prisonnier : c'est un Ongwehonwe blanc. Laissez-le.

— Le Grand-Esprit sait qu'Ondésouk n'a jamais fait que du bien à ses frères rouges, reprit le jésuite avec douceur. Il peut y avoir à Gandawaga des hommes qui le regardent comme méchant, mais il ne l'est pas : il le prouvera aux Ongwehonwe.

— Ondésouk ne doit pas parler davantage au peuple, » murmura son père adoptif, qui venait d'apercevoir la Serre-de-Vautour et Assendasse.

Ils arrivèrent sans autre incident au wigwam où Wagawalla avait préparé de la viande et du sagamity. Personne ne parla des injures des habitants et bientôt la conversation devint très animée. Le P. Jogues s'informant de tout ce qui s'était passé pendant son absence, apprit que le nombre des Hurons chrétiens avait augmenté. Son père adoptif lui promit de le conduire auprès de tous aussitôt après le grand Pau-Wau, mais recommanda de ne pas quitter la hutte auparavant. L'Indien ne put donner sur Couture que les renseignements apportés à Trois-Rivières par le P. Bressani. On soupçonnait que l'oblat avait été amené chez les Sénécas ou les Onondagas.

Le P. Jogues profita de sa sécurité relative pour instruire ses parents adoptifs dans la religion catholique et les préparer à leur première communion qu'ils devaient faire le lendemain.

Aux premiers rayons du jour, une grande animation régnait à Gandawaga. Pendant la nuit étaient arrivés les guerriers d'Onevguire : le Serpent-Bigarré se déclara disposé à ouvrir de suite le conseil.

Pendant ce temps, le missionnaire célébra pour la première fois la sainte Messe à Gandawaga et fit participer ses protecteurs au Pain de vie. Les deux néophytes furent très émus, et quand le guerrier se rendit au Pau-Wau, il assura qu'il ressentait une force intérieure toute particulière, que le Grand-Esprit l'assistait et que le conseil aurait une heureuse issue. Les yeux de Wagawalla rayonnaient de joie : elle éprouvait un bonheur qu'elle n'avait jamais connu.

Malgré la recommandation qu'on lui avait faite, le P. Jogues voulut

parcourir le village pour revoir ses connaissances. Les rues étaient presque désertes, car tous les curieux s'étaient rassemblés au Pau-Wau. Assendasse, appuyé par la tribu de l'Ours avait demandé que l'assemblée eût lieu en plein air; il espérait que la foule toujours disposée à torturer le prisonnier ferait échouer par ses cris toutes les tentatives des amis d'Ondésonk et que celui-ci serait condamné à mort.

Les Ours furent cruellement déçus : Koetsaéton défendit le missionnaire avec tant d'énergie et d'adresse, que les accusateurs gardèrent le silence.

Le mari de Wagawala, qui n'avait jamais pris la parole dans une assemblée, se révéla dans cette circonstance comme un véritable orateur. Il montra, en termes précis, la nullité de l'accusation, et son éloquence mérita les applaudissements du conseil et du peuple.

« Allez à Ondésonk; apprenez de lui à prier, s'écria le nouveau chrétien tout transporté. Quel mal a-t-il fait? Levez-vous, guerriers, et dites ce que vous savez! Mais n'écoutez pas les cris des vieilles corneilles. Soyez attentifs aux leçons d'Ondésonk: il vous dira que tous les hommes sont frères, qu'il n'a point pour les Visages-Pâles plus d'affection que pour les Hommes-Rouges, et que nous sommes tous les enfants du vrai Dieu. Ondésonk n'est-il pas toujours disposé à nous venir en aide? s'est-il jamais refusé à faire ce qu'on lui a demandé? Sa bouche a-t-elle proféré une plainte? Serait-il revenu à Gandawaga, s'il avait fait du mal aux Ongwehonwe? S'il était un sorcier méchant, il ne serait pas resté si longtemps auprès des Ongwehonwe ou bien il les aurait tous anéantis. Ondésonk est innocent; Ondésonk est un homme bon, qui ne peut même pas être l'ennemi de ceux qui sont altérés de son sang. Sagamore, le Loup présentera tranquillement sa tête au tomahawk, si l'on prouve qu'Ondésonk a jamais fait du mal aux Ongwehonwe. Sagamore, le Loup connaît Ondésonk et veut vivre et mourir avec lui. »

Koetsaéton s'avança une deuxième fois, tira son couteau qu'il présenta au sagamore et s'écria : « Que le Serpent-Bigarré coupe la langue de Koetsaéton, si elle ment lorsqu'elle dit : Ondésonk est le meilleur ami des Ongwehonwe ! »

Ces paroles furent décisives. Les guerriers de Gandawaga se groupèrent en masses compactes autour des deux défenseurs, et Assendasse ne vit plus à ses côtés que quelques Ours. Le sagamore annonça la tenue du petit conseil et un quart d'heure plus tard il prononça l'innocence d'Ondésonk. Ce jugement, accueilli par des cris d'allégresse, était conforme à l'opinion générale ; aussi les Ours durent feindre leur satisfaction et cacher leur mécontentement.

Les défenseurs du missionnaire coururent à son wigwam pour lui annoncer le résultat final. Ils trouvèrent le P. Jogues auprès d'un enfant malade auquel il prodiguait ses soins. La bonne nouvelle qu'apportait le mari de Wagawalla remplit de joie le cœur du prêtre, non pas parce que sa vie n'était plus menacée, mais parce qu'il pouvait planter la croix à Gandawaga et établir une mission dans le pays des Mohawks. Il se déclara tout disposé à donner la main à ses ennemis à la première occasion, et se hâta de faire part à Wagawalla du bonheur qui inondait son âme.

Vers le soir, pendant qu'il allait de cabane en cabane visiter les chrétiens qui pouvaient s'y trouver, un guerrier inconnu l'aborda et, lui désignant une hutte à l'extrémité du village :

« Là se trouve une squaw malade, » lui dit-il ? Elle désire qu'Ondésonk vienne lui porter secours. Ondésonk veut-il venir avant que la grande lumière ne se cache derrière les arbres ?

— Certainement, mon brave : je viendrai et je la soulagerai, répondit le missionnaire et le Mohawk s'éloigna en le remerciant.

— Ondésonk connaît-il ce guerrier ? demanda son compagnon.

— Non, mon frère, répondit le prêtre.

— Ondésonk ne doit pas aller dans ce wigwam ; c'est une habitation des Ours.

— Tant mieux ! je puis prouver aux Ours que je ne suis pas méchant que je ne les hais pas ni ne les crains, » repartit le jésuite avec joie. Les objections de son conducteur ne le firent pas changer de résolution.

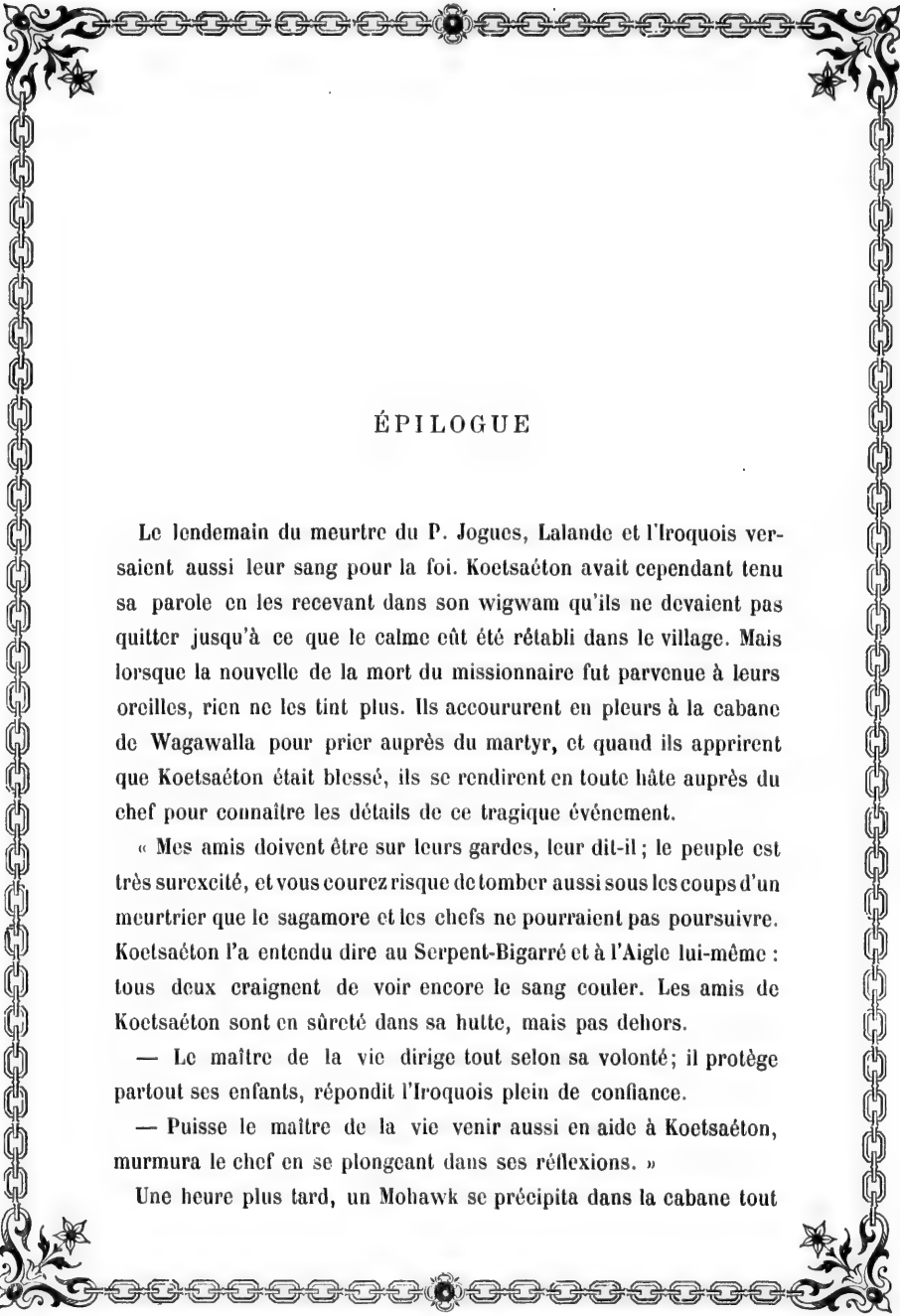
Ils revinrent bientôt après dans leur hutte pour prendre le repas que Wagawalla avait préparé. Le P. Jogues ne voulut point être accompagné chez la malade, désirant montrer ainsi qu'il n'avait aucune frayeur. Il rencontra Koetsaéton qui se dirigeait du même côté et après avoir échangé quelques paroles, ils se quittèrent devant la hutte.

Mais à peine le P. Jogues avait-il soulevé la natte qui servait de porte, qu'un cri perçant retentit à ses oreilles, le tomahawk s'abatlit sur sa tête en sifflant, et le missionnaire tomba en disant : « O mon Jésus ! »

Koetsaéton revint précipitamment sur ses pas pour se saisir du meurtrier, celui-ci glissa comme une anguille entre ses mains. Le chef, lui-même, reçut aussi un coup de tomahawk, mais sans perdre connaissance et il appela au secours à grands cris. De toutes parts accouraient les guerriers dont plusieurs se mirent à la poursuite du coupable. L'effroyable nouvelle se répandit dans le village avec la rapidité de l'éclair, et le sagamore et l'Aigle jurèrent de tirer vengeance de cet horrible attentat.

Koetsaéton avait une plaie béante, mais non dangereuse ; le P. Jogues était mort. Ses parents adoptifs ne trouvèrent qu'un cadavre qu'ils transportèrent dans leur wigwam en versant des pleurs. Les sauvages parcouraient les rues en proie à la plus violente surexcitation et il fallut toute l'autorité du Serpent-Bigarré et des chefs pour apaiser les esprits, car les Tortues et les Loups étaient furieux contre les Ours qu'ils accusaient du meurtre.

« *Ibo et non redibo,* » avait dit le pionnier de la Croix en quittant ses confrères de Trois-Rivières. Cette parole était accomplie : le martyr avait reçu sa couronne. C'était le 18 octobre 1646.



ÉPILOGUE

Le lendemain du meurtre du P. Jogues, Lalande et l'Iroquois versaient aussi leur sang pour la foi. Koetsaéton avait cependant tenu sa parole en les recevant dans son wigwam qu'ils ne devaient pas quitter jusqu'à ce que le calme eût été rétabli dans le village. Mais lorsque la nouvelle de la mort du missionnaire fut parvenue à leurs oreilles, rien ne les tint plus. Ils accoururent en pleurs à la cabane de Wagawalla pour prier auprès du martyr, et quand ils apprirent que Koetsaéton était blessé, ils se rendirent en toute hâte auprès du chef pour connaître les détails de ce tragique événement.

« Mes amis doivent être sur leurs gardes, leur dit-il ; le peuple est très surexcité, et vous courez risque de tomber aussi sous les coups d'un meurtrier que le sagamore et les chefs ne pourraient pas poursuivre. Koetsaéton l'a entendu dire au Serpent-Bigarré et à l'Aigle lui-même : tous deux craignent de voir encore le sang couler. Les amis de Koetsaéton sont en sûreté dans sa hutte, mais pas dehors.

— Le maître de la vie dirige tout selon sa volonté ; il protège partout ses enfants, répondit l'Iroquois plein de confiance.

— Puisse le maître de la vie venir aussi en aide à Koetsaéton, murmura le chef en se plongeant dans ses réflexions. »

Une heure plus tard, un Mohawk se précipita dans la cabane tout

haletant, racontant que les étrangers venus avec Ondésonk étaient assassinés et que des squaws en fureur leur avaient coupé la tête pour les planter sur les palissades. Le sagamore et le grand chef restaient tranquilles dans leurs wigwams sans s'inquiéter de rien, disant que si les Loups, les Tortues et les Ours voulaient s'entredévorer, c'était leur affaire.

« Aireskoï est le maître des Ongwehonwe et Ondésonk avait raison de dire qu'Aireskoï n'est pas un bon esprit. Les Ongwehonwe ne seront plus jamais grands ni puissants, s'ils n'abandonnent pas Aireskoï, » dit Koetsaéton en poussant un soupir, et en cachant son visage, tandis que le vacarme augmentait dans la rue. Il devait encore apprendre de plus fâcheuses nouvelles. Quelques instants après, Wagawalla vint tomber dans la cabane et l'on entendit au dehors les cris épouvantables de la populace.

« Qu'est-il arrivé, Wagawalla, » demanda le chef d'une voix mourante ?

La pauvre femme sembla sortir d'un rêve, et regardant Koetsaéton d'un air hagard : « Ils ont tué les hommes qui accompagnaient Ondésonk ; ils ont planté leurs têtes sur les palissades et jeté leurs corps dans la rivière. Ils sont venus chez Wagawalla et se sont emparés du cadavre d'Ondésonk qu'ils ont traité de la même manière. Le mari de Wagawalla voulait s'opposer à l'enlèvement d'Ondésonk : on l'a terrassé et lié. Wagawalla est venue auprès de Koetsaéton, parce que les hommes méchants l'ont chassée et veulent détruire son wigwam. Wagawalla prie Ondésonk de dire au Maître de la vie combien elle est faible et malheureuse, et qu'elle mourra si le Grand-Esprit ne la fortifie et ne la protège pas. »

Koetsaéton garda le silence, et la chrétienne continua ses prières.

Pendant deux jours, la terreur régna à Gandawaga. Enfin l'Aigle, recouvert des couleurs de la guerre, se montra au peuple, et brandissant son tomahawk : « Aireskoï, s'écria-t-il, rend aux Ongwehonwe

le tomahawk qu'ils ont enterré à Onevguire. Onontio et son peuple sont des chiens fourbes. Les Ongwehonwe les anéantiront, car Aïreskoï sera avec eux ! » Il reprit ainsi son empire sur le peuple qui lui prodigua les acclamations et se soumit à ses volontés.

La guerre fut plus acharnée qu'auparavant. Les alliés des Mohawks marchèrent avec ceux-ci dans le sentier de la guerre, détruisirent les Hurons et deux tribus d'Algonquins alliées aux Français, et les missionnaires qui étaient restés à leurs poste furent tous massacrés. Québec eut un siège à soutenir en 1653. Mais sur ces entrefaites la paix fut conclue avec les Onondagos, et les Mohawks désirant arriver au même but, mirent en liberté le P. Poncet de la Rivière qu'ils avaient fait prisonnier dans une de leurs attaques, et ce religieux partit pour Québec comme médiateur. On enterra de nouveau le tomahawk.

Les Iroquois redemandèrent des Robes-Noires, et le 2 juillet 1653, le P. Simon Lemoine dressa la croix dans un village de pêcheurs à l'embouchure du fleuve Oswego. Ce ne fut cependant qu'au prix de grandes souffrances que l'on put consolider la mission, car bien souvent la guerre menaça de se rallumer. Enfin le 26 mars 1670, les sachems du peuple mohawk abjurèrent solennellement l'idolâtrie. A l'endroit même où René Goupil, le P. Jogues, Lalande et tant de Hurons chrétiens avaient versé leur sang pour la foi, s'éleva la première mission des Mohawks et la croix se dressa sur la colline où les martyrs avaient donné leur vie en sacrifice. Gandawaga fut le centre des missions.

Cependant la persécution devait encore détruire cette chrétienté. Un gouverneur anglais chassa les prêtres et les jésuites comme ennemis de la religion chrétienne, et le P. Pierre de Mareuil fut le dernier religieux qui annonça l'Évangile aux Iroquois : ses supérieurs le rappelèrent soixante-seize ans après la mort du P. Jogues.

Koetsaéton quitta Gandawaga dès que ses blessures le lui permirent.

Au printemps 1647 il arriva à Trois-Rivières et demanda l'autorisation de s'y établir. Mais comme la guerre venait de recommencer, les autorités n'ayant aucune confiance, le firent charger de chaînes et transporter sur un navire où on le traita comme un prisonnier. Dans sa détresse le Mohawk s'adressa à Ondésouk avec qui il parlait souvent dans ses prières, et comme la tradition le rapporte, ses chaînes se détachèrent de ses mains et de ses pieds. Les gardes le lièrent de nouveau et le lendemain il se trouva encore délivré de ses liens. On le conduisit devant l'autorité, à qui il raconta que dans ses angoisses, il avait invoqué le martyr qu'il nommait son bon frère Ondésouk. On lui rendit alors la liberté; il se fit instruire dans la religion catholique pour être baptisé, puis fut, selon son désir, transporté en France où il mourut bientôt.

L'Aigle succomba dans une attaque contre les Français et les Algonquins; le Serpent-Bigarré, victime d'une longue et douloureuse maladie, mourut sans se convertir. Assendasse au contraire devint chrétien dans sa quatre-vingtième année, et déploya tant de zèle qu'il s'exposa souvent au danger d'être massacré par ses compatriotes païens. Son nom est devenu très célèbre dans les annales de son peuple. Il mourut en 1675 à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Wagawalla donna le jour à une fille nommée Tekaguita, et mourut bientôt après, ainsi que son mari. L'enfant fut confiée à un parent idolâtre qui la persécuta pendant de longues années. Mais elle resta fidèle à la foi catholique et en 1676 elle reçut au baptême le nom de Catherine, se retira dans un couvent auprès des cataractes du Saint-Laurent, et termina sa carrière dans la pratique de toutes les vertus.

On ne connut jamais le sort de Couture ni celui de Thomas Renard, le colporteur.

Le village de Gandawaga s'est élevé au rang de ville et se nomme Caughnawaga.

TABLE DES CHAPITRES

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR	7
CHAPITRE I. — La flottille des Hurons	13
— II. — L'attaque	26
— III. — La Main-Rouge	37
— IV. — Onduterraon	53
— V. — A Renselaerswyck	65
— VI. — La fête de la Victoire à Gandawaga	79
— VII. — Le tentateur	96
— VIII. — Complications	110
— IX. — Voie douloureuse	119
— X. — Le grand conseil des Mohawks	130
— XI. — Un nouveau martyr	149
— XII. — Le colporteur	162
— XIII. — Adopté	176
— XIV. — La croix dans la forêt	192
— XV. — Pour la croix	204
— XVI. — Chez les Hollandais	216
— XVII. — Nouveaux dangers	234
— XVIII. — Une crise	249
— XIX. — La fuite	268
— XX. — En liberté	284
— XXI. — L'ambassade des Mohawks	291
— XXII. — Le traité de paix	304
— XXIII. — <i>Ibo et non redibo</i>	318
Épilogue	331

—
 ÉDITEUR: M. DESJARDINS, 100, RUE GARRETT, 6

SANT-SULPICE